N° 537 31e Année. Tome CXLIII 1er Novembre 1920

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



GEORGES GUY-GRAND.	*La République, méditation pour le Centenaire*	577
ALBERT MAYBON	*Sur le Théâtre Japonais*	594
ADRIEN-PIERRE BAGARRY	*Elégie*	625
FRANCISCO CONTRERAS.	*Le Serpent, récit du Chili* (trad. par l'AUTEUR et MANOEL GAHISTO)	632
Docteur E. MALESPINE.	*Le Baiser, essai de Psycho-Physiologie.*	660
LEGRAND-CHABRIER	*La Terreur chez soi ou un Grand-Guignol romanesque en 1820*	694
MARCEL ROUFF	*Voyage au Monde à l'Envers,* roman (suite, XII à XVII)	

REVUE DE LA QUINZAINE. — JEAN DE GOURMONT : **Littérature**, 747 | ANDRÉ FONTAINAS : **Les Poèmes**, 752 | MAURICE BOISSARD : **Théâtre**, 760 | GEORGES BOHN : **Le Mouvement scientifique**, 766 | SAINT-ALBAN : **Questions économiques**, 770 | ERNEST RAYNAUD : **Police et Criminologie**, 775 | FLORIAN DELHORBE : **Société des Nations**, 780 | THÉRÈSE CASEVITZ : **Le Mouvement féministe**, 788 | CHARLES-HENRY HIRSCH : **Les Revues**, 790 | CHARLES MERKI : **Archéologie**, 801 | EMILE GEORGES : **Notes et Documents littéraires**, 805 | GASTON DANVILLE, E. JANSEN : **Notes et Documents scientifiques**, 813 | HENRI ALBERT : **Lettres allemandes**, 817 | LIOUBO SOKOLOVITCH : **Lettres yougo-slaves**, 821 | L. BLUMENFELD : **Lettres yidisch**, 826 | DIVERS : **Bibliographie politique**, 830 ; **Ouvrages sur la Guerre de 1914-1919**, 836 ; **A L'Etranger** : *Pologne*, 847 ; *Russie*, 850 | MERCVRE : **Publications récentes**, 854 ; **Echos**, 856.

—

PRIX DU NUMÉRO

France....... 3 fr. 50 | Etranger....... 3 fr. 85

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

LA RÉPUBLIQUE

MÉDITATION POUR LE CINQUANTENAIRE

Avant que retentissent les pompes officielles qui célébreront ses noces d'or, loin des cortèges qui pourraient être beaux, s'ils étaient soutenus par la ferveur des assistants, qu'on permette à un simple citoyen de venir devant cette idole, la République, comme un esprit libre devant son rêve. Il ne versera pas dans le délire sacré qui ne convenait qu'à sa naissance; il n'aspirera pas non plus à l'antique sérénité, car le Palais-Bourbon, ni la Bourse du Travail ne sont l'Acropole, pas plus qu'ils ne sont Notre-Dame, et nous ne vivons pas sous le ciel de l'Attique; encore moins songera-t-il à la louer en vers épileptiformes, comme les aime, dit-on, le goût de notre temps. Mais très simplement, respectueusement, fermement, il cherchera à la voir sans voiles.

Pourquoi la République est-elle le rêve d'un esprit libre? C'est qu'il n'en est pas qui satisfasse plus pleinement, plus profondément l'indéfectible besoin de dignité qu'éprouve tout homme raisonnable. Il est d'autres goûts que celui-là, même des plus nobles. Pourvu qu'on les laisse poursuivre en paix leurs élans douloureux ou joyeux vers Dieu, ou vers la Vérité, ou vers la Beauté, ou vers l'Amour, ou vers les autres Démons qui exigent tout de leurs élus, ou pourvu seulement qu'on les laisse en paix s'adonner au plaisir ou

au lucre, certains esprits se soucient fort peu du gouvernement des mortels. Si l'homme est, comme on l'a dit, un animal politique, et si la vertu politique est le souci de la cité, combien d'êtres à face humaine sont des hommes?

Parmi ceux qui s'en inquiètent, il s'en faut que tous le conçoivent de même. Les uns, surtout frappés de l'inégalité des êtres, des faiblesses du plus grand nombre, et des bienfaits d'une tutelle stable sur des foules amorphes et sans boussole, ne voient le salut que dans le commandement impérieux et l'obéissance. Se soumettre aux ordres d'une Autorité incontestée, environnée de magnificence et d'éclairs, participant à la splendeur de la majesté divine ; s'enfiévrer d'humilité et d'agenouillement, mais s'enorgueillir du rayonnement de la Puissance à qui l'on s'est donné corps et âme, tel est le suprême bonheur pour ceux qui ont soif de se courber. Et il est parmi eux de beaux échantillons d'humanité.

Mais découvrir sous les inégalités réelles et tangibles la non moins réelle, quoique plus secrète, communauté d'essence, sous les instincts et les passions la réelle, aussi, quoique encore vacillante raison, quelque origine qu'on lui assigne ; voir dans cette raison non la force la plus impétueuse, ni l'entraînement le plus doux, mais la chose la plus spécifiquement, la plus lumineusement humaine, la plus digne et même la seule digne de respect ; exiger ce respect pour soi ; l'exiger aussi, d'un même mouvement, pour les autres, nonobstant les scories et les fanges dont il faut d'ailleurs se garder ; ne concevoir par conséquent d'autre gouvernement légitime que par l'accord de ces raisons, qui se complètent et s'épurent les unes les autres et obéissent à l'autorité librement choisie ; croire que, sous cette discipline de la raison, comme le reconnaissait déjà le plus sage des philosophes et le moins suspect de mysticisme, Aristote, la délibération d'une assemblée est supérieure à la volonté d'un seul ou d'une poignée, c'est vraisemblablement ce que la pensée humaine a conçu de

plus haut pour la police des cités, — et c'est la foi républicaine.

On dira que la distance est grande de cette idéale beauté aux pauvres réalisations historiques. N'y contredisons pas ; on en cherchera même tout à l'heure, sans complaisance, quelques causes. Mais quel est le régime qui peut se flatter d'avoir atteint pleinement et longtemps à la perfection de son idée? La splendeur royale elle-même, de loin si imposante, ne se doit pas laisser regarder de trop près : les tares et les misères jetteraient sur sa pourpre des ombres trop crues. Et d'ailleurs ce sont ces ombres qui, élargies par la souffrance et la révolte, ont fini par couvrir et emporter le manteau. Ne demandons pas la perfection à la République, non plus qu'à tout autre régime. On sait bien qu'il ne peut y avoir dans l'humaine réalité, qu'il s'agisse de monarchie ou de démocratie, que ces gouvernements que les théoriciens appellent mixtes. Estimons-nous satisfaits si les premières ébauches du gouvernement de soi-même par soi-même, pour insuffisantes qu'elles soient, apparaissent grosses de germes qui peuvent mûrir, et si elles constituent, telles quelles, en ce qui touche les questions jugées les plus vitales par les sociétés, un progrès sur les formes abolies. Or, ce qui frappe l'observateur, mieux que la dialectique la plus experte, c'est l'irrésistible tendance des sociétés civilisées, dès que leurs membres atteignent un suffisant degré de conscience et de raison, à ne concevoir le gouvernement de tous que par le concours de tous à comprendre et à consentir les sacrifices qu'on leur demande. Dans l'antiquité, le peuple de cette cité d'Athènes, qui fut le berceau de la raison, en est le premier et le plus illustre exemple. Démocratie est un des noms que donnait à la déesse, sur le rocher sacré, son adorateur, Ernest Renan.

Pour nous en tenir à notre histoire, à notre déjà vieille histoire d'Occidentaux parlementarisés, les critiques les plus acerbes, les plus subtiles, les plus tranchantes adressées à la démocratie n'ont pas empêché celle-ci de prévaloir de

plus en plus. C'est un fait que nous n'y échappons pas. La constance de ce phénomène avait tellement frappé le lucide et honnête Tocqueville qu'il y voyait, comme doivent le faire tous les esprits qui trouvent du divin dans l'histoire, une manifestation de la Providence. Ceux qui ont la disgrâce de ne pas connaître le secret de Dieu ne jureront pas que la démocratie soit providentielle, — comme le serait au même titre toute restauration de l'absolutisme, — mais ils constatent comme eux le fait et l'expliquent par quelques bonnes raisons historiques et psychologiques. Devant ces faits et ces raisons pèsent bien peu les arguments que les adversaires de la démocratie s'imaginent dresser victorieusement contre elle.

Ils disent que l'on constate dans le monde, surtout depuis la guerre, un renouveau de l'autorité ; que la guerre même n'a été conduite et gagnée que par des procédés d'autorité, qu'ils assimilent tout aussitôt à la justification de la monarchie ; cela leur paraît l'emporter sur la chute des trônes et l'écroulement des derniers empires, qui du reste peuvent renaître. Mais pourquoi toute autorité serait-elle d'essence royale, pourquoi tout chef énergique serait-il appelé monarque héréditaire? Un républicain ne refuse pas d'obéir, quand il sait qu'il le faut et pourquoi il le faut; il honore les supériorités véritables, mais librement, sans servilité ; il sait même, quand il connaît les lois de la vie, qu'à certaines heures le temps de la controverse est passé, et qu'il faut agir rapidement. Respect de l'autorité, de la compétence, confiance dans le chef capable, rien de cela n'est contraire à l'esprit républicain, quand il sait se discipliner. Et s'il ne le sait pas, ce n'est pas une force extérieure qui l'y contraindra longtemps. C'est un jeu de mots, non un argument, que de faire de ces vertus le monopole d'un régime.

Il est vrai qu'il y a les passions, toujours les passions. Nous y arriverons. Constatons auparavant la vanité des

remparts que l'on prétend dresser contre elles. Le grand danger des institutions démocratiques, dit-on, c'est qu'elles favorisent l'envie, l'intrigue, l'âcre combat des appétits autour du pouvoir politique ; tel est le vice de l'élection et du régime parlementaire. Accordons-le. Mais l'argument ne porterait que si l'institution qu'on oppose à la démocratie, la monarchie, avait la force d'empêcher les manifestations du régime électif, si elle était résolument dans les faits, comme elle est dans les doctrines, antiparlementaire. Or le berceau du régime parlementaire est un pays monarchique... A quoi peuvent servir des étiquettes si la présence sur un trône d'un monarque « irresponsable » — comme le président de notre république — ne peut empêcher ni les luttes de partis, ni les guerres de peuples, ni les conflits sociaux, ni les brigues des courtisans, ni la corruption des financiers ? Le sang bride l'or, dit-on, nous attendons qu'on nous le montre ; il n'est, hélas, que trop visible que l'or jugule aujourd'hui les trônes comme les fauteuils. Avant d'accabler la république française, et d'entonner le pœan en l'honneur de l'autorité monarchique, nous voudrions savoir en quoi cette autorité a pu empêcher, fin août 1914, le déchaînement du pangermanisme et les hésitations du parti libéral anglais ; en quoi elle a pu comprimer, tout au cours de la guerre, les agissements du parti germanophile espagnol ; en quoi elle peut empêcher, en 1920, le socialisme italien d'aller tout droit au soviétisme. Si ces mouvements ont rencontré ou rencontrent des résistances, ce sont des forces populaires, la couronne toute seule ne peut rien. Sans doute elle conseille, mais un président aussi conseille, tout dépend de son autorité morale. Et l'on fait honneur au monarque du génie de ses serviteurs, qu'il ne lui appartient plus aujourd'hui de conserver contre le vœu de la nation. Ce qui est significatif, et plus éloquent que tout, c'est que, quelle que soit son étiquette, de plus en plus l'Exécutif règne, mais ne gouverne pas. Alors, à supposer même que le « coup » réussît,

en quoi cela empêcherait-il la démocratie française de poursuivre ses destinées ?

On pourrait encore parler, de royauté s'il y avait encore des légitimistes. Mais les derniers se sont ensevelis dans les plis du drapeau blanc. On prête au dernier roi selon leur cœur, Charles X, un mot qui vaut une oraison funèbre : « J'aimerais mieux scier du bois que d'être roi à la façon du roi d'Angleterre. » On sait comment il s'y prit pour que fût exaucé ce goût violent d'un métier manuel. Tous ceux qui, à sa suite, quel que fut le domaine où s'exerçât leur « royauté », ont rêvé d'une autorité absolue se sont brisés contre les résistances de ceux d'en bas. Et voilà qui suffit pour montrer dans notre histoire la marche sûre, providentielle ou non, qu'il ne suffit pas d'expliquer par des complots de sociétés secrètes, et parfois coupée de retours, du mouvement démocratique. Il ne nie pas l'autorité, mais il la limite, il la contrôle ; il lui impose le sentiment que la chose publique n'est plus objet de monopole, qu'il y a dans la nation, comme dans la production, d'autres droits, d'autre soucis que celui d'un seul. Et la raison, qui sait que la complexité des choses exige la collaboration des hommes, trouve quelque beauté dans cette marche à l'esprit.

Voici d'autre part les adversaires pour qui la république démocratique n'est pas le désordre « anarchique », la révolution, mais au contraire le dernier mot du tardigradisme politique, la « réaction ». Ceux-ci sont plus nombreux et plus redoutables que les premiers, car ils sont portés par le flot montant des misères, des révoltes, que surexcitent les dogmatismes et l'amour des nouveautés. Ils ne peuvent cependant pas espérer davantage le succès, dans ce pays de ferme bon sens et de moyenne propriété qu'ils se plaisent à nommer le plus réactionnaire des Etats d'Occident, parce qu'il se montre le plus réfractaire à leur mysticisme. Réussiraient-ils qu'il n'y aurait plus qu'une ressemblance assez lointaine entre la dictature collective annoncée primitivement et la

dictature réelle de quelques hommes rétablissant à leur profit ce qu'ils avaient détruit pour triompher : les récents événements de Russie sont à ce point de vue pleins de suc. Et ainsi cette expérience, comme celle de toutes les révolutions, confirme le double enseignement de l'histoire : nulle autorité ne peut plus être absolue, tout pouvoir personnel doit faire une part de plus en plus large à la collaboration, et d'autre part nulle société ne peut vivre longtemps en état de révolution ; elle doit, à peine de mort, reconstituer des autorités et une hiérarchie. Entre ces pôles se meut, suivant des lois encore plus intuitivement senties que scientifiquement établies, le destin des sociétés.

Il est d'ailleurs curieux de remarquer à quel point la signification historique des mots obstrue leur sens plein et définitif. La démocratie est victime des premières réalisations historiques où des intérêts contraires voudraient l'enfermer. Parce que les révolutions de 1789, de 1830 et de 1870 ont transféré à la bourgeoisie, seule classe alors en possession de la capacité politique et économique et de l'aisance nécessaire à son exercice, le pouvoir politique jusqu'alors détenu par le monarque, les théoriciens et les légistes de cette bourgeoisie ont considéré que désormais l'ère des révolutions était close, que l'évolution politique était à son terme ; ils ont appelé démocratie le régime parlementaire tel qu'il était traditionnellement constitué par les institutions britanniques importées chez nous, dans des circonstances à peu près analogues. Et c'est à cette définition que s'en tiennent d'autre part les adversaires de cette démocratie « bourgeoise », qui rêvent de substituer par une nouvelle révolution le pouvoir du quatrième Etat, le « prolétariat », à celui du tiers désormais périmé, et qui conçoivent des institutions toutes nouvelles, destinées à remplacer les organismes abolis. Mais ni les uns ni les autres n'ont le droit de rétrécir à ce point la signification d'un mot et de figer, dans un moment donné du temps, toutes les transformations des sociétés. Avant que fussent instituées la république bourgeoise et

l'économie capitaliste, il y avait déjà, faisant contre-poids au pouvoir absolu, des institutions d'essence démocratique. Et quand le prolétariat, par révolution brusque ou, plus sûrement, par des conquêtes successives, aura pris une part plus effective du pouvoir, ou il n'y aura que la substitution violente d'une classe à une autre classe, et les luttes sociales continueront, ou il y aura de nouveaux contre-poids ajoutés au régime parlementaire, et ce sera toujours la démocratie. Même les institutions qu'on nous présente comme exclusivement prolétariennes n'ont rien d'absolument nouveau : des réformateurs socialistes, ou même bourgeois, les avaient pressenties.

La démocratie est le gouvernement du peuple par le peuple, par le mode qui est aujourd'hui l'élection ; il n'a jamais été possible, il est strictement impossible de réaliser une telle formule au pied de la lettre ; gouverner est le fait d'individualités, non d'une multitude. Mais ces individualités, en échange d'une large confiance, doivent accepter le contrôle de parties de plus en plus éveillées du peuple, et dans ce mouvement d'élargissement ou de descente du contrôle on ne peut s'arrêter légitimement que tout en bas. Malgré l'autorité du roi, qu'il eût voulu maintenir absolue, les barons et les clercs ont d'abord imposé leur contrôle au roi, puis les bourgeois aux ordres privilégiés. Il n'y a aucune raison pour que les représentants bourgeois du peuple, contrôleurs du gouvernement, ne soient à leur tour contrôlés plus énergiquement par leurs électeurs, et tous les mandataires par leurs mandants. Cette tendance peut faire surgir de nouveaux modes de représentation, de nouveaux rapports entre électeurs et élus ; les uns et les autres sont dans la logique du gouvernement représentatif, ils en seront l'achèvement, non la destruction. Quand les détenteurs de l'autorité, à tous les degrés, seront efficacement contrôlés par les citoyens et les producteurs, aussi jaloux de maintenir ce droit de contrôle que joyeusement empressés de faire confiance à qui se montre digne et compétent,

alors, seulement alors, nous aurons la république démocratique...

Non, ce n'est pas ses adversaires que la démocratie doit surtout redouter, ce n'est pas d'eux qu'elle doit principalement se garder. Elle peut regarder d'un œil tranquille le mouvement des sociétés et les exigences de la raison. Elle est dans le sens du devenir historique qui fait naître à la conscience, à la collaboration, au droit de regard sur la vie publique et sur le travail des masses de plus en en plus nombreuses de citoyens. Et cette incoercible poussée apparaît rationnelle, si l'on croit que la raison, bien que vagissante encore chez le grand nombre ou étouffée par les appétits, reste la chose du monde la mieux partagée, l'élément commun à tous les hommes et qui tend à se dégager. Et dans cet éveil de la conscience, dans ce dégagement de la raison on peut croire que consiste la dignité humaine.

Mais avant que ce travail soit à son achèvement, pour que soit possible la réalisation progressive de cet espoir, que d'obstacles à vaincre, que de difficultés à surmonter ! Ce n'est pas chez ses ennemis, c'est en elle que la démocratie trouve les plus redoutables.

Il y a d'abord et surtout la nature humaine : en vérité cela dit presque tout. Car si le fond de cette nature est la raison, présente ou virtuelle, les manifestations les plus fréquentes de cette nature ne nous montrent que passions, poussées troubles et brutales. La cause en est-elle, comme l'affirment Rousseau et ses disciples, dans la Société prétendue civilisée et ses institutions corruptrices, des religions positives au capitalisme ? N'est-elle pas plutôt, comme le pensent des psychologues moins convaincus de la bonté originelle de l'homme et de la malfaisance des institutions, dans la nature humaine elle-même, qui ne s'épure que lentement de ses origines animales et de la gangue de ses instincts ? La cause est toujours pendante, il y a du vrai dans

les deux thèses. Loin de naître à l'état d'innocence, nous subissons les tares ancestrales, et les institutions sont d'abord tutélaires ; mais si elles s'ankylosent tandis que l'esprit croît, elles deviennent oppressives et sont tôt ou tard brisées. Quoi qu'il en soit, le spectacle de l'histoire ne nous montre que luttes de peuples, de classes, de partis, rivalités collectives et individuelles, « impérialismes » agissants, habiles à s'abriter derrière les plus beaux mots et les plus généreux prétextes. Un progrès, certes, est sensible. Certaines causes et certaines formes de guerre semblent définitivement condamnées par la conscience humaine, encore que nous venions d'assister aux pires bestialités de la guerre « absolue ». Les antagonismes, sans être supprimés, ont tendance à se laisser canaliser dans des organismes qui en éliminent la férocité. Les combats de fragiles bulletins prennent peu à peu la place des corps à corps sanglants. Pourtant les passions restent vives, et les intérêts toujours âpres à mettre en coupe réglée l'intérêt général. Et l'on peut se demander si les formes que prend la civilisation moderne ne rendent pas chaque jour plus difficile l'institution de cette discipline sans laquelle la démocratie ne sera jamais qu'un mot.

Un premier obstacle apparaît dans le volume des sociétés. Les démocraties que nous présente l'histoire, des cités grecques aux cantons d'Helvétie, ont toutes été réalisées dans des Etats peu nombreux. Les hommes libres qui discouraient sur l'agora, tandis que les esclaves assuraient la vie corporelle d'Athènes, étaient moins nombreux et moins dispersés qu'aujourd'hui les électeurs de certaines circonscriptions. Et les fils de Guillaume Tell, qui règlent encore dans leurs *Landsgemeinden* les affaires de leurs cantons, seraient assez mal à l'aise, avec leurs mœurs patriarcales, sur la place de la Concorde. Les philosophes politiques, d'Aristote à Montesquieu et à Jean-Jacques, qu'ils fussent ou non favorables à la démocratie, ne l'ont jamais conçue que dans les

limites d'un Etat très restreint, seul favorable à la consultation personnelle des citoyens sur la gestion de la chose publique. Mais l'antiquité a vu ses républiques s'abolir dans les empires, les temps modernes sont ceux de la genèse et de la lutte des grands Etats, et demain verra peut-être d'énormes blocs, panbritannisme, pangermanisme, panslavisme,panaméricanisme, panjaponisme,se balancer et se menacer, à moins que la volonté des peuples, las de massacres, ne ramène ces monstrueuses manifestations de puissance aux bornes d'un fédéralisme d'Etats moyens, plus sûre garantie de respect réciproque et de paix. Or l'extension des Etats n'a pas seulement comme conséquence l'impossibilité de la démocratie directe et la nécessité du gouvernement représentatif ; elle entraîne aussi une transformation notable dans les sentiments des citoyens. Tel membre d'une république modeste, satisfait d'une honnête médiocrité qui ne l'empêche pas d'approfondir à l'infini la vie spirituelle, se sent enfiévré d'ambition collective dès qu'il fait partie d'un grand tout.

Là n'est pas la seule perspective inquiétante. Les citoyens d'Athènes méprisaient le travail servile ; les citoyens suisses sont des hommes de la terre et de l'artisanerie plus que de la gigantesque usine. Il semble qu'un certain état moyen de la propriété et de l'industrie soit nécessaire à l'exercice de la pure démocratie. Or, qui sait si nous n'allons pas aux immenses concentrations de capitaux et de travailleurs comme aux immenses concentrations de peuples ; si de puissantes luttes collectives de classes ne se préparent pas à répondre aux luttes d'empires ? C'est ainsi, du moins, que l'impérialisme révolutionnaire conçoit la réplique à l'impérialisme bourgeois. Et sans doute rien n'est moins fatal ; l'agriculture n'est pas près d'être totalement industrialisée ; et dans la grande industrie même, des contrepoids s'établiront : un fédéralisme économique de moyennes associations peut servir de soubassement au fédéralisme politique de moyens Etats. Mais ce n'est qu'une possibilité qu'il faut vouloir forte-

ment ; elle n'est pas contraire aux choses, mais n'en découle pas spontanément. Pour le moment, les formes de la cité et du travail accumulent les difficultés. L'homme d'aujourd'hui, rouage d'une production formidable et citoyen d'un grand Etat, s'il veut s'intéresser à leurs problèmes, risque d'être écrasé par leur masse. Que de loisir, d'intelligence, de vouloir seraient nécessaires pour les comprendre tous ! Il n'est pas question, d'ailleurs, d'exiger une connaissance complète, aucune cervelle humaine n'aurait assez de compétence pour les suivre, dans leurs méandres. Mais à s'en tenir aux grandes directives, seule fin qu'on assigne à la réflexion des citoyens, tandis que le détail technique est l'affaire des spécialistes, que de sérieux, que de « vertu » reste nécessaire pour que cette fixation des fins collectives soit œuvre de raison et non de folle passion ! Aux vertus qui seraient nécessaires au citoyen d'une démocratie, combien de têtes couronnées seraient dignes de seulement approcher de ce titre ?

Et ce n'est pas seulement l'extension de la cité ou de l'atelier qui menace d'altérer la conception originaire de la démocratie ; tout le mouvement de la civilisation moderne entraîne une profonde modification de ses mœurs. L'Athénien était étincelant d'esprit, simple et mâle dans sa vie, avant que les raffinements et les voluptés de l'Orient ne l'eussent efféminé. Le Romain plus rude a succombé de même. Le laboureur, l'artisan, l'homme de dur labeur et de gain modeste, qui sont les démocrates-nés, restent encore la saine substance de nos campagnes. Mais que deviendront-ils demain si les villes tentaculaires, les « gouffres de l'espèce humaine », les ont attirés et engloutis ? Comment se conserveront les mœurs saines et fortes si l'appel du plaisir, rayonnant des énormes cités comme d'un phare gigantesque, va fouiller jusqu'aux hameaux les plus perdus, et si les réseaux ferrés qui courent partout, si la réduction à un vain papier de la terre nourricière traditionnellement cultivée facilitent, précipitent la

tentation ? Comment garder le cœur républicain quand le sourire d'une femme splendidement parée, resplendissant des merveilles que sait inventer le luxe le plus ingénieux, peut faire oublier les naïves joies rustiques et l'horreur des taudis ? Dans la moderne vie urbaine tout est luxe et volupté, sinon calme et beauté ordonnée, et cela trop souvent tend à détruire ceci. Et il n'est sans doute pas question de se ruer dans ce spectacle avec une étroitesse d'iconoclaste, d'arrêter le mouvement d'une nature dont l'ennemi le plus éloquent de la civilisation a lui-même reconnu qu'elle ne rétrograde pas. Le temps est passé des archaïsmes stériles, on n'arrêtera pas plus les progrès du confort, de la délicatesse, de l'art raffiné que ceux de la démocratie elle-même. Pourtant, là encore, là surtout, une mesure est à trouver, une limite à ne pas dépasser. Pour que la démocratie soit possible et vive, il faut réaliser une harmonie entre les choses et les hommes, entre les institutions, le cadre de la vie quotidienne et les sentiments, la culture, les mœurs qu'on doit attendre d'un citoyen.

Tels sont les vrais dangers pour la république démocratique, plus redoutables pour elle, si elle ne sait en triompher, que le nationalisme intégral ou le simplisme moscovite. La démocratie est un régime de mesure, de modération, de raison, et les tendances du monde moderne montrent aux prises des impérialismes déréglés de peuples, de classes, de conquistadores de la politique, de l'industrie ou du négoce. Elles montrent aussi, il est vrai, une lutte constante des opprimés contre ces mégalomanes, afin d'arriver à l'équilibre ; mais la conquête même de cet équilibre pose les problèmes les plus graves, qui touchent au plus profond de la nature humaine et peut-être des lois cosmiques. Il s'agit de savoir si, à mesure que seront bridées et contre-balancées par des forces antagonistes les ambitions excessives, les puissantes passions et les prodigieux appétits, l'activité humaine ne s'en trouvera pas ralentie, les inventions taries et la vie

appauvrie. La réalisation du parfait équilibre ne serait-elle pas celle même du néant? Crainte vaine, assurément, l'équilibre absolu, le nivellement total ne sont concevables qu'à l'infini. Dans notre monde sublunaire les irréductibles diversités se traduiront toujours en hiérarchies ; un but est à peine atteint que l'esprit en fait surgir d'autres; il est enfin d'autres mobiles de la puissante et múltiple activité humaine que l'intérêt sordidement entendu. Toutefois, c'est un inquiétant problème de savoir comment, sans déchet dans la production des richesses de toute sorte et en décuplant encore l'ardeur du travail, la juste suprématie des élites, les légitimes avantages accordés à ceux qui inventent et qui risquent se composeront avec la non moins juste volonté des subalternes revendiquant, avec l'accroissement de leur capacité, une part croissante de collaboration. Depuis le monde grec, l'histoire nous apprend que les sociétés ont été constamment ballottées, de révolution en révolution, des excès des oligarques ou des despotes à ceux des démagogues. Pour assurer sans crises l'équilibre social, il faudrait de part et d'autre une telle intelligence et une telle amitié qu'il est presque chimérique de l'espérer.

Et enfin, même les circonstances favorables créées, même le cadre tracé où la raison serait le mieux à l'aise, il n'est pas encore certain qu'elle régnerait sans conteste et que la vie démocratique s'épanouirait sans soubresauts. L'exemple d'Athènes est à méditer, parce que, s'il montre que la démocratie est, au même titre que les créations les plus parfaites du génie humain, une création de la raison, il montre aussi comment elle se perd. Le peuple le mieux doué, le plus intelligent, le plus agile, le plus aimé des dieux, après avoir institué la démocratie, n'a su ni la garder ni se garder d'excès mortels. On commente aujourd'hui beaucoup le « suicide » du peuple athénien. Un illustre homme d'action, dont l'énergie, semblable à celle des meilleurs proconsuls romains, a su à la fois conquérir et aménager, a cru devoir reprendre contre les institutions athéniennes

les critiques d'un historien qu'il honorait. Critiques insuffisamment pertinentes, car, avant d'accuser la démocratie d'avoir perdu Athènes, il faudrait expliquer pourquoi les premiers rois n'ont pas su garder leur pouvoir ; pourquoi l'antique aristocratie des eupatrides n'a pas su maintenir son prestige ; pourquoi, en un mot, l'autorité, à Athènes comme partout depuis, s'est d'abord discréditée par ses abus, provoquant ainsi l'avènement de cette démocratie que contribuait d'autre part à faire naître, dans la ville d'Athéna plus que partout ailleurs, la tendance irrésistible qui pousse les sujets à devenir des citoyens et à ne relever que de leur raison. En face de la politique d'Athènes il faudrait placer l'étroite et brutale politique de Sparte, et les résultats auxquels elle aboutit. Le procès fait des défaillances, des excès des oligarchies et des tyrannies, on y pourra joindre celui des excès de la démocratie ; il viendra à la suite. Ne prendre l'histoire qu'au milieu est ne pas voir assez loin ; rendre responsables les seules institutions de ce qui tient au caractère d'un peuple est ne pas creuser assez profond.

Mais s'il faut s'accorder tout le champ de l'histoire, s'il ne convient pas de négliger les antécédents, les amis mêmes de la démocratie, s'ils l'aiment d'un cœur viril, ne doivent pas fermer les yeux devant la fin. La mise au point faite, il reste que cette démocratie, d'essence raisonnable, qui aurait dû mieux faire que les régimes qu'elle supplantait, n'a pas su se discipliner. Bien des choses sans doute étaient fatales dans la chute d'Athènes ; on ne peut espérer la pérennité des institutions et des cités, et la fusion du monde grec et de l'Orient devait s'accomplir tôt ou tard ; mais il n'était peut-être pas indifférent au destin des sociétés antiques, et par suite des nôtres, qu'une meilleure discipline des cités grecques préservât plus longtemps Athènes de Sparte et la Grèce de Philippe, et le contact se pouvait faire autrement que par la conquête. Athènes morte rayonne immortelle : ne nous eût-elle pas donné d'autres richesses si elle eût vécu plus longtemps ? Considération négligeable de

l'observatoire de Sirius et du point de vue de l'Eternel, pressante et poignante quand on est enchaîné aux destinées d'un peuple, et qu'on vit dans la durée concrète. Si le favori d'Athéna, le peuple du prudent Ulysse, et de Périclès, et d'Aristide le Juste, n'a pas su garder beaucoup plus d'un siècle les institutions démocratiques, s'il les a corrompues et perdues par ses passions, et énervées par sa légèreté, s'il a nourri les guerres de peuples et les guerres de classes, nos peuples moins aimables, nos « pesants hyperboréens » sauront-ils se montrer plus sages ? Redoutable question qu'il faudrait avoir constamment à l'esprit. Je la voudrais voir figurée, comme une inscription damocléenne, sur le blanc de nos étendards...

Ainsi apparaissent, au citoyen qui veut faire de la république une réalité, quelques-unes des difficultés à vaincre. Elles n'empêche pas les cœurs d'être fermes et les esprits de travailler. Plus sûrement que le Dieu d'Hegel et de Renan, qui nous dérobe son visage, la démocratie se fait ; elle s'incorpore dans les institutions, elle pénètre les mœurs, toutes les réalités sociales sont en voie de postuler l'adhésion de l'individu. Mais la complication de plus en plus grande du monde moderne élargit, jusqu'à les faire éclater, les formes primitives de la démocratie et en réclame d'autres, mieux ajustées à la politique et à l'économie. La discipline plus urgente du travail dispute les pauvres loisirs des producteurs à la discipline de la cité, qui pourtant reste essentielle. Des tentations chaque jour plus raffinées rendent plus difficile la mâle et divine simplicité, qui reste la suprême beauté. Les progrès de la science et de la technique rendent possibles tous les espoirs, mais n'en assurent aucun ; ils risquent de rester vains si les intelligences et les cœurs ne savent pas cueillir les promesses que leur apporte le génie humain. Il n'est pas sûr que les citoyens acquièrent assez tôt la « vertu » nécessaire à faire vivre les institutions, à leur assurer tout à la fois la durée et le re-

nouvellement ; faute de cette vertu, ce qu'on appellera la démocratie ne sera que l'ombre d'un rêve. Le sort des démocraties est entre les mains des démocrates eux-mêmes.

Que maintenant les pompes se déroulent et que les fanfares éclatent. Il faut dans une république des spectacles civiques, et aux hommes des couleurs, des sons et des parfums. Mais qu'il soit permis de souhaiter, à ceux qui aiment la démocratie autrement que dans les cérémonies, un peu d'esprit républicain.

GEORGES GUY-GRAND.

SUR LE THÉATRE JAPONAIS

Quand, à Tokyo, l'étranger curieux d'art et de psychologie assiste à la représentation d'une pièce classique, il a la satisfaction de pénétrer un peu plus avant dans la connaissance de l'âme japonaise. La fréquentation du théâtre ancien l'initie aux moyens d'expression esthétique familiers à un peuple encore baigné de l'ambiance des temps antiques. Gestes, attitudes, danses, chants de la scène composent le milieu idéal où se complaît, où se délecte tout Japonais qui échappe aux réalités du moment présent, au dur labeur des sociétés modernes. Aussi va-t-il fréquemment vers l'acteur, verseur d'oubli, consolateur prestigieux, maître des rêves... Allons nous-mêmes vers les sources vives de l'émotion nationale, essayons de goûter le plaisir du peuple. En vérité, le théâtre japonais est un admirable truchement !

Durant trois ans j'ai assisté à Tokyo à de nombreuses représentations. D'abord seul, et je subissais délicieusement le charme eurythmique des œuvres, et je m'accoutumais au langage le plus directement sensoriel qui soit, des gestes, des poses et des expressions physionomiques. Puis en compagnie d'un savant amateur japonais, et je pris, presque sous sa dictée, quelques notes précieuses. Ce sont celles-ci que je rassemble et mets en ordre dans ces pages.

§

A l'origine du théâtre japonais se place le *yoruri*, nom générique d'histoires touchantes ou tragiques récitées par un conteur accompagné d'un ou deux musiciens. Ces histoires étaient bâties sur d'anciennes légendes dont le sujet

ne variait guère : il s'agissait du suicide de deux amoureux persécutés, du sacrifice d'un vassal fidèle, de la vengeance d'un seigneur outragé, de l'abandon d'une fiancée, de la fin tragique d'un guerrier... L'appellation *yoruri* fut donnée à ce groupe d'histoires à l'époque de Oda Nobunaga (1534-1582), daïmyo célèbre qui, par ses travaux militaires et sa diplomatie avisée, commença la pacification de l'empire. Grand amateur de contes parlés, il pria une princesse savante, nommée Yoruri, de broder de nouveaux récits sur les thèmes anciens. L'existence de cette princesse est problématique ; au surplus, l'on ne distingue pas les œuvres dues au nouvel effort d'imagination fait à cette époque. Quoi qu'il en soit, le nom de *yoruri* ouvre le premier chapitre du théâtre japonais. Un peu plus tard eut lieu une innovation célèbre. L'on se servit de marionnettes pour interpréter les sentiments des personnages des vieux récits. Les conteurs ne disparurent pas, ils se placèrent, sur la scène, aux côtés des musiciens et continuèrent à aider, par leurs débits psalmodiés, à l'intelligence de la pièce. Les anciens *yoruri* ne se prêtant pas toujours à l'adaptation théâtrale, on en composa d'autres à l'usage de ces nouveaux interprètes faits de bois et d'étoffes. Le plus célèbre de ces remanieurs de contes s'appelait Takemoto Ghidayu ; aussi les pièces de marionnettes prirent-elles le nom de *ghidayu ;* elles étaient jouées au théâtre Takemotoza dans la ville d'Osaka. Ghidayu donna son nom à une école qui s'appliqua à étudier l'expression des sentiments par les gestes, les intonations, les jeux de physionomie, les attitudes du corps et surtout par le rythme des mouvements ; elle développa aussi l'art de la déclamation et ne dédaigna pas de s'occuper du détail des vêtements et des décors. Le théâtre de marionnettes d'Osaka existe toujours, mais en un autre lieu et sous un nouveau nom ; l'on tâche d'y conserver les pures traditions de l'école *ghidayu*. La scène est étroite et élevée ; les décors et les marionnettes sont à une petite échelle ; celles-ci sont maniées par des hommes debout, vêtus de noir.

(Une tentative pour les mouvoir à l'aide de fils à échoué.) Chaque marionnette est tenue par trois machinistes ; l'un manœuvre le bras droit et la tête, l'autre le bras gauche et le troisième les jambes ; et ces trois opérations distinctes sont si bien coordonnées qu'il en résulte des mouvements impeccables ! Les petits personnages vont, viennent, prennent les poses, font les gestes convenus sans faute, sans discordance, à tel point que des critiques ont osé déclarer qu'à côté de cette perfection les acteurs en chair et en os paraissent maladroits et gauches. C'est qu'au théâtre d'Osaka l'art du geste et celui de la diction ont été fouillés par des générations de professionnels, qui, les uns à force de manier les marionnettes, suivant les règles fixées par la tradition, et les autres à force de débiter leurs récits, d'accélérer leurs dialogues, de mâcher et de moduler les passages pathétiques, sont parvenus à réaliser une simultanéité parfaite d'accents et de gestes. Il convient de noter aussi la participation à cet ensemble des joueurs de shamisen (guitares japonaises).

L'idée devait bientôt venir à l'esprit des amateurs de *ghidayu* de supprimer les marionnettes pour les remplacer par des acteurs vivants et d'enlever aux conteurs les paroles des personnages pour les donner, comme il apparaissait logique, aux nouveaux interprètes de ces personnages. Telle fut l'origine du théâtre moderne classique, caractérisé par l'importance du geste et de l'allure, calqués sur ceux des marionnettes.

Ce théâtre classique se divise en deux genres : le théâtre héroïque ou chevaleresque et le théâtre amoureux. La démarcation n'est pas toujours très nette, et dans les pièces historiques de la période ancienne les mœurs guerrières et stoïques des samuraï étaient représentées en même temps que les mœurs galantes de la classe noble. Le goût classique a été surtout cultivé à Osaka où vivait une opulente société bourgeoise. Peu à peu la civilisation raffinée des chevaliers, des lettrés et des riches marchands de l'Ouest

gagna vers l'Est et atteignit Eddo, capitale du Shogunat, et de sa rencontre avec des mœurs frustres, simples et fortes surgirent des formes nouvelles de penser et de sentir ; le théâtre d'Eddo avait déjà une originalité très marquée. L'esprit qui y régnait était celui de révolte contre toute autorité morcelée, contre tout pouvoir seigneurial qui se montrait d'autant plus despotique qu'il était faible et fragile (le gouvernement centralisateur du Shogunat est une création d'Eddo) ; c'était aussi l'esprit de sacrifice et de générosité. Les moyens d'expression étaient primitifs, volontiers exagérés, grotesques quelquefois, et le geste était franc, net, élémentaire. Pendant longtemps ces deux théâtres de l'Est et de l'Ouest exercèrent l'un sur l'autre une influence réciproque. A Osaka on joua avec succès des pièces dans l'esprit romantique et réaliste d'Eddo, et à Eddo on accueillit le théâtre classique d'Osaka, qui était pour ce public, dominé par l'instinct, une initiation aux belles manières et au bel esprit de l'Ouest civilisé.

Ainsi commença une longue période de transition. Les chefs-d'œuvre du théâtre moderne n'apparurent que vers la fin du régime féodal, dans la première moitié du XIXe siècle, et c'est le théâtre d'Eddo qui leur donna naissance. Le plus célèbre et le plus représentatif auteur de cette école fut Kawatake Mokukami, mort il y a quelques années. Il a à son actif une quarantaine de pièces qui roulent presque toutes sur les mêmes sujets, ceux qui provoquent l'enthousiasme des braves habitants d'Eddo : on voit sur la scène des êtres humains ; les uns donnent généreusement leur vie pour sauver de la misère et de la mort ou de la honte des êtres faibles et sans défense, les autres, bandits de belle allure, dépouillent les riches pour donner quelque joie aux pauvres, enfreignent les lois, se moquent, outragent et attaquent à découvert la maréchaussée. Point ici de réminiscences littéraires ; c'est la passion toute bouillante dans une affabulation d'un tour romantique. Dans ce théâtre les spectateurs d'Eddo se reconnais-

sent, se voient au naturel ; joyeuse humeur, cœur sensible, langue prompte et spirituelle, goût de la vie simple. Leur héros, c'est le plus franc, le plus éloigné des calculs égoïstes, le plus comique, c'est quelquefois le plus naïf, le moins malin (on dit encore qu'aujourd'hui les marchands de de Tokyo sont roulés par ceux d'Osaka). Avec les mœurs d'Eddo on admit sur la scène les paysages, les quartiers de cette cité ardente. Kawataké Mokukami est une sorte de Hokusai du théâtre, riche en traits vivants et savoureux. Mais, comme on le devine, cette école n'est pas remarquable par sa science psychologique ; elle sacrifie trop à la mise en scène, aux mouvements tumultueux des foules, au détail réaliste, au côté extérieur des choses.

Après la restauration de Meiji en 1868, un art nouveau apparut, où l'intelligence a une part capitale. Ses protagonistes furent Fukutchi Otchi, auteur dramatique, et Danjuro, le célèbre acteur. Ils voulurent faire revivre sur la scène les grandes époques de l'histoire japonaise. Danjuro avait le culte et le sens du passé national ; il fit sortir du brouillard des chroniques et de l'amoncellement des anecdotes les grands héros du pays, le Shogun, Yoritomo, austère et brave, le fidèle bonze Benkei, Oishi, le samuraï valeureux, chef des quarante-sept *ronin* ou chevaliers errants, Yeyasu, le grand feudataire, pacificateur de l'Empire... Il les mit sur pied, il les campa sous un aspect définitif. Dans ces rôles, les ressources de la mimique et les moyens physiques du théâtre d'Osaka ne suffisaient pas ; le tour romantico-réaliste du théâtre d'Eddo, pour se rapprocher davantage quelquefois du but visé, n'était pas moins à éviter. Il fallait apporter dans ces restitutions un accent de noblesse très juste, qui n'eût rien d'inspiré ou d'appris, ni rien de trop libre. Danjuro y parvint ; ses personnages historiques appartiennent à un domaine à part, entre le classicisme et la peinture des mœurs.

Nous venons de passer en revue les trois genres dramatiques qui se partagent aujourd'hui la scène japonaise : le

genre classique avec ses deux subdivisions : chevaleresque et amoureux ; le genre des mœurs d'Eddo ; le genre historique.

§

Les pièces classiques sont faites de récitatifs, de musique, de gestes, d'attitudes stylisées. Mon savant initiateur me disait que ces pièces conviennent le mieux à la construction du théâtre japonais, à son organisation scénique et aux aptitudes des acteurs. Et il m'en donnait la raison :

— Si les acteurs parlaient comme dans la vie réelle, nous ne les comprendrions qu'avec nos oreilles ; la partie sensible de nous-mêmes ne serait pas touchée. Devant le jeu des acteurs nous sommes dans un état d'âme particulier qui n'est pas celui de la rue. L'action théâtrale a lieu sur un plan situé hors de la vie réelle. Notre théâtre est construit de telle façon que tout aide à cette transposition. L'ampleur de la scène et de la salle, la hauteur du plafond et d'autres particularités de construction exigent un débit lent, sur un ton élevé et une mimique trompe-l'œil. Il faut des pièces à grands développements, chargés d'éléments variés qui fixent par quelque côté l'attention de l'immense foule de spectateurs ; il faut de la musique, sans quoi l'action interprétée paraîtrait irréelle. Ces raisons expliquent pourquoi les rôles féminins sont tenus par des hommes : le physique de la femme japonaise manque de relief sur la scène.

— Mais, dis-je, le théâtre classique a donc le souci de la vérité ?

— Notre compréhension du théâtre est particulière comme notre optique. Il y a pour le spectateur un réalisme qui n'est pas celui que vous entendez et qui en est peut-être le contraire. C'est avec de la musique, des chants, des danses et des gestes, sans doute bien étranges pour vous, que notre théâtre donne l'illusion de la réalité.

Ces paroles prirent tout leur sens à mesure que je fré-

quentai plus assidument les salles de spectacles de Tokyo. Je me rendis compte que le spectateur japonais ne ressemblait en rien au spectateur européen. Celui-là est un être passif; il regarde, il écoute, il attend... et rien ne vient troubler cette attente de l'image chorégraphique, du motif orchestral qui éveillera un écho dans quelque partie profonde de sa sensibilité, rien, pas une ombre d'esprit critique. Bientôt le charme opère ; il faut si peu, quelques notes de shamisen, un son de flûte, une voix chevrotante, un balancement cadencé des membres et du torse; et telle sensation visuelle ou auditive appelle le souvenir de telle autre, une atmosphère vibrante se crée dans toute la salle, l'âme de tous est en état de réceptivité et chacun rêve à sa façon.

Le théâtre japonais n'est pas intellectuel, il est artiste; et cette remarque s'applique à tous les genres : classique, descriptif ou historique.

La psychologie n'est cependant pas absente des pièces classiques. Les sentiments sont analysés en profondeur et même alambiqués. D'ailleurs le drame représenté sur les planches est toujours la traduction d'un drame intérieur, cas de conscience, conflit moral. Le décor existe à peine, les acteurs sont peu nombreux, mais les conteurs et les musiciens prennent une place importante ; par eux s'extériorise l'état d'âme des personnages ; ils ajoutent un sens nouveau à l'interprétation mimique des acteurs, subtile, raffinée et chargée d'émotions ; ils amplifient les soliloques, les dialogues, toujours mesurés et de courte étendue. Je m'étonnais de cette sobriété verbale des acteurs : « Mais, me répondit-on, voilà qui vous montre que ce théâtre ne va pas à l'encontre des réalités de la vie japonaise. Dans l'expression de nos sentiments nous apportons beaucoup de modestie et de réserve, nous ne croyons pas nécessaire de dire toujours ce que nous pensons ou éprouvons ; il est naturel que l'acteur observe la même retenue. Le conteur parle à sa place ! »

Ainsi un, deux, trois conteurs, emportés sur une cascade de sons variés, usant de la voix de tête ou de la voix de basse, passant du ton psalmodique au rythme accéléré, prodiguant des hoquets d'admiration ou d'émoi, ou de terreur, déroulent le fil du scénario et soulignent les passages palpitants ; une musique grêle et discordante à nos oreilles d'Européen, mais à l'esprit des Japonais évocatrice de l'état d'âme des personnages ; une pantomime moins expressive, au sens français du mot, qu'harmonieuse, c'en est assez ! Le spectateur participe intensément au drame qui se joue, il vit de la vie des personnages représentés ; il est, en esprit, sur la scène. En vérité, nous sommes ici devant un théâtre extrêmement savant. Pour en donner une idée concrète, j'analyserai la pièce qui m'a le plus impressionné.

Le titre en est un peu compliqué : *Ueno en fleurs, le monument glorieux*. Mais ce n'est que l'acte le plus goûté d'une longue pièce. Les œuvres dramatiques du Japon ne se donnent jamais dans leur entier ; on n'en représente qu'une tranche par saison. Voici l'acte que j'ai vu dans le silence religieux du théâtre Meijiza.

Dans un temple solitaire un enfant, du nom de Botaro, se livre à des jeux paisibles sous la garde attentive d'un bonze et d'une servante. Il est orphelin, son père a été tué par un samuraï cruel nommé Morizuki ; son oncle Naïki, de peur que l'assassin ne veuille aussi égorger l'enfant, conduisit Botaro en ces lieux déserts. Mais sur la scène Morizuki apparaît. Il vient visiter le temple, et, apercevant sur le sable du jardin un enfant craintif, il lui ordonne de lui servir une tasse de saké (alcool de riz). Botaro n'obéit pas. Morizuki furieux le saisit à la nuque et le frappe. Des pêches roulent sur le sol ; Botaro les avait cachées dans son vêtement. Alors Morizuki crie au scandale ; il bout de colère : les fruits du temple sont réservés aux daïmyos (seigneurs) du pays, l'enfant les a cueillis sans permission, c'est un crime qu'il a commis, il va sur-le-champ être mis à mort par le terrible samuraï. La nourrice de Botaro se

précipite aux pieds de Morizuki, elle implore son pardon, elle dit son attachement au petit orphelin, au pauvre infirme, il a perdu, il y a deux, trois ans, l'usage de la parole, il n'a pas une connaissance exacte des choses, il ne peut qu'inspirer la pitié, mais elle, Utsuyi, est à son vingt et unième jour de jeûne, elle ne se nourrit que de fruits et tous les jours elle fait ruisseler sur son corps nu l'eau glacée de la fontaine... Que le cœur de Morizuki soit touché par cet amour d'humble nourrice, qu'il pardonne à l'enfant !... Mais le samuraï demeure impassible. A son tour le bonze intervient. Il dit que sa mission est de plaider pour les coupables, il demande que la vie de l'enfant soit respectée. Morizuki enfin cède à ces prières, il part...

Utsuyi et Botaro sont seuls devant la porte du temple, agenouillés sur le sable. La nourrice est encore toute tremblante d'avoir imploré avec tant de passion le pardon du samuraï. L'enfant est penché dans une attitude respectueuse. Doucement, la nourrice parle, elle adresse des reproches à l'enfant :

« Vous avez volé ces pêches, oh ! comme c'est mal... Vous manquez de sagesse, vous qui ne devriez penser qu'à la vengeance, qu'au devoir de tuer dans un combat singulier l'assassin de votre père. Je vous en supplie, maniez le sabre, étudiez sans repos la science de l'escrime, devenez homme ! Vos parents étaient très honorables, très vertueux ; hélas ! votre père a été tué et votre mère a été abandonnée ; oh ! comme je vous plains... Je pleure sur votre triste destinée... »

Dans le théâtre classique les mots ne sont rien, le discours compte peu ; les intonations, les gestes, les attitudes sont l'expression directe des sentiments. Expression d'une richesse qui m'a surpris et un peu lassé, je l'avoue. Mais si les plaintes, les exhortations de la nourrice ont une durée qui excède la force d'attention d'un européen, le spectateur japonais n'est jamais assouvi de tant de beautés plastiques et vocales.

Il sent la justesse de l'accord du sentiment avec le mouvement et c'est ce qui échappe aux étrangers non initiés. Il y a là un art qui nous est fermé à nous, qui, trop intellectuels et trop logiciens, n'avons cultivé que le discours et ne connaissons à peu près rien des ressources immenses de la mimique rythmée. Paroles brèves et dolentes, silences de la nourrice, inflexions de la tête, torsion du cou et des mains, frémissements des doigts, développement des bras, glissement de tout le corps, expressions des yeux et de la bouche... La nourrice et l'enfant font une suite de tableaux vivants et mouvants d'une harmonie de lignes et d'une cadence de gestes qui touchent le cœur. Botaro conserve une attitude penchée, prostrée où se devinent les émotions dont il a été secoué. Ses gestes puérils implorent la nourrice ; elle devine qu'il désire s'expliquer, elle est attentive... L'enfant muet s'écarte un peu et, toujours agenouillé sur le sable, trace lentement des caractères que Utsuyi lit au fur et à mesure, et dans un grand cri elle achève la phrase : « J'ai volé ces pêches, a écrit le petit orphelin, afin de vous les donner, parce qu'elles vous sont nécessaires pour aller jusqu'au bout de votre jeûne ». La nourrice plie sous l'émotion, et, avec une voix brisée de sanglots, elle dit à Botaro : « Pardon de vous avoir grondé, c'est par amour de votre nourrice que vous avez commis ce larcin, pauvre enfant ! C'est pour vous que je souffre, pour que Kwanon, la déesse, exauce mes prières et vous rende la parole... Ne vous tourmentez pas sur mon sort, c'est le vingt et unième jour de jeûne, c'est le dernier... »

La fontaine monumentale en forme de lotus épanoui est là, tout près. Utsuyi s'y précipite, elle se découvre jusqu'à la ceinture et, stoïquement, se place sous le déversement du calice; l'eau la couvre toute, elle grelotte, mais d'une voix ardente elle invoque la déesse, elle la prie avec ferveur, elle la supplie de faire un miracle. « Que l'enfant parle ! » Botaro assiste impassible à cette cruelle épreuve. Mais il se rapproche et il manifeste un peu de

l'émotion qu'en fils de samuraï il doit étouffer. « Parle ! Parle ! » lui crie-t-elle, dans un grand frémissement de tout son corps; et ses yeux agrandis fixent Botaro qui se rapproche encore, toujours sur ses genoux. « Parle !» Il redresse son torse, on peut croire que sa bouche s'ouvre, que des mots vont en sortir, mais il ne faiblit pas; autrefois, à l'insu de sa nourrice, il a donné sa parole d'enfant qu'il ne parlerait en aucun cas, et il se prosterne de nouveau respectueusement devant le supplice de celle qu'il aime comme une mère. Utsuyi se désespère : « La déesse reste sourde à mes prières. Sans doute réclame-t-elle de mon amour un sacrifice plus grand encore ! » Alors elle sort de sa ceinture ruisselante un mince stylet et elle s'ouvre le sein. « Tu parleras, maintenant ! » crie-t-elle à Botaro. L'enfant n'esquisse pas un geste, le sang s'épand plus largement, Utsuyi agonise. Tout à coup l'oncle de l'enfant, le chevalier Naïki, survient. D'un regard, il a tout compris. Il relève Botaro, et, s'adressant à la nourrice expirante, il lui apprend que le petit a promis, aussitôt après l'assassinat de son père, de ne plus jamais prononcer une parole jusqu'au jour de la vengeance. Délié de sa promesse par son oncle, Botaro demande pardon à sa nourrice. Utsuyi se traîne dans son sang et se plaint de l'inutilité de son sacrifice. « Mais non, lui crie Naïki, soyez heureuse; pendant vos vingt et un jours de jeûne Botaro a appris à manier le sabre avec habileté et succès,ses progrès sont dus à la protection de la déesse touchée par vos prières et vos souffrances. » « Ah ! la déesse m'a entendue, s'écrie Utsuyi ravie, je lui rends grâce et suis contente de mourir.» Pour mieux persuader la mourante, on va quérir deux chevaliers connus pour leur science de l'escrime; ils feignent de se battre avec Botaro qui, à chaque coup, a le dessus. Et c'est une sorte de danse virile, légère et élégante, un vrai régal des yeux !

Utsuyi est dans l'admiration. Qu'un enfant comme Botaro puisse vaincre deux redoutables escrimeurs, c'est un

vrai miracle. Elle jette un suprême merci à Kwanon, la déesse, et meurt dans le ravissement.

Dans le théâtre classiqne l'intérêt est dramatique ou psychologique, l'expression des sentiments est rendue par des moyens esthétiques. Mais, en général, ceux-ci prennent une importance telle que l'on perd vite de vue l'action représentée pour ne goûter que la mimique, les chants, la musique, les danses.

Ces divers arts peuvent prendre un plus grand développement encore au détriment de l'intrigue simplifiée à l'extrême. L'on a alors un genre nouveau, le *chosagoto*, de très près apparenté aux *nô*, drames lyriques, récréations anciennes de la classe noble. Le *chosagoto*, c'est de l'art pour l'art. Il n'a pas évolué, il est demeuré fidèle aux premières traditions hiératiques et esthétiques qui ont leur origine dans l'Ouest, patrie du Beau.

Dans le *chosagoto*, l'appareil scénique est réduit à sa plus simple expression; une toile de fond représentant des arbres vénérés, pins, pruniers ou cerisiers, quelques assemblages de bois,rudiments d'une porte, d'une demeure... et c'est tout. L'orchestre,guitares, flûtes, tambours,se compose de dix-huit ou vingt exécutants, ordinairement placés sur une estrade située à l'arrière-plan ou sur l'un des côtés de la scène. Quant au sujet de la pièce, il touche toujours à la légende. Les *chosagoto* qui ont des monstres pour héros sont nombreux, parce que, avec des êtres qui n'ont rien d'humain,il est permis de prendre toutes les libertés à l'égard de la vraisemblance. A tout bout de champ ce sont des mouvements de scène, des évolutions et des transformations de personnages qui provoquent un grand luxe de pantomime et de musique.

Au théâtre Impérial, la pièce *Ibaragi*, tirée d'un *nô*, fut un des grands succès de la saison de 1919. J'ai admiré chez les acteurs, et surtout chez le célèbre Baïko, le chef de troupe, la virtuosité chorégraphique.

Le chevalier Tsuna a vaincu autrefois un démon fameux

et lui a tranché un bras. Un jour qu'il se trouve dans sa demeure de Kyoto, non loin de la porte de la capitale — un simple cadre de bois figure cette porte, — le démon (Baïko) se présente ; il a emprunté les traits de la tante de Tsuna. Les gens du guet lui interdisent de passer, d'aller chez le chevalier, car celui-ci observe trois jours de jeûne. On aperçoit Tsuna dans une partie de la scène, accroupi, impassible, plongé dans la méditation, au milieu de ses serviteurs. Pas de scène, de décors, ni d'accessoires et cependant tout le monde se rend compte que Tsuna est dans sa maison, dans sa chambre privée ! Le démon repoussé gémit et raconte de sa voix la plus tendre et de ses gestes les plus gracieux l'enfance de « son » neveu. A ce chant plaintif, Tsuna sort de sa rêverie, il prête l'oreille, il manifeste son émotion et fait introduire « sa » tante. Aussitôt celle-ci lui parle de son exploit ; elle se montre curieuse de voir le bras du monstre. Le chevalier hésite, mais il cède aux flatteries et surtout à la manière élégante de les adresser. Il raconte la lutte qui s'est livrée entre lui et le démon et finalement montre le trophée. La « tante » danse de plaisir et le chevalier, enivré par le ressouvenir de sa victoire, se joint à elle ; il l'invite à partager son repas de fin de jeûne et la prie de danser encore. Elle s'exécute de bonne grâce et esquisse des figures galantes, puis s'approche peu à peu du bras convoité, elle l'entrevoit, ses traits s'altèrent, mais elle retrouve vite son visage d'emprunt, elle poursuit sa danse, puis, tout à coup, elle s'empare du bras et fuit... Tsuna court à son épée et sort du côté par où le démon a disparu. Les serviteurs du chevalier miment leur surprise et leur effroi dans une suite de tableaux chorégraphiques. Enfin le démon Ibaragi, sous son aspect naturel, surgit, la bouche béante, les oreilles longues, les yeux fulgurants, les cheveux traînant et serpentant à terre ; Tsuna est à sa poursuite, le sabre levé, un combat s'engage ou, pour mieux dire, une danse guerrière effrénée, jusqu'au moment où le démon s'échappe dans les nuages.

Ici le rythme est maître. D'un bout à l'autre du *chosagoto*, il règle souverainement le jeu des artistes, et ceux-ci ne sauraient s'y soustraire. Quant aux spectateurs, s'ils saisissent difficilement le sens des paroles du chant, s'ils ne comprennent même pas toujours la signification des gestes, néanmoins tous sont sensibles aux réalisations esthétiques du *chosagoto*.

Les auteurs modernes ont fait dans la représentation des *chosagoto* quelques sacrifices au goût populaire de la mise en scène. C'est ainsi que l'on a donné durant la même saison l'*Initiation à l'Escrime*. Un jeune chevalier voyage pour connaître les secrets des professionnels de l'escrime. Dans les montagnes couvertes de neige de Kiso, il s'égare. Le chevalier est recueilli par un vieil ermite qui le dévisage et lui reproche d'être trop vain de sa personne pour faire un bon escrimeur. L'autre lui demande comment il se fait qu'il le connaisse si bien et même par son nom. Le vieillard réplique qu'il l'attend depuis longtemps, et, prenant son sabre, se met en garde; c'est la première leçon d'escrime et de... modestie. Abandonnant toute morgue, toute vanité, l'élève s'applique à suivre les directions du maître et pour sa récompense reçoit un *makimono*, véritable somme de la science du combat au sabre. Et, au moment où il reçoit ce don de ses doigts tremblants, le vieillard prend la figure d'un être fantastique ; puis cette forme surhumaine s'évanouit dans la nature.

Les prodigieux metteurs en scène du théâtre Kabukiza, à Tokyo, créèrent un grandiose paysage de monts neigeux où se déroulèrent les péripéties de l'*Initiation à l'Escrime*.

J'aime trop la sécheresse scénique du *chosagoto*, comme celle du *nô*, pour penser que, dans un décor il gagne en beauté ; l'impression qu'on en reçoit est plus forte quand il est représenté sur une scène vide ; mais, en vérité, les danses de l'*Initiation à l'Escrime* dans cette solitude de neiges éternelles, dont le spectateur éprouvait si intensément la

sensation, prenaient une signification nouvelle, plus concrète, plus intelligible. Le décor aide à percevoir l'idée, et c'est une nécessité quand on s'adresse au peuple dépourvu de culture philosophique et littéraire; pour toucher l'imagination moderne trop superficielle, le grand point est de lui plaire, décors et mise en scène ne sont ici que procédés de vulgarisation.

§

J'ai indiqué plus haut la coexistence dans les pièces historiques du théâtre classique de sujets héroïques ou amoureux. Je donnerai en exemple la *Victoire de Hideyoshi*. Cette ancienne pièce se compose d'une douzaine d'actes, comprenant chacun cinq ou six tableaux. L'acte le plus goûté est le dixième ; il est représenté isolément tous les mois sur les scènes de Tokyo et il est populaire au point que presque chaque jour de l'année un récitateur, femme ou homme, détaille les rôles de ce dixième acte, avec les intonations qui conviennent, dans ces établissements nommés *Yosé*, sorte de libres conservatoires de la déclamation musicale.

Un chevalier, Hideyoshi, sorti des rangs du peuple, guerroyait depuis des années contre les seigneurs qui refusaient de servir Nobunaga, pacificateur de l'Empire. Il demande des renforts à celui-ci. Un capitaine fameux, nommé Mitsuhide, est désigné pour amener des troupes fraîches à Hideyoshi; mais, croyant son heure venue, il les dirige contre Nobunaga qui, traîtreusement, est mis à mort par Mitsuhide. Hideyoshi rencontre l'armée de Mitsuhide et perd la bataille. Poursuivi par l'ennemi, il se réfugie dans un temple et se fait raser la tête. Puis devenu bonze errant, sous un aspect méconnaissable, il demande l'hospitalité à la mère de Mitsuhide elle-même, et le dixième acte commence. Ce jour-là, celle-ci recevait la visite de la femme de Mitsuhide, accompagnée de Hatsukiku, fiancée de Jujiro, fils de Mitsuhide. Toutes deux viennent demander à la respectable

matrone l'autorisation de différer l'union projetée, car Jujiro désirait faire toute la campagne contre Hideyoshi. Ce jeune chevalier arrive peu après, il se prosterne aux pieds de sa grand'mère, et il parle de telle façon qu'il laisse voir le fond de son âme. Il a résolu de mourir sur-le-champ de bataille, parce qu'il est le fils de celui qui a tué son seigneur. Resté seul, il pleure sur sa destinée, sur sa fiancée. « Pendant dix-huit ans, ô ma grand'mère, ô ma mère, vous m'avez tendrement aimé. Vos bontés, je ne saurais les mesurer, plus profondes que la mer, plus hautes que les montagnes ! Ah ! bien que le sort du chevalier soit de mourir dans une bataille, je me résigne à grand'peine... Mais je jure de laisser ma vie dans le combat prochain. Oh ! pardonnez-moi, tel est le sort du chevalier... Et vous, belle Hatsukiku, comme il est heureux que nous ne soyons pas encore unis !... Je vous en prie, renoncez à moi, et songez à d'autres épousailles plus heureuses » ! La belle Hatsukiku, aux écoutes dans la chambre voisine, fond en larmes, elle se traîne devant son fiancé. Jujiro lui fait signe de se taire pour ne pas alarmer sa grand'mère et sa mère, et il la prie de lui apporter casque, cuirasse, jambières, toutes ses plus riches armures de combat. Aidé par ces délicates mains féminines, il endosse les lourds vêtements de guerre. On entend des bruits de tambour, annonciateurs de la bataille. A ce bruit, la mère de Jujiro revient, elle supplie son fils de s'unir à Hatsukiku ; la grand'mère mêle sa voix et ses larmes à ces prières. Jujiro ne résiste plus, et la cérémonie du mariage s'accomplit dans la demeure ancestrale. Le son des tambours se rapproche. Jujiro se redresse. C'est le moment des adieux. Mais voici qu'apparaît le bonze hospitalisé, c'est-à-dire Hideyoshi ; il annonce que le bain est prêt. Les femmes s'excusent. Jujiro se précipite au combat. Et Hideyoshi, profitant du trouble, fuit en hâte la maison de son ennemi.

La partie circulaire de la scène tourne légèrement. On voit le fond du jardin qui touche à une forêt de bambous.

C'est le soir. Les grenouilles modulent leur chant plaintif qui, tout à coup, s'arrête. Des pas se font entendre. Mitsuhide arrive, armé jusqu'aux dents ; il a appris que son redoutable adversaire Hideyoshi s'est caché dans sa propre maison. Il tranche de son sabre une tige de bambou, en aiguise une des extrémités et, pour rendre mortel le coup qu'il médite, il passe à la flamme de la veilleuse la pointe de cette arme improvisée. A pas feutrés, Mitsuhide se rapproche de la chambre où il sait que Hideyoshi repose et, d'un coup rapide et sûr, il lance le bambou à travers la cloison de papier, dans la direction des matelas. Un grand cri ! Il a atteint sa mère... Furieux, il parcourt en tous sens la maison. Hideyoshi n'est plus là... Mitsuhide se présente devant sa mère, avec l'attitude du repentir ; elle tient ses mains sur son cœur, où la pointe du bambou s'est brisée, elle interpelle son fils, et c'est pour le blâmer de sa conduite, inspirée par l'orgueil, pour lui reprocher son infidélité à la mémoire de ses ancêtres et ce crime pour lequel il n'y a pas de rémission : le meurtre de son seigneur ! Le châtiment de Mitsuhide, le voici : elle meurt, crie-t-elle, des mains de son fils, c'est sur elle que s'abat la justice céleste ! Misao (« vertu féminine ») ne pardonne pas davantage à son mari Mitsuhide, mais elle le supplie de se repentir avant que sa mère n'entre en agonie. Mais l'orgueil de ce terrible féodal ne cède pas, il crie qu'il a tué son suzerain par raison d'Etat ! Enfin, voici Jujiro, mortellement blessé ; il vient annoncer à son père que les armes de Hideyoshi sont victorieuses, que le danger est proche. Mitsuhide, insensible aux souffrances de son fils, lui demande le récit de la bataille. On administre un cordial au jeune chevalier et le « compte rendu » commence, silencieux, mais imagé, expressif, tout en gestes et en danses. Un figurant donne à Jujiro la réplique mimée. Mitsuhide comprend que tout est perdu, qu'il doit se préparer à une troisième bataille qui sera décisive. Il s'apprête à partir pour rejoindre ses soldats, quand Hideyoshi, vainqueur, arrive, suivi de ses chevaliers fidèles.

Il calme Mitsuhide qui s'élance vers lui, il dédaigne sa colère, mais il accepte son défi : ils se rencontreront de nouveau un jour prochain sur la colline Tennohosan. Jujiro agonise près du cadavre de sa grand'mère.

Ce dixième acte de la *Victoire de Hideyoshi* manque d'unité. Aussi les critiques modernes le jugent-ils un peu sévèrement. « Il y a de tout, me dit l'un d'eux, dans cet acte : des scènes d'amour et des scènes tragiques, des motifs de piété filiale, de vertu conjugale, d'héroïsme chevaleresque; mais chaque morceau pris isolément est une perfection, car depuis plus de deux cents ans cette œuvre est jouée par les meilleurs acteurs, qui l'ont fouillée, étudiée à fond ; musique et mimique sont combinées harmonieusement. » De fait, de la représentation de ce dixième acte se dégage aux yeux même d'un profane une impression de sobriété dans l'expression des sentiments qui est la marque du classicisme. On apporte en général à la mise en scène de cette œuvre aimée par le peuple le plus grand soin ; on va même jusqu'à s'inspirer d'un vague symbolisme dans le choix des couleurs des costumes somptueux ; la grand'mère est vêtue de jaune, l'épouse est en kimono bleu, la fiancée en kimono rouge, Mitsuhide a une armure d'or et Hideyoshi une cuirasse d'argent, Jujiro est en habit rouge avec un manteau violet...

§

J'ai noté plus haut les caractéristiques du théâtre descriptif des mœurs d'Eddo (Tokyo). Plutôt que d'analyser les pièces anciennes qui se rattachent à ce genre, il me paraît intéressant de parler de trois pièces qui ont été écrites ces dernières années sous l'inspiration de la vieille école d'Eddo à la fois romantique et réaliste.

Dans la cité d'Eddo le peuple déborde, il s'impose, il est passionné, bruyant ; aussi ce théâtre fait-il une place importante à l'artisan : son héros, c'est le plus souvent l'ouvrier probe, consciencieux, généreux, fidèle, loyal, amou-

reux de liberté et de justice, chevaleresque à sa manière.

Le théâtre Impérial mit sur la scène en 1919 une pièce tout à fait dans le goût *eddoko*. Le sujet était un épisode de la vieille rivalité entre les charpentiers d'Eddo et ceux de Nikko. Ces derniers avaient été chargés par l'autorité shogunale de la construction d'une porte des temples de Nikko; mais ils s'acquittaient mal de leur travail, aussi on fit appel à la corporation des charpentiers d'Eddo, dont le chef était le célèbre Jingoro, le maître sculpteur. Les ouvriers de Nikko s'insurgent contre leurs confrères de la grande cité; tous les jours ce sont sur les chantiers des discussions et des batailles. On complote de mettre à mort Jingoro. Mais l'un des conjurés proteste contre ce projet criminel dont l'exécution nuirait à la réputation des artisans de la province, car tous, indistinctement, seraient poursuivis par les autorités, et l'œuvre entreprise, la construction de la porte, serait laissée aux confrères ennemis. « Mieux vaut que l'un de nous, déclare-t-il, se sacrifie. » Celui qui parle ainsi, le charpentier Takigoro, a décidé de tuer Jingoro ; il se donnera ensuite la mort. Il rentre chez lui dire adieu à sa femme et à son fils unique, gravement malade. Cette épouse d'artisan est digne des femmes, des sœurs, des fiancées de la classe noble ; elle encourage Takigoro dans sa résolution de se sacrifier pour la corporation ; et, réconforté par ce stoïcisme féminin, il va à la rencontre de son ennemi. Sa femme demeure auprès de l'enfant qui agonise et meurt ; mais une pensée lui traverse l'esprit et l'empêche d'être toute à sa douleur de mère. Si Takigoro rencontre ses compagnons, à coup sûr tous le suivront et l'aideront à accomplir le crime prémédité, et, plus tard, le châtiment s'abattra sur tous. Elle décide de s'interposer au cas ou Takigoro serait suivi par ses amis et, pour ne point laisser le cadavre de son fils dans la maison déserte, elle l'attache sur son dos et sort.....

A l'acte suivant, on voit les charpentiers réunis à l'orée

d'un bois. C'est encore l'aube incertaine. Les visages sont farouches, les poings serrés ; dans un instant tous ces hommes attaqueront le logis des charpentiers d'Eddo, ils ne feront pas de quartier... La femme de Takigoro surgit tout à coup, elle est essoufflée, elle est lasse, elle plie sous son fardeau, mais une froide énergie émane de tout son être, et les charpentiers s'écartent. Elle les apostrophe. Que complotent-ils ? Ils déclarent leur résolution d'en finir avec ceux qui les ont blessés dans leur conscience d'honnêtes artisans. Elle les approuve, mais ils ne doivent rien entreprendre sans leur chef Takigoro ; tout à l'heure il viendra et leur donnera ses ordres. Les charpentiers répondent que leur vengeance doit être assouvie sur-le-champ. Pour apaiser les impatients, elle met à leurs pieds l'enfant qui sur son dos paraissait endormi. Ce n'est qu'un cadavre ! Quelques timorés de cette troupe, saisis d'effroi, font mine de fuir. Elle élève la voix, elle les supplie d'avoir pitié de sa douleur et de différer d'un jour l'exécution de leur projet.

Ils se montrent pénétrés de respect devant ce désespoir de mère, ils semblent faiblir, néanmoins ils ne veulent pas promettre de patienter encore quelques heures, comme elle le leur demande ; alors, pour les fléchir, pour avoir enfin raison de leur résistance, elle s'enfonce un poignard dans le sein et tombe morte sur le corps de son enfant. Ces hommes, qui sont de la bonne race, ont compris la signification du sacrifice, ils s'inclinent et se retirent. Le désir de la morte sera exaucé.

Le troisième acte est celui de l'attentat de Takigoro contre Jingoro. La scène représente les temples d'or de Nikko, baignés par les premiers feux du jour. Dans l'air plane une joie sereine. Jingoro est là depuis le lever du jour ; il contemple avec ravissement son œuvre, la porte monumentale Yomoemon enfin achevée. Takigoro arrive et le frappe. Pas de cris ; Jingoro a été atteint gravement au bras droit ; il s'appuie contre sa porte, son œuvre aimée ;

il écoute impassible le soliloque de Takigoro, agenouillé, il comprend, lui, bon ouvrier, et pardonne cette vengeance d'artisan ; Takigoro ne doit pas survivre à son acte criminel, il saura mourir comme il convient. Quant à Jingoro, s'il a perdu son meilleur outil, son bras droit, il se servira de son bras gauche, et l'histoire de l'art japonais nous apprend qu'il sut s'en servir à merveille et qu'il mérita le surnom célèbre de Hidari, qui signifie « gaucher ».

Cette pièce appartient surtout au genre descriptif qui a fait la vogue du théâtre d'Eddo. Le détail réaliste y abonde ; les scènes d'intérieur, les habitudes et les manières d'être des artisans, tout est un décalque, souvent minutieux, des mœurs réelles. Mimique, danses, musique sont ici absentes ; nous sommes loin du théâtre lyrique. Néanmoins l'allure, l'attitude des acteurs se ressentent de la discipline classique et leurs mouvements scéniques ne laissent pas d'être influencés par le sentiment du rythme. D'ailleurs les mêmes acteurs jouent le classique et l'*eddoko*, et dans la pièce des *Charpentiers*, le rôle, si vivant, est tenu par Baïko, qui représentait le démon dans le *chosagoto* analysé plus haut.

Le théâtre de mœurs d'Eddo est, du point de vue des classiques, pauvre en psychologie. Les caractères seraient à peine esquissés ; il ne satisfait en rien le besoin de vérité, car, encore une fois, ce n'est point par la peinture réaliste que l'on donne l'illusion du réel, mais par une technique spéciale, d'ordre esthétique, qui a pour objet d'affecter nos centres psychiques. La reproduction exacte de la vie est impuissante à procurer ces émotions profondes où l'on prend conscience des réalités éternelles. Dans *les Charpentiers*, la scène qui, seule, trouve grâce devant le critique classique est celle des adieux de Takigoro à sa femme et à son fils mourant ; et le rôle de la femme de Takigoro paraît seul digne d'être applaudi : il touche quelques cordes vibrantes de l'âme japonaise, il imprime un juste relief à quelques traits essentiels du caractère de la race et par là

il éveille le souvenir de ces figures immuables qui reposent au ciel de la légende. Il n'y a de vrai que les prototypes.

Le peuple néanmoins prend le plus vif intérêt aux tableaux réalistes du théâtre d'Eddo. Ils sont colorés et mouvementés à souhait pour cette race de visuels, ils sont un ambigu de comique et de tragique plein d'attrait ; l'émotion à fleur de peau suffit, ou celle qui, par des moyens matériels, par un contraste moral, provoque les larmes, et, si les poncifs sont bien choisis et situés, la pièce est un succès. Sans doute *les Charpentiers* furent-ils un succès de cette sorte, comme la plupart des pièces que composent tous les ans les auteurs dramatiques attachés spécialement par traité au théâtre Impérial, mais ces œuvres ne laissent pas d'être de bon aloi. Si l'esthétique classique y est absente, un goût fidèle aux meilleures traditions y règne. Le goût du réalisme trouve une satisfaction plus basse dans un théâtre d'invention récente qui s'applique à reproduire littéralement la vie coutumière.

Sur le même plan que la pièce des *Charpentiers* je placerai une pièce de grand intérêt, considérée comme le modèle du théâtre moderne issu du goût d'Eddo. Elle a été écrite il y a une dizaine d'années par un professionnel du théâtre, technicien scénique plus que littérateur. Comme dans la précédente pièce, le cadre en est situé dans le passé ; l'action a lieu au temps où Kamakura était capitale du Shogunat (XIIIe siècle de notre ère), et elle se déroule dans la demeure d'un artisan.

Un vieux sculpteur de masques, nommé Yachabo, amoureux de son art, a deux filles ; l'une nommée Katsura est trop fière pour épouser un homme de sa classe, l'autre Kaédé, toute modeste, sera heureuse de s'unir à l'un des ouvriers de son père. Celle-ci vaque sans cesse aux occupations du ménage et veille avec sollicitude sur les hôtes de la maison ; celle-là, futile, coquette, vaniteuse, passe ses jours dans des rêveries sans fin. Les acteurs indiquent ce contraste de deux caractères féminins avec infiniment de

goût et d'esprit ; les deux sœurs sont dans la chambre commune, tout à côté de l'atelier où l'on voit l'artisan creusant, fouillant, polissant ses masques.

Des gardes arrivent par le jardin, ils annoncent que Yoriyié approche, Yoriyié, fils du fameux Shogun Yoritomo. Le voici, magnifique jeune homme devant qui tous se prosternent, front contre terre. Il élève à peine la voix pour reprocher au vieillard de retarder encore la livraison du masque qui lui a été commandé depuis longtemps déjà. L'artisan réplique qu'un masque n'est beau que s'il a été sculpté avec amour ; il met, lui, dans ce travail toute la force de ses bras et toute son âme, aussi ne saurait-il fixer le jour où l'œuvre sera achevée. Yoriyié voit dans cette réponse une moquerie, il tire son épée et s'avance vers le vieillard, mais Katsura se jette à ses pieds et elle montre au jeune seigneur le masque qu'il désirait posséder. Quoi ! l'œuvre est donc finie?...Yoriyié se montre surpris et heureux, il examine le morceau de sculpture dans tous les sens, il y distingue les traits de son propre visage ; son admiration se manifeste en paroles de gratitude à l'adresse du vieil artisan ; devant un si grand génie, il s'incline... et il se retire en emportant le masque. Mais le père de Katsura se redresse : « Non !... laissez cela, voyez ce masque, il est inexpressif, il est mort, il me déplaît, mes ciseaux n'ont pas obéi à mon esprit, laissez, je recommencerai... » Mais Yoriyié ne veut rien entendre, il ne se dessaisira pas d'un objet aussi précieux. Qu'importe si les traits manquent de vie, mais s'ils reflètent fidèlement ceux de son visage ! Le geste de Katsura a attiré son attention sur la jeune fille. Il demande à Yachabo d'autoriser Katsura à le suivre dans son palais ; celle-ci, ravie, obtient l'assentiment de son père et elle sort avec Yoriyié. Yachabo a conscience d'avoir été trahi par ses propres mains, en sculptant ce masque cadavérique ; il y a là un mystère, et il se désespère à la pensée que Yoriyié a cette chose détestable sur lui, qu'il la montrera à la cour et que tous les seigneurs riront de sa mal-

adresse. Il est fou de colère, le vieil artisan, et il brise tous les masques de l'atelier ; mais sa fille cadette, fidèle et douce, console son malheureux père.

Le deuxième tableau représente le pont Kokei, sous un clair de lune, saisissant de vérité. Plusieurs minutes, la scène, est vide ; la rivière murmure et scintille, les insectes bruissent, les ramures des grands arbres se balancent. Yoriyié arrive avec Katsura ; il se repose un instant au carrefour de la forêt, près du pont, mais la lune est à son déclin, bientôt elle disparaît. Il disait à Katsura son besoin de tendresse ; dans la nature, maintenant sombre et silencieuse, un pressentiment le fait trembler. Il songe que le surintendant de la famille shogunale ambitionne de supplanter son maître, que tous les chevaliers sont du côté des révoltés, et, tourné de nouveau vers son amante, il la prie de contempler le masque au moindre signe d'un attentat. Et comme il achève ces mots, des conjurés surgissent de tous côtés et poursuivent le jeune seigneur.

C'est encore, au troisième tableau, la maison de l'artisan. Le bruit d'un coup de main dans le palais du Shogun est arrivé aux oreilles de Yachabo ; il tremble pour Katsura et sa fille cadette s'entretient des événements avec son fiancé, le disciple préféré de Yachabo. Mais la porte de clôture du jardin est poussée, c'est Katsura elle-même portant sur ses bras l'habit et l'épée de Yoriyié. Elle est mortellement blessée ; elle a cherché la mort à la place de son Seigneur ; des pointes de sabres l'ont atteinte, mais Yoriyié a été tué sur le coup. Yachabo pousse un cri ; il s'explique maintenant pourquoi il n'a pu donner la vie au masque de Yoriyié ; il avoue à tous qu'il l'a fait et refait, et que, chaque fois, il trouvait sous ses outils les stigmates de la mort. Il paraît être heureux d'avoir enfin l'explication de son échec, il s'enorgueillit de sa divination. Cependant sa fille agonise, il s'en aperçoit, et, en toutes circonstances, curieux d'expressions, passionné de dessin, fanatique de son art, il demande du papier et dessine avec application et impassibilité le

visage de sa fille que torturent les affres de la mort.

Cette pièce est visiblement taillée sur un patron nouveau. Depuis quelques années déjà, la conduite de l'intrigue était devenue le souci dominant de l'auteur : dans *les Charpentiers*, qui datent d'une dizaine d'années, nous avons vu une action bien nouée. L'histoire de l'artisan et de ses deux filles marque une préoccupation d'un autre ordre ; l'intrigue demeure le point capital, mais elle se simplifie, se débarrasse de tout le superflu, des réminiscences inconscientes du vieux théâtre ; car l'auteur vise à l'effet rapide et profond. En vérité, quand on examine de près les divers genres, on constate qu'en dernière analyse tout se combine pour produire quelques impressions fortes et pénétrantes. L'« effet » est donc essentiel au théâtre japonais, c'est le moyen de le produire qui est nouveau dans les pièces tout à fait modernes. Sous l'influence du théâtre étranger, la technique des auteurs dramatiques a évolué. Rapidité de l'enchaînement scénique, opposition vive et heurtée des caractères, concentration de l'intérêt sur un personnage, mise en valeur de particularités physiques et morales, peinture très colorée d'un milieu, brusquerie du dénouement, sur une image frappante, tels sont les procédés employés en ces dernières années, tous répondant d'ailleurs à des habitudes d'esprit et à des goûts anciens. Le public n'est nullement réfractaire à la représentation de ces sortes de pièces ; aussi bien elles demeurent dans la ligne traditionnelle du théâtre d'Eddo dont les sujets sont empruntés aux anecdotes et aux épisodes des temps passés ; la restitution historique s'arrête aux costumes et aux décors ; la psychologie des personnages est toute moderne, et c'est précisément ce que le public apprécie. Devant l'attrait qu'offrent à ses yeux les œuvres modernes, les beautés absentes des dialogues, de la mimique, du chant et des danses le laissent sans regrets. Il est uniquement captivé par la marche rapide de l'action et par l'intelligence facile des caractères, par la mise en scène brillante et évocatrice, et il sait gré aux au-

teurs de sacrifier résolument tout ce qui pourrait retarder le déroulement de l'intrigue. La fréquentation du cinéma n'est pas non plus étrangère à ce goût prononcé du public.

Les classiques naturellement ont couvert de dédain la pièce de *l'Artisan et ses deux filles*. L'état d'âme du prince Yoriyié les a cependant intéressés : mais les moyens par lesquels il s'extériorisait étant si contraires à ceux du théâtre lyrique, ils l'ont trouvé flou, inconsistant, sans relief. Quant au caractère du héros, l'artisan Yachabo, ils l'ont jugé et condamné d'un mot : caractère universel.

En dépit des procédés techniques, ces deux pièces restent représentatives du vieux théâtre d'Eddo, tel que nous l'avons caractérisé. Ce théâtre a l'avenir pour lui, puisqu'il sait se renouveler et s'adapter à l'évolution des esprits. En outre, il offre une matière à l'industrialisation. Avec une pièce composée suivant le pur goût *eddoko*, on s'assure de belles recettes !

J'ai souvenir du succès obtenu par une œuvre ambiguë dont le sujet était l'amour triste et comique d'un bonze pour une pensionnaire du Yoshiwara. Toute la vie d'autrefois du célèbre quartier de plaisir de Tokyo était reconstituée sur la scène en une série de tableaux admirables de couleurs. Les types du Yoshiwara étaient là au complet, le dessus et le fond du panier ! Impossible d'imaginer descriptions réalistes plus sincères, plus savoureuses, plus alertes, plus fines.... Le malheureux bonze fourvoyé dans ces maisons spéciales est berné, battu, volé, mais son amour ne cède pas à tant d'épreuves. Aventure folle qui finit tragiquement dans le cimetière du temple où le prêtre de Bouddha avait juré de faire pénitence, n'ayant pu parvenir à ses fins amoureuses. Mais un morceau du kimono de la femme aimée qu'il palpe, regarde et porte à ses lèvres éveille ses désirs assoupis. Il lutte bravement contre sa chair fragile, et il doit même lutter contre les souteneurs qui viennent le tenter en son asile : il meurt, frappé par l'un de ces misérables qui l'ont entraîné à sa perte, mais

son esprit délivré de l'enveloppe corporelle vient persécuter ses ennemis, et hanter la demeure de la prostituée toujours aimée !

§

Il restera à parler du théâtre historique qui est apparu aux environs de la restauration des Meiji et dont le grand Danjuro fut l'intelligent protagoniste. On a vu plus haut la place qu'il occupe entre les genres classique et descriptif. Pendant plus d'un demi-siècle sa vogue fut immense, et sans doute ne fut-il pas sans aider au renouveau du sentiment nationaliste. Il s'adressait au peuple : langue facile, décors et costumes brillants, allure romantique des personnages, détails réalistes — et l'on reconnaissait là le théâtre d'Eddo ; d'autre part, motifs chorégraphiques et musicaux, expressions mimées, stylisées — et c'était la part faite au classique. Le genre historique de Danjuro a évolué dans le même sens que le genre descriptif. Aussi, comme je l'ai fait pour celui-ci, n'examinerai-je que les dernières restitutions scéniques des glorieux épisodes de l'histoire japonaise.

Un grand maître de l'art dramatique a conçu cette œuvre de rénovation, M. Shoyo Tsuboutchi ; il l'a réalisée avec persévérance et avec méthode ; avec sympathie entière à l'égard des pièces traditionnelles classiques et avec une connaissance suffisante du théâtre européen. Aujourd'hui professeur à l'université Waseda à Tokyo, M. Tsuboutchi est suivi par des disciples fervents et enthousiastes. Un de ceux-ci, M. Takamatsu Yoshié, a traduit récemment en français une légende dramatique de M. Tsuboutchi intitulée *L'Ermite*, et dans son intéressante introduction il s'est exprimé notamment en ces termes :

M. Shoyo Tsuboutchi écrivit plusieurs drames historiques dans lesquels il interpréta l'histoire selon la psychologie et la philosophie moderne, toutefois avec une pensée qui reste personnelle et profondément originale... Par lui, l'exactitude des faits

unie à l'étude des caractères posa le premier modèle du drame historique; modèle inimitable, car le génie synthétique de M. Shoyo Tsuboutchi trouvait là le champ où il se développe en toute liberté (1).

En vérité, la substance des drames historiques de M. Tsuboutchi est d'une nature assez nouvelle, surtout d'ordre intellectuel. Et sur ce point ils ne sont en rien comparables aux anciennes œuvres du genre. Leur auteur a fréquenté les héros de l'histoire universelle; Shakespeare, qu'il a traduit, lui a appris à connaître les ressorts du cœur humain, et son sens psychologique s'exerce au-dessus des contingences locales. Mais dans l'expression il demeure japonais et fidèle à l'esthétique classique.

Le sujet de l'œuvre principale de M. Tsuboutchi est l'histoire des derniers épisodes de la rivalité de deux familles célèbres, celle du magnifique conquérant Hideyoshi et celle de Tokugawa, qui déjà détient presque toute la puissance shogunale. C'est un drame copieux, de grande étendue, composé d'un prélude en sept tableaux et de plusieurs actes. En 1918 le théâtre Impérial donna le prélude seulement sous le titre : *Une feuille de Paulownia.* Je gardai de cette représentation une Impression profonde de grandeur; sous le costume japonais l'on retrouvait quelques traits de caractère éternels, universels, et c'était assez nouveau. Les acteurs n'étaient pas au-dessous de leur tâche. Baïko, dont j'ai déjà parlé, représentait l'héroïne Yodoguimi, femme illégitime de Hideyoshi, avec beaucoup de distinction, mais avec une couleur morbide trop marquée peut-être. L'un des rôles féminins fut tenu par Mlle Mori; tentative audacieuse, la femme n'étant pas admise sur le théâtre japonais.

L'année suivante, le théâtre Kabukiza monta, avec un luxe jamais atteint de mise en scène, divers actes du drame de

(1) *L'Ermite*, légende dramatique japonaise en trois actes, par Shoyo Tsuboutchi, de l'Académie Japonaise, traduite par M. Takamatsu Yoshié, professeur à l'Université Waseda. Paris, 1920, Société littéraire de France.

M. Tsuboutchi sous les titres : *Le Coucou annonce une triste nouvelle. — Le Château isolé. — La Tombée de la lune.* Les deux premiers actes sont presque purement descriptifs et épisodiques : le château d'Osaka, où s'est réfugiée la veuve de Hideyoshi avec son fils Hideyori et sa belle-fille, est assiégé par les armées de Tokugawa Yeyasu ; une servante, qui espionne, est arrêtée, mise à mort ; les chevaliers s'apprêtent à combattre; Yodogimi, vaine de sa beauté, a des crises nerveuses à l'annonce du prochain assaut, etc. Ensuite c'est le camp des assiégeants, le brillant état-major de Tokugawa. Arrive Katsumoto, précepteur du fils de Hideyoshi; il implore la clémence du généralissime, qui lui assure que les assiégés auront la vie sauve. Le drame commence au troisième acte. L'assaut est donné. Dans sa chambre, la princesse Yodogimi est malade ; les dames d'honneur et les servantes l'entourent. Un favori lui conseille d'ouvrir le château aux assiégeants. Elle ne le comprend pas, elle est absorbée par sa toilette et par ses prières. Le donjon tombe. On annonce que la plupart des chevaliers fidèles à la famille de Hideyoshi sont tués. Hideyori accourt auprès de sa mère ; elle ne le reconnaît pas; il lui demande ce qu'elle préfère, se donner la mort ou se rendre à l'ennemi. Elle pleure, elle rit, elle est folle. Un chevalier s'approche d'elle, elle se précipite vers lui, le prenant pour Hideyoshi, elle le flatte, elle le caresse. Tout le monde est consterné. Hideyori, excédé, tire son épée et en menace sa mère.

Le dernier acte représente le château en flammes. L'engagement pris de ne pas user de violence n'a pas été tenu, tous les hôtes du château ont été massacrés. Le précepteur Katsumoto assiste à la fin tragique des survivants de la famille de Hideyoshi, il crie son désespoir et il se reproche d'avoir cru en la parole donnée. Le vainqueur Tokugawa arrive avec sa suite nombreuse et déplore que ses instructions n'aient pas été respectées. Katsumoto meurt en fidèle vassal.

Les drames historiques de M. Tsuboutchi donnent l'impression d'une série de tableaux anecdotiques entre lesquels le lien est faible ; ici il n'y a point de nœud. Mais ce mot de « tableaux » est impropre ; car ils n'ont rien de superficiel ni de fragmentaire. Chaque acte se suffit à lui-même, parce que l'auteur a su donner aux diverses scènes une vie profonde, très nerveuse et étoffée. Certes, ce sont des pièces à grand spectacle, où l'illusion matérielle est une question capitale. Un critique pur classique me disait plaisamment : « Dans ce théâtre, le costumier et le peintre de décors jouent les premiers rôles ». Il eût pu ajouter : et le machiniste aussi ! Mais M. Tsuboutchi est un auteur dramatique qui a à la fois le souci du cadre et du contenu ; et c'est un penseur bien avant d'être un metteur en scène.

Il m'a fait lui-même connaître ses idées dramatiques.

« Notre théâtre, a-t-il dit, est en pleine décadence. Il y a trente ans, il atteignit peut-être son apogée ; c'était à l'époque du célèbre Danjuro, dont les plus simples remarques étaient religieusement écoutées. L'esthétique était peut-être quelquefois en défaut dans ses réalisations, mais elles étaient empreintes d'un caractère héroïque et elles avaient de la grâce. Depuis lors, une école est née, à prétentions réalistes. Mais ses pièces sont trop dépouillées, trop sèches, elles paraissent être des analyses de spectacles. Quant à leur réalisme, il ne consiste que dans une manière spéciale de se maquiller ! Ce sont des mélodrames, sans intérêt psychologique. Depuis dix ans nous assistons aux manifestations d'une autre école. On l'appelle « le groupe du théâtre nouveau ». Ses tenants sont des théoriciens, très influencés par les idées européennes et éloignés de l'esprit japonais. Ils jouèrent des pièces étrangères traduites. Je dirai que c'est l'école de l'intellectualisme théâtral ; elle a échoué, surtout à cause des lacunes de leur culture japonaise. Nous revenons maintenant au théâtre classique japonais. Mais je reconnais que nous devons le faire évoluer vers certaines règles théâtrales d'Europe. »

M. Tsuboutchi s'affirme donc comme le maître d'un néo-classicisme. En dehors de ses drames historiques, il a écrit des pièces chorégraphiques dans le goût ancien ; mais son apport original, c'est la signification symbolique qu'il leur a donnée. *L'Ermite*, qui vient d'être traduite en français, appartient à ce groupe de pièces.

La réforme du classicisme dramatique entreprise par M. Tsuboutchi contribuera peut-être à maintenir le goût des formes esthétiques du vieux théâtre, de la mimique et de la chorégraphie, qui sont de pures beautés.

§

Après la lecture de ces notes, l'on m'accordera sans doute que le théâtre japonais mérite d'être connu et étudié par les lettrés et les artistes d'Europe. Sans doute se laisse-t-il malaisément approcher par l'étranger non initié et sans doute aussi la représentation sur nos scènes françaises de pièces japonaises offrirait-elle de grandes difficultés. Une adaptation ne serait pas à souhaiter. Mais des traductions qui s'aideraient de nombreux croquis et de riches illustrations donneraient quelque intelligence de ce théâtre. Le cinéma surtout pourrait dans ce sens être très avantageusement utilisé.

En dépit des apparences, je crois que le théâtre classique japonais est susceptible de nous intéresser. Le geste et la danse sont ses deux grands moyens d'expression. C'est cet art muet que nous devrions faire connaître et aimer. Indépendamment de son intérêt propre, il est, à mon sens, éducateur ; il éveille l'esprit d'ordre, d'harmonie, de discipline, de mesure ; il enrichirait notre science du rythme.

ALBERT MAYBON.

ÉLÉGIE

Avec papa, nous avons tout à l'heure parlé d'Elle,
dans le soir triste et doux comme un chien fidèle,
près de la cheminée basse de sa chambre,
où grésillent, bien qu'on ne soit qu'en Novembre,
quelques bûches noires de chêne-vert...
Le froid ? Le silence ? On est transi.
— Cette année, l'hiver
est venu plus tôt que de coutume !...
— Oui...
Mon père a toussé ; un rhume
qu'il a dû prendre un matin, au tournant
de la route, où il y a toujours du vent.
Il vient de se coucher dans leur lit.
— Tu restes encore un peu ?
— Oui, Papa.
— Tu lis?
— Oui, quelques pages encore...
Le bois fume
et, par plaies rouges agrandies, se consume
sans éclat, comme une âme...
— Ne fais pas de bruit
en partant.
— Non. Vous avez chaud ?
— Oui, merci...
— Bonne nuit !
— Bonsoir. Tu éteindras la lampe ?
— Soyez sans crainte !
Il s'est retourné ; le lit a poussé une plainte !

— Je crois du moins que c'est le lit trop large et mou. —
Comme il fait chaque soir en guise de prière,
mon père a dit, fermant ses yeux : Bonsoir, Mamou,
et me voilà seul avec la pensée de notre mère...



Mamou, c'était le nom dont mes lèvres d'enfant
vous avaient baptisée ; c'est le nom qui demeure
dans nos cœurs de petits; c'est plus doux, plus aimant,
c'est aussi bien plus douloureux que maman :
Mamou ! on ne dit bien ce mot que si l'on pleure !

Vous étiez notre mère à tous deux à la fois.
Vous disiez : mes grands gosses !... Vos deux gosses, Père et moi ;
nous sommes deux orphelins qui prions sous votre toit !

Sainte Mamou, qui êtes aux cieux, qu'allons-nous faire
si vous ne secourez vos enfants sur la terre ?

Sainte Mamou, l'hiver, quand le vent du Nord souffle,
qui nous préparera le thé blond, les pantoufles ?

Sainte Mamou, on ne peut plus être malade,
maintenant que vous n'êtes plus notre garde-malade !

Sainte Mamou, qui nous passerait la teinture d'iode
sur la gorge, et qui nous porterait les tisanes bien chaudes ?

Sainte Mamou, donnez-nous la fraîcheur de vos lèvres
quand nous serons couchés avec la fièvre,

et faites que, ce soir, Papa dorme tranquille
dans votre lit, comme si vous étiez là. Ainsi soit-il !



Devant les bûches noires de bois vert
qui grésillent
je lis ? Non, je regarde un portrait dont les yeux clairs
au fond de ma nuit scintillent.

C'est un croquis d'un crayon léger ;
enfant, je l'appelais la « Mamou de papier ».

La Mamou de papier n'est pas une œuvre d'art,
mais c'est si bien Elle, qu'un soir, bien tard,
ma parole, je jurerais l'avoir vu sourire ;
s'il parlait le chat pourrait vous le dire ;
elle souriait avec ce petit air malheureux
qu'elle a sur la photo où nous sommes tous les deux
à regarder au loin, sous le ciel douteux !...

Ce sourire est semblable à son parfum d'automne
qui remplit la chambre verte et jaune
et qui s'harmonise au bruit de la rivière monotone.
Et ce sourire et ce parfum font déborder,
sur son autel le vase de mon cœur illuminé...
Son sourire, son parfum comme des bouquets fanés,
son sourire comme une envolée de prières,
son parfum, tendre comme les pelouses printanières,
doux comme la soie rose des roses trémières,
amer comme les brindilles du genêt !...



Mon Père dort très calme dans son lit froid.
Je regarde la chambre et, ce soir, je la vois,
me semble-t-il, pour la première fois !
C'est une chose qui arrive dans la vie :
on ne connaît pas bien les figures amies ;
il faut comme sortir de soi pour les regarder.

Le feu brille à peine ; j'ai baissé la flamme
de la lampe et je vois avec mon âme...

Comme un oiseau, la nuit le rêve a peur de la clarté !...

La commode joufflue est un autel plein de reliques ;
sur la nappe que maman broda de fleurs mystiques
un petit meuble en noyer ciré,

que mon père a sculpté avec l'amour d'un imagier,
semble sur cet autel un précieux tabernacle...
EN VÉRITÉ CECI EST MON CORPS... *Le grand miracle*
du souvenir divin s'accomplit tous les jours.
Mon père et moi, nous officions tour à tour....

Et il y a là son porte-cartes en maroquin mauve ;
il y a là son dernier petit sac en cuir fauve,
il y a là son dernier mouchoir de poche brodé,
il y a là son dernier carnet aux coins dorés,
il y a là son dernier missel si feuilleté;
il y a là sous les fleurs en gerbes éternelles
ce qui sera, ce qui est, ce qui fut Elle....

La chute fait un long bruit d'orgues étouffées;
la lampe a la douceur d'une veilleuse; sur le fond noir
de la chambre une fleur balance un encensoir,
et j'ai dans les jambes un désir de m'agenouiller....

★

Ah! ces lilas d'Avril, la piété de ma mère,
cette fraîcheur et ce parfum envahissant!...
Et comme auprès de ces divins balbutiements
le « philosophe » en moi me paraît mécréant!
Mais vous m'avez absous; versez-moi la lumière,
petite mère, et la candeur qui ruisselait
de vos mains jointes pour la prière,
et de votre corps incliné!...
Vous ne raisonniez pas votre Foi; vous aimiez
comme le bouvreuil chante et comme luit l'étoile,
et votre barque allait, l'Amour gonflant sa voile,
tout naturellement, vers un Dieu de Charité....
Et j'évoque ce grand ciel sans nuages,
avec des vols blancs de pigeons au loin,
ce ciel, cet amour, cette Foi qu'ont les visages
lisses des Madones du Perugin!...

Maman guidait au Chœur le chœur des jeunes filles,
de celles qui s'en vont, modestes, avec leurs familles,
le Dimanche, après Vêpres, promener,
et qui font dans les champs de tout petits bouquets,
en riant, comme des folles, sans le faire exprès...
Elle tenait les orgues et je tirais les jeux :
HAUTBOIS. FLUTE. VOIX CÉLESTE,
tandis que les doigts couraient lestes
sur les claviers harmonieux!
Vers l'azur du plain-chant s'essoraient les voix grêles,
et mes regards — tellement indiscrets? —
suivaient sous les corsages trop serrés
la tiède palpitation des gorges frêles!...
Non, le chœur de tes anges, Piero della Francesca,
n'est pas plus virginal que n'était celui-là
et la mère du Dieu de ta NATIVITÉ
n'est pas plus sainte que n'était la mienne, en vérité!...

Dans la petite église il y a une chapelle
du Sacré-Cœur qu'elle ornait avec beaucoup de zèle,
dans la petite église que l'on voit d'ici
et dont la voix naïve disperse les soucis.
Le sonneur s'en fait vieux et bien vieille
s'en fait aussi la ritournelle :
C'est — le roi — Da — gobert
qui — a — mis — sa culotte — à — l'envers !...
Mais j'en aime l'âme fruste et comme fleurie
qui est un peu l'âme de ma mère chérie!...

Je sais à la maison une Vierge de bois
qu'au temps jadis ouvra d'un ciseau maladroit
quelque artisan tout confit en sa Foi.
Ses petites pommettes d'un rouge-vif, son teint jaune
et ses yeux allongés vers les temples lui donnent
l'air fragile et rêveur d'une poupée nipponne.
Lorsqu'elle était malade, petite Maman

se cloîtrait dans sa chambre et comme un enfant
causait avec cette Vierge de bois, longuement!...

Je me rappelle, je me rappelle
ces jours de maladie où je venais m'asseoir près d'elle,
en descendant de ma chambre le matin.
Elle était blanche et frêle, et j'embrassais ses mains;
nous écoutions voler nos plus tendres paroles.
Elle voulait que je lui conte les paraboles
qu'elle aimait — toujours les mêmes — quand
les cloches du village éclairaient l'air vibrant.

Et je lui disais celle du Semeur qui jette
le froment que viennent manger les alouettes;
celle du mauvais riche qui s'habillait d'or fin
et du pauvre Lazare qui n'avait pas de pain;
celle des vignerons, où il y a une haie,
un pressoir, une tour, dans la vigne qui fut louée,
et des hommes qui étaient si méchants;
celle de la brebis égarée dans les champs,
et que recherche le Bon Pasteur, comme la femme
qui retourne sa maison pour trouver son drachme;
et celle surtout de ce bon Samaritain
qui sur la route banda les plaies de son prochain,
et les guérit, en y versant de l'huile et du vin!
Et maman préférait toutes celles
où l'on disait de la bonté qu'elle
était une source éternelle...
Je me rappelle... je me rappelle...

Sainte Mamou, que n'êtes-vous plus là
pour adoucir un peu mon cœur amer et las!

★

La dernière bûche a cessé de grésiller,
et voici que mon Père à ce silence s'est réveillé!...

— Tu es là encore?
— Oui...
— Tu penses à Elle?
— Oui...
— Mon pauvre! Moi, mon rêve toujours fidèle
me dorlotait un peu; comme toutes les nuits
tout à l'heure, maman n'était pas morte!...
J'ai souri tristement. Et puis un léger bruit
venant du vestibule a glissé sous la porte...
— Tu as entendu?
— Oui.
— Ce bruit comme un pas frêle,
c'est peut-être elle qui revient?
— Non, papa, non!
— Qu'en savons-nous?
— Je sais, tant que nous en parlons,
Mamou ne peut *partir!... Comment* reviendrait-*elle?*

ADRIEN-PIERRE BAGARRY.

LE SERPENT

RÉCIT DU CHILI

—

I

A cette heure de l'angelus et du souper, la ville était sans vie. Etendue sur ce plateau étroit sillonné de crevasses bleutées de végétations, enfermée par les monts de la Cordillère de la Côte qui mordaient l'horizon de tous côtés, elle se massait autour de l'église claire, aux murs peints et au toit de zinc, dans une solitude d'abandon et un silence de mort. Dans les rues du centre, aux maisons plates badigeonnées de chaux ou barbouillées, sur lesquelles se dressait l'indispensable mât pour hisser le drapeau, on voyait quelques boutiques ouvertes, mais sans lumière ni bruit humain. Dans les faubourgs de maisonnettes blanches ou de ranchos sombres juchés sur les hauteurs ou enfoncés dans les ravins, il y avait de même quelques cabarets ouverts, mais sans plus d'animation. Sur la place seule, entourée de galeries et plantée de grands acacias que la saison flétrissait, des restes de vie se notaient. De l'église émanait une clarté mourante. Devant la fontaine de pierre, des femmes et quelques gamins emplissaient en bavardant leurs cruches ou leurs tonneaux posés sur des roues : leurs voix montaient en arc dans l'air endormi. De la galerie de la prison un chien grognait vers le tapage d'un air hostile.

Par contre, le ciel, embrasé par ce crépuscule trouble d'automne, vibrait, chantait, flamboyait. De larges nuages bas, cotonneux, glissaient enflammés comme la fumée rougeâtre d'un incendie. A l'occident, d'autres nuées fines, blanches et dures comme des boules de neige démesurées,

s'ourlaient d'une pourpre ardente ; par les interstices se voyait l'azur adouci, d'un vert liquide immaculé.

L'atmosphère était éclairée d'une lueur de bûcher. Les maisons flambaient d'un rose chaud. Les monts voisins s'embrasaient d'un violet hallucinant ; un cône culminant, crespelé de forêts (le fameux Huillen où il y avait des pumas), semblait décapité par les nuages. Il tombait quelques gouttes de pluie, espacées, lourdes, que l'on sentait chaudes...

*

Dans la rue principale, les boutiques se doraient de lumière, les vestibules s'animaient ; quoique la saison fût avancée, les gens sortaient prendre le frais. Vers l'une des extrémités de la voie, à la porte d'une maison délabrée de l'époque coloniale, un vieillard à barbe cendrée étalée sur le poncho sombre, assis contre le battant garni de gros clous, fumait tranquillement vers le ciel. Avec sa prestance robuste et ses cheveux blancs débordant du feutre aux larges bords il avait l'air vigoureux et doux d'un patriarche. Son visage rude, comme taillé en bois, strié de profondes rides, s'adoucissait à la flamme de ses yeux ingénus, d'un azur plombé de nuit sereine. A son côté, debout contre le seuil, un garçon maigrelet, brun, aux pupilles petites mais très brillantes, les mains enfoncées dans les poches du pantalon, regardait distraitement la rue étroite, aux trottoirs surhaussés, sur le bord desquels courait le sourire vert de l'herbe tendre.

Par la chaussée de terre durcie montaient quelques femmes équilibrant sur leur tête de grandes cruches d'argile rougeâtre ; leurs jupes retroussées laissaient voir les mollets et les pieds nus de la couleur des cruches. Parmi elles allaient quelques enfants avec des seaux à chaque main, écartés par un cerceau en bois, et un vieillard rachitique, borgne, qui poussait son tonneau barbouillé de bleu, se faisait remarquer ; il portait une redingote râpée et un chapeau haut de forme, opaque, en accordéon.

Le vieillard et le garçon sourirent du même coup :

— Adieu, Bartolito, firent-ils.

— ...Monsieur, grommela le bonhomme.

Enhardi, l'enfant se décida à parler :

— M'enverra-t-on au collège cette année ? balbutia-t-il en regardant le vieillard du coin de l'œil.

— Comment donc, mon fils ? répliqua le bon père sans manifester la moindre surprise. Les récoltes ne sont pas bonnes, et les échéances, qu'il faut payer... Si tu veux étudier à la ville, tu n'as qu'à t'en aller chez l'oncle curé ; il te demande...

Le gamin rentra le cou dans les épaules, accablé par un abattement irrésistible ; il plia les genoux, s'assit sur le seuil, laissant son menton s'appuyer sur sa main :

« La même chose de tous les ans ! Non, il ne pourrait s'instruire, devenir un homme cultivé, fin, respectable ; il ne serait pas un caballero... Il devrait se contenter du sort de ses frères aînés : apprendre à l'école de la ville le peu qu'on y enseignait, puis s'enfoncer dans la campagne, travailler la terre, être un *guaso* (1)... Aller chez son oncle curé ? Jamais ! Il voulait le mettre au séminaire, et lui ne voulait pas être curé... »

L'image d'une fillette blonde comme l'orge mûre, blanche comme un lis matinal, surgit en son cerveau, nette, vivante, comme si la mignonne passait dans la rue. Ebloui, il ferma les paupières pour éteindre la vision fascinatrice. « Oh ! non, non ! Mieux valait ne plus la *voir*. Il ne pourrait jamais la mériter... »

Dans le vestibule de la maison d'en face résonnait une voix rauque avec un zézaiement de bouche édentée ; elle s'exclamait, grondait avec colère :

— Nom de Dieu !... Femme du diable !... Fille de chien ! Nom de Dieu !...

Puis, dans le creux ombreux de la porte apparut un vieux, sec, voûté sous son poncho couleur de paille sale.

(1) Campagnard du Chili.

Son visage joufflu, son nez renflé, sa moustache d'un blanc verdâtre coupée sur la lèvre, ses yeux troubles qui paraissaient se cacher dans l'ombre du grand feutre le faisaient ressembler à un de ces vieux chiens hargneux toujours prêts à montrer les dents. Plus terrible en apparence qu'en réalité, il tançait sa pauvre femme toute la sainte journée et ne savait corriger ses fils qui manifestaient des instincts criminels. Don Pedro le Cruel, tel était le nom historique sous lequel il était connu de tous dans la ville.

A la vue du vieillard assis à sa porte, il toussa avec emphase. Mais comme le brave homme ne bougeait pas :

— Don Candelario ! cria-t-il. Heureux les yeux qui vous voient...

Et, traversant la rue avec précaution pour ne pas tomber en descendant et en montant les hauts trottoirs, il serra la main velue du vieillard qui s'était levé par courtoisie.

— ...Vous êtes de retour ? Ça va, la santé ? Comment ont marché les récoltes ?

Il questionnait avec une hâte exagérée, comme s'il s'agissait de choses qui l'intéressaient profondément.

Mordant un sourire, don Candelario répondit d'une voix douce, sans se presser : « Il était très bien rentré, la santé bonne, les récoltes pas fameuses... »

Le ciel s'était éteint brusquement, la première ombre nocturne adoucissait la ligne rude des toits et enténébrait les auvents. Derrière quelques fenêtres tremblaient des ocres chaudes de lumières. Il commençait à pleuvoir : on entendait le tambourinement des gouttes sur le sol séché. Par les trottoirs venaient des groupes opaques de femmes enveloppées dans leurs amples châles, ainsi que quelque vieillard en son long poncho.

— C'est déjà la sortie de la neuvaine? dit don Candelario.

Et tendant le cou pour examiner les gens :

— Les voilà qui viennent...

Bientôt, un groupe s'arrêta devant la porte : la maîtresse de la maison, jeune encore, grosse et brune; ses deux filles,

l'une disgracieuse et d'une trentaine d'années, l'autre gentille et adolescente, accompagnées d'un grand vieillard, raidi dans son caban verdâtre, et de sa petite fille fraîche et grassouillette, aux grands yeux sombres.

— Don Pepe ! Melanita !

— Don Candelario !

Exclamations, saluts, interrogations. Un tumulte de questions et de réponses accentué d'interjections et coupé de sourires.

— Pourquoi n'entrez-vous pas un petit moment?

Juanita, la fille aînée, venait d'éclairer la salle.

Don Pepe s'excusa : « Sa femme malade les attendait... La pluie allait continuer... »

Mais don Pedro s'avançait dans l'entrée :

— ...Un petit moment...

Ils entrèrent tous dans la salle grande et froide avec son pavement de carreaux recouvert d'un vieux paillasson, son plafond à poutres grossières, ses murs badigeonnés de chaux, ornés de quelques vues de la dernière guerre et de deux ou trois photographies déteintes dans des cadres de carton irisés de coquillages.

Avec Mélania, les filles pénétrèrent dans les pièces de l'intérieur. La señora, fatiguée, ôta son châle et se laissa tomber sur le vieux sofa de crin noir, devant lequel étincelait un brasero de cuivre plein de cendre. Les hommes s'assirent autour de la table ronde couverte d'un tapis de fil habilement fait à la main, sur laquelle la haute lampe en fer fumait plus qu'elle n'éclairait. Le jeune garçon s'appuya contre la tablette XVIIIe siècle qui servait d'autel à une Vierge sculptée, ancienne, vêtue de soie couleur de miel, plus épaisse et plus colorée qu'une fille des champs.

Don Candelario, qui avait mis sur la table la petite bourse brodée de fleurs rouges et vertes dans laquelle il gardait le tabac et les feuilles de maïs râpées, roulait consciencieusement une cigarette.

Don Pedro suivait ses gestes d'un regard anxieux.

— Est-ce de votre récolte ? murmura-t-il en désignant de la lèvre inférieure le tabac noirâtre qui débordait de la bourse.

Le vieillard s'inclina, montrant ses dents jaunies en ruine.

— Oh ! une petite poignée... En voulez-vous ?

Et il lui tendit la bourse.

En un clin d'œil, l'autre roula une cigarette grosse comme le pouce, l'alluma à la lampe et, envoyant de la fumée par la bouche, le nez :

— Supérieur ! s'exclama-t-il. Si vous voulez en vendre, envoyez-moi chercher.

Le brave homme se rengorgea en un rire silencieux qui lui cribla le visage de rides.

Juanita entra, laissant voir à la lumière sa personne malheureuse de femmelette insexuée, toute action et abnégation :

— Voulez-vous que je vous serve un petit verre de *mistelle* de céleri ?

Don Pedro répondit pour tout le monde :

— Nous aimerions plutôt goûter le vin nouveau de don Candelario.

Don Pepe l'appuya, hochant sa tête d'oiseau déplumé, avec deux touffes de cheveux seulement au-dessus des oreilles.

La jeune fille s'empressa de mettre sur la table une carafe pleine de vin écumeux et trois verres glauques. Le maître de maison servit. Don Pedro leva son verre avec une suffisance affectée ; il contempla le vin contre la lumière, le vida d'un trait.

— Supérieur !

Et regardant don Candelario qui souriait, remerciant de l'éloge :

— Et vous vous plaignez de la récolte ?

— Non, je ne me plains pas de la vendange, répliqua le vieillard ; je me plains de la récolte du blé. Le vin se vend

pour rien : il y en a trop... Et il faut que je fasse de l'argent pour vivre (en ville on dépense tant) et pour payer des intérêts.

Et baissant la voix, confidentiellement :

— ... Don Fernando Lopez a une hypothèque sur ma terre.

L'enfant tressaillit. Don Fernando était le père de Clemencia, la fillette blonde comme l'orge mûre, blanche comme un lis matinal.

— ... Le caballero est très agréable, très gentil...

— Très gentil, répète don Pedro, comme voulant dire : « je le connais bien ».

— ... Mais il faut le payer, sans ça...

— Il vous assomme, acheva don Pepe de sa voix aiguë accordée à sa figure.

— Ainsi donc, continua le vieillard, le pauvre travaille, travaille comme un bœuf et n'y arrive jamais, au grand jamais... Je me demande comment les riches peuvent thésauriser.

Et souriant avec une malice ingénue :

— ... A moins que ce ne soit vrai ce que l'on dit, que le Malin les aide...

Don Pepe cloua du regard don Pedro. Il connaissait ses prétentions à être ami des riches, qui le considéraient parce qu'il leur servait de bouffon, de faux témoin ou d'entremetteur. Il dit :

— Don Pedro qui les fréquente doit le savoir...

— Je ne sais rien ! s'écria le vieux de mauvaise humeur, redressant le front avec dignité.

— N'êtes-vous pas en relations avec don Fernando, si large envers les pauvres, et avec don José Manuel Herrera, si modéré dans la plaisanterie ? N'est-ce pas lui qui vous appela Pierre le Cruel ?

La señora, qui prenait du maté en suçant avec délices la bombilla d'argent, ne put s'empêcher de rire. Le Cruel dé-

tacha le bras contre l'importun en un geste de rejet et se tourna tout attentif vers le maître de la maison :

— ... Ne dit-on pas, continua don Candelario, que quelques riches élèvent des reptiles qui leur donnent de l'argent et qui les conseillent dans les affaires?.. Quand j'étais petit, j'ai souvent entendu conter que certains caballeros avaient des serpents qu'ils soignaient eux-mêmes, sans les laisser voir à personne. On disait que, pour attraper un de ces démons, ils cherchaient un nid de couleuvres et y jetaient une pièce d'argent ancienne, de celles qui ont une croix; les serpents fuyaient comme des damnés; il n'en restait qu'un tout vert, celui qui avait la vertu...

II

Se penchant sur la table, don Pedro allongea le nez vers le vieillard:

— Vous rappelez-vous don Nicacio Vera? murmura-t-il mystérieusement. Celui-là avait un serpent. Il le gardait dans un coffre en cuir qu'il avait sous son lit, et il le nourrissait lui-même avec des œufs d'oies... J'ai vu le coffre de mes propres yeux, un jour que mon défunt père m'envoya avec une commission... Le neveu qu'il avait élevé,qui était un gaillard résolu, était fâché avec le caballero parce qu'il ne lui donnait pas d'argent pour jouer aux courses et aux combats de coqs. Un jour, il mit la main sur les clefs et ouvrit le coffre : il croyait que c'était là qu'il gardait ses sous. Il avançait la main pour sortir l'argent quand il toucha une chose grosse, dure et glacée comme la pierre. C'était le serpent... le serpent qui le regardait avec ses gros yeux blancs, sa gueule ouverte... Mais le vaurien ne s'inquiéta point : c'était un gaillard! Il tira sa navaja et lui en donna un bon coup... Et que croyez-vous qu'il sortit des tripes?

La señora se mit à rire.

— De l'or! s'écria le vieux,donnant sur la table un coup qui fit danser les verres. De l'or pur!...

L'enfant, qui s'était approché du cercle, regardait l'homme, stupéfait, les yeux allumés par la merveille et par l'effroi...

— C'est vrai que ce sont des choses du Malin ? demanda-t-il avec anxiété.

— Pourquoi ? nasilla le vieux. Comme il y a des baguettes magiques...

Simultanément, la señora et les hommes éclatèrent de rire.

— ... Ce don Pedro le Cruel !...

A ce bruit de gaieté, les filles accoururent, intriguées, criant ensemble :

— Qu'est-ce qu'il y a ? — Qu'est-ce que don Pedro a dit ?.. — Pourquoi riez-vous ? — Qu'est-ce qu'a dit don Pedro le Cruel ?

Don Pepe se mit debout, le vieux l'imita.

Il pleuvait en cascades : la rue vibrait, la fenêtre craquait d'un son cristallin.

Juanita s'empressa de présenter à don Pepe le parapluie démesuré et les galoches de bois et de cuir du maître de la maison. Le bonhomme accepta.

— Ah ! voyons... Que Dieu vous le paie...

L'enfant ouvrit la porte. Comme il pleuvait ! Le bruit assourdissait au point de ne pas laisser entendre les phrases d'adieu.

Après avoir poussé le verrou et assuré la barre, l'enfant gagna la galerie sombre remplie du fracas et de l'humidité de l'eau qui tombait du toit en grosses franges cristallines. Il s'approcha contre le mur et resta immobile. Il était troublé, ému, déconcerté. Il ne pensait à rien, mais il sentait, sentait... Il aurait voulu courir sous la pluie, crier plus haut que le bruit de l'eau...

A tâtons, il entra dans sa chambre, alluma la bougie. Il promena un regard défiant sur sa couchette et sur les lits défaits où dormaient ses frères quand ils venaient à la ville. Il grelottait de froid et de crainte, lui qui n'aurait

pas tremblé devant une bande de brigands, de crainte d'on ne sait quelle chose inconnue qu'il sentait dans l'air.

Il se coucha en un clin d'œil, éteignit la lumière. Son agitation intérieure était si violente qu'il sentait les battements de son cœur dans sa gorge. Devant ses yeux obscurcis par les ténèbres, et cependant remplis d'une clarté changeante, tantôt écarlate, tantôt verte, tantôt violette, les choses qu'il venait de voir et d'entendre se détachaient fragmentairement en images rapides, éblouissantes, hallucinantes. C'était le vieux, parlant mystérieusement, les lèvres en pointes, les yeux saillants. C'était le garnement, ouvrant furtivement le coffre mystérieux. C'était le serpent vert, dur et froid comme la pierre, laissant sortir de sa blessure de l'or, de l'or pur... Peu à peu, néanmoins, il se calma. Son cerveau continuait de veiller, mais ses membres s'endormaient au point de ne plus sentir les piqûres des puces faméliques. Puis il ne vit plus rien, ne sut plus rien.



Soudain, il s'agita, sursauta. « Ah ! » La maison entière brillait comme le ciel de cette soirée, pleine d'une clarté rosée, très douce. Des portes et des fenêtres sortaient des bruits de fête, de la musique, des rires, des piétinements de bal... Le salon, la salle à manger, la chambre de ses parents meublée luxueusement avec des sièges de cuir doré et des rideaux de damas pourpre, étaient pleins de grands caballeros en redingote et en cravate blanche, et de belles dames en robes brillantes, le derrière élargi par la tournure. Tous les richards de la ville et beaucoup d'étrangers. Voici le gouverneur en habit, l'écharpe tricolore sur la poitrine, comme aux jours de fêtes patriotiques, et sa femme décolletée, un bouquet de fleurs artificielles dans le chignon. Voici son père, don Candelario, qui jamais ne quittait son poncho, habillé d'une redingote miroitante, et Mariquita, qui n'avait d'autre parure que le châle, sanglée dans une robe de popeline verte, avec une tournure... C'était étrange, et

cependant il n'éprouvait pas la moindre surprise... Les jeunes gens et les jeunes filles enlacés tournoyaient en une danse endiablée au son du piano invisible, qui criait de tous ses accords une polka en vogue.

Sans se troubler, il regardait attentivement de tous côtés. Il cherchait Clemencia. Il croyait l'avoir vue passer, emportée par le tourbillon des danseurs.

... Mais était-ce vraiment chez lui, dans son humble maison, qu'avait lieu cette fête ?... Bah ! Au delà des fauteuils dorés se dressaient de grands arbres silvestres, l'herbe folle verdoyait, d'énormes montagnes se découpaient sur l'azur... Jeunes filles et garçons dansaient sur la terre nue, enveloppés de larges nimbes de poussière.

Cherchant Clemencia, il allait, il allait... Les gens et les couples se faisaient rares... Bientôt, il se trouvait seul, dans un chemin perdu, sauvage. C'était au pied du fameux Huillen. Tout près montait la pente démesurée, hirsute de ravins et de *pataguas* centenaires. Dans les clairières s'élevaient des demeures fantastiques, aux tours brillantes et aux miradores fleuris, comme on en voit dans des livres d'images...

A la bordure du chemin, les ronces s'agitaient. Il s'arrêta. C'était un nid de couleuvres. Un affreux nid de couleuvres. Quelle occasion ! Il coupa un bon bâton de chêne et se mit à battre le nid. Effrayées, les couleuvres se déroulaient, fuyaient en sifflant... Enfin, il n'en resta plus qu'une, toute verte... Prompt, il la saisit à deux mains ; mais la couleuvre glissa entre ses doigts, et s'allongeant étrangement se mit à courir (oui, à courir) dressée sur la queue, comme allait dit-on, sa première mère, dans le paradis, avant de tenter la nôtre. L'enfant s'élança à la suite, courant à travers champs. Hardiment, il franchissait les clôtures, sautait les fossés, sans perdre de vue le rusé reptile dont la tête dépassait les plus hautes herbes. Il courait plus vite que le vent, mais le damné courait plus encore.

Diable ! Quelqu'un le poursuivait à son tour. Un froid peu

naturel lui parcourut l'échine. Derrière lui s'agitait une ombre longue... L'oncle curé ! Il le reconnaissait, bien que son visage ne fût plus qu'une tête de mort aux orbites vides; celui-ci brandissait un bâton énorme, plus solide que le sien ; il ne courait pas, il volait, planant sur les herbages... L'enfant entendait à un pas le sifflement de son bâton qui fouettait le vide. Epouvanté, il courait, il courait sans plus se soucier du serpent magique, aspirant seulement à échapper à son sinistre persécuteur. En traversant d'épais roseaux, il se laissa tomber sur le ventre pour se faire invisible. Le fantôme passa sur son corps en l'effleurant de son grand suaire. Mais quand il se releva et se remit à courir en sens contraire, l'implacable curé fit volte-face à son tour et s'élança de nouveau derrière lui. L'enfant n'en pouvait plus. Son front gouttelait d'une sueur glaciale, son cœur allait lui échapper par la bouche entr'ouverte. Quelques sauts de plus et ses genoux plièrent : il s'abattit d'un coup sur l'herbe. A l'instant, un poids irrésistible se posa sur son corps. Le Huillen s'était-il écroulé ? Il eut l'impression d'être enterré vivant. Il voulait se relever, mais ne pouvait bouger. Il voulait crier, mais sa voix ne pouvait sortir. Il étouffait, il étouffait...

— Efrain ! Efrain !

Il ouvrit les yeux en sursaut.

— ... Habille-toi. Ne sais-tu pas que c'est dimanche et qu'il faut aller à la messe ?

Mariquita frappait à la fenêtre, approchant le visage des carreaux ternis.

— Bon, bon ! J'y vais...

La chambre était remplie d'une clarté écarlate. A travers les vitres on voyait un massif de géranium tout pointillé du vermillon de ses fleurs, ainsi qu'un morceau de ciel de porcelaine bleue.

Il bâilla, étira les bras comme un chat qui se dégourdit ; mais au lieu de sortir du lit, il s'enfonça davantage dans les draps tièdes.

Dans la galerie passaient le talonnement précipité et le froissement vif des jupes de sa mère et de ses sœurs, qui partaient pour la messe. Puis la maison retomba dans un grand silence, à peine effleuré par la voix nasillarde de la vieille cuisinière qui fredonnait un air ancien :

Laraïna laraïnaï naïna
Laraïnaï naï
Laraïna laraïnaï nanaï
Laraïnaï naï...

D'un saut, il fut debout, tira du vieux bahut à ferrures le vêtement des dimanches, grisâtre, la cravate violette, les bas de même couleur. Il s'habilla en une minute. Il se lava les doigts et le bout du nez dans la cuvette de terre cuite, lissa ses cheveux courts avec le peigne humide, et se coiffa du chapeau de feutre, en l'inclinant un peu vers l'œil droit. Il courut à la salle à manger, prit un petit pain dans le panier replet et, le dévorant à belles dents, sortit en hâte. « L'église serait déjà pleine... et lui qui devait servir la messe !... »

III

Sous le soleil éblouissant, comme lavé par la pluie de la nuit, les maisons blanchies à la chaux aveuglaient : derrière leurs barreaux terminés en pointe de lance, les fenêtres faisaient des reflets de miroir. Des toits d'un rouge noirâtre, veloutés de mousses, s'élevaient de légères vapeurs bleues. A travers les larges portes ouvertes on apercevait les jardins intérieurs verdoyants, comme enveloppés d'un or transparent. Sur la chaussée silencieuse ne passait plus qu'un campagnard à cheval, dressé sous son poncho noir et mauve, avec sa femme en croupe, serrée dans son châle sombre.

Dans la partie centrale de la rue où habitaient les riches, les demeures peintes en gris, en rose ou en jaune, avec de hautes corniches blanches, paraissaient sourire de leurs vestibules spacieux aux portes vitrées resplendissantes.

Il jeta un regard à la maison neuve de don José Manuel Herrera. C'était la plus belle de la ville, la seule qui eût des balcons. Sa corniche, couronnée d'une rangée de vases blancs, paraissait toucher l'azur. Sa porte aux vitres de couleur brillait de tous les tons de l'arc-en-ciel. Devant le magasin du coin, ouvert, l'employé s'ennuyait, sifflant entre les dents. Un petit chien noir qui s'allongeait sur le seuil crut de son devoir de grogner contre le passant unique.

Sur la place, les grands acacias s'endormaient dans le silence doré ; leur feuillage menu avait une dureté et un brillant métalliques. A travers les troncs droits, les jardins enclos de grillages blancs débordants de fleurs, le bassin central avec sa sculpture de bronze vert, le modeste monument en marbre au héros de la dernière guerre, né dans la ville, paraissaient tremblants dans la réverbération. Voici l'église très haute, peinte de blanc et de bleu, avec sa façade gréco-romaine, mitrée d'un large tympan supporté par d'épaisses colonnes. Par les portes en plein-cintre, on apercevait l'intérieur violacé d'ombre, piqué de feu par les cierges allumés.

Avec quelle surprise il s'aperçut que les gens tourbillonnaient, faisant le bruit d'un troupeau de moutons qui se met en marche. Les mendiants postés au portail commençaient leur refrain dolent.

— Une petite charité, pour l'amour de Dieu !...

Les jeunes gens élégants sortaient.

« Ave Maria ! Il n'avait pas entendu la messe. Il avait commis un péché mortel... »

Remplis de satisfaction, les élégants s'alignaient des deux côtés de la grand'porte pour voir défiler les jeunes filles. Parodiant la mode, ils portaient des pantalons serrés comme des chausses, des chapeaux melon aux larges bords, des chaussures à pointe aiguë, relevée. Certains étalaient des gilets de fantaisie en soie verte ou violette, et l'un d'eux, imberbe, faisait voir des gants jaunes aux baguettes noires.

Efrain le regarda avec respect : c'était un étudiant encore en vacances ; il se plaça derrière lui, près du mur.

Les dames riches sortaient entourées de leurs filles à marier et de leurs jeunes enfants, commes des poules au milieu de leurs poussins. Enveloppées dans leurs châles chinés de soie brodée, elles portaient avec majesté le petit tapis de fourrure ou de peluche qui leur servait pour s'agenouiller, et le livre de prières relié en ivoire ou en velours. Les jeunes filles s'enveloppaient de châles diaphanes qui montraient par transparence la robe élégante de couleur ; elles portaient au poignet, en guise de bracelet, le chapelet de nacre.

Les yeux d'Efrain étincelèrent. Il venait de voir Clemencia dans le groupe de sa famille. Sa figure rose et veloutée comme une pêche resplendissait encadrée dans le châle noir. Sous sa robe courte, couleur fraise, s'agitaient ses jambes fines moulées en des bas jaunes. Elle parlait et souriait à un enfant en velours bleu qui s'appuyait comiquement sur une petite canne de bambou.

« Alfredito ! » Efrain sourit à sa vue. « C'était son meilleur ami. Malgré toute sa richesse, il n'était pas orgueilleux. A l'école, il s'asseyait à son côté, et le dimanche il l'invitait à jouer dans la cour de sa maison... » Il voulut s'approcher pour se faire voir, mais déjà le groupe se perdait dans l'onde des gens en mouvement.

Il se mit à redescendre la rue mal à l'aise, dans le vague souci du péché mortel qu'il venait de commettre... « Pourvu que sa mère ne le sache pas !... »

A la maison rose de don Fernando Lopez, qui brillait comme un rosier au soleil, les filles et l'enfant s'étaient arrêtés devant la porte pour voir passer leurs connaissances. Grappe délicieuse de visages placides et de costumes brillants.

Appréhendant d'avoir à saluer, il quitta le trottoir et se confondit avec les gens d'humble condition : femmes du

peuple grossièrement fardées, campagnards en poncho et large feutre qui remplissaient la chaussée.

Devant la porte de l'unique hôtel qui servait également de club, deux caballeros en pardessus regardaient le défilé, saluant de temps en temps de leur haut de forme resplendissant.

Il approchait de sa maison quand il s'entendit appeler. Teresita, sa petite sœur, venait avec Melania bras dessus bras dessous. Il fit un vague salut du chapeau, en rougissant jusqu'aux oreilles. Plus loin venait sa mère avec une grosse dame violacée qui parlait du nez comme les poules gloussent. C'était une des demoiselles Ramirez, vieilles filles bigotes qui chantaient à l'église. Il les connaissait bien, c'étaient des voisines...

— Efrain ? Es-tu arrivé pour la messe?

— Oui, maman...

« Pourquoi Teresita et son amie riaient-elles à s'étouffer? Les vilaines ! » Il eût voulu être sous terre.

Heureusement on arrivait. Melania et don Pepe prirent congé, Merceditas Ramirez entra avec la famille.



Dans la salle à manger primitive aux murs nus et aux fenêtres grillagées de prison, la famille et la visiteuse entouraient la table, humble, mais bien garnie de confitures de coings, de fromage frais, de fruits aromatiques ; au milieu, la dinde froide indispensable sur un nid de laitue et de basilic, une rose dans le bec.

Débarrassée de son châle, Merceditas s'étalait dans sa superbe toilette de soie vert sombre, changeante comme le plumage des canards communs. Elle parlait avec emphase, consciente de sa supériorité sur cette famille de la classe moyenne. Elle contait des choses sur les dames en vue, qu'elle approchait souvent. La maîtresse de la maison, veillant au service, l'écoutait néanmoins dévotement, en approuvant de temps en temps avec des phrases circonspectes.

Don Candelario, muet, souriait à la cuisse de volaille qu'il dévorait consciencieusement.

Soudain, Efrain leva le nez de son assiette fumante ; Merceditas venait de nommer la mère de Clemencia.

—... La Rafaela ! Elle est folle de joie. Don Fernando lui a rapporté de la capitale un châle de mousseline de Chine qui est un bijou : tout brodé de ramages et de figures de Chinois... Et le coffret tout peint de fleurs et de Chinois encore. Ils aiment se représenter partout, les Chinois...

Et, arrondissant ses petits yeux :

— Il est si riche, don Fernando !...

Teresita sauta sur sa chaise.

— Il doit avoir un serpent ! s'écria-t-elle. Don Pedro le Cruel dit que...

Tout le monde se mit à rire.

— Certes, il va peu à l'église, murmura Merceditas, mais il est si bon...

— Très bon ! appuya le vieillard, en se rappelant l'aimable façon avec laquelle il lui demandait tous les ans de ne pas le mettre dans « la dure obligation » d'avoir à l'assigner.

De la rue, assoupie de soleil, arriva un bruit alarmant de musique militaire, qui grossit rapidement.

Aussitôt les enfants sautèrent de leurs chaises et, sans écouter les remontrances de la señora, coururent au vestibule, se pressèrent sur la porte.

C'était le « bataillon » civique du département qui sortait faire l'exercice du dimanche. En tête, les musiciens en uniforme bleu et rouge, soufflant avec furie dans leurs instruments de cuivre étincelant ; ensuite, les soldats improvisés, vêtus de toile grise, avec des képis bleus, en rangées larges, marchant au pas du mieux que le permettaient leurs pieds embarrassés par leurs bottes. Entre les pelotons, les officiers en redingote noire à boutons dorés marchaient raides, l'épée nue contre la poitrine. Le bruit rythmique de la marche marquait la mesure du pas redoublé de la musique...

En silence, les enfants suivaient le brillant défilé d'un regard émerveillé.

Quand les derniers soldats furent disparus au bout de la rue, Teresita s'approcha de son frère, mystérieusement.

— Sais-tu, Efrain ?...

Elle colla ses lèvres à l'oreille de l'adolescent.

— Melania parle beaucoup de toi...

Et virant sur la pointe de ses bottines avec une telle vivacité que sa jupe courte s'enleva, laissant voir entièrement son petit pantalon à volants brodés, elle rentra dans la salle à manger, en sautant et en riant.

Le garçon resta un moment immobile, taciturne. Puis il prit son chapeau et s'en alla vers le haut de la rue. En arrivant aux ravins où la voie prenait fin brusquement, il tourna par le faubourg contigu à une prairie toute piquée de mauve par les fleurs des *alfilerillos*, dans laquelle blanchissait une chaumière perdue. Le régiment y faisait l'exercice. Aux commandements, les hommes marchaient, les pelotons se divisaient, les rangs se disloquaient pour, aussitôt, revenir se former, s'aligner ou s'arrêter, traçant des figures symétriques, comme des danseurs de cotillon. A la marche, les jambes formaient une série d'angles rectilignes qui se faisaient et se défaisaient simultanément. Lestes, les officiers guidaient la manœuvre de leur épée radiante A quelque distance, le capitaine, vétéran de carrière, qui, avec ses moustaches, sa barbe en pointe et son large pantalon rouge, parodiait Napoléon III, lançait d'un accent de tonnerre les mots de commandement que le tambour enfantin traduisait sur la peau d'âne en grand tapage.

★

Le garçon resta un long moment les yeux fixés, la bouche entr'ouverte, à contempler le spectacle, pressé dans le cercle des curieux : vieux en guenilles, femmes avec des enfants sur les bras, marmaille en cheveux, qui suivaient la manœuvre en un silence religieux. L'atavisme guerrier et

aventurier de la race les faisait s'extasier devant ce rudimentaire simulacre belliqueux. Puis il s'ouvrit un passage et, contournant le terrain de manœuvres, il se dirigea vers le haut de la prairie où une grande croix de bois ouvrait ses bras blancs au cœur du ciel.

Il s'appuya contre la grille et promena son regard sur l'admirable perspective. A ses pieds, les crevasses rougeâtres, les ravins verdoyants descendaient en lignes brusques d'ondes de tempête. Ensuite, la rivière de la région ondulait entre des rochers bruns et des cognassiers gris, comme un serpent d'argent fondu. Puis s'incurvaient des coteaux innombrables, blonds de chaume ou ponctués de vignes, avec de rares arbres dans le ciel ; des vallées sans fin s'ouvraient, bleues de cultures, rayées d'or par les peupliers que l'automne métallisait. Enfin, les monts lointains, enveloppés comme d'une vapeur azurée qui teintait de mauve les pentes dénudées, d'indigo les versants brisés, rompaient de toutes parts l'horizon : par-dessus, culminait le gigantesque Huillen, casqué de forêts sombres. Sur les cimes, le ciel, visiblement concave semblait une immense coupe de lapis-lazuli...

Charmé, il arrêta le regard sur une maison proche, blanche, qui se haussait auprès de la rivière, dans un bosquet d'arbres fruitiers : « La villa de don José Manuel. Ici commençait son hacienda fameuse pour son vin. La maison principale était plus loin, au delà des derniers coteaux. Comme elle était grande et jolie ! Elle avait une galerie en terrasse à balustrade bleue. Il l'avait aperçue une fois, du haut de la grand'route. »

Il se tourna vers une vieille maison qui s'élevait de l'autre côté, sous un dais d'eucalyptus colossaux : « La villa de don Fernando. Son hacienda comprenait une grande partie du Huillen. Il n'avait pas vu la maison de maître ; on la disait très grande et très belle... »

«... Don José Manuel, don Fernando, les deux plus

riches de la ville... Leurs filles se marieraient avec de grands caballeros venus de loin... »

Il soupira, aspirant avec plaisir l'air embaumé du parfum doux des feuilles fanées.

Dans la crevasse proche s'agitait une ombre minuscule. Un serpent ! Un serpent qui se promenait au soleil, vêtu d'argent. Il fit le geste de le suivre, se retint. Le rêve de la nuit dont il gardait l'impression latente, mais vague, se détacha alors dans son cerveau avec une précision de réalité récente. Il revit la fête singulière qui commençait chez ses parents et s'achevait dans la campagne sauvage. Il découvrit, étonné, le nid de serpents au bord de la route. Il trembla de se sentir poursuivi par l'oncle fantôme... Puis, par association d'idées, il entendit la plaisante remarque de Teresita à la señorita Ramirez. Il sourit, mais aussitôt redevint grave : « Non, sérieusement,... don Fernando aurait-il un serpent ?... »

IV

Un groupe de conscrits désarmés, en joyeux bavardage, passa près de lui et se perdit le long du sentier de la pente. La première partie de la manœuvre était terminée. Dans la prairie, on voyait les fusils avec les baïonnettes croisées, formant des cônes symétriques. Au centre, autour de la grosse caisse et des tambours, les instruments de cuivre resplendissaient sur l'opacité de l'herbe.

Il revint sur ses pas, sans pouvoir détourner le regard de ces instruments qui, abandonnés dans la campagne, lui donnaient l'impression de choses fantastiques, comme celles de son rêve.

Devant lui s'étendait l'Alameda, inévitable en nos villes anciennes, dans laquelle avaient lieu les courses de chevaux les jours de fête nationale. Il prit l'avenue centrale, à l'ombre des jeunes peupliers que la saison tachait magnifiquement d'ocre et de pourpre. Il traversait le centre des réjouissances populaires. Il est vrai que là étaient le jardin

ombreux de l'hôpital, au fond, le portail à colonnes de la chapelle. Mais à chaque pas on voyait des débits de liqueur annoncés par des lettres rouges sur le mur blanc, et l'on remarquait quelques maisonnettes vibrantes de sons de guitare, d'échos de chansons, de battements de mains, de tout ce tapage monotone et mélancolique qui caractérise la triste gaieté du peuple hispano-américain. Devant les portes, des groupes de rustres à cheval faisaient danser leurs montures, se passant de mains en mains un énorme verre rebondi de *chicha* nouvelle.

En face d'une large porte, où se groupaient quelques jeunes gens de la ville, l'enfant céda à la tentation de s'arrêter et de regarder. Dans la cour, sous la treille déjà pauvre de feuillage, mais riche encore de grappes azurées, Napoléon III et sa cour d'officiers se régalaient d'un grand plat de *empanadas* frites, de celles qui « crient lorsqu'on y mord ». Les filles de la maison, flambantes de carmin, servaient diligemment, faisant vibrer leurs jupes de percale raides d'amidon. Vers le fond, près de la cuisine qui fumait de toutes parts, don Pedro le Cruel tendait le cou, parlant avec un homme à cheval de barbe grisonnante, enfoncé dans son poncho long et ses genouillères hirsutes de peau de renard.

« Colipi ! » C'était un ancien capitaine de bandits, retiré, qui venait de temps en temps à la ville et faisait des affaires avec les riches. On le connaissait sous le nom fameux du cacique araucan.

Efrain rit franchement.

« Don Pierre le Cruel demanderait-il des nouvelles de son fils aîné ? Ne disait-on pas que le gaillard faisait partie d'une bande de brigands ?... »

Il reprit sa marche, distrait, sifflant inconsciemment le pas redoublé de la musique.

Il tourna par une rue bordée d'eucalyptus bleuissants, où se trouvait le marché entouré de petites boutiques hétérogènes et des trois ou quatre magasins bien assortis. Quel-

ques campagnards passaient, hommes et femmes, chargés d'emplettes ; un vieux portait deux chapeaux sur la tête, l'ancien et le nouveau qu'il venait d'acheter. Devant les portes des boutiques, qui montraient des boules de cristal brillant ou des cerceaux d'où pendaient des mouchoirs bariolés, quelque cheval attaché ou quelque charrette sans bouvier attendaient. A l'entrée de l'ancienne pharmacie, un puma empaillé paraissait suivre les passants de ses gros yeux de verre...

Efrain ralentit le pas, agacé. Sans l'avoir résolu, il se trouvait en face de la maison rose de don Fernando. Devant le magasin, Colipi descendait de cheval.

« Diantre ! Par où était-il venu ? » Il le vit attacher l'animal, puis entrer, boitant un peu d'un pied désarticulé. Dans la boutique, on apercevait la silhouette ventrue de don Fernando, le visage enflammé dans la barbe blanche, frisé.

Il continua de descendre la rue jusqu'à la porte de service de la maison. Là, il s'appuya contre le battant criblé de clous énormes, patiemment, comme celui qui attend quelque chose de sûr.

Au bout de la rue, la masse démesurée du Huillen fermait l'horizon, se découpant avec majesté sur le ciel maintenant blanchi de vapeur légères.

« Sérieusement, don Fernando aurait-il un serpent ? »

La porte s'ouvrit, laissant passer un garçon bronzé, les pieds nus, au bras un panier vide, qui salua l'enfant de son sourire blanc.

— Entrez. Les enfants du maître sont là en train de jouer.

Timidement, traînant un peu les semelles, Efrain pénétra dans la vaste cour, séparée du patio par une galerie en terrasse et clôturée par des murs de brique crue. C'était un morceau de terre inculte, un coin de campagne envahi par l'herbe folle où poussaient des arbustes médicinaux touffus, *palquis*, *culenes*, *sedrones*, et se dressaient quelques

vieux arbres fruitiers, pommiers aux troncs lépreux de mousse, poiriers au feuillage rare, jaunissant, un grand figuier aux ramures tombantes ; vers un angle, une large plante de nopal détachait sur la muraille ses palmettes épineuses d'un vert acide. En face de l'entrée se dressait le bâtiment de l'écurie avec ses portes bleues d'ombre. De l'autre côté, contre le mur, s'entassait un amas de vieilles planches vermoulues devenues grises sous les intempéries, nid de rats et de lézards. Sous les poiriers rougeoyait la margelle de briques d'un puits, tandis qu'à l'abri du figuier se cachait une sorte de gloriette peinte en bleu. Dans l'herbe brillaient des fragments de vitres, de faïence, de fer blanc, ces détritus que la pluie et le soleil ne parviennent pas à détruire.

A l'ombre de l'écurie, Alfredito et Clemencia jouaient aux billes en compagnie d'un garçon frisé, aux joues rouges, habillé de drap foncé.

« Juan de la Cruz Herrera ! » Efrain ne put contenir un mouvement de recul. Ce garçonnet prétentieux qui se rongeait les ongles et ne riait jamais lui inspirait une invincible antipathie.

— Efrain ! s'écria Alfredito avec un bon sourire en voyant l'enfant.

Clemencia fit de même. A son tour, le garçonnet sourit à l'un et à l'autre amicalement. C'était le salut accoutumé.

— As-tu des billes ?

En réponse, Efrain fit sonner ses poches remplies de billes de pierre.

— Joue, alors...

Tirant une bille, l'enfant plia les genoux et lança en roulant l'innocent projectile contre un monticule formé par trois billes de verre transparent, dans lesquelles serpentaient des raies vertes et rouges. Détournée par les inégalités du sol, la bille passa à côté du tas.

Clemencia s'avança. Elle s'accroupit avec un petit saut

d'oiseau qui fit balancer à son épaule sa grosse tresse d'un blond chaud. La bille manqua le but.

Juan de la Cruz visa avec hauteur. La bille partit comme une balle, et, franchissant tous les obstacles du terrain, heurta le monticule, dispersant celles de verre.

— Bravo, Juan de la Cruz ! cria Alfredito levant les bras.

Et regardant Efrain, d'un ton grave :

— Il va à la ville, au collège... Sais-tu ?

Juan de la Cruz qui rassemblait son gain se redressa avec importance.

— Je n'en suis pas sûr ! balbutia-t-il. Il faut emporter beaucoup de linge et on ne l'a pas encore achevé...

— J'irai l'année prochaine, gazouilla Alfredito pour se consoler.

— Et vous, Efrain ? demain Clemencia timidement.

L'enfant resta muet, se sentant rougir jusqu'aux cheveux.

Ils se remirent à jouer. Nerveux, Efrain, qui passait pour avoir bonne main, ne faisait aucun beau coup. Juan de la Cruz continait de gagner ; ses petits yeux de lapin brillaient de satisfaction contenue. Clemencia le regardait d'un air étrange, la bouche légèrement ouverte. A cette remarque, Efrain tressaillit en lui-même. Concentrant toute son énergie, il se mit alors à jouer avec une telle attention et un tel entrain que bientôt il gagna, gagna, tant de fois qu'à la fin il ne savait plus où mettre toutes ses billes.

— Bravo, Efrain ! criait Alfredito de plus en plus enthousiasmé.

En haut de la galerie apparut Rafaelita, la sœur aînée, resplendissante dans sa toilette de popeline bleue ponctuée de blanc.

— Petits !

La jupe un peu courte laissait admirer le commencement de ses jambes superbes en bas blancs.

— Voulez-vous des gâteaux ?

Abandonnant le jeu, les enfants gravirent en courant le petit escalier. Efrain seulement resta, faisant celui qui joue tout seul, très amusé... Il savait que cet appel n'était pas pour lui : jamais on ne l'avait invité à la salle à manger. Et cela qui auparavant lui paraissait logique, pourquoi s'en irritait-il si âprement aujourd'hui ? Ses yeux s'étaient aveuglés de larmes...

Mais voici de nouveau les enfants, les joues gonflées, les mains chargées de friandises : Alfredito lui tendit un gâteau, Clemencia une tranche de pain d'épices doré.

« Comment refuser ? Ses petits amis le regardaient avec une si franche sympathie... et les friandises étaient si bonnes... »

Quand ils eurent achevé, Alfredito fit un saut de chèvre et se mit à courir vers le fond de la cour. Vite, les autres le suivirent.

— Jouons à autre chose, maintenant ! cria t-il, s'arrêtant sous les pommiers.

— Au « fil d'or » ! s'exclama Clemencia qui dansait sur la pointe de ses souliers.

— Non, nous ne sommes pas assez ; à la course ! dit Alfredito.

— Au fil d'or, opina Juan de la Cruz galamment.

Alfredito se tourna vers Efrain.

— A la course, n'est-ce pas ?

Mais Efrain était devenu pensif. Il se rappelait que son père lui avait donné la veille une commission qu'il devait faire après le déjeuner : il l'avait oubliée pour aller droit devant lui, comme un sot.

— Je vous quitte, dit il. Il faut que j'aille à Las Cruces, il se fait tard.

Et il se dirigea vers la porte.

— Sors par ici ! lui dit Alfredito, désignant le petit escalier, tu iras plus vite...

L'enfant hésita. Il n'entrait dans le patio qu'en de rares occasions, quand son petit ami l'invitait dans sa chambre

pour lui montrer ses nouveaux livres de prix. Mais désireux de gagner du temps, il se décida.

Il gravit l'escalier de briques, et marchant avec précaution pour ne pas faire de bruit, gagna le large patio touffu d'arbustes et de plantes fleuris, entouré par des galeries à murs roses et piliers blancs. En passant devant la chambre des jeunes filles, il jeta dans l'intérieur un rapide regard. Dans la pénombre on apercevait les lits de bois couverts de courtepointes blanches.

Du salon qui donnait sur la rue venaient des sons coupés de piano et une rumeur de bavardage féminin. La señora avait des visites. Par la porte vitrée, on voyait des dames minaúdières en robes de soie ou de laine, de couleurs vives, ornées de dentelles claires et de nœuds de rubans brillants. L'une étalait une capote sombre à brides et des gants jaunes ; les autres, en cheveux et sans gants, montraient des fleurs dans le chignon à la japonaise, dans les mains, un éventail. Elles s'asseyaient au bord des sièges, occupés déjà par la jupe exagérément ample.

Dans le bureau du caballero, contigu à la boutique vibra soudain un grincement strident. Le dos tourné à la porte, don Fernand ouvrait un large coffre-fort noir posé sur une sorte de haut bahut. Il introduisit la main dans le fond sombre et en tira un rouleau de papiers. Puis il rentra dans le magasin, laissant le coffre entr'ouvert.

L'enfant était resté immobile, regardant avec des yeux brillants de surprise et de curiosité. Ce coffre mystérieux le troublait étrangement. «... Si don Fernando avait un serpent, c'est là qu'il devait le garder... »

Il s'approcha sur la pointe des pieds. Il jeta un regard à la boutique, anxieux. Assis à l'aise dans son fauteuil de cuir, le caballero conversait avec Colipi debout contre le comptoir. Il plongea alors le regard dans le coffre, mais le jour s'était obscurci tellement que l'intérieur semblait impénétrable d'ombre. Il distingua néanmoins quelques liasses

de papiers et de nombreuses piles de billets de banque, puis il devina dans le fond un objet verdâtre et long :

« Le serpent !... »

Un frisson de frayeur le parcourut des talons au cuir chevelu. Il regarda de nouveau vers la boutique et, voyant que personne ne bougeait, étendit la main pour toucher et se convaincre... Il tremblait de tout son être, claquait des dents comme un fiévreux ; les palpitations de son cœur résonnaient à ses tympans avec un fracas de tonnerre... Il retira brusquement la main comme s'il s'était brûlé. « C'était le serpent. Il avait senti son contact froid et dur comme la pierre... »

Une tentation effrayante traversa son esprit halluciné, telle une lumière fascinatrice. Il hésita une seconde, mais de suite s'avança résolument. « Il oserait! oui, il oserait !... » Et les yeux élargis fixés sur les hommes de la boutique, il tendit la main rapidement, saisit la chose mystérieuse, l'animal enchanté qui donnait la fortune, et, le cachant sous sa veste, s'enfuit sur la pointe des pieds.

A ce moment, don Fernando, qui venait de se lever, revenait à son bureau, les papiers à la main. Il vit donc l'enfant qui sortait, cachant quelque chose, furtivement.

— Voleur ! s'écria-t-il.

Et bouleversé, il s'élança vers le vestibule.

Mais ses jambes en forme d'entonnoir se refusaient à courir.

— Nicanor ! cria-t-il alors, appelant son frère cadet qui lui servait d'employé.

Avant Nicanor entra Colipi, regardant de tous côtés d'un œil inquisiteur.

— On me vole ! s'exclama le caballero, désignant la porte.

Le vieux bandit sortit avec une rapidité étrange chez un boiteux, et, voyant l'enfant qui fuyait à toutes jambes descendant la rue, il sortit de dessous son poncho une carabine au canon raccourci, visa, tira tranquillement.

L'enfant lança un « Aïe ! » aigu, s'appuya contre le mur proche, vacilla, tomba.

Don Fernando regarda le vieux avec des yeux d'épouvante, découvrant en son client le bandit. Mais Nicanor qui montrait enfin sa barbe noire courut en toute hâte au blessé. Le caballero le suivit comme il pouvait.

Livide, tel un agonisant, les yeux mi-fermés, la bouche entr'ouverte, l'enfant gisait dans une large tache écarlate. Près de lui s'allongeait une petite bourse de soie verte de laquelle sortait un flot de monnaies d'or anciennes.

Consterné, l'employé se pencha vers l'enfant; il respirait péniblement; la balle lui avait traversé le mollet.

Le caballero accroupi ramassait les précieuses pièces d'or. . . . .

Sur le trottoir, Colipi, dressé dans son poncho, regardait le groupe sinistre avec sérénité. Il était désarmé, la carabine traîtresse avait disparu de ses griffes de vieux faucon.

Soudain, l'enfant ouvrit les yeux, se redressa tant qu'il put et, voyant don Fernando qui se relevait, le trésor dans les mains. . . . .

— Le serpent ! fit-il, d'une voix tremblante, le serpent !

Et il s'écroula inerte.

FRANCISCO CONTRERAS.

Traduit du texte inédit espagnol par L'AUTEUR *et* MANOEL GAHISTO.

LE BAISER

ESSAI DE PSYCHO-PHYSIOLOGIE

Un baiser, qu'est-ce ? Que de sensations, que d'idées s'éveillent en nous ! Le mot lui-même est une caresse pour l'oreille. Le baiser ! Son histoire et son domaine embrassent l'humanité tout entière. Le baiser. Quels en sont les éléments? On cherche à le définir : cela paraît très simple. On comprend tout ce qu'il exprime, tout ce qu'il renferme. On ne trouve pas les mots.

Dans la cohorte pressée des sentiments qui se groupent autour de l'Amour, il s'efface. On le confond avec l'Amour. Baiser et Amour ne font qu'un. Un baiser, c'est chose naturelle, on embrasse quand on aime. A nous, Européens, cela paraît évident. Il est impossible qu'il y ait des peuples qui ne s'embrassent pas. Beaucoup le pensent. Et cependant il est des pays où le baiser est différent du nôtre. Aussitôt à l'esprit en éveil une question se pose : *le baiser est-il un acte instinctif ou un acte acquis, résultat de l'éducation?*

L'histoire et les voyages pourront peut-être nous donner une réponse. Pour résoudre cette question, étudions donc son histoire sommaire à travers les âges et voyons comment il se manifeste à l'heure actuelle chez les différents peuples.

Le baiser semble exister depuis la plus haute antiquité. — Les païens, qui rendaient un culte aux astres, les saluaient en se baisant la main. J'ouvre la Bible et, à chaque page, je suis témoin des embrassements des personnages sacrés. Les parents s'embrassaient en s'abordant :

Et aussitôt que Laban eut appris des nouvelles de Jacob, fils de sa sœur, il courut au-devant de lui, l'embrassa, et le fit venir dans sa maison.

Dans la Genèse (1), c'est Jacob qui embrasse Rachel, son amour, son inébranlable fidélité :

Et Jacob baisa Rachel et, élevant la voix, il pleura.

Enfin, dans le Cantique des Cantiques, nous y trouvons le baiser d'amour dans sa plus suave expression :

IV. Tes lèvres, mon épouse, distillent des rayons de miel. Il y a du miel et du lait sous ta langue, et l'odeur de tes vêtements est comme l'odeur du Liban.

Le baiser était connu des Grecs : parents, amis, compagnons improvisés de voyage s'embrassaient cordialement et les baisers de salutations se donnaient généralement sur la bouche.

Homère parle du baiser. Dans l'Iliade, Thétis embrasse les genoux de Zeus. Priam va baiser les mains homicides d'Achille. Eschyle nous parle de *baisers drus*. Euripide évoque des « cohues de baisers ».

Chez les Romains, la gamme des baisers est encore plus colorée. Ils ont mille nuances. Les Latins leur ont trouvé des noms charmants. C'est le *basium*, l'*osculum*, le *suavium*, le *basiolum*, le *suavolium*. Les poètes décadents de la Rome antique en notent tous les raffinements. Le baiser était donc connu des anciens. Au moyen âge et dans les temps modernes, sous toutes ses formes et avec toutes ses nuances, on le rencontre à chaque pas.

Existe-t-il chez les peuplades primitives ? — N'est il pas le fait d'une civilisation ? Est-il universel et connu de tous les peuples ? Second point auquel il nous faut répondre.

Darwin dit que le baiser est inconnu des Fuégiens, des Maoris, des Taïtiens, des Papous, des Somalis d'Afrique, des Lapons, des Esquimaux. En ce cas, le baiser ne serait pas une manifestation universelle.

Mais s'ils ne s'embrassent pas à notre façon, leur mimique témoigne leur sentiment. Ils se frottent le nez, ils se tapent l'épigastre.

(1) *Genèse*, XXIX, 11, 13, Edition Osterwald.

La Billardière (1) a vu des indigènes des îles des Amis se baiser avec le bout du nez. Les Chinois baissent les yeux et aspirent « les effluves répandus sur la joue de l'être aimé ».

Il semble donc qu'en tout temps et partout le baiser ait existé. Toutefois, il faut prendre le mot baiser dans un sens large. Le baiser a des nuances, des variantes, suivant les peuples et suivant les temps, mais il existe partout et toujours. On peut donc dire du baiser que c'est une manifestation universelle et par suite naturelle. En lui il y a une part instinctive. Sa base est dans notre nature même. En ne le considérant que dans un sens restreint, on a pu dire que le baiser avait une origine récente. Jean Psichari, dans une conférence faite à Athènes, puis à Paris, en 1894, tenta de prouver que le baiser tel que nous l'entendions aujourd'hui était inconnu des anciens.

Le baiser, c'est l'union des lèvres avec tout un cortège de sentiments et de sensations : l'amour, le désir, la crainte, le respect, la pudeur, l'ivresse des sens qui s'abandonnent. En fait, pris dans ce sens étroit, il n'existait pas dans l'antiquité, chez les Grecs et chez les Romains.

Tel que nous l'entendons, le baiser a existé de tout temps. Mais c'est un miroir où se reflètent les changeantes expressions de la vie, de l'âme et des sens. Notre existence n'est qu'un vaste baiser. Entre le premier baiser du berceau et le dernier baiser de la tombe, la théorie est innombrable. Le plus profond, le plus sacré, le baiser d'amour va les réunir tous.

Les siècles ont modifié l'âme de l'homme, ils l'ont pétrie. Le baiser, c'est notre âme même. Suivre à travers les âges le baiser, c'est étudier sous un certain jour l'histoire même de la civilisation. Le degré de culture d'un peuple peut se juger d'après le baiser qu'il sait donner et la poésie qu'il y mêle. Le baiser est le miroir de la société. Il est rude et simple chez les peuples primitifs. C'est la nature indomptée

(1) La Billardière, *Relation du voyage à la recherche de La Pérouse.*

et barbare qui ne cherche qu'à satisfaire la brutalité et la violence des désirs. Puis les mœurs s'adoucissent et le baiser se nuance : « il prend de l'âme ». A lui seul il pourra résumer tout l'amour. Il se spiritualise, il exprime les complexités sans cesse grandissantes d'une âme qui devient plus civilisée et plus sociale.

Le baiser est d'abord du domaine de l'automatisme; c'est un rapprochement, un contact entre deux êtres qui sympathisent. C'est un phénomène mimique ; nous le montrerons plus loin.

Peu à peu d'automatique il devient réfléchi, il devient social. Cette manifestation était d'abord naturelle; elle va être reproduite artificiellement. Nous embrassons pour signifier que nous éprouvons de l'amitié, de l'amour. Le baiser devient le signe de l'amour.

Il faut donc, au cours de cette étude, envisager ces deux phases de l'histoire naturelle du baiser :

1° *Le baiser considéré comme acte naturel.* — C'est sa psycho-physiologie. C'est l'étude de ses éléments, de sa naissance, de sa formation et de son épanouissement.

Nous étudierons surtout ce point de vue psycho-physiologique.

2° *Le baiser considéré comme acte social.* — Quelles en sont les diverses manifestations, les significations. C'est son histoire à travers les âges et chez les différents peuples.

Ce chapitre sera très bref. Beaucoup l'ont étudié en détail et mieux que je ne pourrais le faire.

A. — PSYCHO-PHYSIOLOGIE DU BAISER

I

LES ÉLÉMENTS

Toutes nos pensées et nos sensations tendent à se traduire par des mouvements. Notre esprit est un prisme; une partie des excitations s'y emmagasine; l'autre se réfracte

et s'extériorise. On nomme *mimique* ce rayon réfracté de notre pensée.

Ces phénomènes sont à l'origine automatiques, spontanés. Plus tard le milieu social en modifiera l'indice et minimes seront les rayons réfractés à travers le prisme. Cette mimique spontanée a un caractère très général, très universel. Dans tous les pays, la mimique bienveillante se traduira par des mouvements de rapprochement. On est heureux ; on sourit ; on désire ; on se rapproche ; on aime ; on caresse ; on donne un baiser.

A ce point de vue on peut dire que le sourire, la caresse, le baiser constituent une véritable langue universelle. Peu importe qu'il y ait des variantes : les mimiques conduisent au même but. En nos pays nous embrassons sur les lèvres ; les Malais s'embrassent nez à nez. Mais ces mimiques expriment toutes deux un désir de rapprochement.

Tout sentiment affectueux, amoureux, tendra au rapprochement pour aboutir au contact. La base psycho-physiologique du baiser est dans ce désir de rapprochement, dans la tendance au contact de deux êtres qui s'aiment ou qui sympathisent. L'amour, a-t-on dit, c'est « l'égoïsme à deux ». Dans l'étreinte amoureuse, le suprême désir est de deux êtres n'en faire qu'un seul. La Bible le disait déjà : « Ils seront deux dans une même chair. »

Ce suprême désir de rapprochement, d'union de deux êtres, se manifestera ou tend à se manifester par un rapprochement corporel plus étroit, plus parfait ; le contact des deux êtres en est le terme.

« L'amour est le contact de deux épidermes », a dit Chamfort. Le coït n'en est que l'aboutissant. Une période préparatoire y conduit. Havelock Ellis (1) a donné à ces préliminaires le nom de «période de tumescence». C'est la période où, dans l'organisme, l'énergie s'accumule, fait boule de neige. Le désir de rapprochement devient plus intense ;

(1) Havelock Ellis : Aberrations sexuelles, *Archives Neurologiques*, 1910.

le contact a lieu. De platonique, l'amour va devenir charnel.

Le baiser sera la première manifestation charnelle de l'amour. Le regard qui brille n'est encore que du désir. Le serrement de mains est plein de réserves, de contraintes ou, au contraire, plein d'espérances. Mais c'est déjà un contact, une sensation du toucher.

Le baiser n'est pas autre chose, ce n'est qu'une manifestation du toucher plus exquise encore. Si l'on veut comprendre et expliquer le baiser, il faut en chercher les éléments dans les impressions fournies par le toucher.

Du sens du toucher tous les autres sens dérivent, et c'est l'analyse de ces éléments de la sensation du toucher qui nous donnera les éléments qui entrent comme composantes du baiser.

Toutes les fonctions sensorielles dérivent d'une fonction tactile primitive. L'organe périphérique qui reçoit l'impression est toujours une partie plus ou moins modifiée de la partie externe de l'embryon, de l'ectoderme. Aussi Bain (1) a pu dire avec raison que le toucher est « l'alpha et l'oméga de l'affection ». Donc, à notre avis, c'est l'étude de la sensation du toucher qui sera la clef de voûte de l'étude du baiser.

Faisons une étude sommaire de cette sensation.

Toute sensation est formée d'impressions qui deviennent conscientes et prennent un caractère affectif. Par suite, il nous faut étudier à propos du toucher : d'abord les impressions ; comment elles deviennent conscientes ; ensuite il nous faudra analyser les autres sensations qui pourront s'y mêler.

1° *Les impressions du toucher.*

On appelle impression l'excitation d'un organe des sens par un agent extérieur. Pour le toucher les impressions

(1) Bain : *Les Emotions et la volonté*, p. 123.

sont perçues par la peau et la muqueuse. Ces perceptions se font à l'aide des organes du tact.

Une courte étude anatomique est nécessaire pour mieux comprendre comment sont perçues ces impressions. Au cours du développement l'ectoderme va se différencier et formera la peau et la muqueuse de la bouche. C'est dans cette couche modifiée de la partie externe de l'embryon que se trouvent les organes du tact, petits appareils nerveux destinés à recueillir les impressions tactiles.

Ce sont, soit des fibrilles nerveuses libres, soit des fibres enroulées ou appuyées sur une enveloppe conjonctive qui leur sert de tuteur.

De ces impressions données par les organes tactiles résultent des sensations complexes.

Par le toucher on sent : le contact, le chaud, le froid, la douleur.

Ces sensations sont absolument différentes les unes des autres.

Chaque organe sensoriel répond à tous les irritants de la même manière. D'autre part, le même irritant, suivant qu'il agit sur tel ou tel organe sensoriel, provoque des sensations différentes.

C'est sur ces données fondamentales que repose le principe des énergies spécifiques des organes des sens de J. Muller.

Le toucher nous fournit donc trois sensations bien différentes : le tact, le chaud et le froid, et la douleur.

Y a-t-il pour chacune de ces sensations des organes différents ?

On est porté à le croire d'après le principe de Muller. Chaque organe du toucher est adapté pour une fonction déterminée et, s'il est irrité, il réagira en donnant une sensation spécifique.

Mais sur ce point les physiologistes ne sont pas d'accord. Alors que M. Morat admet qu'il n'y a pas d'appareil distinct pour ces trois modes, d'autres auteurs disent que ces

impressions sont reçues par des appareils nerveux distincts.

Quoi qu'il en soit, les sensations fournies par le toucher sont distinctes les unes des autres. Il sera nécessaire de les étudier séparément avec quelques détails. Leur composante nous fournira les éléments du baiser.

2° *La Sensation.*

Les impressions parvenues aux centres vont devenir sensation.

L'impression va devenir consciente. Elle va être perçue. Mais elle sera perçue avec un caractère affectif : la sensation sera agréable ou désagréable. Y a-t-il des sensations indifférentes ? C'est peu probable. L'impression a en elle-même un caractère affectif.

L'être réagit vis-à-vis d'elle. Il éprouvera du plaisir ou de la douleur. En général, des impressions d'intensité moyenne fournies par le toucher va résulter une sensation agréable. En effet, dans tous les domaines sensoriels, les excitations modérées sont accompagnées de sensation de plaisir. Pour le baiser il en sera de même.

Analysons ces impressions en les considérant comme éléments du baiser.

a) *Le tact.* — C'est par une longue habitude et sous l'influence de l'éducation que nous avons appris à distinguer les différents contacts. Le contact produit par tel ou tel objet sur nos lèvres est senti différemment suivant les qualités physiques de l'objet. Il ne deviendra contact agréable que s'il produit sur nos organes du tact des excitations modérées et par suite il éveillera une sensation agréable. Mais par le contact de la chair, et surtout de la chair d'un être aimé ou aimable, nous éprouvons une sensation bien spéciale. C'est qu'il y a ici une grande part due à l'imagination. Nous le verrons plus loin à propos des images qui se surajoutent aux éléments fondamentaux du baiser. Le velouté, la douceur de la peau joueront un rôle

dans cette sensation. C'est cette même sensation de contact agréable que la mère éprouve en caressant son enfant.

La psycho-páthologie nous met en évidence ce rôle du tact. Elle nous montre ce plaisir du contact, exagéré, démesurément grossi, dans le fétichisme des fourrures.

b) *Le chaud et le froid.* — Ce sont aussi des facteurs à considérer ; mais leur rôle exact est plus difficile encore à délimiter. La chaleur augmente en général l'acuité de nos sensations et, par là même, diminue le seuil de l'excitation. Un contact froid, glacé est plutôt désagréable et inhibiteur.

Cependant, si les images sont assez puissantes, elles pourront devenir tyranniques et nous expliquer certains cas de fétichisme : tels Chariclès et Pygmalion qui se prennent de passion pour une statue. La froideur du marbre, dit la légende, ne diminua en rien leur ardeur.

Mais une sensation du toucher à tonalité agréable n'est pas encore la caresse ni le baiser. Il faudra quelque chose de plus encore. C'est là le rôle des images que nous étudierons plus loin. La volupté ne sera que l'apothéose de cette sensation agréable, que l'imagination aura grandie pour la pousser jusqu'au paroxysme. Que l'excitation augmente encore : le caractère affectif va changer, la volupté va devenir douleur.

c) *La douleur.* — La douleur n'aurait donc pas d'excitant propre (Morat). Elle naîtrait chaque fois que l'excitant acquiert une intensité exagérée. Max von Frey et Mlle Jodeyko admettent au contraire que la douleur a des voies spéciales. La peau, disent-ils, forme une sorte de mosaïque où chaque sensibilité a son territoire. La douleur a ses points et ses organes spéciaux. Une pression exagérée, une excitation forte amènerait une modification dans les cellules épidermiques. Elles laisseraient alors extravaser un liquide qui irriterait (Max von Frey) les terminaisons nerveuses libres ou les intoxiquerait (substances algogènes de Mlle Jodeyko).

Quoi qu'il en soit de son origine, la douleur joue-t-elle un rôle dans le baiser ?

Au premier abord, il paraît paradoxal de considérer la douleur comme un des éléments du baiser. Le baiser, c'est, semble-t-il, une sensation agréable dont l'intensité variable peut aller jusqu'à la volupté. Comment pourrait-on alors parler de douleur dans le baiser? Je crois, au contraire, que cet élément du toucher n'est pas à négliger et qu'il peut nous expliquer tout un chapitre de psycho-pathologie.

Pour Mantegazza il y a des *douleurs agréables*. Et je me rémémore ces vers de Samain dans le *Chariot d'Or*, qui expliquent bien ma pensée :

Je veux les longs transports où la chair épuisée
S'abîme et ressuscite et meurt éperdument.
C'est de tant de baisers aigus jusqu'au tourment
Que je suis à jamais pâle et martyrisée.

Baudelaire, lui aussi, a bien connu et bien décrit cet amour de la douleur, cette volupté de la souffrance (1) :

Connais-tu comme moi la douleur savoureuse
Et de toi fais-tu dire : Oh ! l'homme singulier ?

Mais nous sommes ici sur le seuil de la psycho-pathologie. Un pas de plus, et cet amour de la douleur devient du masochisme.

Inversement le sujet pourra éprouver de la volupté à faire souffrir : c'est le sadisme. Souvent ce sera par une représentation mentale spéciale. Le sujet croira qu'il procure du plaisir à l'être qu'il aime en le faisant souffrir.

Volupté et cruauté se montrent souvent associées l'une à l'autre.

Elles ont une corrélation psychologique très grande. Aussi le baiser peut-il aller jusqu'à la morsure et demeurer encore un baiser.

Dans sa *Penthésilée* Heinrich von Kleist nous montre son héroïne, qui, prise d'une rage de volupté, déchire en morceaux Achille qu'elle poursuit. Puis, dégrisée, elle s'écrie :

Est-ce que je l'ai baisé mort ? Non, je ne l'ai pas baisé. L'ai-je

(1) Baudelaire: *Le Rêve d'un curieux* in *Les Fleurs du Mal.*

mis en morceaux ? Alors c'est un leurre. *Baisers et morsures sont la même chose et celui qui aime de tout son cœur peut les confondre.*

Musset, dans *l'Andalouse*, ne parle-t-il pas aussi de cette volupté sadique du baiser ?

Qu'elle est superbe en son désordre,
Quand elle tombe les seins nus,
Qu'on la voit béante se tordre
Dans un baiser de rage et mordre
En hurlant des mots inconnus !

Cet amour de la douleur se voit surtout chez les déprimés. Seule une excitation forte pourra donner à leur système nerveux fatigué, surmené, une sensation. Cette sensation, leur système nerveux, irrité, exaspéré pour ainsi dire, la cherche et la désire. Et toute excitation forte produit de la douleur. C'est ainsi qu'on pourra, dans le baiser, envisager la volupté de la douleur.

3° *Réveil des Images* (1).

Les sensations que nous fournit le toucher ne sont que les éléments. Le baiser est plus riche au point de vue psychologique. Ce sont les images réveillées par la sensation qui vont la rendre plus complexe. Ces images seront en quelque sorte des harmoniques qui enrichiront la sensation d'autres sensations.

Un baiser est fait de souvenirs, de sensations antérieurement éprouvées que la sensation nouvelle réveille. Ce réveil des images va compliquer cette sensation simple du toucher. Elle va acquérir surtout deux caractères principaux : le caractère sexuel et le caractère social. Le baiser va devenir sexuel ; le baiser va se nuancer, se spiritualiser, s'idéaliser.

On a vu plus haut que, dans tous les domaines sensoriels, les excitations modérées sont accompagnées de sensations de plaisir.

(1) Le mot image est pris ici dans un sens très général.

Mais entre la sensation agréable que procure l'excitation des organes du tact dans le baiser et la sensation sexuelle il y a une différence. Comment la sensation d'agréable va-t-elle devenir sexuelle ?

Remarquons d'abord que toute sensation forte tend à mettre la sphère sexuelle en ébullition. Par conséquent si, dans le baiser, l'excitation croît progressivement, des images sexuelles vont se réveiller. D'autre part il est dans l'organisme certaines zones qui, excitées, réveillent en nous plus spécialement des images sexuelles. On les nomme *zones érogènes*. Certaines zones sont uniquement adaptées à cette fonction. Ce sont les muqueuses des organes sexuels. D'autres régions, quelquefois, réveillent ces images sous l'influence d'une excitation prolongée ou forte : l'urèthre (les excitations si pénibles des gonorrhéiques en sont la preuve). On peut le voir aussi dans toutes les irritations de la muqueuse du rectum.

L'irritation des nerfs du mamelon peut réveiller des images sexuelles. Les lèvres sont aussi des zones érogènes et, par conséquent, le baiser pourra provoquer des excitations sexuelles. Ce sont ces images réveillées en nous qui donnent au baiser ses caractères.

Le baiser sera indifférent, tiède, agréable, voluptueux suivant les images qui vont se réveiller en nous. Ces images vont venir pour ainsi dire au premier plan et masquer la la sensation première. Nous n'aurons plus conscience alors que de ces images. Le rôle de l'imagination est ici capital, il est au premier plan ; l'image apparue occupera toute notre attention, alors que, dans l'inconscient, — à la cantonade pour ainsi dire, — les impressions du toucher prépareront la scène à venir. En particulier, ce réveil des images donne au baiser son caractère d'idéalisation. Il tend à l'élever au-dessus de la sensation ou, du moins, il tend à donner à notre conscience l'illusion qu'il est dégagé, indépendant de cette sensation. Le baiser n'est plus « matériel » ; il devient, comme dit le poète, « la communion de deux âmes ».

D'autres excitations sensorielles vont s'ajouter à ces sensations du toucher. Or, les effets des excitations cutanéo-muqueuses sont plus marqués si elles sont combinées à d'autres excitations sensorielles. Les sensations visuelles, auditives pourront donc augmenter ces sensations du toucher. Une musique douce et langoureuse fera entr'ouvrir nos lèvres et donnera plus de prix à un baiser. La vue de beaux yeux pourra faire ressentir dans un baiser une volupté suprême, alors que pour d'autres yeux nous serions indifférents. Ces deux sens (la vue et l'ouïe) ne jouent ici, dans le baiser qu'un rôle indirect. Ils ne donnent au baiser des caractères particuliers qu'en réveillant en nous des images.

L'excitation des organes de l'odorat et du goût va aussi réveiller en nous des images. Mais ces deux sens, croyons-nous, ont un rôle plus direct. Ils sont des éléments du baiser au même titre que le toucher. Le rôle direct du goût est difficile à prouver. Quant au rôle des impressions olfactives, il est très important, et les observations qu'on peut faire à son sujet sont plus concluantes.

4° *Les impressions olfactives.*

C'est surtout chez les peuplades primitives et chez les mongoliques que le rôle de l'olfaction dans le baiser est développé. Chez les peuples civilisés l'odorat est devenu un sens secondaire. Il s'est atrophié et a cédé le pas au sens de la vue et au sens de l'ouïe. Nous ferons à propos de l'odorat un court aperçu anatomique, comme nous l'avons fait pour le toucher. Cela nous permettra de mieux nous rendre compte du rôle joué par l'odorat.

Si l'on étudie la constitution de l'organe olfactif, on voit qu'il se compose de deux parties :

a) Une muqueuse sensorielle, la *muqueuse olfactive*. Elle est rudimentaire chez l'homme. C'est une petite tache jaune limitée à la partie moyenne du cornet supérieur des fosses nasales et à la partie correspondante du septum.

Les cellules sensorielles représentent de véritables cellules nerveuses placées dans un épithélium.

b) *La muqueuse pituitaire.* — Sa structure est semblable à celle de la peau. Elle n'a qu'un rôle de sensibilité générale. A la muqueuse olfactive est seul dévolu le sens de l'odorat. Elle est très développée chez les animaux, car chez eux l'odorat joue un rôle important. Ils sont capables, grâce aux impressions olfactives, de trouver à distance leur nourriture et, une fois qu'ils s'en sont emparés, d'en discerner les qualités. Le mâle est attiré vers la femelle par des odeurs qui excitent son appétit génésique. Chez l'homme civilisé l'odorat joue un rôle plus réduit.

Chez les animaux ces rapports entre le sens olfactif et le sens sexuel sont très importants (1). Schiff enlève les nerfs olfactifs à de jeunes chiens. Devenus grands, ils ne peuvent distinguer le mâle d'une femelle. Mantegazza (2) fait l'expérience complémentaire : il enlève les yeux à des lapins, et cela n'empêche pas l'accouplement. Certains animaux ont des glandes génitales odoriférantes : le musc, le chat de Zibeth, le castor.

Chez l'homme l'influence des odeurs sur le sens génésique est très nette chez certains individus. Les parfums (3) ont un pouvoir excitant bien connu. Pour certains, l'odeur de la sueur est un aphrodisiaque puissant. Histologiquement il y a analogie entre le nez et les organes génitaux : tous deux contiennent du *tissu érectile*. Mackensie a montré dans le *Journal of Medical Science*, 1884, les rapports qui existent entre le sens olfactif et le sens génital. D'après lui, il y aurait une sorte de balancement entre ces deux sens. Chez un certain nombre de femmes, dit-il, il se produit régulièrement, à l'époque de la menstruation, une congestion des corps bulbeux du nez, qui disparaît après la menstruation. Les épistaxis supplémentaires sont une autre preuve

(1) Althaus, *Arch. für Psych.*, XII.
(2) Mantegazza, *Hygiène de l'Amour.*
(3) Cloquet, *Osphrésiologie.*

de cette fonction vicariante. Autres exemples : ce sont des phénomènes d'irritation nasale (éternuements, etc...) au moment d'une émotion sexuelle. L'excitation du système génital à la suite d'une maladie du nez. Certaines rhinites résistent à tout traitement, tant qu'on n'a pas supprimé la maladie génitale concomitante.

Toutes ces observations prouvent les rapports étroits qui existent entre le sens olfactif et le sens génital. Mais notre étude porte spécialement sur le baiser. Nous venons de prouver le rôle des impressions olfactives dans les émotions sexuelles. Quel est leur rôle dans le baiser plus spécialement ?

Pour nous autres Européens, ce rôle paraît minime : le sens olfactif a perdu sa valeur et son acuité premières. Chez les peuplades sauvages et chez les mongoliques, le sens de l'olfaction sera au contraire capital. Les impressions olfactives seront les seules qui entreront comme éléments du baiser.

Dans la race blanche, le baiser est fait surtout d'impressions tactiles et ses caractères seront soit sexuels, soit sociaux.

Chez les peuples jaunes, le baiser a strictement une signification voluptueuse et il est formé d'impressions olfactives. Les mongoliques ne connaissent ni l'accolade amicale des Latins (*osculum*), ni leur salut poli (*basium*). Chez eux le baiser est strictement réservé aux amoureux. Jamais, en Chine, le père n'embrasse son enfant qui, par contre, ne se permettrait pas de donner un baiser à ses parents. Chez eux le baiser est strictement un acte d'amour. Il consiste essentiellement dans une aspiration des effluves répandus par la chair de l'être aimé : les mongoliques n'embrassent pas, ils flairent. Analysons brièvement ce baiser. Ils appliquent le nez sur la joue de l'être aimé ; longuement ils hument en abaissant les paupières, puis ils font légèrement claquer les lèvres sans appliquer la bouche sur la joue. On voit donc que dans ce baiser ce sont surtout les

impressions olfactives qui entrent en jeu. Pas de contact, pas d'impressions tactiles. D'après eux, notre coutume d'embrasser à pleines lèvres est odieuse.

Ils éprouvent une aversion profonde pour l'acte répugnant qui consiste, disent-ils, à appliquer d'une façon vorace, comme des anthropophages, deux lèvres disposées en ventouse qu'une instinctive salivation rend humides et de faire claquer ensuite cette bouche avec un clapotis de choses molles (1).

Ils estiment que notre baiser est une véritable succion. « Les Européens saignent les femmes en les embrassant », disaient, après notre conquête de la Cochinchine, les Annamites vaincus. Cette croyance n'a pas tardé à s'effacer dans notre colonie, mais elle est demeurée à l'état de dicton chez nos sujets, qui, pour assagir leurs enfants, les menacent d'un baiser de blanc.

Mais cette idéalisation n'est qu'apparente. Le baiser chinois n'est pas, comme ils le prétendent, un « idéal frôlement d'amour ». Sentir en fermant les yeux et en faisant claquer ses lèvres, disent-ils, c'est prouver à l'être que l'on aime que les effluves de sa chair causent un véritable délire. A leur sens, ce geste d'olfaction constitue un acte d'adoration profonde. Mais ne voyons-nous pas que c'est surtout chez les animaux que l'union sexuelle a pour prélude cet acte de flairer ? Le « baiser chinois » a donc comme notre baiser une base physiologique, instinctive.

Mantegazza nous raconte qu'il eut une longue discussion avec un noble et intelligent peintre de Java, Baden-Saleh. Comme tous les Malais, ce peintre trouvait plus de tendresse dans le contact des nez que dans celui des lèvres. « C'est par le nez qu'on respire, ajoutait-il, c'est par là que nous sentons le souffle de la personne aimée ; il nous semble que nous mettons notre âme en contact avec la sienne. » Mantegazza plaida pour les lèvres : leur discussion fut

(1) La plupart des renseignements sur ce sujet ont été empruntés à un article de la *Revue scientifique*, 1898, p. 488 : *Le baiser en Europe et en Chine*, par P. d'Enjoy.

vaine. « Nous aurions pu discuter toute une journée sans nous entendre », dit Mantegazza.

Peu importe cette discussion. Mais de tout cela une notion se dégage. Les Mongoliques et les Européens ont idéalisé les impressions fournies soit par le tact, soit par l'odorat. Mais la base est une impression sensorielle ; elle est strictement physiologique.

5° *Les impressions gustatives.*

Le rôle du sens du goût dans le baiser paraît rudimentaire. Romanciers et poètes ont souvent parlé du goût des baisers. Ils ont comparé les sensations que nous donne le baiser à de multiples sensations gustatives. Le goût des baisers, à quoi cela répond-il ? Est-ce seulement une expression figurée ? Je suis porté à croire qu'elle a une réalité psychologique. Ce n'est pas là simplement une métaphore.

Remarquons d'abord que nos sensations ne sont simples qu'en apparence. Elles sont simplifiées par nous, nous ne saisissons d'elles que ce qui est utile à nos informations. En réalité, nos sensations sont infiniment complexes et riches. De plus, la sensation se double toujours d'émotions. Notre organisme est toujours affecté d'une certaine façon par la sensation. Souvent, il est bien difficile de différencier ces émotions ; elles sont plus ou moins vagues et floues. De plus, des sens différents peuvent provoquer en nous des émotions analogues. Un son peut provoquer en nous les mêmes réactions émotives qu'une saveur, et des phénomènes généraux moteurs semblables. Lorsque, en entendant un son, on éprouvera les mêmes phénomènes émotifs qu'on avait éprouvés en dégustant tel aliment, par analogie l'idée de sensation de saveur antérieurement perçue reparaîtra en notre conscience. Elle s'associera alors à la sensation actuelle provoquée par ce son. Le langage exprimera par un même mot ces sensations venant cependant de sens différents.

On parlera d'une saveur aiguë et d'un son aigre. On dira

une couleur chaude. Mais ces analogies d'émotion ou d'expression d'émotion ne s'appliquent pas au sens du toucher. Lui seul garde toujours des sensations fondamentales. Aucune expression d'émotion éprouvée par les autres sens ne peut s'appliquer au toucher. Tandis que ces analogies d'expression pour les autres sens se ramènent souvent à des sensations du toucher. On dit une couleur chaude, un son dur. Pour le toucher, pas d'analogies semblables. C'est que le sens du toucher, comme nous l'avons déjà dit, est la base de tous les autres sens. Les sens ont entre eux des rapports très étroits. Les relations entre le toucher et le goût ne nous permettent pas de passer sous silence la possibilité des sensations gustatives à propos du baiser.

Chatin (1) trouve que les trois sens du goût, du toucher et de l'odorat sont si étroitement unis qu'ils semblent se refuser à une analyse minutieuse. Un sujet peut avoir sur la même papille quatre sensations différentes : une sensation tactile, une sensation douloureuse, une sensation thermique et une sensation gustative.

Rapports entre le goût et le toucher. — « De tous les sens, dit Cuvier, le goût est celui qui diffère le moins du toucher », et pour de Blainville il n'est qu'une simple extension du tact. Les papilles du tact ne sont devenues papilles gustatives que par adaptation des cellules au milieu.

Un court exposé anatomique va nous montrer combien il est difficile de dissocier ces sensations et d'accorder au goût un organe des sens différent de celui du toucher.

A la pointe, sur les bords, et surtout à la base de la langue on trouve deux sortes de papilles : les papilles fongiformes et les papilles caliciformes. De nombreux filets nerveux aboutissent à ces papilles et s'y terminent dans de petits organes microscopiques : les bourgeons gustatifs. Le sens du goût ne siège que sur les points où sont ces papilles et particulièrement sur les papilles caliciformes, c'est-à-dire à la base de la langue. On admet classiquement que les

(1) Joannès Chatin : *Les Organes des sens dans la série animale*, 1880.

bourgeons gustatifs sont formés de deux sortes de cellules :

1° Les *cellules de soutien :* elles forment la charpente du corpuscule et sont disposées à la périphérie.

2° Les *cellules gustatives :* elles sont placées au centre du corpuscule et sont en rapport avec le nerf par son extrémité profonde.

Actuellement on tend à admettre que les cellules gustatives ne sont pas les vraies cellules sensorielles. Ce ne sont que des éléments accessoires, des cellules pseudo-sensorielles. Les véritables cellules sensorielles sont les cellules ganglionnaires situées sur le trajet du glosso-pharyngien : les ganglions d'Andersch et d'Errhenritten. Ce sont les prolongements périphériques de ces cellules ganglionnaires qui viennent se ramifier à l'intérieur des bourgeons du goût. Ces cellules sensorielles équivalent aux cellules olfactives ; elles n'en diffèrent que par leur situation profonde.

Ces cellules sont pour la plupart affectées à la sensibilité générale ; le plus petit nombre se rendent aux bourgeons du goût.

Il devient ainsi bien difficile de débrouiller, dans le complexe de nos sensations, si elles se rapportent au toucher seul ou au goût. La sensation d'acide, par exemple, est-elle une véritable saveur, ou n'est-elle qu'une modalité de la sensation tactile ? Quoi qu'il en soit, la plupart du temps, les sensations gustatives, à supposer qu'elles soient un élément du baiser, ne sont pas perçues d'une façon consciente.

Elles ont toutefois un rôle indirect certain : l'excitation des cellules gustatives dans le baiser renforce la sensation éprouvée par le sens du toucher.

En effet, l'excitation d'un organe sensoriel quelconque modifie celle de tous les autres et abaisse pour ceux-ci le seuil de la perception (1).

(1) Ch. Féré, *Pathologie des Emotions*, Alcan, 1892.

II

LES ORGANES. VARIATIONS DE LA SENSIBILITÉ. SES FACTEURS

Le toucher, l'odorat, le goût jouent un rôle dans le baiser. Nous venons de le voir dans le précédent chapitre. Les impressions reçues par ces différents sens fournissent les éléments qui vont rentrer dans ce complexe qu'est le baiser. Mais le toucher joue le rôle principal. On peut dire, d'une façon générale, que le baiser est surtout une sensation du toucher. Le contact de deux êtres qui s'aiment commence par le serrement de mains ; mais bientôt les lèvres s'entr'ouvrent, se rapprochent, frôlent l'être aimé, pour communier dans un parfait contact.

Pourquoi donc ce rôle si particulier est-il dévolu à la bouche ?

Plus exactement pourquoi les lèvres et la langue sont-elles en quelque sorte les « organes du baiser » ?

Nous croyons pouvoir répondre : c'est parce que les lèvres et la langue sont des régions où la sensibilité est très développée.

1° *Sensibilité venant de la constitution anatomique.*

Variations de la sensibilité suivant les régions. En physiologie, on démontre cette variation de la sensibilité suivant les régions, en déterminant la pression minima qui provoque une sensation de contact.

Aubert a trouvé les chiffres suivants :

Front, tempes, nez, joues...............	2	milligr.
Paume de la main.....................	3	—
Paupières, lèvres, ventre...............	5	—
Face palmaire de l'index...............	15	—

D'après ces chiffres, les lèvres auraient donc une sensibilité assez grande, mais d'autres régions seraient plus sensibles que les lèvres. Mais c'est là une méthode trop rudimentaire ; elle n'a qu'une apparence d'exactitude, car elle ne tient pas assez compte des conditions physiologiques. Or

les conditions physiologiques pourront modifier la sensibilité d'un organe dans de très grandes proportions.

Essayons donc s'il est possible d'apprécier cette sensibilité d'une autre manière.

La recherche du sens de l'espace cutané (1), du sens du lieu, comme on dit habituellement, ne pourrait-elle pas nous donner indirectement cette mesure de la sensibilité ? Pour cela il faut admettre que : *Le sens de l'espace cutané est d'autant plus développé que la partie est plus mobile.* C'est là la loi de Vierordt.

Or les parties les plus mobiles sont toujours les plus sensibles : indirectement, la recherche du sens du lieu des différents organes nous donnerait donc la mesure de la sensibilité de ces organes.

Je cite quelques chiffres rapportés par V. Henri dans un travail sur le sens du lieu dans l'*Année Psychologique* (2).

La distance minima de deux points, qui sont encore sentis comme deux points, est :

Sur la pointe de la langue..............	1 1	mm.
Face palmaire 3e phalange des doigts....	2 2	—
Bord rouge des lèvres....................	4 5	—
Bord cutané des lèvres...................	9 0	—
Face cutanée des lèvres..................	20 0	—

Ici, je crois encore que ces chiffres n'ont qu'une apparence de précision, au point de vue de la mesure de la sensibilité des différentes régions.

D'autres conditions physiologiques entrent en ligne de compte, croyons-nous.

Il est des conditions physiologiques générales qui font varier la sensibilité : fatigue, exercice, etc... Celles-là sont hors de cause. Mais il en est d'autres qui tiennent à la constitution de l'organe. Ces conditions physiologiques vont permettre de grandes modifications de la sensibilité suivant

(1) Expression proposée par Gley et qui évite la confusion avec le signe local.

(2) V. Henri : *Sens du lieu*, Année Psychologique, 1895, p. 314.

que ces organes sont en mouvement ou au repos. C'est le cas pour les lèvres et la langue.

Les phénomènes d'érection. — L'accumulation du sang dans les mailles du tissu érectile des organes génitaux est due surtout à de la vaso-dilatation plutôt qu'à de la stase veineuse. Mais, quoi qu'il en soit, il y a une réplétion sanguine évidente.

Pour les organes sphinctériens il se passe un phénomène analogue. C'est le cas des lèvres. Une étude brève de leur constitution anatomique va nous le montrer.

Les lèvres sont constituées essentiellement par une couche musculaire recouverte par la muqueuse qui se continue par gradations insensibles avec la peau. Muscle et muqueuse sont séparés par la couche sous-muqueuse.

Couche musculeuse. Cette couche est constituée par le muscle orbiculaire. Il se dispose autour de l'orifice buccal à la manière d'une ellipse dont le grand diamètre se dirige transversalement d'une commissure à l'autre. A l'orbiculaire, muscle essentiel viennent se joindre à titre de faisceaux accessoires les extrémités d'une foule d'autres muscles qui viennent s'insérer sur le pourtour de l'orifice buccal comme autant de rayons divergents. Un point spécial est à noter dans la constitution de l'orbiculaire : dans chacune des lèvres, au voisinage du bord libre, on voit un certain nombre de fibres à direction antéro-postérieure qui constituent le *muscle compresseur* des lèvres. Ces fibres naissent en avant à la face profonde de la peau et se terminent sur la muqueuse, tout autour de l'orifice buccal. Ce muscle compresseur des lèvres est très développé chez le nouveau-né et joue un rôle important dans la succion.

Couche muqueuse. — La muqueuse recouvre cet anneau musculaire. Sur le bord libre, elle est très mince et très adhérente. Elle est remarquable par sa coloration rouge. Cette coloration résulte non seulement de la transparence de la muqueuse qui permet à l'œil d'entrevoir les faisceaux musculaires situés au-dessous, mais elle est due aussi à la

richesse vasculaire de la muqueuse. En effet, sa surface superficielle est hérissée de papilles coniques extrêmement nombreuses. La plupart d'entre elles sont vasculaires.

Les *artères* proviennent des coronaires, branches de la faciale. Elles forment un cercle artériel complet autour de l'orifice buccal. Il est situé tout près du bord libre des lèvres entre la couche musculaire et la couche des glandes sous-muqueuses. Les *veines* sont indépendantes des artères; elles cheminent au-dessous de la peau, où elles forment un riche réseau. Dans les papilles on trouve un très grand nombre de corpuscules du tact, surtout des corpuscules de Krause et de Meissner. Autre détail à noter : le nerf maxillaire supérieur et le nerf maxillaire inférieur fournissent à la muqueuse des filets vaso-dilatateurs.

Cette courte étude anatomique va nous permettre de comprendre comment physiologiquement des modifications vont se passer au niveau des lèvres. Il va se produire au niveau des papilles labiales une sorte *d'érection* en miniature.

Lorsque, dans les mouvements des lèvres, l'orbiculaire va se contracter, il comprimera les papilles vasculaires de la muqueuse. Ce phénomène sera favorisé encore par ce fait que des faisceaux musculaires pénètrent jusque dans l'intérieur de l'épithélium et qu'une portion de l'orbiculaire est tout à fait superficielle (muscle compresseur des lèvres décrit plus haut). Seule la circulation de retour va être arrêtée, car l'artère est en dehors de l'orbiculaire : elle ne se trouve pas comprise dans l'anneau musculaire qui étreint la papille. Par la contraction de l'orbiculaire, ces papilles vont devenir turgescentes. Ce sera un véritable phénomène d'érection qui va permettre aux corpuscules du tact de ces papilles d'avoir une sensibilité plus grande. Il est facile de se rendre compte du phénomène par une contraction un peu longue des lèvres. On voit les lèvres rosir au voisinage du bord libre, devenir turgescentes. En même temps qu'on ressent des fourmillements, presque de la douleur, si la contrac-

tion se prolonge. Ces phénomènes sont dus sans doute à l'hyperesthésie qui se produit alors au niveau des lèvres.

Si pour les lèvres ces phénomènes d'érection sont peu étudiés jusqu'alors, il n'en est pas de même pour la langue. Une savante étude de Renaut a mis la question au point. Les faits qu'il cite viennent à l'appui de la thèse que nous soutenons : il se passe au niveau des papilles linguales de véritables phénomènes d'érection qui augmentent la sensibilité des papilles.

Non seulement, dit Renaut, le système vasculaire de la muqueuse linguale est autonome au point de vue de la circulation veineuse, à la façon de celui des membres, mais encore il suffit que les veines collectrices résumant le système tout entier des voies de retour soient effacées à la base de la langue par la contraction des muscles ou qu'elles soient remplies au maximum lorsque les artérioles sont largement ouvertes pour que les *papilles soient mises en un véritable état d'érection et gorgées de sang veineux.*

Rôle des phénomènes d'érection sur la sensibilité. — Il y a donc au niveau des lèvres et de la langue une sorte d'érection des papilles. C'est grâce à cette turgescence que leur sensibilité se trouve augmentée. On peut, en effet, considérer les phénomènes d'érection comme un des principaux facteurs augmentant la sensibilité d'un organe. Dans les phénomènes inflammatoires l'hyperesthésie va de pair avec l'augmentation de l'activité circulatoire.

Les organes génitaux (pénis, clitoris) doivent leur exquise sensibilité à ces phénomènes de turgescence.

Chez la plupart des mammifères, de longues soies raides sont implantées sur la lèvre supérieure. Ce sont les poils tactiles. Il forment la moustache du chat, du rat, du lapin. Ces poils diffèrent des poils ordinaires par la présence d'un appareil vasculo-nerveux qui se développe autour de leur follicule et qui le transforme en un poil spécial d'une sensibilité exquise.

Les vaisseaux viennent s'ouvrir et se ramifier dans une

cavité vasculaire qui entoure le poil à la manière d'un manchon. Renaut y signale même des fibres musculaires, qui, par leur contraction, compriment les veines efférentes et arrêtent la circulation de retour, tout en permettant l'afflux du sang artériel. Le manchon sanguin est ainsi transformé en un appareil érectile, et c'est grâce à cet appareil érectile que le poil acquiert son exquise sensibilité.

La sensibilité des lèvres et de la langue est donc augmentée par les phénomènes d'érection qui se passent au niveau des papilles. Ce n'est là qu'un cas particulier d'un phénomène général.

Or, nous avons vu plus haut que les phénomènes *d'exaltation* de la sensibilité passent insensiblement de la sensation agréable à la sensation voluptueuse. Entre les deux, pas de limites nettes.

Seul le réveil d'images donnera un caractère conscient à ces impressions. On peut donc admettre que les organes érectiles sont des organes excitateurs. Ce sont les conclusions de Kobelt (1) dans un travail classique sur les organes érectiles. D'après lui, les organes érectiles sont en même temps producteurs de sensations voluptueuses. Leur rôle est de provoquer, puis de renforcer progressivement, jusqu'au maximum, les phénomènes de l'ensemble desquels résulte la sensibilité génitale.

Le fait est probable. Il y a d'ailleurs un corollaire aisément démontrable par l'observation : dans toutes les zones érogènes se passent des phénomènes d'érection.

Nous avons étudié plus haut ces zones érogènes. On se rend compte facilement qu'il s'y passe des phénomènes de turgescence. D'ailleurs il est à remarquer que ce sont presque toujours des régions pourvues d'un sphincter. Celui-ci favorise l'arrêt de la circulation de retour et amène ainsi la turgescence de l'organe.

(1) Voir Gley, *Physiologie*, p. 105.

2° Sensibilité venant de la motilité.

Il existe un rapport constant entre la mobilité d'un organe et sa sensibilité, « Le mouvement est la condition physiologique de la sensation et en constitue le signe physique par excellence. » (Ch. Féré.)

Tous les peuples de la terre, dit Mantegazza, ont recherché le contact des parties les plus mobiles et les plus sensibles. C'est pour cela que les centres mimiques de l'affection sont la main et la bouche.

Les lèvres sont, peut-être, les parties les plus mobiles du corps.

Quand on veut savoir quels sont les phénomènes qui agitent une personne, c'est surtout les lèvres qu'il faut observer plutôt que les yeux. Elles tressaillent à chaque sensation, à la moindre émotion, alors que le reste du corps demeure immobile.

Cette grande mobilité des lèvres nous expliquerait donc aussi leur grande sensibilité.

La sensation parcourt un cycle sensitivo-moteur où la sensibilité produit le mouvement et à son tour le mouvement augmente la sensibilité.

Nous ne nous attarderons pas à décrire ce cycle et à étudier en détail les voies suivies par les impressions pour gagner les centres : trijumeau, ruban de Reil, centres bulbo-protubérantiels, zone tactile corticale.

Un seul point nous intéresse ici. C'est que les fibres, durant leur trajet, donnent des collatérales aux noyaux moteurs du bulbe et de la protubérance. Ces collatérales ont pour but de déterminer des réflexes, ce sont les voies courtes. Par suite, les centres peuvent fonctionner d'une façon automatique. Vaschide et Vurpas, dans un essai sur la psycho-physiologie des monstres humains (anencéphales), ont montré que lorsque le bulbe existe on observe vagissement, respiration, déglutition, succion. Chez l'anencéphale

observé, la sensibilité tactile et la sensibilité à la douleur existaient. La piqûre amenait des mouvements de défense qui étaient « associés, coordonnés et semblaient converger vers un but. Les mouvements de succion se montraient dès que la tétine d'un biberon touchait les lèvres et, lorsqu'on lui offrait de l'eau sucrée avec une cuillère, l'enfant avait des mouvements des lèvres pour empêcher l'issue du liquide en dehors de la cavité buccale ».

Il résulte de ce fonctionnement automatique des centres que la contraction des lèvres pourra se produire d'une façon inconsciente. Mais, néanmoins, par le seul fait des mouvements, la sensibilité sera augmentée. Aussi, un baiser « dépourvu de tout sentiment » peut-il, en se répétant, devenir conscient et éveiller en nous des idées sexuelles.

En résumé, sensibilité et motilité vont de pair.

Mais nous considérons comme principal facteur de la sensibilité la constitution anatomique étudiée plus haut.

III

COMMENT NAÎT LE BAISER. LA MÈRE ET L'ENFANT

Nous avons montré dans les chapitres précédents que le baiser était un geste naturel, un phénomène mimique.

Mais, objectent les mères, nous avons appris à nos enfants à embrasser. Comment dire alors que le baiser a une base instinctive ?

1o *Le Baiser chez l'enfant.*

Ce n'est qu'à partir d'un certain âge que l'enfant embrasse. C'est vers la fin de la première année que l'on voit l'enfant donner les premiers baisers. A cet âge ce sont des baisers appris et ce geste fait par l'enfant n'a du baiser que le geste ; il n'en a pas le sentiment. C'est un geste que la mère lui a enseigné.

L'acte véritablement instinctif dérive de la succion. L'enfant pose ses lèvres sur les objets qui l'attirent ; il lèche,

mais il n'embrasse pas véritablement. Ces phénomènes de succion, nous l'avons vu dans un chapitre précédent, sont des phénomènes automatiques. Lorsque le bulbe existe, on observe vagissements, respiration, succion.

Chez le nouveau-né les réactions vitales se réduisent à peu près à ces seuls phénomènes ; l'enfant, au moment de sa naissance, est un être bulbaire.

Il est très difficile de déterminer quels sont chez le petit enfant les indices certains de plaisir. Il passe la plus grande partie de son temps dans un sommeil profond et ses manifestations de plaisir sont pendant quelque temps assez ambiguës. Lorsqu'elles apparaissent clairement, elles sont liées à la satisfaction de la faim.

Mais pouvons-nous, par l'observation, saisir ces sensations à leur naissance, voir comment, chez le petit enfant apparaissent les différentes manifestations de la vie?

L'étude psychologique de l'enfant nous montre le rôle important des sensations tactiles.

Voici quelques observations de Miss Shinn (1).

Le nouveau-né n'apporte en lui qu'un seul instinct, qui, à vrai dire, est plutôt un acte réflexe : celui de téter, qu'il reproduit mécaniquement dès qu'un objet quelconque touche ses lèvres.

C'est dans ses lèvres que le sens du toucher semble particulièrement développé, s'il l'est. Cet état est à peu près stationnaire pendant les deux premières semaines. Ce stage passé, le développement commence. Il commence à sourire, à tâter en quelque sorte avec les lèvres les objets que le hasard met à la portée de sa bouche.

Mais Miss Shinn connaît bien le sourire de colique, qui contrefait exactement le premier vrai sourire :

Je ne savais sûrement, dit-elle, si le bébé riait de satisfaction ou si quelque douleur subite avait traversé son bien-être et agité ses lèvres d'un mouvement semblable à un sourire. Aussi n'osais-

(1) M. Shinn, *The biography of a baby*, Boston and New-York, 1900, d'après *Année Psychologique*, 1900, p. 659.

je point noter cette impression jusqu'à ce qu'elle se produisît dans une circonstance indéniablement agréable...

Le premier sourire que je puisse consciencieusement noter remonte au dernier jour de son premier mois et fut provoqué par l'attouchement du doigt sur ses lèvres ; un jour ou deux après, elle sourit à plusieurs reprises pour la même raison.

Le second mois, elle se rend maîtresse de sa langue, que bientôt elle sort de sa bouche, puis rentre à volonté à sa très grande satisfaction.

Le troisième mois, en léchant par hasard la joue placée près de sa bouche, elle éprouve une impression différente de celle qu'elle avait éprouvée en passant sa langue sur ses propres lèvres et elle trahit sa surprise dans son regard. L'expérience est plusieurs fois recommencée. Son poing ayant par hasard rencontré sa bouche, elle en prend connaissance à l'aide de ses lèvres, qui sont toujours pour elle l'organe du toucher par excellence. Pendant plusieurs jours, ensuite, ses poings ne se portent à sa bouche que par accident ; mais le plaisir éprouvé provoque bientôt des tentatives conscientes et voulues et, dans sa douzième semaine, bébé dispose de sa main assez librement pour sucer son pouce.

Ces notes semblent avoir été prises avec une absolue sincérité et dénotent un sens rigoureux de l'observation. Nous pouvons, au point de vue expérimental, en tenir compte. D'ailleurs, elles n'ont pas été rédigées à l'appui d'une théorie. Elles visent simplement à étudier quelles sont les manifestations de la vie chez l'enfant.

Or, nous y voyons nettement (comme nous l'avons envisagé dans notre étude) d'abord des phénomènes purement réflexes ; puis ces phénomènes deviennent peu à peu conscients et les lèvres servent, en quelque sorte, surtout comme organes du toucher. L'enfant éprouve du plaisir à cette sensation, il la répète, et c'est là, en somme, une ébauche du baiser.

Mantegazza cite le cas d'un bambin qui, pour témoigner

sa reconnaissance aux personnes qu'il affectionnait, les léchait. La première manifestation du baiser est en somme un lèchement. Le baiser, tel que nous l'avons envisagé avec sa complexité, n'apparaît que plus tardivement. Le rôle de l'éducation est alors des plus importants dans sa formation.

C'est la mère qui commence à embrasser son enfant. Ce mot : baiser, elle le lui répète sans cesse. Elle le récompense d'une caresse, elle le prive d'un baiser pour le punir. Et l'enfant peu à peu apprend à embrasser; il associe ce geste à celui d'être aimé, et son baiser se complique d'images nouvelles.

Jusqu'à l'adolescence le baiser de l'enfant reste-t-il dénué de caractères sexuels ? Les images sexuelles entrent-elles dans sa constitution ?

Nous ne le croyons pas. L'enfant est de genre neutre. Chez lui la sexualité n'existe que virtuellement. Je ne veux pas ici discuter une théorie qui a eu un grand retentissement ces dernières années : la théorie de Freud. D'après lui, la vie sexuelle ne comprend pas seulement les fonctions somatiques, mais encore toutes les émotions tendres et affectueuses. Les impulsions sexuelles existeraient chez l'enfant; elles constitueraient chez lui tout le domaine de l'inconscient.

A la puberté ces instincts se transforment en impulsions vers le beau, le bien, etc...; ils se « sublimisent ». La plupart des auteurs (les Français surtout) croient que c'est donner à ce mot de désir sexuel (*libido*) une extension trop grande. C'est le rendre vague, que de le généraliser ainsi.

Donc, c'est à la puberté que le baiser apparaît avec tous ses caractères sexuels. Ce baiser-là est différent de ceux que l'enfant avait donnés jusqu'alors. Il renferme quelque chose que les autres baisers n'ont pas. Et ce sont précisément ces caractères sexuels et affectifs qui donnent au premier baiser d'amour une empreinte spéciale.

A la puberté, l'adolescent sent naître en lui cette foule

de sensations qui le poussent vers le raprochement et le contact avec un être qui lui est sympathique. Mais alors, depuis longtemps déjà, il a pu observer autour de lui les gestes sociaux. La mère, dès son jeune âge, lui a appris à embrasser.

2° *Le baiser de la mère.*

Dans le baiser que la mère donne à son enfant elle met toute son âme. Il entre dans cette caresse un monde de sentiments.

Montaigne ne comprenait pas qu'on pût caresser un enfant nouveau-né :

> Je ne puis recevoir cette passion de quoy on embrasse les enfants à peine encore n'ayz, n'ayants ny mouvement en l'âme ny forme recognoissable au corps (1).

Les mères le comprennent bien.

Il est probable aussi que la mère éprouve une « satisfaction tactile » à caresser la peau satinée de ce petit corps et à couvrir de baisers ces joues fraîches et roses. Dans ce baiser que la mère donne à son enfant il y a, évidemment, une sensation agréable du toucher. Parfois, la mère embrasse son enfant, pour éprouver du plaisir dans cette sensation tactile. Mais la plupart du temps ce phénomène reste à l'état inconscient, et la mère serait bien étonnée et même révoltée si on lui disait qu'elle embrasse son enfant parce qu'elle éprouve un plaisir charnel. Ce baiser de la mère va influer sur la formation du baiser. Il modifiera l'évolution naturelle du baiser de l'enfant.

Dès le berceau, le baiser de la mère fera entrer le baiser dans la vie sociale.

§

B. — LE BAISER AU POINT DE VUE SOCIAL

Nous serons bref. Il ne s'agit pas ici de faire une his-

(1) Montaigne, *Essais*, VIII, 11.

toire sociale du baiser. Nous montrerons simplement l'influence que peut avoir la société sur l'évolution naturelle du baiser.

La vie sociale modifie nos phénomènes mimiques. L'homme qui vit en société peu à peu cherche à réprimer la spontanéité de ses phénomènes mimiques. Il les atténue. Bien plus, en lui une association s'est produite entre le phénomène mimique et le sentiment correspondant. Aussi, pour montrer qu'il éprouve tel sentiment, il fera le geste mimique correspondant (1). Le baiser va devenir un signe. De geste réflexe il va devenir réfléchi. Il exprimera l'amitié, l'amour.

Le baiser d'amour est spontané dans ses éléments. Quand deux êtres s'aiment, le baiser sera un des phénomènes mimiques qui font partie de cette tendance de deux êtres à se rapprocher.

Est-ce à dire que la société n'a eu aucune influence sur ce geste naturel? Bien au contraire, le baiser n'est pas demeuré identique à travers les âges. Il s'est modifié et compliqué. Il est devenu de plus en plus complexe à mesure que les peuples se sont civilisés. Il s'est « spiritualisé » au point d'exprimer les sentiments les plus délicats. Ou bien, la corruption des mœurs suivant une marche parallèle à celle de la civilisation, on a recherché dans le baiser toutes les voluptés que peut procurer la chair.

Chez les peuples primitifs le baiser est à peine esquissé. C'est le prélude passager de l'emprise brutale et violente. Puis les mœurs se raffinent, et le baiser prend de l'importance. Il se nuance. Chez les Grecs, ce sont les hétaïres qui dans les écoles de Milet et de Lesbos enseignent tous les raffinements du baiser. C'est l'époque des banquets et des orgies. A la primitive caresse vont succéder les raffinements de la lesbienne Sapho ou du baiser socratique. Comme les Grecs, les Romains de l'empire décadent cher-

(1) G. Dumas, *Le Sourire.*

chent dans le baiser toutes les voluptés et toutes les corruptions.

Le baiser n'est que le reflet de la société ; il est le miroir de la civilisation. Il nous faut parvenir jusqu'au moyen âge pour que le baiser s'idéalise pleinement. Alors seulement il devient sentimental, résumant en lui tout l'amour et l'abandon complet de soi-même. S'il faut en croire Jean Psichari, c'est Dante qui serait le « père de notre baiser ». C'est dans l'Enfer, au Ve chant, où nous est contée l'histoire de Francesca et de Paolo, que se rencontre ce baiser :

« La bocca mi baccio tutto tremante ».

Ce baiser sera toute leur leur vie, les deux amants resteront éternellement enlacés dans la poésie de leur baiser.

Il est possible que ce soit seulement à cette époque que cette conception « idéaliste » du baiser se soit exprimée, mais il est probable qu'elle existait bien avant.

D'ailleurs, les peuples ont d'abord des poètes épiques, puis des historiens ; ce n'est qu'à une période avancée de leur civilisation qu'ils ont des psychologues. On raconte d'abord les faits ; ce n'est que plus tard qu'on analyse les sentiments. Et c'est ainsi que, dans l'histoire de la littérature, le baiser d'amour, que nous avons considéré comme étant un geste naturel et comme étant la base de tous les autres baisers, n'apparaît que le dernier. Il n'est décrit qu'aux époques où la civilisation atteint son apogée.

Les premières manifestations du baiser rencontrées dans les écrits sont celles qui sont le plus loin du baiser d'amour. Ainsi le baiser religieux et le baiser d'hommage se présentent plutôt comme des usages que comme des sentiments naturels et spontanés.

Le baiser a été et est encore à l'heure actuelle un mode banal de salutation.

Au point de vue hygiénique, cette pratique n'est pas sans dangers (1). De nombreuses maladies se transmettent par le baiser. Aussi n'est-il pas étonnant qu'on ait cher-

(1) Ch. Féré : *Hygiène du Baiser*, Revue de médecine, juin, 1903.

ché à l'interdire ou tout au moins à le limiter. Il s'est même formé aux Etats-Unis une « ligue antiosculatoire ».

Un membre du parlement de Virginie, M. Ware (1), a formulé un projet de loi tendant à limiter la pratique du baiser aux citoyens doués de poumons sains et d'une santé parfaite.

Et les Américains, désirant atteindre la perfection dans leurs mesures hygiéniques, ont reconnu la nécessité d'antiseptiser non seulement les bouches, mais encore les bibles.

Malgré toutes ces règles draconiennes, malgré tous les dangers, le baiser persistera, car il fait partie de notre nature même.

La société le modifie, le modèle ; mais sa source est au plus profond de notre être. Il est un de ces gestes instinctifs, mystérieux comme la vie et l'âme. Ils se développent et grandissent ensemble ; ils se montrent, puis passent sans nous avoir livré leur secret.

E. MALESPINE.

(1) Ware, cité par Féré : *Kissing and Science*, The Medical Press and Circular, 1897, I, p. 17.

LA TERREVR CHEZ SOI OV VN GRAND-GUIGNOL ROMANESQUE EN MDCCCXX

Il est de courte vue banale d'être contempteur de son temps en lui attribuant des vices spéciaux et exclusifs. Il n'y en a aucun qui soit vraiment nouveau, qui puisse l'être peut-être. Seulement il y a une mode pour les vices, comme pour les vertus d'ailleurs. Des orateurs parlementaires ont prétendu, au printemps 1920, que c'est par perversité de nos mœurs que nous accordons un succès, certifié par les recettes, à la littérature d'horreur, laquelle a pris en notre époque une forme surtout théâtrale. Sans doute, mais soyons sûrs que nous n'avons nullement le privilège de cette littérature-là, et que c'est un legs de nos ancêtres successifs. Car elle forme un courant constant dans le mouvement intellectuel de l'humanité. Elle correspond donc à une expansion de l'individu, elle répond à un besoin, elle le satisfait, par cela elle concourt à l'équilibre. Je soutiendrais volontiers qu'elle est nécessaire pour soi, si on a le tempérament sanguinaire du carnivore qu'on est tout de même, et, en ce cas, qu'elle est fort utile pour autrui. Selon l'antique théorie aristotélicienne, la comédie purge les passions. A ce compte, cette comédie-là empêcherait bien des crimes, les dérivant sur le domaine de l'imagination et les y maintenant

Sans doute fait-on aujourd'hui de l'horreur pour l'horreur. Le répertoire de ce petit théâtre, à mi-flanc de Montmartre, qui s'appelle si logiquement le Grand-Guignol (le nom se trouve être un programme, une explication, une justification), offre une longue suite significative de ce genre d'art. Il serait curieux de l'étudier au point de vue de la variété monotone des situation dramatiques sanglantes et perverses. On y surprendrait les jeux de la littérature transposant des gestes légendaires et historiques de tyrans. Et

aussi, faites-y attention, de martyrs. Car il arrive que les heureux exécuteurs de leurs violences raffinées trouvent des victimes non moins heureuses de les subir. Que le sadique rencontre toujours le masochiste correspondant et complémentaire, c'est ce qu'il faudrait souhaiter pour l'économie de ce monde, si du moins l'on a l'esprit tourné à la manière de Candide.

Ne nous faisons pas pires que nous sommes en croyant béatement à la vertu idéale de nos aïeux. Ils eurent les mêmes appétits. Il y a un siècle, cette même littérature florissait. Et pourtant l'époque de la Restauration ne passe point pour dévergondée. Les robes sont longues et les collets montés. Ces dames de lettres, Genlis, Duras, Cottin, Sonza, Krudener bêlent des romans, qui paraissent anodins, peut-être de ce que l'ennui qu'ils ont dégagé ont empêché de les lire désormais. Et leurs poètes sont Casimir Delavigne, qui enthousiasme les bourgeoises de la rue Saint-Denis, et le jeune M. Alphonse de Lamartine, dont les *Méditations*, parues en mars 1820, font soupirer le noble faubourg Saint-Germain. On est donc religieux, sévère, mélancolique. On tient à le paraître et à donner à tout un rigorisme apparent de bon ton, qui ne va pas sans élégie, sans élégance non plus ni courtoisie. On est gros du romantisme passionné, mais on dissimule sa grossesse. Et à l'amour, à ses manifestations sensuelles et sexuelles on sacrifie naturellement, mais sournoisement, avec des voluptés hypocrites et alanguies, avec une pudeur sentimentale parfois compliquée, toujours prête à un aveu, à condition qu'il ait le masque du désaveu. Nous avons eu de ces époques-là, nous en aurons encore, et nous savons qu'elles ne sont pas moins remuées par les forces foncières et formidables de notre humanité animale.

Entre 1820 et 1920 la comparaison serait donc assez piquante, tourmentée, avec de singulière coïncidences, et les mêmes mœurs autrement habillées. Il en serait de même évidemment de toutes les autres dates de l'histoire humaine

opposées deux à deux. A tel point que c'est du radotage, je le veux bien, mais un radotage qui a sa raison profonde, marquant la continuité dans la culture spirituelle. Et il ne faut point se lasser de cultiver son jardin mental.

J'espère que ce préambule mettra en humeur de goûter un curieux livre dont je veux célébrer ici le centenaire.

Ce n'est pas une grande œuvre littéraire, mais un simple ouvrage de librairie, qui même ne craint pas de spéculer sur les sentiments pervers des lecteurs friands d'émotions transposées. Il est oublié, et sa puissance de suggestion est évaporée. Il n'en est pas moins caractéristique de son temps, peut-être même plus qu'un chef-d'œuvre, lequel continue sa vie active au cours des générations diverses qui le modifient. Puis il est amusant, maintenant, d'avoir été si terrible à son apparition, et nous allons voir comment il peut prendre ces deux aspects contradictoires. Enfin, il donnera texte à quelques réflexions qui me semblent devoir nous toucher tout autant que nos aïeux en habit à schall avec pantalon de coutil, que nos aïeules en witzchoura de velours épinglé garni de chinchilla ou en robe de percale, spencer de gros de Naples et cabriolet de crêpe orné de jacinthes.

Le livre, en deux volumes, a paru, à la date de 1820, chez Mme veuve Lepetit, libraire, rue Hautefeuille, n° 30. Son titre : *Les Ombres Sanglantes*. Son sous-titre : *Galerie funèbre de prodiges, événements merveilleux, apparitions nocturnes, songes épouvantables, délits mystérieux, phénomènes terribles, forfaits historiques, cadavres mobiles, têtes ensanglantées et animées, vengeances atroces, et combinaisons du crime puisés dans des sources réelles. Recueil propre à causer les fortes émotions de la terreur* (1).

Quel programme pour personnes sensibles ! Mais comment le remplit-il ?

(1) Remy de Gourmont, qui connaissait tout, a signalé ces *Ombres Sanglantes* au tome II des *Promenades Littéraires*, p. 115, à propos des *Maîtres de Balzac*.

L'auteur reste anonyme sur la couverture. Modestie ou prudence ? Il pourrait le rester à jamais, encore qu'il témoigne d'un certain orgueil de son ouvrage dans une préface dont nous allons analyser les thèmes fort importants. Cependant, sur mon exemplaire, à la page de garde, j'ai relevé une annotation au crayon, d'une écriture vraisemblablement contemporaine, qui m'a indiqué son nom. Il s'appelle J.-C. Cuisin. Cela vous en dit plus ?

Il mérite peut-être mieux. La liste bibliographique de ses ouvrages le montre témoin constant et reporter fécond de la vie populaire parisienne sous la Révolution, l'Empire, la Restauration, et fait de lui un imitateur et un continuateur de Rétif de la Bretonne. Lisez plutôt : *Les Bains de Paris*, *Bonaparte ou l'homme du destin*, *les Cabarets de Paris*, *les Duels*, *Suicides et Amours du Bois de Boulogne*, *Les Femmes entretenues dévoilées*, *les Mutinées gaillardes, curieuses et amusantes du Palais-Royal*, *les Nymphes du Palais-Royal*, *le Peintre des coulisses*, *Salons et mansardes*, *la Vie de garçon dans les hôtels garnis de la Capitale*. Tout cela évoque agréablement à la fois l'époque et la manière de la décrire. Peut-être devrait-on ressusciter Cuisin au moins comme badaud de Paris.

Pour ce qui est du romancier, les *Ombres Galantes* ont des répondants, à faire frémir sur la foi du titre, dans l'œuvre de Cuisin : *Clémentine orpheline*, *le Bâtard de Lovelace*, *les Fantômes nocturnes*, *les Perfidies assassines*, *l'Empoisonneuse contumace*. Elles ne dépareraient donc pas la collection. C'est bien de la même littérature, d'ailleurs nombreuse en ce temps, littérature d'horreur, un peu commerciale, qui a son public et sa vogue hypocrite. Saurait-on, en effet, absolument avouer la raison intime de s'y complaire ? Sur cet amas de vices on plantera le paratonnerre de la vertu. Auteur et lecteurs sont à l'unisson.

Aussi y a-t-il aux *Ombres Sanglantes* une préface qui est un plaidoyer remarquable. Nos petits maîtres du Grand-Guignol y pourraient puiser des défenses de leurs pièces

avant d'aller chercher dans les nouvelles elles-mêmes des sujets qu'ils ont déjà trouvés.

D'autant que cette préface fait naître la plupart de ses arguments de la considération du théâtre tragique. L'auteur en appelle à Crébillon, Corneille et Ducis. On remarquera la place de Corneille en ce trio. Il ne faut pas oublier non plus que Shakespeare est un terroriste. Le bon Ducis édulcore sans doute, mais pas au point qu'à la première représentation de sa traduction d'*Othello* l'assemblée ne se soit levée, poussant un cri unanime, « comme si le poignard dont Othello venait de frapper son amante était entré dans tous les cœurs ». Et Cuisin d'opposer un tel pathétique violent et virulent aux « frivolités puériles de nos très petits théâtres, niaiseries de pensionnat de nos romans et de nos pièces à l'eau-rose ».

Quel est le plus bienfaisant des deux spectacles ? Notre préfacier, bon apôtre, n'hésite pas à soutenir que si le spectateur est « avide des vrais spectacles de l'âme », il doit rechercher, au lieu de s'affadir l'esprit comme il le ferait aux turlupinades, une émotion forte, laquelle servira de diapason, de critérium, et dont on devra accroître progressivement la dose. C'est l'antidote par le poison même dont on se sature. Avec conviction enthousiaste il cite le plus bel exemple : la tragédie de *Gabrielle de Vergy*. Il triomphe d'avoir à écrire : « Beaucoup de femmes se sont évanouies dans leurs loges et des hommes mêmes eurent peine à soutenir ce spectacle ». — Que désirez-vous de plus, je vous le demande, ô habitués du Grand-Guignol ? — Il est vrai que les vers qu'il cite n'obtiendront plus du tout cet effet :

> C'est vous, mon père ? Eh bien, contemplez mes malheurs,
> Ce sang, ce cœur, ces morts, cet appareil d'horreurs...

Ainsi est amorcé le geste par lequel Gabrielle de Vergy porte à ses lèvres la coupe qui contient le cœur ensanglanté de son amant :

Ciel ! un cœur tout sanglant ! ô noirceur effroyable !
Cher amant, le voilà sous mes yeux éperdus...
Ce cœur auprès du mien semble se ranimer ;
Dans ce vase odieux je vois ton sang fumer.

Crier au burlesque serait contrarier la cure avouable et le plaisir inavouable. N'ayez pas de mauvaise volonté contre cette terreur imposée dont vous jouissez. Tout cela est pour votre bien. Je ne dis pas assez, si j'écoute Cuisin. C'est pour votre mieux. La formule qu'il emploie est surprenante :

On grandit à vue d'œil dans son esprit exalté, rejetant loin de soi toutes les habitudes vulgaires et bourgeoises.

C'est déjà une façon de méthode nietzschéenne qui a quelque allure, il faut le reconnaître.

Mais il y a d'autres raisons de se plaire à la littérature d'horreur. L'avisé auteur n'aurait garde de ne pas s'adresser à un public de tous les publics. Après l'argument pour les nietzschéens instinctivement précurseurs, voici celui pour les gens de bon sens réaliste et pratique : « C'est se prémunir d'avance contre l'adversité que de se familiariser avec son image et se complaire dans ses tableaux rembrunis. » Argument de tout siècle, et qui serait bon pour nos contemporains, bien que je doute que s'ils montent au Grand-Guignol ce soit afin de s'endurcir contre les traquenards de leur destinée, futurs et terrifiants. Mais ils le pourraient, et ce n'est pas la faute des auteurs s'ils ne le font. D'ailleurs ces auteurs devraient dire à leur décharge que s'ils prêchaient la vertu avec autant de conviction qu'ils font du vice, ils n'auraient aucune action, puisque, vraisemblablement, sans écouteurs. Le public, alléché par l'odeur, y trouve une leçon, et le bienfait, comme réflexe, d'une cuirasse contre la sensibilité de l'être. Avis aux dispensateurs du prix Monthyon.

D'ailleurs Cuisin ne tarde pas à prendre le ton d'une communication à l'Académie des Sciences morales et politiques :

On ne contestera jamais que la mollesse des idées, les usages efféminés du luxe et la futilité des compositions littéraires influent d'une manière très préjudiciable sur le génie d'un peuple (1).

Je ne sais jusqu'à quel point Taine esthéticien y eût souscrit. Mais, de fait, la déclaration proclame la moralité et le patriotisme de l'orateur. Il faut donc s'incliner devant les paroles, pour les paroles, même si l'on demeure sceptique sur l'auteur. C'est un cas assez ordinaire.

Une autre accusation, qui d'ailleurs affaiblirait sa culpabilité morale, serait qu'on le soupçonnât d'avoir plagié Anne Radcliffe, auteur à la mode. Eh bien, oui, et il est son émule. Il a pour elle la plus grande admiration. Il la prend à témoin de la moralité et de l'utilité des *Ombres Sanglantes*.

Lit-on encore *La Forêt ou l'abbaye de Saint-Clair*, *l'Italien et le Confessionnal des Pénitents noirs*, *Julia ou les Souterrains du château de Mazzini*, *les Mystères du château d'Udolphe*, *les Visions du château des Pyrénées* ? Oui, sans doute, en quelque cabinet de lecture sombre au chevet d'une cathédrale de province. Cela entretient une sorte de peur continue par quoi la vie est cernée quotidiennement dans les âmes candides et rancies des vieilles filles, et qui justifie leur timidité devant chaque chose. C'est un Edgar Poe pour demoiselles séchées. Ainsi Anne Radcliffe continue son rôle de romancière qui a deviné l'emprise de la terreur sur le lecteur. Elle en fait l'élément principal de l'action. Elle en imprègne chacun des acteurs, chaque détail de l'intrigue. Elle renforce de surnaturel, de magie au besoin. Elle a un art tout particulier, au milieu de tout ce merveilleux qui vous ferait douter de vous-même, de surprendre par un dénouement, clair, simple, logique, terre à terre. Ce n'est pas d'une sotte. Et il y a sur elle une lé-

(1) Le marquis de Sade, dans *Juliette*, dit : « Je voudrais en France de semblables jeux, on n'entretient l'énergie d'une nation que par des spectacles de sang ». Se souvenir aussi du dialogue de Lucien, *Anacharsis ou les Gymnases*, où il y a une si plaisante discussion à propos des lois de cruauté et de torture imposées par Lycurgue aux Spartiates.

gende charmante dont je regrette fort qu'on ait prouvé l'erreur. En plein succès elle interrompit net sa production. L'imagination populaire s'émut du silence de sa copieuse et prestigieuse conteuse favorite. Le bruit courut que, prise à la réalité de ses romans terrifiants, elle était devenue folle. Cette sorte de réaction d'une œuvre sur son auteur est exceptionnelle, mais non sans exemples fameux. Il y a un peu de cela dans le cas de Jules de Goncourt, et plus encore dans celui de Guy de Maupassant, et tout à fait dans l'étonnante aventure cérébrale de Frédéric Nietzsche. Peut-être aussi dans l'émouvante vie sensuelle, littéraire et enfermée du marquis de Sade. Mais que ce soit la rumeur vulgaire qui, de soi-même, imagine ce dénouement d'une vie d'artiste comme conséquence possible non absurde, cela valait qu'Anne Radcliffe y conformât sa vie. Là-dessus le peuple avait raison, et non l'écrivain qui demeura en réalité, on en a les preuves, avec tout son sens d'esprit rassis.

Il y a donc dans les *Ombres Sanglantes* l'influence reconnue d'Anne Radcliffe, comme d'ailleurs dans la plupart des œuvres de ce genre, qui sont fort nombreuses à cette époque. Cuisin le reconnaît avec d'autant plus d'empressement que cela couvre la marchandise.

Cependant le recueil n'est pas la pâle ou ingénieuse imitation de la romancière à la mode persistante, car il a un autre ragoût que la préface s'abstient de dénoncer : l'influence de Sade. Le chapitre est scabreux, l'auteur s'esquive, il se contentera de poivrer de sadisme sans l'annoncer, on s'en apercevra dans le livre même au moment où, engagé, on ne s'y refusera plus.

Donc, satisfait de sa préface diplomatique, ayant pris toutes précautions, ayant posé des questions d'ordre moral et artistique, il exulte, s'épanouit et lance le grand appel à son livre : « Que le lecteur avide de sensations fortes nous suive donc à la lueur de nos torches noirâtres dans ses sinuosités perfides, dans ces catacombes infernales ». Il ne

cache point qu'aux lecteurs il préfère les lectrices, plus sensibles, d'avance timorées, en lesquelles il semble plus assuré d'inoculer la peur. Aussi espère-t-il parvenir « à clouer une femme sur sa chaise au point qu'elle n'ose plus tourner la tête d'aucun côté sans craindre de rencontrer une griffe infernale ou de voir un œil enflammé s'avançant sur elle pour la réduire en poudre ». « L'esprit pétrifié, elle apercevra vingt poignards levés sur elle, des membres palpitants sur le parquet, des taches de sang sur son oreiller, et son lit se transformer en un affreux échafaud. » Et voici le cri de conclusion, hardi et implacable :

Répandons dans l'âme de nos lecteurs titillés d'effroi ces doux frémissements de la terreur qui sont les délices des âmes fortes.

Rien de plus franc, libre, cynique. Par conséquent nous devrions être convaincus et possédés. Les lectrices de 1820 le furent-elles, et jusqu'à quel point ? Voilà ce que nous ne pouvons guère savoir et ce ne serait pas autrement intéressant pour nous qui sommes et devons rester les gens de maintenant. Mais ce que nous savons bien, c'est l'aspect comique et ironique que prend pour nous un livre de ce style. Or, cet aspect-là n'est rendu sensible que par le temps qui démode et donnera à rire, dans cent ans, de nos actes de terreur, lesquels ne font point du tout rire les spectateurs de chaque soir au Grand-Guignol. Cela incite à penser, à nuancer ses jugements, à pratiquer le scepticisme de ses opinions et de celles des autres. De là naît la tolérance intelligente dont on ne saurait taire la leçon, en passant.

Ce rire devant le démodé est-il la justice même ? Je ne le pense pas. Dans ces *Ombres Sanglantes* il y a un bel encombrement d'accessoires d'époque, et l'on n'y peut s'évader de la date comme on peut le faire dans les rares et éminents chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Cela porte à une gaieté puérile, superficielle, parfois méchante. Tenons notre sérieux, car il y eut, devant les personnages romanesques de ce médiocre livre, des êtres de notre espèce

qui pâlirent, pleurèrent, se pâmèrent. Ces gens nous valaient. Ne sont-ils pas plus touchants que ridicules, même maintenant ? Gardons-nous, pour leur mémoire, et pour la nôtre chez nos neveux et arrière-neveux, d'une trop péremptoire moquerie.

Est-ce à dire que la lecture des *Ombres Sanglantes* doive et puisse causer les mêmes effets qu'en 1820 ? Non, malgré les transpositions faciles avec les pièces de même acabit qui nous sont contemporaines. La faute en est au livre même, qui est vide de toute humanité, sans guère d'accent. L'attrait éphémère seul put toucher, retenir, imprégner, illusionner. C'est fané, irrémédiablement. Cette compilation effroyable de crimes successifs à péripéties sanglantes a perdu tout pouvoir. C'est la rançon de l'opération commerciale que fut le livre assurément.

L'intérêt de répondre à un goût, à un besoin humain, demeure. Et cela révèle un côté, un revers de l'homme. Aussi est-il dommage que Cuisin n'ait pas eu le génie philosophique et érotique d'un Sade, afin de donner une expression plus vigoureuse à ce livre, au risque d'en faire un livre qui aurait circulé, sous le manteau, de la bibliothèque secrète au secret de la table de nuit.

Si les *Ombres Sanglantes* forment un livre qu'on cache, ce n'est guère que par coquetterie pour le respect humain de son temps. Il n'est point scandaleux absolument. Il cherche seulement à l'être un peu, et même beaucoup, mais pas trop, assez enfin pour irriter le désir qu'on a de le posséder, de le lire subrepticement, d'en ressentir tous les effets. S'il est diabolique et satanique (il y a une nuance, et il a le double aspect), c'est sous vernis hypocrite. Comment ne pas s'y plaire ? Oui, mais aujourd'hui qu'il a perdu le venin, il n'apparaît qu'un livre qui n'a plus, pour ne pas être justement négligé, que l'excès et la naïveté de ses thèmes et de ses mises en scène.

Je serais sans excuse de le rappeler à une vie éphémère, ainsi que je fais, s'il n'apportait un témoignage pittoresque

et sûr de notre goût, perpétuel sous les métamorphoses des modes, pour la littérature qui impose la terreur.

Cette longue analyse de la préface et sa discussion ont permis de bien poser et de détailler la question. Son intérêt dépasse son temps. Elle est sous l'aspect de l'éternité. Tandis que le livre lui-même est commandé et rétréci par le ton du jour. Se serait-il vendu sans cela ? Il en est devenu quasi illisible.

Essayons cependant de faire lever ce défilé d'*Ombres Sanglantes* présenté en onze nouvelles. Les titres ont un charme dont je ne saurais faire grâce :

I. La demeure du parricide ou le triomphe du remords.
II. Les catacombes espagnoles.
III. Niobé ou l'élève de la nature, mœurs parisiennes.
IV. Le boudoir de la volupté assassine.
V. L'infanticide, ou la fausse vertu démasquée.
VI. La femme de cire.
VII. Le faux capucin ou la tête sanglante et mobile.
VIII. Les victimes sanglantes de Bellone.
IX. La bohémienne de Trébizonde.
X. La guérite de la religieuse, ou la vestale prévaricatrice.
XI. Le boucher anglais.

N'est-on point déjà étonné, réjoui, séduit ? Et quelle variété, au moins apparente ! Et combien cela promet d'actions inattendues et de gestes fulgurants ! Quelques-uns font songer au feuilleton. D'autres, et c'est à leur louange actuelle, puisque nous avons l'appétit de ce genre littéraire, font penser au roman d'aventures, lequel, après tout, ne s'est jamais fait faute d'agir sur l'imagination par le sanglant. D'ailleurs, cela confirme, sous l'apparence, la réalité qui est l'emploi des mêmes moyens simples et traditionnels sous des déguisements de costumes, de décors, de lieux. L'exotisme oriental vient aussi à la rescousse.

Ces contes sont donc construits tous avec la même utilisation d'un vieux thème, susceptible de merveilleuses varia-

tions innombrables, grâce à sa complexité dont on tire facilement des interprétations subtiles : l'amour et la mort, en leurs rapports multiples.

En rapprochant, comme ils le font communément, l'amour et la mort, les anciens n'y mirent guère qu'une volupté épicurienne, assez légère. Au moins dans la littérature, car quelques empereurs romains furent célèbres pour une cruauté qui s'inspirait de cette volupté. Il y eut un autre raffinement, un peu spécial, chez les martyrs chrétiens, par leur amour mystique de la souffrance. Au moyen âge la sorcellerie s'en sert pour épouvanter et capter à la faveur de l'épouvante. Enfin Sade vint... et le premier mit la chose en théorie, Car ce fut avant tout un théoricien. L'examen de sa biographie montre qu'il passa la plus grande partie de sa vie emprisonné à Vincennes, à la Bastille (on connaît l'amusante anecdote qui le désigne comme ayant été cause de la prise et de la destruction de cette prison d'Etat, peut-être la moins dure de toutes, mais tout de même une prison), puis fou, plein d'âge et de sa raison, à Charenton, où il devint directeur du théâtre pour ses confrères déclarés aliénés par les sages que nous sommes. Il écrivit quelques-uns de ses ouvrages en des lieux où il ne pouvait point les réaliser. Ce fut un imaginatif. Mais il avait auparavant tenté quelques essais à pleine vie. Son œuvre s'insinua. On en saisit une preuve flagrante dans les *Ombres Sanglantes*.

Une des onze nouvelles est là-dessus très caractéristique. Le futur Faux Capucin, alors riche seigneur blasé, « s'autorisant des paradoxes infâmes d'un livre trop fameux (évidemment *Justine*, ou *Juliette*), ne marche plus désormais vers le temple de Cythère qu'un fer aigu à la main ».Certes, il faut se faire au style, d'abord. Il a dans son logis une chambre ardente : « On y voyait un cercueil entouré de longs cierges ; il y plaçait nue l'actrice déhontée qui avait souscrit au marché. » Il lui ordonnait d'y jouer la comédie tragique de « se débattre avec violence au milieu de sa

tombe artificielle ». Le contraste du blanc et noir « de nudités éblouissantes de leur albâtre et de crêpes funèbres » ne lui suffit bientôt plus, car il y manque « un beau carmin », et voilà notre héros assassin. D'ailleurs il sort bientôt de sa chambre ardente pour devenir le sadique des rues et piquer les passant à l'improviste (1).

Ailleurs c'est un sadisme moral qui se mêle au physique. Le chevalier de Saint-Hilaire, « brillant libertin de la Chaussée d'Antin », enlève sa fille à sa femme pour la faire élever selon la nature, en toute liberté morale, ou amorale, secrètement dans une petite maison du faubourg Saint-Honoré, mystérieuse et truquée. Il a le projet de s'en faire plus tard une maîtresse incestueuse. Il y a des crimes meilleurs à perpétrer lentement. Il déguste d'avance. Des circonstances mélodramatiques l'empêchent de réaliser. La morale peut se prévaloir d'une jeune personne qui, toute élève de la nature qu'elle ait été, devient « un véritable modèle de sagesse et de piété sous les auspices de la religion». Cependant l'auteur ne veut pas nous laisser à l'optimisme vertueux, et il ajoute :

> Si tous les incestueux de la capitale et des provinces étaient condamnés au bannissement, quel vaisseau assez vaste pourrait contenir cette nombreuse émigration ?

Réflexion qui donne à réfléchir sur les mœurs du temps et de tout temps. En quoi, encore, on peut flairer une influence du marquis de Sade chez lequel la théorie de l'inceste est soutenue avec feu, à de nombreuses occasions, et par les arguments les plus effarants, à côté de celui le plus banal et le plus biblique qui soit, à savoir que nous sommes tous issus du mariage des fils d'Adam avec ses filles leurs sœurs.

Les crimes contre la famille sont naturellement les plus graves en cette civilisation sociale basée sur la famille. Mal-

(1) Les journaux de 1819 rapportent que des femmes furent piquées sur le boulevard avec des cannes à dard ou des alènes de cordonnier, et que l'épidémie maniaque s'en répandit en province.

gré Sade et d'autres, l'inceste en est un. Le parricide, un autre, d'autre genre. Cuisin nous le présente par le truchement d'un petit roman d'aventures, en un décor allemand d'une féodalité romantique. Le récit est tramé de l'idée du remords mêlé à la fatalité, laquelle mène inéluctablement un homme vers son crime, dont cependant il repousse la hantise. Il pourrait avoir une grandeur antique. Il n'a qu'un sens anecdotique, avec mise en scène de terreur. Dès le début on veut inspirer cette terreur. On nous met en train par une description complaisante du supplice des parricides dans l'antiquité. Celui qu'ordonna Romulus : « on punira le coupable en le jetant vivant à la mer dans un sac de cuir avec un perroquet et un singe », paraît doux au prix de celui de Cambyse :

Le criminel enchaîné dans un cachot portait, attaché sur ses épaules, le cadavre de sa victime, de manière à ce que son visage livide touchât et regardât le sien, la putréfaction s'inoculait insensiblement du mort au condamné, qu'on nourrissait d'ailleurs avec le plus grand soin, et l'un et l'autre finissait par tomber en pourriture, sous la quantité prodigieuse de vers qui les rongeaient. Le parricide, par une espèce de loi du talion, se voyait à son tour déchirer les entrailles par celui même qu'il avait assassiné.

Trois pages suivent, insistant sur les conséquences matérielles de cette agonie lente et affreuse. Voilà le lecteur bien secoué, donc bien préparé à l'historiette même dont l'auteur va nous rendre témoins. Et l'aventure de se dérouler banale, amoureuse : volonté paternelle en lutte avec celle filiale, jeune héroïque blonde pieuse et tendre, rivale brune et sauvage, etc. Au moment pathétique et odieux, quand le fils tue le père, « le ciel en courroux marque sa réprobation en faisant tomber le tonnerre dans l'appartement » (1). Vous n'êtes pas évanouies, ô Amélie, ô Elisabeth ?.

(1) Notre confrère, M. de la Fouchardière, dans son *Hors d'œuvre* du 24 juin 1920, a marqué la corrélation naturelle entre le crime et l'orage sous la tension atmosphérique qui provoque à ce moment même les animaux aux gestes brutaux et insensés. Par suite, le tonnerre romantique et romanesque coïnciderait avec l'observation scientifique.

Une autre façon de sadisme, mitigé, qui a survécu aux *Ombres Sanglantes*, et qui demeure sournois et tentant chez certains spectateurs, c'est le combat de boxe. Nous en avons dans ce livre une truculente description, très vivement colorée, haletante. On croirait voir une suite de gravures anglaises.

Le théâtre de Drury Lane, disposé un matin avec le plus grand luxe à cet effet, les personnages les plus considérables de Londres s'y rendirent pour y être témoins de la lutte la plus étonnante qui ait jamais fixé les regards de la capitale. Les femmes n'y furent pas admises, la nudité complète des combattants ne permettait pas cette inconvenance.

L'un est un athlète écossais velu comme un ours, mais l'autre, Bristol, est moins effrayant :

Sa taille est colossale ; le jeu, l'insertion de ses muscles, la force élastique de ses jarrets, de ses reins charnus, de ses larges épaules, donnent la plus haute idée de ses facultés physiques, mais la beauté participe autant que la force à l'élégance de sa constitution.

La lectrice Amélie-Elisabeth est sensible. Bientôt elle fera mine de répugnance. Avant le combat on apporte sur le théâtre un repas assez étrange auquel les athlètes font honneur :

Quantité de viandes de boucherie crues, animaux vivants tels que moutons, chiens, dogues très gros, deux loups affreux achetés à la ménagerie, et une douzaine de flacons de rhum.

Après avoir dévoré sept à huit livres de viande sanglante, ils s'emparent des animaux : « Tandis qu'ils les tenaient étranglés dans leurs poignets de fer, ils s'amusèrent en souriant à leur briser le crâne de leurs propres dents et à en humer la cervelle dégouttante ». Georges Carpentier, je l'en loue, n'en saurait faire autant.

L'Ecossais se plaît particulièrement à arracher les entrailles du loup dont il tenait les pattes très écartées et à considérer les contorsions douloureuses de l'animal.

Puis c'est le combat mi-lutte, mi-boxe, où il y a des détails précis qui nous intéressent aujourd'hui encore par comparaison avec nos comptes rendus :

Feintes, ruses de mouvement, pugilat adroit et vif, tentatives simulées et retraites promptes du corps... les coups sont portés, et quelquefois reçus, il est vrai, mais la prudence et l'étude des efforts en atténue l'impétuosité... leur sueur ruisselle déjà avec leur sang.

Je préfère toutefois le magnifique roman de Léon Cladel : *Ompdrailles dit le Tombeau des Lutteurs*, et le vivant roman de M. Charles-Henry Hirsch, *Petit-Louis boxeur.*

Bristol, le vaincu, l'élégant, devient brigand et, pour exercer mieux le métier, s'établit boucher dans un village proche d'une forêt qui sera propice à ses exploits. Il engage comme garçons de boucherie d'autres brigands. Il dresse les embuscades les plus sûres. Il y a l'assassinat très terrifiant d'une milady Herwott, de sa fille miss Clarisse, de leur suite d'équipage. Bristol assassine lui-même. Il s'aperçoit — attendiez-vous, ou non, ce détail ? — que cette Clarisse est fort belle. Il voudrait la réveiller d'entre les morts. Il viole son cadavre chaud. Excusez-moi, c'est dit autrement : « Le monstre eut la barbarie d'épouser la mort dans ses horribles étreintes, et si l'âme de Clarisse monta vierge vers les cieux, sa dépouille fut souillée des morsures du plus affreux des reptiles. » Que vous importe la suite ? La condamnation de Bristol et de ses acolytes, grâce à une petite fille qui a tout entendu et qui révèle tout, après avoir, fort à propos pour sa vie, feint le sommeil de l'innocence. C'est le petit Poucet chez Anne Radcliffe.

Il y a une autre expression de sadisme, qui, en mémoire fraîche en 1820, ne peut pas non plus être oubliée en 1920 : celui de la guerre, des soldats en guerre. Nous sommes ici à un chapitre qui n'a point perdu de sa vérité, ni de son acuité, et qui a su la renouveler il y a six ans. Des rapports officiels en témoignent. Et *Nach Paris*, l'angoissante œuvre de M. Louis Dumur, n'y contredit pas.

Certes, l'auteur des *Ombres Sanglantes* veut, avant tout, et il le déclare hautement, donner l'horreur de la guerre par le rappel intense de ses horreurs. Si à leur description il met quelque complaisance, n'oublions pas que c'est dans un recueil fait pour causer les fortes émotions de la terreur. Ainsi morale philosophique et désir d'épouvanter se renforcent. Cela peut mener loin.

Les guerres d'Espagne sont toutes chaudes, et non point finies :

Sous les décombres de ce couvent est le crâne d'un dragon encore enveloppé des débris rouillés de son casque. Dans ce sillon le cultivateur heurte la carabine d'un intrépide voltigeur. Sur les rives du Tormes desséché on entrevoit dans la vase des mors, des selles, des squelettes de chevaux et d'hommes, des cuirassiers dont l'armure indique le régiment et la gloire.

Je sais bien à quoi vous pensez, ce à quoi il faut toujours penser pour parer l'attaque de cette peste belliqueuse, s'il est dans les moyens humains d'en guérir l'humanité.

Les premières hostilités jalonnèrent les routes de cadavres et de membres ensanglantés qui, liés aux branchages des arbres, n'annonçaient que trop au voyageur épouvanté qu'il était déjà sur la terre du carnage. En effet, à chaque pas, son cheval effrayé repoussait dans la fange des crânes, des chevelures souillées de boue et de sang, des troncs défigurés qu'un fer impudique avait privés de leur sexe.

Et voici le massacre des vivants avec cruauté spontanée et réfléchie :

Dona Raphaela, dépouillée de ses plus secrets vêtements, devenue le plastron d'une luxure soldatesque, expire sous le nombre de ses meurtriers... En quelques minutes ces catacombes infernales deviennent une morgue horrible, et des chairs encore palpitantes ne perdent entièrement leur vie physique, machinale, que sur la glace des anciens ossements qui leur servent de sépulture... Les chevaux qui traînaient cette même pièce, tués à ce bivouac par le boulet, ont mêlé l'écume de leur sang au sang des artilleurs. Dans cet amas de chairs mortes et boueuses les dents

d'un cheval sont imprimées sur la figure d'un cadavre ; et l'un et l'autre, bouche à bouche, dans une lente agonie, se sont renvoyés les dernières angoisses de leur mort... L'incendie de vingt maisons éclaire la marche désespérée de cent filles échevelées ; l'or, les vêtements, les liqueurs, les comestibles répandus dans les rues ne laissent plus aucune espérance d'arrêter le torrent de pillage.

D'où cette conclusion qui a une grandeur fataliste et une vérité amère : « Ce n'est que de la lassitude du crime qu'il faut attendre désormais quelque répit ».

L'auteur ne s'en tient pas là. Il a plus d'ambition humanitaire, notamment dans *les Victimes sanglantes de Bellone, ou la mort glorieuse du Prince Poniatovski*. Il enfle la voix, prend de l'éloquence, et compose un tableau général de la guerre, rhétorique qui n'a que trop d'appui réel. Il se classe lui-même philosophe observateur et peintre philanthrope. « Les Maréchaux, toujours calmes et froids au milieu de ce vaste incendie, président à l'ordonnance de la mort avec un flegme imperturbable. » Cent détails atroces et précis encadrent cette silhouette de tableau à destination de la galerie des batailles à Versailles.

L'histoire ira plus loin encore, et, voulant préserver les générations futures de tant d'excès, elle leur dira que des peuples civilisés furent anthropophages et prirent pour aliments des objets sacrés que la pudeur même ne permet pas d'indiquer.

J'avoue ne pas comprendre. Je soupçonne qu'on retombe dans le pur sadisme. C'est la chute lourde, fâcheuse, sale. Par là l'excès risque de nuire à la réalité. La réalité suffit, nous l'éprouvâmes.

Autre sujet. Par quoi les *Ombres Sanglantes* sont bien de leur temps, et plus exclusivement de ce temps-là, c'est la mise en jeu des enchantements, de la magie, des apparitions, des revenants, des trappes, des figures de cire, des vapeurs bitumineuses, du sopha mécanique à ressorts destinés à torturer. Magasin d'accessoires et de comparses ayant

déjà servi chez Radcliffe, mais repeints et rafistolés à la mode d'alors. On y mêle les éléments naturels en fureur. Sauce destinée à accroître la terreur de l'action même, qui est cependant déjà atroce et compliquée. Tout doit concourir au même effet de faire pâmer la lectrice sensible qui y éprouvera une joie aiguë, étrange, perverse. On agit sur tous les sens comme sur l'esprit. C'est un sadisme de la peur pour la peur.

En voulez-vous quelques exemples ? Voici un fantôme chargé de draperies couvertes de larmes de sang. Voici des barreaux d'où s'échappent de vives étincelles qui viennent comme des feux follets pétiller jusque sous vos yeux. La *Femme de Cire* est une nouvelle spécialement fertile en ce genre, annonçant Hoffmann et Poe. Elle est magique, avant tout. Le héros, Domparelli, beau comme Satan, possède des talismans redoutables pour autrui. Il est le maître des femmes à son goût. Il les enlève, puis les amène dans son hôtel machiné.

Sous les voûtes existait un caveau impénétrable aux rayons du jour. Domparelli l'orna lui-même, y transporta tout ce que le luxe a de plus exquis en meubles et en somptuosités de toute nature, y établit des bains, berceaux embaumés de voluptés et de délices. Ayant fait faire dans un de ses appartements une trappe à bascule, il attirait la victime sur cette trappe, et, comme dans une balançoire insensible, elle se trouvait descendue au milieu d'un réduit enchanteur, éclairé de mille bougies. Les cris, la résistance, les lamentations devenaient inutiles... Son plaisir meurtrier était de plonger dans un bain de lait ses innocentes victimes et, d'un coup de poignard, de faire ruisseler, sur cette nappe éclatante de blancheur, des ruisseaux de pourpre et de sang.

Que vous faut-il de plus, ô Elisabeth-Amélie, pour trembler et mourir, de peur qu'il ne vous en arrive autant ? Une femme parut, intelligente et fine, la comtesse de Gardini. Elle déjoue les conjurations au moyen d'une statue de cire, si fidèle à sa ressemblance, qu'il poignarde l'effigie et non la personne. Cri de triomphe de la comtesse. Mais Dompa-

relli a plus d'un tour et jette une boîte préparée qui éclate. A la faveur de cette bombe et du tumulte il se sauve, et continue ailleurs ses exploits, jusqu'au jour où il est enfin pris, exécuté et exposé publiquement au pilori.

Un héros de même acabit, à vie double, d'aspect engageant et sympathique, de beauté séduisante, Dourlinski, joue les seigneurs à la cour de Russie, étant un brigand qui détrousse et tue les voyageurs attardés. Il offre les bijoux, les cachemires, les parfums volés, à sa femme Elvire, innocente, et craintive, et soupçonneuse. Tout, dans le château, est douteux. On sent peu à peu l'étau de la peur se fermer sur Elvire, et c'est avec un art qui n'a pas perdu tout son effet. Un incident commence la révélation, qui sera sa condamnation. Ainsi, la femme de Barbe-Bleue — car les contes de tous genres ont le même fonds commun, et il n'y a point tant de situations dramatiques et romanesques !

Elle avait fait apporter de Moscou une harpe aérienne qu'elle était dans l'usage de poser le soir dans le corridor de l'ouest, afin que, suivent l'usage, l'air la fît vibrer d'une douce mélodie. Voyant la neige tomber à flocons elle jugea devoir rentrer cette harpe, elle ouvrit la fenêtre, et, s'avançant vers l'instrument suspendu, elle se disposait à la prendre dans ses bras... Mais quels furent sa soudaine horreur, son mortel effroi, lorsque, jetant les yeux en l'air, elle entrevit à travers une pluie de neige deux cadavres mutilés que des poulies enlevaient, par secousses, jusqu'à un des guichets d'une des tourelles du château.

Affolée, on le serait à moins, la princesse lâche la harpe et hurle à la mort. Où fuir ? Avec sa camériste elle erre dans le château. Soudain...

Deux bougies allumées, qui se trouvaient placées devant la glace de la cheminée, pâlirent insensiblement comme par l'effet d'une puissance invisible, et les dernières lueurs bleues et pourpres qu'elles jetèrent semblèrent dire un adieu de mort aux deux infortunées captives. Ces prestiges incroyables s'étaient à peine produits que la glace vint à réfléchir une tête de mort enflammée.

Ajoutez des fantômes couverts de longues draperies blan-

ches qui cernent Elvire. Tremblez, gémissez. Rejointe par Dourlinski, elle est emprisonnée dans un boudoir magique pour y attendre l'heure de l'homicide lascivité. Mais respirez. Elle peut s'évader, grâce à un chevalier ami d'enfance qui retrouve juste à temps sa trace, encore comme dans Barbe-Bleue.

Enfin, un autre élément entre dans la composition de ces *Ombres Sanglantes*, c'est l'orientalisme, et par là elles sont aussi d'époque.

La *Bohémienne de Trébizonde* est l'histoire assez curieuse et assez voluptueuse de Talmir, belle comme le jour et charme de tous les yeux, qui, vendue vierge garantie par ses parents à un cadi d'Andrinople, n'acquiesce point au marché et veut se réserver à l'amour non mercantile. Elle s'enfuit le jour même où elle devrait céder, et à l'heure même de la fête préparée en son honneur. Elle voyage éperdument, mais a le mal du pays et veut rentrer à Trébizonde sous un faux aspect. Or, le cadi s'est juré de la retrouver et de la reprendre. Des indiscrétions lui indiquent la piste. Nous voilà dans l'aventure. Il la rejoint, tombe à ses pieds. Elle profite de la posture pour lui couper la tête afin d'être bien sûre de la liberté, désormais.

La tête encore dégouttante de sang fut mise dans un bocal, mais, par un prodige inconcevable, elle devint un talisman pour qui la possédait, en lui accordant le don de l'art de la nécromancie. A peine Talmir eut-elle serré cette tête dans ses coffres qu'elle vit se dérouler devant ses yeux étonnés le tableau de l'immense avenir.

L'on imagine volontiers tel conte conté par Voltaire, avec malice. Cuisin préfère l'émotion, mais il a une force fausse et artificielle. Le sujet valait mieux. C'est la marche à la fatalité, malgré tous les efforts de l'héroïne pour substituer d'autres péripéties à celles prédites chaque fois par la tête prophétesse. Il y a d'ailleurs des détails pittoresques impressionnants et originaux. Elle voudrait alors se débarrasser de la tête qui ne cesse de lui prédire chaque jour tout le restant de sa vie, et cette prédiction est aussitôt confir-

mée par ce qui arrive le jour même. Et elle ne peut. L'atrocité de la situation est à la fois morale et physique. Tout se passera donc comme la tête inexorable l'annonce, malgré les petites ruses de Talmir qui veut ruser avec le sort ; espionne dans l'armée hongroise, où elle est fortunée puis infortunée cantinière, elle meurt pendue.

§

Les aspects de ces *Ombres Sanglantes* sont donc divers, heurtés, bizarres, non dénués de charme peut-être. L'horreur en est éventée, et le style rococo y contribue. Manions-les comme une curiosité de l'époque qui n'est point sans analogie avec le même genre de curiosité à d'autres époques. Ainsi l'on constate que les mêmes ressorts agitent le répertoire de nos théâtres d'horreur, mais selon des mécanismes qui nous semblent le plus convaincants, parce que nous n'en voyons pas l'artifice, parce que nous en subissons le trait qui est à notre mode.

Tel est ce document peu connu, qui m'apparaît intéresser l'histoire de la littérature d'horreur, laquelle s'est beaucoup développée à travers le XIXe siècle. Par lui on saisit un instant où cette littérature est vulgarisée, où le sadisme se répand hors de Sade, s'atténue et perd sa virulence, où certains instincts de voluptés sont raffinés singulièrement et déviés.

Plus tard, l'horreur deviendra plus psychique, par exemple avec Baudelaire traducteur de Poe. Quant à ce que nous en faisons maintenant, c'est sans doute, nous l'avons assez marqué, la petite pièce, brutale, exaspérante, grosse, faisant trembler à coups plus ou moins encaissés, au risque des blessures. Mais, c'est aussi le conte étrange qui a sa beauté, sa valeur morale... Kipling, Wells, Morrow... écrivains qui ne sont pas Français, d'ailleurs. Cependant toute l'œuvre d'un grand écrivain qui, lui, fut Français, et dont il me semble que nous abandonnons trop la mémoire, en subit le sceau, splendidement et purement, celle de Marcel Schwob.

LEGRAND-CHABRIER.

VOYAGE AU MONDE A L'ENVERS [1]

—

CHAPITRE XII

Le Monde à l'Envers me réserve, j'en suis certain, encore bien des étonnements. En épuiserai-je jamais les surprises? La journée d'hier a été particulièrement féconde en imprévu... Je me suis rendu chez un ami qui poursuit avec une charmante jeune femme une période de « tentative ». Quand je pénétrai chez lui, il m'informa que sa compagne, partie depuis deux jours à la campagne avec un autre amant d'« essai », devait revenir le jour même et qu'elle serait ravie de me rencontrer, si je voulais l'attendre. Pendant que nous devisions en attendant l'heure de ce retour de Cythère, une petite voix fraîche et gamine dévala l'escalier. Un garçon de sept ou huit ans, hardi et bien musclé, vint se planter devant nous.

— D'où viens-tu, Obra? demanda mon ami.

— Des bains, répondit sans hésiter le jeune Obra.

— Tu mens bien et avec aplomb, reprit le père d'une voix satisfaite et louangeuse qui me surprit. Tu as encore à ta tunique des brindilles de chêne. Tu as déniché de jeunes bouvreuils.

Obra éclata de rire.

— Tiens, fit le père, pour te récompenser de si bien mentir, tu peux te régaler de ce bol de miel.

On conçoit que cet épisode inattendu et cette surprenante méthode d'éducation prirent soudain une place de choix au

(1) Voy. *Mercure de France*, n°s 535 et 536.

milieu de l'accumulation d'ahurissements qui constituaient mon atmosphère quotidienne. Comme j'avais déjà assisté à quelques scènes de ce genre, je profitai de l'occasion pour déclancher une explication.

— Huit siècles d'une civilisation qui n'a eu d'autre but que de purifier l'âme et la vie, dit mon ami, modèle de sa puissante empreinte le cœur de l'immense majorité de nos enfants. Chez quelques-uns, pourtant, chez mon fils, par exemple, ressurgit la sève plus forte des temps de barbarie. Logiques avec nous-mêmes, nous ne voulons ni combattre, ni déformer la nature de ces êtres d'exception ; nous l'acceptons telle qu'elle est ; nous la cultivons même. Mais quand elle a atteint, grâce à nos soins, son plein développement, nous envoyons ces sujets spéciaux à la « Maudite », dans le milieu où ils trouveront le mieux l'emploi de leur caractère et de leur éducation. Ainsi, l'enfant rusé et dissimulateur y devient un excellent diplomate. Celui qui a des dispositions, pieusement entretenues, pour les larcins et les friponneries y fait carrière de financier. Tel autre, hâbleur, menteur, bavard, y obtient tous les honneurs politiques. Les jeunes gens que nous expédions dans cette cité y réussissent invariablement mieux que ceux qui y sont nés, parce qu'on a ouvertement favorisé et cultivé leurs dispositions naturelles, tandis qu'hypocritement on a simulé de refréner les penchants des jeunes indigènes, tout en leur offrant des exemples quotidiens qui contredisent absolument les leçons sans conviction qu'ils reçoivent.

Je commençais à comprendre confusément ce qu'était cette « Maudite », qui revenait si souvent, et entourée de tant de mépris et de terreur, dans les conversations et les préoccupations des habitants du Monde à l'Envers. Cette ville, là-bas à l'horizon, ces murs, ces maisons, ces palais que j'avais entrevus, dans ma marche nocturne, quand le paysan me guidait pour la première fois vers la Cité des Dômes... Mais aussi bien, en ce moment, n'était-ce pas ce qui sollicitait ma pensée. En un instant, en écoutant la

leçon de morale que mon ami venait de donner si étrangement à son fils, passèrent devant mes yeux les jours de ma sévère enfance, les punitions subies pour des mensonges véniels, les taloches reçues pour de puérils larcins et toute la morale traditionnelle qu'on m'avait jadis inculquée, mais que j'avais si continuellement violée, et pour ainsi dire malgré moi, au cours de ma vie, parce qu'elle est mal adaptée à la réalité. La vérité, l'honnêteté, la loyauté, accommodées au goût de chaque jour et au besoin de chaque cause, tout ce que j'admirais encore, par habitude plus que par conviction, laissa échapper au fond de mon souvenir comme le sifflement d'une baudruche qu'on pique d'une épingle et qui se dégonfle.

J'avais besoin de mettre de l'ordre dans mes idées de plus en plus chaotiques, de comprendre... je me parlais à moi-même, tout haut, dans une sorte de somnambulisme extra-lucide. Je philosophais sur ce dernier incident.

— Comment, là-bas, d'où je viens, on lutte tant et si durement pour conduire nos enfants vers un idéal moral qui, en réalité, n'est qu'un exercice pour la jeunesse ! On redresse avec tant d'âpreté ce que la nature a mêlé de mauvais, selon notre avis suspect, aux fibres de leur cœur, quand elle les a comblés à pleines mains de sa luxuriance ! On les façonne pour une prétendue vérité, pour une pseudo-justice, qui ne sont au fond que les sauvegardes de la société inventées par la société elle-même. Cette éducation est, le plus souvent, vaine, je le reconnais, — mais on escompte du moins inlassablement ses effets. Sans sincérité, on continue à proposer à la jeunesse, comme articles de foi, ces grands mots et ces grandes règles auxquels les parents ni les éducateurs ne croient pas profondément eux-mêmes. On lui enseigne jusqu'à vingt ans les principes qu'elle voit quotidiennement bafouer aussitôt qu'elle est d'âge à entrer réellement dans la vie. Tandis qu'ici, quand la nature l'ordonne avec évidence, on n'encourage chez les enfants que ce qu'il y a de plus misérable en eux, on les

excite au mal, on les félicite du vice !.. Mais on l'utilise pour leur bonheur.

Ma méditation intérieure, poursuivie en un silence que respecta mon ami, suivant la coutume de ce pays, fut interrompue par l'arrivée lumineuse d'une exquise poupée anglaise aux yeux rieurs, aux cheveux ébouriffés. Sa peau était ombrée de rose, ses cheveux avaient des reflets de glaciers au soleil couchant. Si j'avais eu le bonheur de posséder cette beauté, j'en eusse été follement jaloux ; je me pris à la convoiter immédiatement, sans me donner la peine de le dissimuler du reste. Son... fiancé, souriant et affectueux, lui prit doucement la main ; il s'enquit de son voyage, de son compagnon, du plaisir qu'il lui avait procuré... J'étais horriblement gêné, mais j'enviai follement l'heureux homme, quand la poupée, en lui sautant au cou, s'écria :

— Essai nul. Tu peux être tranquille ! Non, ce n'est pas lui qui m'enlèvera à toi.

CHAPITRE XIII

Je viens de regagner mon domicile après une absence de sept jours. Quelle semaine ! J'ai de la peine, même en reprenant mes notes quotidiennes, à rassembler mes idées, à les mettre en ordre pour transcrire un peu proprement et développer ces mots, griffonnés hâtivement sur mon journal. Tout danse dans mon pauvre cerveau. J'ai au cœur comme une angoisse d'horreur et aux joues une honte inexprimable de ma race et de moi-même. N'ai-je point vécu une infernale hallucination ? Ou quel Virgile m'a entraîné dans quel Enfer ? Je découvre... des choses... des vérités...

Je vais essayer pourtant d'enchaîner le récit de ma nouvelle aventure. N'y tenant plus, j'ai revêtu un beau matin le costume d'aviateur que je portais en débarquant sur ce continent. J'ai retrouvé dans ses poches mon portefeuille, mon revolver, mon argent, tous les menus objets de ma vie d'antan devenus inutiles et que j'avais complètement oubliés. Quelques-uns pouvaient me servir dans mon dessein.

J'ai bouclé mes guêtres et j'ai quitté la Cité des Dômes en suivant le chemin de la colline, celui par où je suis arrivé. Après trois heures de marche dans la campagne la plus riche, la plus paisible, la plus heureuse que j'aie connue, et étant parvenu sur le flanc nord de ce coteau béni, j'ai découvert loin, très loin, dans une brume bleuâtre, la ville que j'avais remarquée au soir de mon atterrissage. Suivant de petits chemins tantôt ombreux, tantôt frôlés par des moissons grasses, j'ai marché résolument dans la direction de la cité qui ne m'apparaissait que comme une tache à l'horizon. A la nuit tombée, je suis parvenu devant une haute et formidable grille qui s'étend à droite et à gauche, à perte de vue, et que dissimule un rideau d'arbres. Je m'étendis dans une grange souterraine. Au matin, je me disposai à approcher de ces barreaux redoutables et à rechercher le moyen de les franchir. Une étrange force répulsive m'a rejeté en arrière, alors que j'étais encore assez éloigné de l'obstacle. J'ai suivi un chemin qui le côtoye parallèlement, sans parvenir à m'en approcher. Une espèce de souffle invisible déjouait toutes mes tentatives. Mais, tout à coup, ce souffle mystérieux s'est apaisé ; la porte devant laquelle j'étais arrivé s'est ouverte d'elle-même, par enchantement, et s'est refermée lourdement aussitôt après mon passage. Je me suis aperçu alors qu'un peu à droite, étendu sous un bouquet d'arbres et ne paraissant guère se fatiguer à cultiver un champ, d'ailleurs assez négligé, un paysan me considérait avec stupéfaction. Je l'ai interpellé dans la langue du Monde à l'Envers. Il m'a répondu dans une langue assez semblable, mais non tout à fait identique, semée de nombreuses expressions grecques et, m'a-t-il semblé, phéniciennes. Il parlait avec un accent vulgaire et traînant.

— Vous entrez, me répondit-il brutalement, sur les terres de la « Maudite ». Elles s'étendent à six jours de marche au delà de la ville que vous voyez là-bas. Par nos bandits de voisins elles ont été fermées sur tout leur pourtour de la même grille que vous venez de franchir, traversée d'une

force infernale qui nous empêche d'en approcher. Et ils ont raison, diable ! Sans cette précaution, nous leur en montrerions de belles !

Le paysan était arrogant et goguenard. Il portait une blouse bleue couverte de taches de graisse, des pantalons de gros drap, raidis par la sueur, troués et déformés.

Je poursuivis mon chemin au milieu d'une campagne qui n'était point sans charme. Mais, depuis que j'avais dépassé la grille, les champs autour de moi étaient bornés et divisés par de hauts murs hérissés de verres cassés ou par des haies bien fournies et bien piquantes. Les villages que je traversais étaient encombrés d'une horrible saleté. Il y circulait des hommes à l'aspect rude et rageur. Ils portaient au poing des fourches et des faux dont on ne savait point si elles étaient destinées aux travaux agricoles ou à frapper leurs voisins, tant ils se considéraient haineusement les uns les autres. Aux murs de masures tristes et insalubres des affiches énuméraient toutes sortes de défenses, de menaces et de châtiments ; d'autres injuriaient des hommes dont les noms imprimés étaient accompagnés de terribles accusations.

Je rencontrai le long de la route, au revers d'un talus, un pauvre être à moitié mort et couvert de morsures. Il me conta de sa voix agonisante que, poussé par la faim, il était allé glaner quelques grains dans un champ. Le propriétaire avait lâché sur lui ses molosses et les avait aidés de son bâton. Un peu plus loin deux gaillards s'entre-déchiraient le visage, à propos de quelques centimètres de terrain, autant que je pus le comprendre.

Les costumes, l'aspect des champs, les villages, la physionomie générale de la vie, tout me donnait, depuis que je m'avançais sur les terres de la « Maudite », l'impression de retrouver mon milieu originel et la douceur de cette civilisation dont j'étais issu. Sa majesté, sa grandeur, sa beauté, ses mœurs, ses lois tout à coup surgissaient devant moi, palpables, visibles, souveraines, intactes. Je me reconnaissais moi-même ! Je rentrais chez moi.

La ville était plus éloignée qu'il ne semblait quand on l'apercevait de loin, à l'horizon. J'y pénétrai par un faubourg assez misérable où, dans des immeubles galeux, noircis par la fumée des usines, grouillait une population dépenaillée de femmes déformées, d'ouvriers émaciés, abrutis par un travail ingrat et déprimés par une nourriture sommaire. Des enfants jouaient dans le ruisseau, au milieu d'ordures innommables, chapardant les pauvres marchandises défraîchies aux devantures de boutiques repoussantes, se battant, se renversant et se déchirant, s'essayant prématurément, au fond d'impasses obscures, aux gestes maladroits de l'amour. Aux sons lugubres d'une sirène, de longues files d'individus des deux sexes, résignés et maladifs, franchissaient les portes d'une fabrique et s'engouffraient dans de sinistres bâtiments de briques, bousculés et comme fouaillés par les riches automobiles des chefs et des patrons qui évoluaient dans les cours.

Je passai devant un grand hôpital : je vis qu'on en chassait, dès le seuil, de pauvres malades qui grelottaient de fièvre. Par contre, des jeunes femmes fort élégantes montaient le perron du bâtiment principal en riant aux éclats. J'appris plus tard que le bon ton de la « Maudite » exigeait qu'on allât distribuer des friandises aux pensionnaires des établissements hospitaliers avant l'heure du thé. Miracles de la charité devant lesquels il faut s'incliner très bas !

J'entrais maintenant dans un des riches quartiers de la cité : les larges avenues, plantées d'une double rangée de magnifiques platanes, étaient bordées d'immeubles somptueux et de luxueux hôtels privés. Puissantes autos et robustes attelages stationnaient devant les seuils pavés de marbre. Le nombre incalculable de mendiants qui assiégeaient les valets de pied, raides et impassibles, atteste suffisamment la bonté des habitants de cette ville superbe. J'assistai, à un tournant de rue, à un premier accident : un tramway renversa un de ces pauvres, lui passa sur le corps, ce qui le mit fort mal en point. Il se forma un rassem-

blement; un agent de la force publique, qu'on eut beaucoup de peine à découvrir et à amener sur les lieux, se mit à verbaliser. Un jeune homme, d'une élégance raffinée, descendit de sa limousine pour injurier la foule qui empêchait son auto de circuler et, par surcroît, le mourant, cause première de son retard.

De plus en plus, de mieux en mieux, je me retrouvais dans cette bienheureuse civilisation dont je dégustais profondément le charme après mon long exil. J'étais sans coup férir repris par sa majesté. Les hommes, à la « Maudite », sont vêtus de longues jaquettes cintrées et de pantalons clairs. Ils portent le chapeau haut de forme, les guêtres, le gilet de fantaisie et souvent le monocle. Les femmes sont court-jupées et haut-chaussées ; elles affichent un luxe très seyant de plumes et de fourrures. Elles se peignent habilement le visage. L'une d'elles, très élégante, parée de bijoux magnifiques, s'arrêta et me fixa étrangement comme je passais devant son automobile alors qu'elle y montait. Une sotte timidité m'interdit de comprendre le sens de ce regard. Je n'étais plus dans cette impudique cité, où la première passante venue est à votre disposition. Il ne s'agissait plus ici d'enfreindre la morale.

Ce qui piqua ma curiosité, ce fut le grand nombre d'indigènes des deux sexes qui pénétraient dans de magnifiques magasins de mode, de friandises, de parfumeries, de bibelots divers ; quand je me résolus à mon tour à les y suivre, je constatai avec stupeur que ces locaux étaient à peu près vides. Je commençai à comprendre où ils étaient passés, quand une charmante vendeuse m'eut invité à prendre l'escalier discret au fond de la bijouterie pour « jeter un coup d'œil sur la collection ». Cette pudeur à dissimuler les unions rapides et passagères et à les entourer d'un certain mystère me charma et contenta pleinement mon instinct et mon souci de décence.

Peu d'instants après cette découverte, je retrouvai dans un café, où l'on débitait des alcools effroyablement cor-

sés, une des victimes des « gardiens », un expulsé de la Cité des Dômes : le jeune homme qui avait été condamné, devant moi, pour le crime ridicule d'avoir offert une tunique à de jeunes servantes de semaine dans son ménage. Notre amitié fut vite scellée. Ce fut lui qui me confirma que le premier étage de tous ces magasins élégants sert de lieu de rendez-vous aux femmes et aux hommes mariés de la ville. Que mes hôtes ne prennent-ils exemple sur ce scrupule à ne point afficher les plaisirs intimes !

Je me dirigeai vers le centre de la ville. Je remarquai sur mon chemin que les ivrognes y étaient fort nombreux. Même de nombreux gentlemen très élégants paraissaient en proie au moins à une exaltation non équivoque. Mais la gaîté générale de la ville gagne beaucoup à cette jovialité artificielle.

Je croisai sur ma route quelques vieillards, aussi vieux, aussi cassés, aussi lamentables que ceux du Monde à l'Envers. J'appris par la suite qu'ils en venaient en effet et qu'ils avaient été condamnés, pour crime grave, à l'immortalité et à l'exil à la « Maudite ». Oui, j'y étais enfin dans cette « Maudite », dont j'entendais quotidiennement parler là-bas et qui était pour mes naïfs et simples hôtes d'au delà de la grille un objet de dégoût, d'abomination et de désolation.

Je n'étais point de leur avis. J'estimais au contraire que la vie y était fort agréable. J'y avais retrouvé mes habitudes, mon existence, mon milieu, mes gros cigares forts, mes drinks bien tassés, de jolies filles faciles, des femmes du monde qui finissent toujours par céder en secret. Les maisons y étaient construites normalement, au-dessus du sol ; au lieu de cet air éternellement pur et fade du Monde à l'Envers, on y respirait cette atmosphère corsée des grandes cités d'Europe, faite de parfums, de poussière, de charbon, de sueur et de tabac ; on y jouissait de l'exquise sensation d'être pris dans un tourbillon de mouvements, de bruits, de fièvre ; autour de moi, on souffrait, on riait, on aimait, on désirait, on pleurait, on peinait, on vivait enfin ! D'ado-

rables frissons me caressaient quand passait une élégante que je déshabillais en imagination et que je devinais souple et habile aux poses les plus excitantes de la volupté. Ah ! non, ce n'était point la cité « maudite »... Des cafés, des bars et des marchands de vin à tous les coins de rue ; des véhicules, des orchestres troublants qui jetaient par les portes des maisons de danse des flots de concupiscence sur la chaussée !

J'entrai dans un très grand monument d'où montaient mille cris puissants. Qu'ils étaient beaux, ces êtres tendus, crispés, dont les veines se dessinaient bleues à leurs tempes écarlates et qui hurlaient, en gesticulant ! J'étais, je le compris aisément, à la Bourse des valeurs. Je demeurai ému devant la grandeur de cette activité frémissante, de cette lutte âpre et sans merci, devant la beauté de cette course à la richesse.

Quand je me retrouvai sur le trottoir, je constatai qu'on m'avait dérobé, dans la poche de mon veston, un porte-cigarette en or.

C'était l'heure du repas. Avec mon compagnon, nous nous dirigeâmes vers un restaurant qu'il m'assura être cher et fameux. Enfin, je retrouvai la délicieuse cuisine bien connue, les goûts vigoureux, les épices corsées, qui dissimulent la vulgarité des saveurs de la nature, les mets infiniment nuancés de tons, les sauces, les piments et les condiments qui brûlent, énervent, irritent, exaltent et enivrent. Je déplorai seulement que les maîtres d'hôtel bien stylés de l'établissement tolérassent devant la porte deux malheureux enfants qui paraissaient défaillir de faim et dont le triste spectacle, à travers les grandes glaces, gâtait notre merveilleux repas.

Nous prîmes ensuite une loge au « Pompon rose », le plus luxueux music-hall de la ville. Je pensai faire un scandale, tant j'étais joyeux en voyant paraître sur scène des nudités qui avaient enfin l'art de n'être point chastes, comme celles de ma résidence idyllique, des clowns infiniment far-

ceurs, des chanteuses qui nous dispensèrent, tout en levant leurs jupes, des polissonneries fort raides et divertissantes, et, comme don de la soirée, un ballet dont les artistes étaient vêtues de costumes subtilement calculés pour solliciter les plus rebelles placidités. Les belles spectatrices se pâmaient sur l'épaule de leurs maris ou de leurs amants. Souvent elles gratifiaient de leur contact l'une et l'autre épaule successivement. Mon compagnon me désigna une jeune personne de la meilleure société avec laquelle il avait eu le privilège de danser quelquefois, et qui s'était mariée le matin même. Son époux était à ses côtés. Ce qui n'empêcha pas la belle épousée de venir à l'entr'acte nous demander, avec une crânerie désinvolte, de lui offrir un porto-flip et une cigarette. Après de très courts préliminaires, elle me fixa à l'oreille un rendez-vous pour le lendemain, chez un grand marchand de tabac à la mode, en me recommandant, ce qui était bien superflu, la discrétion. Les femmes de la « Maudite » sont infiniment plus décentes et discrètes que toutes les Eumia de la Cité des Dômes. Elles n'oseraient point, comme elle, afficher leurs amours; elles les dissimulent pudiquement et adroitement, avec cette même chaste réserve que les femmes de notre vieux monde. Dans le promenoir, autour de notre loge, circulaient des créatures, ma foi, assez tentantes, qui promettaient toutes sortes de voluptés en échange d'un simple dîner. Elles avaient visiblement faim. Ainsi, dans une société policée, doit triompher la loi suprême de l'échange de toute matière, de toute denrée, de tout objet.

Après avoir bu et mangé dans divers restaurants de nuit fort gais et très fréquentés, où l'or, le champagne et l'amour facile circulaient à flots, ce qui est assurément un signe de grande prospérité et de haut raffinement, je songeai à regagner mon logis. Je fus attiré, au coin d'un boulevard, par des coups de feu. Des gens de police livraient une bataille en règle à une bande de souteneurs. Un peu plus loin, des hommes du monde dévalisaient, sans être

troublés, un des leurs qu'ils accusaient à tort ou à raison d'avoir triché au jeu. Celui-ci protestait.

Mon ami me souhaita le bonsoir devant mon hôtel, un des plus neufs et des plus imposants de la ville. A peine étais-je retiré dans ma chambre qu'on frappa discrètement à la porte. Deux soubrettes venaient s'enquérir de mes préférences pour les oreillers de plume ou de crin. Finalement, en ayant apporté un de chaque sorte, elles me proposèrent d'y coucher l'une et l'autre leurs beaux cheveux.

CHAPITRE XIV

Le lendemain, je consacrai ma journée à m'initier aux institutions publiques de cette société. Elles ne diffèrent point essentiellement de celles qui régissent tout nos états civilisés. La charité y est noblement pratiquée par les classes riches. Sans rien retrancher d'un luxe indispensable, puisqu'il fait vivre une armée d'ouvriers, celles-ci distribuent aux pauvres nombre de menus secours, geste qu'il faut admirer, fait par des gens qui pourraient, somme toute, s'enfermer dans un bas égoïsme, leur richesse n'étant que la juste rente d'un capital qu'ils hasardent.

Quand un ouvrier, employé depuis de longues années dans une usine, tombe malade, la femme du Directeur ou de l'Administrateur n'hésite pas, on me cita plusieurs exemples de cette générosité, à lui envoyer par un de ses domestiques des vins ou quelque gâterie, parfois quelques pièces d'argent. Ainsi éclate la grandeur d'âme de cette population, calomniée même par quelques-uns de ses propres membres. Quelques rêveurs utopistes ne vont-ils pas jusqu'à semer dans les faubourgs cette monstrueuse théorie que la charité est déshonorante pour celui qui la fait comme pour celui qui la reçoit ! N'osent-ils pas soutenir que les secours distribués par ces femmes sensibles ne sont que la restitution d'une faible partie de la fortune acquise à leurs maris par le travail de malheureux exploités ! Raisonnement de haine qu'on ne saurait assez condamner.

L'organisation sociale de la Cité me parut logique : elle est établie sur la distinction des classes, des catégories et des espèces. Or, scientifiquement, nous savons que toute division est un progrès.

L'assistance publique est un organisme merveilleux et d'une incontestable humanité. De nombreux fonctionnaires y gagnent leur existence. Les bureaux, innombrables, sont vastes, bien aérés. Le système d'admission dans les établissements et de distribution de secours est assez subtilement conçu pour que ne soient secourus que les pauvres convenables. Une remarquable rapidité préside au fonctionnement des rouages : un malheureux est généralement secouru en moins de quinze jours. Ce délai peut être notablement diminué quand le postulant est muni d'une puissante recommandation.

J'ai assisté à une séance de la Chambre des Conseillers, qui composé à elle seule le Parlement. Le nombre d'hommes éloquents y est considérable. Je me suis régalé de magnifiques images, de phrases cadencées. Les plus nobles aspirations agitent les partis et les incitent parfois à des mêlées où passe l'âme de la cité. Oh ! les héroïques épithètes et quelle ardeur à se provoquer !

Le débat que j'ai suivi d'une tribune se développait autour d'un projet de loi destiné à renforcer l'organisation industrielle. Le législateur proposait de consolider l'autorité des patrons en leur octroyant le droit de punir corporellement les ouvriers et d'opérer sur leurs salaires une retenue destinée à fonder une sorte de caisse d'assurance pour les années où l'entreprise ne donnerait pas de dividendes aux actionnaires. L'argument principal des auteurs du projet m'a paru simple et, en somme, irréfutable : l'ouvrier ne vit que de l'usine. Il doit donc participer à la prospérité de ses employeurs et assurer en une certaine mesure les bénéfices de l'établissement qui constitue son seul moyen d'existence.

Le gouvernement n'intervint pas dans les débats. Mais

il était visiblement sympathique à la loi. Deux énergumènes tentèrent de la traiter d'inhumaine et de monstrueuse. Mais leur voix fut vite couverte par des vociférations indignées. Les démagogues n'ont ici aucun succès.

Les rues qui entourent le Parlement sont peuplées de petites maisons silencieuses et comme abandonnées. On m'assura qu'au cours des séances les législateurs viennent parfois s'y reposer de leurs travaux et que de nombreuses femmes de fonctionnaires ont emporté de ces discrets asiles l'avancement de leur époux.

La justice est installée dans un magnifique palais. Y a-t-il rien de trop imposant pour cette Souveraine, cette Gardienne vigilante de l'ordre social ? J'assistai à une audience de la Chambre principale, celle où les meilleurs magistrats terminent leur carrière, dite « Chambre de préservation de la Société ». Ici on ne juge point les vices et les vertus, les défauts de caractère, les futiles écarts de mœurs ; à cette séance, une femme fut durement condamnée pour avoir dissimulé à son mari une partie de son salaire personnel. Il s'agissait, évidemment, de défendre le principe, bien que l'époux fût un notoire ivrogne. Le second prévenu était un homme d'âge, de mine sympathique et loyale. Trop misérable pour offrir à son enfant, le jour de son anniversaire, le moindre jouet, il avait simplement dérobé une poupée de deux francs. Sa condamnation à cinq ans de prison lui fit bien voir que la loi, qui est d'essence divine, ne peut considérer les contingences humaines. Sa divine mission consiste à protéger, sans vains attendrissements, au nom de la seule raison, l'ordre établi et la propriété. Où irions-nous si les sentiments intervenaient dans les verdicts de la société ? D'ailleurs, une dame, présente à l'audience, se chargea immédiatement de la petite fille de douze ans, cause première du crime, et s'engagea à l'élever en lui faisant coudre des pièces de cuir, moyennant un salaire de trente-cinq centimes par heure, ce qui, selon elle, doit lui procurer aisément trois francs cinquante par jour.

J'avais fait le projet de consacrer ma soirée au théâtre « des Saisons », qui est le grand Opéra de la « Maudite ». La troupe y est excellente. Les actrices, encore que leur embonpoint les vieillisse presque toutes, n'ont, pour la plupart, pas dépassé la cinquantaine ; les chanteurs trouvent des effets personnels, imprévus et charmants, en devançant parfois l'orchestre ou en se laissant devancer par lui. C'est comme un jeu gracieux de tritons qui s'entrecroisent et se poursuivent. Le corps de ballet, au contraire, est composé de très jeunes filles. Elles sont, en outre de leurs ébats chorégraphiques, préposées aux délassements des personnages officiels. Par une ouvreuse je fis passer ma carte à l'une d'elles. Elle voulut bien accepter à souper après le spectacle. On ne s'imaginera pas aisément l'exaltation joyeuse que je ressentais à me retrouver dans cette tiédeur parfumée et grisante d'une salle de spectacle. Ce qui m'intéressa prodigieusement, ce fut le public. Je crus, pendant trois heures, que j'étais au Covent-Garden. Le luxe était inouï : les hommes sont généralement parés au plastron, aux doigts, aux poignets, d'autant de bijoux que les femmes. Je remarquai de nombreux couples de sexe identique, dont l'amitié, publiquement affichée, pour touchante qu'elle soit, n'allait pas pourtant sans être quelque peu gênante. Mais n'est-ce pas là une des rançons inévitables des hautes civilisations ? De magnifiques courtisanes recueillaient dans leurs loges les mêmes honneurs que les femmes du monde, dont il était bien difficile, à la vérité, de les distinguer. Mais ce qui conservait à cette réunion une grande allure, c'est que le malotru qui se fût avisé d'adresser, publiquement, ne fût-ce qu'un regard déplacé aux unes ou aux autres, eût été, on le devinait, immédiatement expulsé. Les hommes passaient des loges des hétaïres aux loges des grandes bourgeoises avec une aisance parfaite, après avoir dégusté de violents alcools au buffet. Il suffisait, pour être singulièrement troublé, qu'on eût cette délicieuse sensation vague que les unes et les autres étaient à conquérir. Nul n'eût osé le tenter, sans y mettre beaucoup de formes.

On me montra Mlle Roto-Soto, de bonne famille du commerce, dont le duc de Vandœuvre étudiait attentivement, en connaisseur, sous l'œil radieux de ses parents, la superbe plastique ; devant le buffet, où il ne lui offrait rien, un M. Majorine expliquait triomphalement à un contremaître électricien, qui paraissait poitrinaire, appelé pour une réparation d'éclairage urgente, que le luxe était absolument indispensable et qu'il servait à faire vivre la moitié de la population.

Je ne puis point parler de la pièce, car je n'en compris pas un mot. En ce pays, c'est, paraît-il, le comble de l'art de ne point laisser entendre les paroles qu'on chante. Les musiciens de l'orchestre mettent une certaine coquetterie à ne pas toujours s'accorder, ce qui témoigne de l'indépendance foncière des individus de cette race. Deux des vieillards exilés de la Cité des Dômes, imbus encore de ses sottes idées, se plaignirent tout haut de cette cacophonie, mais furent bafoués. Les décors étaient riches : le premier se composait uniquement de grands panneaux où étaient peintes des spirales multicolores. Le second représentait l'intérieur d'un sous-marin : une collision d'automobiles était figurée au plafond du bâtiment et l'une de ses parois, celle de gauche, était remplacée par un four crématoire fort rectiligne. Le troisième acte semblait se jouer dans un temple assyrien, mais, en regardant aux jumelles, on découvrait qu'il s'agissait d'une piscine où un cinéma « filmait » une scène sous-aquatique, cadre audacieux et neuf pour un grand opéra. Une des artistes, la mezzo, je crois, chantait accrochée à un lustre sous lequel on avait tendu un filet et son fiancé, enfermé dans les caves, n'envoyait jusqu'à nous que de faibles accents.

Je sortis émerveillé de cet art hardi, quoique un peu inquiétant, fruit des tendances les plus modernes, manifestations des plus récents efforts de réaction contre les formules désuètes des précédents siècles. Bien qu'il fît un violent orage, de nombreux sans-abri dormaient sur les bancs et

par terre, sous les balcons, tâchant en grelottant de trouver un coin d'asphalte à peu près sec. D'élégants noctambules s'amusaient en passant à essuyer sur leurs hardes la boue de leurs vernis. Innocentes plaisanteries, car ces vagabonds gênaient singulièrement la marche de ces indulgents jeunes gens.

Le souper avec la danseuse fut vraiment cordial. Elle était mutine et gracieuse. Je la désirais certes à cause de sa robe suggestive, de la représentation que je me faisais de ses dessous capiteux et de ce qu'elle me laissait deviner de ses raffinements de volupté. Mais, plus qu'elle encore, je désirais passionnément les femmes élégantes qui se promenaient autour des tables en compagnie de leurs maris ou de leurs amants, mieux encore avec les deux ensemble, parce que je savais que je ne pourrais jamais les posséder.

Avant de regagner son hôtel particulier, la danseuse me pria de l'escorter dans quelques bouges infâmes, où elle se divertît au spectacle de la plus inconcevable débauche et de la plus pénible misère. Nous retrouvâmes dans ces endroits honteux nombre de couples de la meilleure société, que mon amie me désignait au passage, quand une erreur du personnel de l'établissement nous mettait face à face dans l'escalier. Quelques-uns de ces vieillards, qui semblaient immortels, essayaient d'oublier leur éternelle vieillesse. L'un d'eux, très misérable, dormait, la tête appuyée sur une corde tendue en guise d'oreiller.

CHAPITRE XV

Pourquoi suis-je revenu ici, dans ma souterraine demeure de la Cité des Dômes? J'avais retrouvé à la « Maudite » tous les plaisirs, toutes les ancestrales habitudes qui, seules, donnent du prix à l'existence, toutes les impressions, toute la vie dont je suis depuis si longtemps exilé et à laquelle, au fond, tout mon être est rivé, enchaîné inéluctablement. Brusquement, j'ai été replongé dans cette civilisation qui est mon âme, ma chair, mes nerfs, mon « moi » tout entier,

parce que, à travers les siècles, les miens l'ont élaborée, inventée, formée, établie. J'ai découvert soudain en sortant du Monde à l'Envers l'adorable sentiment du « chez soi », la joie de rentrer dans la normale, dans la règle, l'exquise sensation de comprendre, de vivre régulièrement dans la clarté, de ne plus être une exception, un demi-aveugle, un phénomène, un déclassé et un jouet.

Et pourtant j'ai précipitamment et spontanément rompu tant de liens, renoncé à tant d'avantages ; j'ai regagné, sans tourner la tête, cet étrange pays où ma solitude morale est faite de la singularité de mœurs qui sont exactement le contraire de tout ce que je porte en moi, de tout ce qui est l'essence de mon être, où mon exil est cent fois, mille fois plus profond, plus réel, plus lourd qu'il ne le serait dans la tribu la plus sauvage de notre monde connu ! Pourquoi ?

Hélas! je touche ici à ce qui est ma torture constante et impitoyable depuis trois jours, depuis que j'ai regagné mon logis ! Je constate, il faut que je me l'avoue à moi-même, que ce que j'ai cru le principe immuable de ma vie s'est lamentablement écroulé. Je ne retrouverai plus jamais, je le sais désormais, le bel équilibre de mon passé. Je suis pour toujours un déraciné, un désaxé. Comment quitterai-je le Monde à l'Envers ? Je n'en sais rien. Mais un pressentiment me dit que je le quitterai. Et d'autre part, après l'expérience de ces huit derniers jours, comment vivrai-je ailleurs ? Ma fuite éperdue de la cité maudite, mon retour précipité et presque inconscient à la Cité des Dômes m'ont brusquement éclairé. Superficiellement, j'ai éprouvé une volupté complète, une espèce de détente délicieuse à renouer le fil de mon existence coutumière, celle que j'ai quittée à bord de mon avion sur le champ de départ de Juvisy. Je me suis plongé avec ivresse dans ce bain de choses familières, d'habitudes, de mœurs connues, dans ce monde ressuscité de vieilles amies. Je me suis dilaté, pour ainsi dire, au milieu de « compatriotes ». Puis, peu à peu... Que s'est-

il produit en moi, dans cette bonne et confortable chambre d'hôtel où je rêvassais en peignoir de bain, étendu sur un sopha? Comme un vide et un silence d'abord. Puis dans ce calme lourd sont montés des bruits, des cris, des pleurs, des sanglots, un halètement, un brouhaha décousu de chants, d'obscénités, de rires graveleux, de machines, de supplications. Et tout à coup, j'ai été submergé par un vague atroce de senteurs : décompositions, poussière, fards, parfums de chambres de prostituées, odeur de prison et de bouges, relents de misère, de cadavres, de fumée et de vices! Des fantômes ont assailli mon délire : le Mensonge, l'Argent, la Luxure, la Débauche, le Luxe, la Duplicité, l'Injustice, la Perversité, la Dépravation, les Abus, les Vices, l'Esclavage, la Bêtise, la Cupidité... D'autres encore. Toute la civilisation de la « Maudite » — la mienne ! — montait en bouffées empoisonnées par ma fenêtre ouverte. Je la respirais comme ces roses de l'Ecriture, si belles au dehors, pleines de pourriture au dedans !

Quel sortilège avait ouvert dans ma course d'exploration la porte de la grille ? Je ne sais. Mais les Sages de la Cité des Dômes, en me laissant pénétrer sur ces terres infernales, qu'ils ont soigneusement isolées de leur monde béni, savaient bien comment se terminerait l'épreuve.

Je me suis habillé comme un fou. J'ai jeté à la caisse de l'hôtel la poignée d'or retrouvée dans les poches de mon uniforme et j'ai traversé la ville, en courant, la tête cachée dans mon bras pour ne plus voir, ne plus entendre, ne plus respirer, comme Numilius fuyant Pompéi embrasée !

CHAPITRE XVI

J'ai repris ma vie saine, pure, simple. Mais l'obsession me poursuit. Je voudrais que l'horrible vision de la « Maudite » sortît de ma mémoire ; je voudrais n'en parler à personne... et j'en parle à tout le monde. Les gens m'écoutent comme on écoute le récit de somnambules. Personne parmi mes interlocuteurs n'a jamais pénétré dans ce pays d'épou-

vante, isolé par une grille géante, aux barreaux énormes, continuellement parcourue par une force mystérieuse dont la source est à l'est de la Colline du Miel. Comment ce petit foyer ignoble de civilisation « à l'européenne » existe-t-il sur ce continent peuplé de gens normaux, sages et propres ? Nul n'a pu me le dire. Je ne peux plus attendre longtemps encore l'explication que Ricel m'a promise. Non, je ne peux plus.

J'ai assisté hier avec toute la population de la Cité, à la fête dont on s'entretenait depuis si longtemps. Des centaines de milliers d'êtres humains s'y pressaient. Aucun spectacle de notre vieux monde ne peut en donner une idée. Comment raconter avec de simples mots ? Ce fut vraiment la glorification de la Nature et de la Beauté. Le peuple entier, sans qu'il restât une seule âme dans la ville, prit, dès le milieu de la journée, place sur les gradins de verdure édifiés au flanc de la colline à perte de vue pour cette cérémonie. Le premier acte fut simple et magnifique : un coucher de soleil sur la mer lointaine comme je n'en ai jamais vu, comme je n'en verrai plus jamais. D'un ciel mauve et roux tombait sur des flots irréels une cendre blonde. L'écume découpait, sur un rivage qui semblait d'orfèvrerie, une frange verdâtre. Et les bois, entre lesquels on apercevait l'Océan, avaient des teintes tendres et brumeuses de forêt, de féerie. Alors, de la poitrine de cette Ville monta tout à coup un chant unique, grave, ordonné par des profonds rythmes. C'était mieux qu'une prière... une exaltation. Tout un peuple avait enfoui son visage dans ses mains pour mieux élever son âme vers Lui, apportant l'offrande de ses larmes pieuses. Et comme s'il était son messager, au moment où l'hymne devint une immense joie, une allégresse mystique, le frémissement d'un panthéisme ardent, un vertige de ferveur, le grand soleil sanglant, monde mystérieux et embrasé, roula vers le bord de la terre, comme s'il allait la faire éclater, et tomba dans l'horizon marin ; alors, des bois, des prés, des buissons, des ravins de la colline soudain mon-

tèrent des lueurs, d'abord hésitantes, diffuses et qui rôdaient autour de leurs foyers. Puis chacune s'étendit, se répandit, s'affirma, rejoignit les plus proches, et bientôt un nouveau jour, élyséen et délicieux, enveloppa la colline et la foule de sa tendresse paisible, se suspendit à la cime des arbres, frissonna sur l'herbe des prairies. Et le défilé commença... D'abord des paysans menant au licol des bêtes magnifiques, telles que je n'en vis jamais de si hautes ni de si puissantes en Europe. Chaque espèce ressemblait quelque peu aux espèces de nos pays, mais toutes en différaient aussi par quelques détails. La foule n'applaudissait point, mais chantait un hymne au passage de chaque animal.

Puis des jeunes filles et des jeunes gens nus, accueillis par un chant d'une ferveur splendide, se présentèrent. C'était les deux cents êtres les plus beaux de la Cité. Rien au monde d'aussi magnifique que ces spécimens d'une perfection absolue de la race humaine. Chose étrange, j'appris par mon voisin, à qui je demandais comment on les choisissait, que point n'est besoin de jury. C'est en se comparant les uns aux autres, la veille de la cérémonie, dans une vaste prairie proche de la salle des « Gardiens », et qu'on nomme le « Pré aux Sources », qu'ils opèrent eux-mêmes la sélection. Toute la jeunesse des deux sexes, de dix-sept à vingt-deux ans, est tenue de se présenter. Ces jeunes gens ont le sens et le culte de la beauté poussés au point qu'ils se retirent spontanément quand ils constatent qu'ils ne peuvent figurer auprès de types plus parfaits qu'eux-mêmes. Avec une admirable science du geste, un instinct irréprochable de l'harmonie, ces êtres merveilleux défilèrent une première fois le long de la colline, escortés par l'hymne qui se propageait de gradin en gradin, en prenant les attitudes les plus propres à accuser la grâce ou la force de leurs muscles. Puis ils se divisèrent en groupes. Et lentement, dans leurs évolutions, d'abord volontairement incertaines, s'ébauchèrent des danses qu'accompagnaient les chants de plus en plus rythmés de milliers de spectateurs. Oh ! des danses

qui n'ont rien de commun avec celles de nos continents dont l'amour, la volupté sont le thème éternel et l'inspiration invariable, obstinément sous-entendus sans être jamais exprimés. Les protagonistes de ce pur et magnifique spectacle mimèrent avec une grâce ingénue et un naturel qui écarte toute idée de lubricité les gestes augustes de la possession.

Quelle que fût la grave et sereine beauté de ce qui se déroulait devant moi, mes yeux étaient souvent sollicités par la mousseuse chevelure cendrée d'une jeune fille assise sur le gradin au-dessous du mien, un peu à ma gauche. Sa gracilité seule, sans doute, avait empêché qu'elle ne figurât parmi les glorieuses perfections qui évoluaient sous nos yeux. Mais la nuque qui émergeait, en une ligne souple et impeccable, de l'ébouriffement voulu de ses cheveux coupés, était d'une grâce profondément troublante. Durant un geste rapide j'avais aperçu son profil troussé et spirituel, tout animé d'une vie mutine et mélancolique à la fois. Sa mère l'avait appelée : Myosis. Elle retenait inlassablement mon attention pour ne pas parler d'une admiration plus précise. Quand, les danses étant finies, elle se leva pour aller, comme faisaient de nombreux spectateurs depuis le début de la fête, se rafraîchir en mangeant des fruits dans les vergers, je la suivis sans hésiter, tandis que commençaient à défiler les agriculteurs, porteurs de lourdes gerbes de blé gras et doré.

Myosis se dirigea vers la lisière d'un petit bois. Je l'abordai sous les premiers chênes. Sa mine enfantine me troubla-t-elle, ou étais-je mal lavé encore des souillures morales de mon séjour à la « Maudite » ? Au lieu de la prendre doucement par la main et de l'entraîner vers la plus prochaine chambre d'amour, je demeurai d'abord hébété après les premiers mots balbutiés, des mots stupides, et je me pris à désirer soudain, non plus le simple et naturel don d'elle-même, mais à la fois la conquête de son âme, de son cœur et je ne sais quelle romanesque et malsaine volupté de

sa chair. Je pouvais — je le voyais à ses yeux qui m'accueillaient — la posséder là, sur l'heure, comme toutes les autres, et je me refusais cette joie naturelle pour y mêler, vestige de toute ma vie amoureuse du passé, l'excitation de la passion contenue et la dépravation du trouble de l'attente. Je lui parlai comme je parlais naguère aux amantes perverties de la lointaine Europe.

— Myosis, je sais votre nom... j'ai tellement subi le charme de votre âme que je ne vous veux point, comme j'ai voulu les autres, pour les seules exigences de nos corps. Je convoite l'intimité de votre cœur, l'exaltation heureuse de nos désirs. Je posséderais mal, en vous acceptant sur l'heure, toutes les joies promises que recèle votre chair ardente et qu'il faut faire chanter sous l'archet des plaisirs savants.

Quel écho mystérieux fis-je résonner dans le lointain de son être? Quel ancestral souvenir allai-je réveiller dans les obscurités de son inconscient? Je ne sais. Elle ne comprenait assurément pas mes folies, mais elle me souriait pourtant comme n'a jamais souri une femme du Monde à l'Envers. Et, peut-être parce que la seule musique des mots, même dénués de sens, suffit à remuer les dépravations les mieux assoupies, elle inventa tout à coup le mensonge d'une contenance. En rosissant — je n'avais jamais vu rosir sur ce continent, — en rosissant, elle cueillit à une branche un gros fruit au jus rouge, inconnu dans nos pays. Elle mordit gracieusement dans sa chair. Alors sa lèvre fut comme fardée de la pourpre brillante du fruit. Sa bouche eut un instant le reflet malsain des bouches « faites » et, premier triomphe de la conquête que je m'étais assignée, renversant sa tête dans le creux de mon bras, je posai mes lèvres sur sa chair humide, la damnant d'un frisson inconnu de cette terre, de tout ce que nous avons mis, nous, de quintessence raffinée et artificielle dans le geste des bouches qui s'unissent. Je sentis — elle me fit comprendre qu'elle venait de vibrer à l'unisson de mon désir et que le mystère d'amour

que ne connaissait aucune de ses semblables s'était perfidement glissé en elle.

— Demain soir sur la Colline du Miel, lui murmurai-je tout près, pour pimenter l'étreinte future de l'attente d'un rendez-vous.

Maintenant défilaient devant les gradins de jeunes couples radieux qui présentaient aux spectateurs les plus beaux enfants de la Cité.

CHAPITRE XVII

Avant la fin du jour, j'attendais Myosis, brûlé de passion, aussi ému qu'au temps de mes lointaines premières amours, sur l'esplanade de la Colline du Miel qui domine la région des ruches. Je m'installai à la lisière de la forêt d'azalées qui, tout fleuris, faisaient, dans la chaude mélancolie de ce soir d'été, de mouvantes ombres colorées. Une brume délicate émanait de la terre ; le pays au loin, les grands champs et les forêts baignaient dans un charme rose et cendré. Les fleuves roulaient des eaux dorées comme des flots de vieux souvenirs ; le crépuscule, au-dessous de moi, semblait chanter sur la cité souterraine et ses chemins ombreux ; le ciel versait dans l'air un silence solennel, un calme léger, un recueillement parfumé et bienfaisant. L'amour et le désir avaient ramené dans mon cœur, qui s'en croyait si bien guéri, cette douloureuse allégresse pleine d'angoisses charmantes et d'impossibles désirs. A mes pieds, la capitale du Monde à l'Envers palpitait au rythme de sa vie calme, ordonnée, vierge de passions, apaisée, insouciante, heureuse. Pour la première fois, et parce que, pour la première fois depuis qu'avait commencé ma singulière aventure, j'attendais une femme, je fus entraîné à un retour sur moi-même. Un rendez-vous est une excellente école de méditation. Londres ! Paris ! l'Europe ! Sans la moindre émotion, sans aucune souffrance de regrets, je retrouvais devant mes yeux, vivantes, actives, fiévreuses, haletantes, les villes de ma vie ! Existaient-elles vraiment ? J'en voyais nettement

tous les détails, et pourtant je me prenais à douter de leur réalité. Lorsque je m'étais envolé à bord de mon avion, aujourd'hui détruit, lorsque la destinée m'avait brisé sur la plage voisine, mes nerfs, mon cœur, ma volonté étaient tendus vers cette Europe, désespérément.

Puis elle s'était estompée, entraînant dans l'oubli et la nuit, je l'avoue à ma honte, toutes les affections, tous les devoirs, toutes les conceptions, toute la vie que j'y avais laissés. Elle était désormais perdue corps et biens dans mon souvenir, comme j'étais perdu corps et biens pour elle. En cette heure, toute l'Europe ne valait pas pour moi Myosis que j'attendais, l'enfant de ma joie et de mon désir que j'avais en un court instant façonnée de mon ardente passion, que j'avais révélée à elle-même, Myosis qui était, qui serait mon œuvre d'amour. Comme j'aurais repoussé à cette minute tous les moyens qu'on aurait pu m'offrir de regagner les très lointaines régions dont j'étais issu! L'expérience de la « Maudite » m'avait suffi. Rien de ce que j'avais cru profond et irréductible en mon cœur, éducation, habitude, milieu, hérédité, manière d'être, tournure d'esprit, rien n'avait résisté au charme, à la vérité de ma vie nouvelle. Peu à peu, une à une, comme des vêtements qu'on enlève, je m'étais dépouillé de ce qui était encore demeuré du vieil homme européen en moi ; je ne comprenais maintenant plus rien à ce que j'avais été ; ma vie, dans le passé, plongeait dans un gouffre, je n'en saisissais plus clairement que la vanité, je n'en aimais plus que le contraire ; de toute ma culture, de tout mon moi soi-disant civilisé, je ne me souvenais plus que pour les nier, et le même hasard qui m'avait conduit au Monde à l'Envers aurait amené à cette heure dans ces mêmes régions un Français, un Anglais, un Américain, n'importe lequel de mes anciens semblables, je l'aurais considéré avec beaucoup plus de stupéfaction, je l'affirme, que ne m'en manifesta le premier paysan qui me recueillit la nuit en pleine campagne.

Au cours de cette sommaire analyse de moi-même où je

philosophais d'un cœur assez léger sur ma propre tombe, j'en arrivai au souvenir dont j'attendais l'apparition depuis longtemps et sans terreur, je l'avoue. Le fil de ma pensée me conduisit à l'épreuve suprême. Dans mon cabinet sévère et peuplé d'objets jadis aimés, au milieu de mes livres, de mes bibelots, de mes meubles, une femme brune, grande, rieuse, respirait une fleur. Deux amis chers, des parents, autour d'elle devisaient, buvaient et fumaient. Leurs visages familiers me semblaient inconnus. Je n'avais aucun besoin de les revoir, ni elle, à qui j'avais dit adieu en une véritable agonie, ni les autres. Nulle émotion ne torturait d'angoisse ma poitrine à cette vision de ce que j'avais le mieux aimé, des choses et des êtres. Je poussai le cynisme jusqu'à m'étonner flegmatiquement qu'on pût à ce point mourir à soi-même. Après m'être, durant tant d'années, refusé à concevoir la vie sans le contact chaud de leurs cœurs, ces êtres m'apparaissaient maintenant, si je les avais retrouvés, bizarres, lointains, falots, je n'aurais rien su leur dire ici, rien su comprendre d'eux. Qu'est-ce que cette vie étrange dont ils vivaient et comment m'en serais-je encore accommodé ? Qu'est-ce que leurs mœurs et leurs coutumes, jougs sociaux portés à leur maximum de lourdeur et de souffrances ? De quel droit ma fiancée m'aurait-elle exigé pour elle seule et aurait-elle prétendu que je la voulusse pour moi exclusivement ? Comment pouvaient-ils vivre dans leur prison de mensonges, comme dans leurs avenues de pierre, sans vérité, sans sincérité, sans liberté, sans arbres, sans nature, sans air pur ? Ah ! comme il avait été faux, mon amour, comme tous les amours de là-bas ! Quelle comédie que ces prétentions grotesques de fidélité et d'éternité, ces promesses ridicules où le sentiment se révèle moins que le désir ! Non ! non ! Entre eux et moi il y avait désormais l'abîme de la vérité au mensonge. Tout ce qui m'avait paru éternel, absolu, indiscutable, toute la civilisation de là-bas ne me semblait plus qu'une erreur formidable, l'hallucination de siècles dévoyés, l'aberration vertigineuse d'un

monde fourvoyé ; je sentais un malaise indicible à l'idée seule de revivre dans ces illusions, cette duperie et cette pourriture.

Tout à coup, au haut du sentier et dans l'ombre des azalées fleuries, Myosis parut, toute blanche, souple, lasse un peu de la montée et les lèvres humides encore de la source où elle avait bu à mi-chemin. Elle vint vers moi, simple, rieuse, timide. Par-dessus sa tunique, inspirée par une pudeur nouvelle, elle avait jeté une grande étoffe de lin, dont, ô troublante délicatesse, elle cherchait à dissimuler ses belles cuisses.

— Bonjour, ami!

Et, délicieusement naturelle, sans effronterie, chaste encore, elle prit ma main et entoura de mon bras sa taille libre. Puis elle posa son front dans la courbe de mon cou, me submergeant, à mourir de désir, dans la vague de ses cheveux et dans un flot parfumé de senteur de chair jeune et saine.

— Veux-tu que nous vivions ensemble ? me demanda-t-elle ingénument et sans préambule, n'ayant pas encore à sa disposition d'autre manière d'exprimer son cœur. Ici, tout près, à cinq minutes dans le bois, il y a une chambre ; allons-y, je vais me donner à toi et pour toujours. Ce soir, nous rentrerons dans ta maison et nous irons après le repas annoncer à mes parents que je suis ta femme.

Je posai mes lèvres sur sa paupière close.

— Je t'aime...

Ce furent les seuls mots de nos épousailles, le consentement profond et sincère par lequel nous nous donnâmes et, mieux que tous les sacrements, que toutes les musiques, que toutes les insipides mondanités, le soir lumineux et clair, l'haleine des forêts de fleurs et le silence du monde assoupi nous inondaient de ferventes bénédictions. A l'unisson nous sentîmes que nous venions de prononcer, sans l'avoir formulé, le serment qu'on ne trahit pas ; un jour, si

nous étions tentés de l'oublier, il nous suffirait de monter jusqu'à ce plateau de féerie par un soir semblable à celui-ci : tout le passé nous imposerait le respect du don absolu de nous-mêmes, que nous venions d'accomplir. Le serment était d'autant plus sacré qu'il n'avait eu que nous-mêmes pour témoins et qu'il était affranchi de la parodique autorité d'une loi, de la fantaisie des hommes et de contrats imposés, on ne sait au nom de qui. Nous étions l'un et l'autre en face de notre seule sincérité. Il nous avait été épargné de nous prostituer devant la classique assemblée malsaine et tapageuse où l'adultère souille la sainteté de la bénédiction et coudoie la calomnie, la diffamation, la prostitution et le brigandage, qui sont le conglomérat habituel de ces sortes de réunions mondaines dans nos pays. Nous n'avions pas subi la souillure des imaginations ironiques et qui escomptent pour leur propre excitation les étreintes nuptiales de deux chairs amoureuses ! Nous nous étions mariés à la vraie mode du Monde à l'Envers, et j'évoquais malgré moi les grotesques tréteaux où aurait paradé, sans ma merveilleuse aventure, ma noce européenne.

Et, en marchant vers la chambre d'amour, dans la lumière blonde qui émanait de la fin du soir et du jeune corps dont je sentais la souplesse et l'abandon à mon côté, j'écoutais Myosis. Elle me délectait de sa confidence naïve, assise dans notre abri d'ivresse, avant de se dévêtir.

— Sache, me dit-elle en substance, qu'aucun de ceux à qui je me suis donnée avant toi ne m'ont vraiment possédée. C'est toi que je cherchais à travers eux, c'est à toi que je rêvais dans leurs étreintes. Quand, la première fois, dans une chambre d'amour mon père m'a montré un couple qui s'unissait et m'a expliqué ce que ma chair et mon cœur sentaient confusément, je t'ai désiré sans te connaître et je t'ai espéré. Il y avait déjà en nous les deux morceaux d'une seule destinée ! Si la vie — elle a de ces retours — nous soumet à ces entraînements de la chair, tandis que nous en avons encore le droit, nous pousse à d'autres voluptés, nous

ne nous tromperons pourtant pas ; ce qu'il y a de plus haut et de meilleur en nous restera indissolublement uni. Puisse le corps que je vais te donner, les bras qui vont, voluptueux et affolés, se nouer autour de toi, t'agréer, ô mon époux ! Puissent mes lèvres entr'ouvertes, où tu vas poser tes lèvres, avoir le goût que tu aimes !

Ma chère Myosis me disait toutes ces douces paroles avec une si tendre ingénuité que je n'y découvris qu'à la réflexion un étrange mélange de personnalité affirmée et de soumission touchante. Au moment même j'étais trop ému pour raisonner. L'homme que j'avais si longtemps été passait devant moi comme un étranger. Il venait me rappeler les mensonges, les simagrées que j'avais entendus jadis, en des nuits où des vierges déjà perverses se livraient à moi, *avec pudeur*, là-bas, dans le Vieux Monde. Oh! oui, elles avaient, celles-là, l'orgueil de leur virginité sans naïveté, conservée à travers les demi-abandons, pour des buts lucratifs. Défraîchie aux attouchements, aux frôlements, aux désirs, aux saletés d'une atmosphère de flirt et de sensualité qui trompait leurs sens pervertis, leur indispensable innocence truquée macérait dans l'hypocrisie jusqu'aux consécrations légales, en pourrissant comme un cadavre dans la vase. Avec quelle ostentation les offraient-elles, ces misérables restes d'une pureté réduite à la chose elle-même, matérielle et vile, au milieu de quels gestes faux qu'elles mimaient comme des cabotines, elles qui en savaient tant d'autres, obscènes ! Dissimulées sous les fleurs d'oranger, elles avaient des pudeurs parodiées en défaisant les dentelles de leurs linges, elles qui avaient laissé tant de mains explorer leurs formes et tant d'yeux rivés dans l'entrebâillement de leurs robes de bal. Elles récitaient des mots menteurs d'ingénues, elles qui en connaissaient tant d'autres plus rudes et plus mauvais ! En face de cette Myosis qu'elles eussent méprisée, qu'étaient ces pseudo-vierges qui n'avaient même pas eu la pudeur d'aller jusqu'au bout de leur nature, soucieuses de conserver un alibi d'honnêteté, que les préjugés d'une

société infâme exigeaient d'elles pour couvrir d'indulgence et de respect leurs vices et leurs turpitudes !

Sans trouble, dans le seul frémissement de s'offrir, toute âme et tout corps, Myosis s'était dévêtue, et nue devant moi, souple et chaste, amoureuse, elle semblait me jeter de ses deux mains ouvertes les moissons troublantes de sa jeune chair sincère et palpitante !...

Quand elle se fut prise à sommeiller, lasse et heureuse, je m'accoudai à une grosse branche du buisson qui nous abritait. Je méditai... oh ! non pas sur des objets bien neufs ni bien profonds ! Pourquoi cette marée de lassitude submergeait-elle, en cette heure souveraine d'allégresse et d'apaisement, mes plus secrètes et mes plus intimes joies ? Pourquoi, après l'enthousiasme de nos heures d'épousailles, le sommeil était-il tombé sur Myosis livide, épuisée, comme une mort ? Alors ?... Partout, à tous les stades de l'humanité et sous tous ses aspects, dans les civilisations les plus diverses, les plus contraires et en apparence les plus heureuses, l'éternelle et nécessaire fatigue de la vie revenait donc à son heure, inévitablement, escortant de son image de néant les heures les plus profondes et les plus fleuries ? Etait-elle donc réellement la source de toute vie et l'essence de notre essence, cette souffrance imprécise de notre chair? Sans aucun doute, puisqu'ici même, dans ce Monde à l'Envers où nulle part ne triomphait souverainement la douleur qui accable les continents que j'ai quittés, elle avait pourtant envahi l'âme de cet enfant au moment de son bonheur, lui avait clos les yeux et avait posé sur son visage un masque angoissé. Et cependant, identique partout dans son principe, je découvrais qu'ici elle différait essentiellement dans ses causes. Elle n'était plus, comme au Vieux Monde, tissée de mauvais désirs irréalisés, d'atroces passions inassouvies, elle n'avait plus cette amertume de l'envie, de la haine, de la jalousie, elle n'avait plus le goût âcre des préjugés inexplicables et injustifiables, des sentiments faux, des regrets vains, des terreurs stupides, elle n'empruntait plus à

la folie, à la cruauté des hommes une tristesse, un énervement morbides, elle n'était plus une fleur de pourriture, comme là-bas... elle se présentait naturelle et simple, comme la vie de ce peuple, admise, acceptée, dépouillée de tous les poisons de notre cerveau, élément essentiel de la majesté de l'univers dont elle est pour l'éternité une des assises, sœur, dans ces âmes purifiées, de la souffrance primitive et originelle qui tordait les bras des premiers hommes en face du mystère des nuits étoilées. Mais un sourire heureux passa tout à coup sur le sommeil de Myosis.

MARCEL ROUFF.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Elie Faure : *La Danse sur le feu et sur l'eau*, 1 vol., Crès. — Elie Faure : *L'Art et le Peuple*, 1 plaq., Crès. — Pinkerton : *Pointes Sèches*, 1 vol., « Société Mutuelle d'Edition ». — Pinkerton : *Animalités*, 1 vol., « Société Mutuelle d'Edition ». — Remy Montalée : *Pensées et Paradoxes*, 1 vol., Figuière. — Anatole Decros : *Sentences et réflexions*, 1 vol., « Imprimerie Berger-Levrault ». — Robert Guillon : *Pendant que la France pleurait*, 1 vol., Société d'Editions Léné. — Claude Chauvière : *La Vie, les Autres et Moi*, 1 vol., Figuière. — Louis Mauply : *L'Amour tel qu'on le parle*, 1 vol., Jouve.

Dans ce nouveau livre : **La Danse sur le feu et sur l'eau**, M. Elie Faure, l'auteur de l'*Histoire de l'Art* et de la *Sainte-Face*, nous expose une théorie philosophique de la vie, basée sur le drame. Jusqu'ici, écrit-il, ce sont les plus hautes et les plus durables entre les civilisations qui ont accepté résolument le drame comme moyen de développement et de conquête d'elles-mêmes.

Et c'est l'art, sous toutes ses formes, qui les a portées jusqu'à nous. Il n'y a d'histoire pour un peuple, comme il n'y a de personnalité pour un homme, qu'alors qu'il inflige à la pierre, au son, au mot ou à la grande action aventureuse la forme de la réalité lyrique qu'il décerne à l'univers.

Et la pierre, le son, le mot, la grande action aventureuse ne livrent leur secret qu'à ceux qui « ont eu l'innocence de briser les cadres où l'habitude et la loi prétendent enfermer les âmes », afin qu'une harmonie nouvelle « germe de la lutte elle-même et plane seule au-dessus du sang refroidi et de la poussière tombée ». Ces lignes, écrites en tête du volume, le résument, et sont une apologie du drame humain dans ses deux expressions sociales : la guerre et la révolution, renouvellement perpétuel de l'art et du lyrisme humain, nécessaires à la vie, comme l'amour, la tragédie de l'amour est nécessaire à l'individu : « Il n'est pas de tragédie muette plus terrible que l'amour, et devant lui, pourtant, le meurtre a reculé, alors qu'il devenait lui-même plus complexe et secret et par conséquent plus cruel. » Et même pour les indi-

vidus, arrivés au stade suprême de l'évolution, le drame amoureux contient toute la cruauté nécessaire au lyrisme et rejoint cette notation nietzschéenne de M. Elie Faure : « L'homme, à mon avis, ne peut vraiment éprouver des joies supérieures, que si sa clairvoyance intime l'a prévenu qu'au bout de tous les chemins qu'il peut suivre, le meurtre physique ou moral, l'oubli, l'abandon, le désenchantement et, en fin de compte, la mort l'attendent. »

Le drame, écrit encore l'auteur, a pour fonction de révéler « pour une vie ou pour un siècle, à quelques-uns d'entre les hommes, parfois à des peuples entiers, les profondeurs de l'univers lyrique et l'épouvantable héroïsme de leur destinée sans espoir. Il crée la piété. C'est tout. Et l'histoire entière ne se déroule, à mon avis, que comme l'œuvre d'un poète ou la vie d'un homme puissamment imaginatif, par crises d'amour successives, coupées de repos plus ou moins fébriles où la critique et la dissociation succèdent à la concentration et à l'enthousiasme créateurs pour préparer un autre élan vers l'illusion reconquise. »

Il suffit qu'un monde lyrique jaillisse du sein d'un grand peuple « pour justifier les carnages d'une guerre et les fureurs d'une révolution »... Chacun des pas en avant de l'humanité est provoqué par ses poètes, « dont la seule œuvre suffit à proclamer l'amour de l'ordre, de l'harmonie et de la paix »... Et ce qui suscite ses poètes, c'est le désordre, le massacre et le chaos.

Que l'organisme humain croisse donc le long de l'Histoire ! Que l'Humanité sache bien qu'elle ne conquiert sa réalité véritable qu'aux rares heures de sa marche où, dans un éclair de conscience, elle a la force de sourire à son terrible destin. Rien n'est sérieux. Tout est tragique. Mais là est notre grandeur.

Ainsi donc, la révolution et la guerre apparaissent à l'auteur avoir été les facteurs les plus cruels, mais jusqu'ici les plus nécessaires de la civilisation. Et il nous montrera dans les chapitres suivants que, dans l'Histoire, l'art semble fleurir sur des charniers : Égypte, Grèce, Orient, Occident. L'Histoire, c'est la tragédie ; c'est le récit des efforts accomplis par l'homme pour vaincre la vie « qui le déborde sans arrêt — ce que les poètes grecs appelaient la Fatalité est précisément ce phénomène — et les monuments qu'il laisse sur sa route pour glorifier cet effort ». L'auteur nous montrera encore qu'en France, deux grands siècles guerriers et révolutionnaires ont produit la forme d'art la plus

vivante et la plus originale qui se soit vue depuis le Parthénon : l'art gothique.

C'est que l'art représente le triomphe de l'esprit sur la matière. L'artiste surgit surtout pendant et immédiatement après les plus terribles époques, parce qu'il est « l'homme d'ordre par excellence ».

Son unique fonction est d'établir l'ordre en lui-même, de reconnaître chez les autres artistes un besoin d'ordre analogue, et, par insensibles passages, de réunir son ordre propre à l'ordre des autres artistes, pour créer avec eux le style qui définit leur civilisation. La civilisation la plus haute est précisément la plus haute, l'artiste étant le plus civilisé des hommes, parce qu'il est, de tous les hommes, celui chez lequel le besoin d'ordonner la vie est le plus despotique et le plus soutenu. Si l'on pouvait imaginer une époque, un pays où tout homme serait artiste — il y a peut-être de cela dans l'ancienne Egypte, et des éclairs de cela, à coup sûr, dans la Grèce classique, la France du XIIIe siècle, le Japon, — on obtiendrait la plus fidèle image de ce que peut et doit être une civilisation.

L'art est l'expression d'une civilisation, mais cette floraison de l'art ne peut pousser que sur les tombes. Il faudrait donc se réjouir des derniers carnages, en envisageant les récoltes prochaines, puisque, hors l'expression lyrique de son émotion, la stylisation poétique, plastique ou musicale de sa sensibilité, un peuple ne laisse rien...

Telle est la curieuse théorie de M. Elie Faure. Je l'expose très imparfaitement, car son livre est un livre difficile où le lyrisme et même un certain romantisme se mêlent aux idées précises. Il y aurait même de très belles pages à citer : celle sur Montaigne, « le plus grand des poètes tragiques dans le monde moderne », Montaigne à qui l'auteur dédie son livre, en l'appelant « admirable bavard » et son ami. « Bavard », M. Elie Faure l'est aussi, mais sans cette précision de la notation qui caractérise son grand ami. Cette éloquence, ce serait ce que je reprocherais à M. Elie Faure, si on pouvait reprocher à quelqu'un, d'un talent sincère et personnel, d'être lui-même.

Je ne veux pas discuter ici la théorie, cruelle et tragique, de M. Elie Faure. L'Histoire, le film de l'histoire humaine qu'il déroule devant les yeux de notre esprit semble lui donner raison.

Mais l'art serait alors, non pas comme il le dit, une conséquence

heureuse de drames nécessaires, mais simplement une compensation, un essai d'ordonner le désordre. L'ordre est de l'art, l'ordre est l'art. Ne le détruisons pas par la guerre et la révolution, et la vie suivra sa courbe harmonieuse. Les Croisades, les guerres d'Italie, l'épopée napoléonienne nous ont peut-être rapporté un renouvellement de pensée, d'art et de littérature. Mais cet apport, puisé dans les pays étrangers, alors inconnus et mystérieux, d'autres aventures que la guerre peuvent nous le donner, et nous possédons maintenant d'autres moyens d'enrichir notre pensée et notre sensibilité. L'expérience de l'homme devrait lui apprendre à diriger un peu le Destin ou la Fatalité.

Les grandes guerres dont parle M. Elie Faure, ces mouvements d'expansion de tout un peuple, ce besoin de conquête correspondent à une vitalité débordante, et je me demande alors si l'art qui fleurit aussitôt après ces grandes épopées, au lieu d'être une résultante de la guerre, ne serait pas seulement une expression parallèle de ce besoin d'expansion et de conquête. Car ce sont les peuples victorieux, les peuples forts, qui imposent leur art, leur style et leur civilisation. On pourrait croire alors que, la guerre endiguée, toute la force d'expansion d'une race jaillirait en volutes d'architecture, en rythmes musicaux, en poèmes, etc., transposant en art le drame humain. Et quant au drame récent que nous venons de vivre, cette grande guerre,... elle ne nous aura peut-être apporté qu'un affaiblissement de la race et de sa force d'expansion artistique. Reste la révolution... Attendons.

§

Dans un autre petit livre, **l'Art et le Peuple**, M. Elie Faure nous donne cette définition du mot peuple : c'est, dit-il, « la réserve d'innocence de l'espèce ». Et cette expression me semble très juste et très heureuse. Et il ajoute : l'organisme social nouveau, dont tout organisme esthétique n'est que la fatale efflorescence, ne peut parvenir à la vie que si l'innocence des hommes, « brisant les cadres anciens où elle étouffe, trouve des cadres neufs pour se manifester «. Et après avoir exposé que l'aristocratie et le peuple sont les éléments indispensables de tout organisme social, M. Elie Faure écrit très justement : qu'une aristocratie n'est aristocratie qu'à la condition de se renouveler.

Les aristocraties de naissance et d'argent qui persistent péniblement dans les organismes en décadence, celles qui gardent les avantages du

pouvoir sans en conquérir les responsabilités dans la lutte quotidienne pour la plus étroite adaptation et le risque le plus tragique, celles qui ne montent plus, parallèlement au peuple lui-même, dans la violence redoutable de la découverte et de la création, ne sont pas des aristocraties. Toute aristocratie vivante sort du peuple, de la réserve d'innocence qui dort en chacun de nous et dont l'exploitation intéressée fait tout organisme futur.

Aussi lyrique que soit un sentiment populaire, il ne peut vivre et se développer sans ordre. Aussi ordonnée que soit une discipline aristocratique, elle ne fera rien sans le sentiment populaire.

Pour M. Elie Faure, ni le syndicalisme intégral, ni le bolchevisme intégral, ni même l'état d'équilibre entre le syndicalisme et le bolchevisme ne représente la paix ni le bonheur définitif.

La forme à naître n'est en aucun cas, un progrès sur la forme qui va mourir : « Elle est différente, voilà ». De même, en art, la beauté d'une œuvre est dans sa nouveauté : elle est différente. Aimons ce que jamais nous ne verrons, n'entendrons, ni ne respirerons deux fois.

§

Ces **Pointes sèches**, de M. Pinkerton, sont d'un art parfait dans leur sobriété. Elles m'évoquent l'ironie d'un Jules Renard avec une pointe de tendresse et de sensualité. Et il y a aussi dans ces paysages brefs une clarté comme dans les petits poèmes japonais où passe sur le front de la lune un sentiment, une pensée, un désir, un sourire ou un regret. Voici *la Rose* :

Tant qu'elle est jeune, elle cache son pubis sous une foule de tuniques étroitement serrées.

Mais, à mesure qu'elle vieillit, elle les entr'ouvre lentement, et, une à une, les laisse tomber.

Ce n'est plus qu'une touffe de poils secs.

Elle ferait mieux de ne pas se déshabiller.

La Fraise : « Là-bas, sous les feuilles, j'aperçois le bout de sa langue. » *Le Lis :* « Il met vraiment trop de poudre de riz : ce jaune d'or est d'un voyant ! » *La Boule de neige :* « Beaucoup de blanc pour rien. » *Le Pin :* « Paresseux comme une femme du monde, il ne fait rien de ses milliers d'aiguilles. » *La Noix* : « Que peut-elle penser, cette cervelle maigre, sous son écorce luisant et stupide ? » *Le Bégonia,* qui « étale ses charmes avec une complaisance équivoque : toute cette chair nue n'est guère appétissante »...

Tout cela est fin, délicat et spirituel, et d'une précision de dessin qui fait de ces images de petites estampes ironiques.

En un autre petit livre : **Animalités**, M. Pinkerton nous donne une série de petits contes brefs où se trouve fixée, en chacun, une image de sensualité essentielle. J'aimerais voir une certaine littérature évoluer vers cette sobriété, cette netteté de style et de pensée que M. Pinkerton sait encore adapter à la critique littéraire et philosophique.

§

Les recueils de « pensées » sont souvent les plus médiocres parmi toutes les médiocrités de la production littéraire. Pourtant, il n'en est pas un où on ne cueillerait au moins une petite observation personnelle. Voici sur ma table une dizaine de ces recueils : ce sont toujours les mêmes pensées sur la femme et sur l'amour. On croirait que ces penseurs se copient tous les uns les autres. M. Remy Montalée, dans ses **Pensées et Paradoxes**, abuse quelquefois du truisme, qu'il confond avec le paradoxe, ce qui donne à son livre un cachet d'éternité. M. Anatole Ducros écrit des **Sentences et Réflexions** de cette qualité et de cette nouveauté : « La douceur de la femme apaise nos misères. » Il devrait être interdit, sous peine de prison, à un éditeur d'éditer de pareilles niaiseries. M. Robert Guillon, **Pendant que la France pleurait**, a pensé de « petites pensées » sur la guerre, l'instinct national, le sentiment religieux, le parlementarisme, la victoire, la paix, etc., etc., et les femmes : « Le luxe dessèche l'âme et endurcit le cœur. »

Il faudrait vraiment ajouter tous ces volumes à la Bibliothèque de M. Croquant.

Du petit livre de Claude Chauvière, **La Vie, les Autres et Moi**, je veux noter ce cri d'une femme : « Comme c'est reposant de n'avoir plus à plaire ! » et dans **l'Amour tel qu'on le parle**, de Louis Mauply, des réflexions de cette finesse : « L'amour qui se sent vainqueur, ce n'est peut-être déjà plus de l'amour », et, « le cœur d'un homme est moins touché par l'amour d'une femme que par les souvenirs qu'il a d'elle ».

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Pierre Drieu la Rochelle : *Fond de Cantine*, « Nouvelle Revue Française ». — Noël Garnier : *Le Don de ma Mère*, préface de Henri Barbusse, Flamma-

rion. — Ernest Prévost et Charles Dornier : *Le Livre épique*, anthologie des poèmes de la Grande Guerre, Chapelot. — Jules Castier : *Les Heures Guerrières*, « Maison française d'Art et d'édition ». — Jacques Chanu : *La Gloire des Ames*, « Maison française d'Art et d'édition ». — Lucy Provençal : *Les Heures Sublimes*, « Publications art et littérature ». — Raymond Schwab : *Vision d'un Age d'acier*, Georges Crès. — Louise-Julie Michel : *L'Heure Mauve et l'Heure Rouge*, Sansot. — Paul-Charles Albert : *Amours rustiques*, « Publications art et littérature ». — Mme A. Maury-Laroche : *Sous la Cendre*, « l'Imprimerie », Nice. — Maurice Heim : *Les Flèches d'Or*, Sansot. — Loriot, Lecaudey : *Les Visions et les Songes*, Figuière. — Léon-Valentin Bujeau, président fondateur du « Tournoi de la Rose », Mainteneur des jeux floraux du Languedoc : *Les Rêves Morts*, édition du « Tournoi de la Rose ». — P. Maurice Chateau : *Le Premier livre des Idylles*, « l'Edition Nouvelle », Nice. — Georges Marteaux : *Le Luth brisé*, Introït par Albert Hennequin (hors commerce). — Ch. Boulley-Duparc : *Flûtes et Buccins*, « les Editions françaises les Gémeaux ». — Jean Dessaigne : *La Moisson des Feuilles Mortes*, Grasset. — André Cazamian : *Les Feuilles de l'Arbre*, Lemerre. — Fagus : *La Prière des Quarante Heures, ou les XIV stations sous l'Horloge du Destin*, « les Editions Gallus ». — Henri Ghéon : *Le Miroir de Jésus*, dessins de Maurice Denis, « l'Art catholique ».

Je m'arrête à un poème de M. Pierre Drieu la Rochelle, perdu parmi d'autres en **Fond de Cantine**, et répondant, au retour de la guerre, à ce qui est son obstinée *Interrogation* formulée vers l'espace et vers le destin de la Terre, vers le sort présent et futur des hommes. Comment cela est-il déterminé et construit ?

Guerre, fatalité du Moderne, d'emblée, par le titre, une signification est conférée au poème, morale, philosophique, étrangère sinon supérieure à sa nécessité incantatoire. L'assentiment du lecteur ne naîtra point d'une suggestion progressive, imperceptible ; l'auteur contraint dès le seuil, sinon qu'on se détourne. Soit ! J'ai consenti :

O guerre, intrusion de l'âme,
La matière est bousculée par l'âme,
L'âme brandit son corps contre le fer.

Un songe réfléchit le lien ; au miroir l'humanité s'aperçoit, étonnée d'être, en ses mouvements, réglée désormais par l'âme, comme la Guerre l'impose.

Entre la mer du Nord et les montagnes centrales c'est le royaume des hommes, la force des hommes assemblés ; ils se sont arrachés à la soumission de la jouissance ; ils sont venus par la mer et poussent leurs troupes à travers les décombres du continent.

Oublions la déclamation des journaux, des hommes politiques, des diplomates et des simples. Que voyons, que faisons-nous ? M. Drieu la Rochelle regarde :

Dans cette aire où nous nous tenons tout a été abattu.
Nos canons ont nié un horizon des maisons.

D'abord nous avons enfoncé les toits dans les murs, l'illusion des portes a été soufflée et le ciel a dilaté les fenêtres dans une dérision.

La colère des obus a fait éclat chez les épiciers et la honteuse obésité des édredons crève par les brèches.

Voilà, sans périphrases, sans émotion, pour ainsi parler, le spectacle dans son aspect rudimentaire, délavé en quelques traits exacts, réels.

Y a-t-il, à cette annulation des choses, une secrète, supérieure urgence ?

Ces maisons avaient assez duré. Les bâtisses maçonnées sans amour ont été aplaties...

Et :

Des hommes sont restés debout parmi les gravas avec leurs canons ardents à interroger le ciel.

Le système, non point préconçu ou factice, mais élémentaire et impérieux à l'esprit du poète moraliste, apparaît. S'abstraire tout de suite, et par un exercice antérieur de la raison et de la volonté, des contingences sentimentales, l'esprit seul se livre à l'observation véridique, quand ne la corrompt aucune sensation acceptée, délibère avec décision, choisit, groupe le fait, pour sa seule objectivité, et ne conclut qu'en fonction du groupe humain, total, essentiel, sans considération pour l'homme ici, là, présent, qui concourt, pour une part si prodigieusement petite à le composer dans son ensemble.

Peut-être M. Drieu la Rochelle est-il moins absolument attaché à son système dans certaines images moindres de la guerre : *Vengeance*, par exemple ; mais là même il l'insinue, ou plus complètement dans *Jazz* et dans cette grave et grande *Métempsychose*, pour ne point en signaler d'autres. Où il ne domine point, il tend à devenir, on le soupçonne et reconnaît à des vestiges. Au surplus il se développe légitimement. On peut désirer n'en point demeurer la dupe, et l'avoir défini avant d'y céder.

Pour maintenir l'équilibre entre la perception dépouillée du réel et la méditation en une direction préférée, le poète élit des images nues, mais il faut qu'elles soient complètes et se suffisent sans l'appui de celles qui précèdent ou qui suivront. Chaque image, phrase ou verset, contient à soi seul intégralement son

sens. C'est un geste de la parole. Il y a eu le geste antérieur, il y aura le geste prochain ; entre les deux, le présent se dirige et se satisfait de soi.

Et le développement implicite de l'idée est mené ainsi, sans apparence extérieure de liens, matériellement, avec sûreté, d'une considération primordiale des destinées passées aux nécessités qui irradient et transfigurent ce qui déjà est né, ce qui prend conscience dans le monde humain.

Par la pensée, certes, et la hauteur froidement préconçue de sa vision toute directe, M. Drieu la Rochelle s'éloigne de M. Claudel, mais non moins par le procédé, par le tour de ses versets, cependant de lui inspirés, puisqu'ils répudient la véhémence, le mouvement lyrique du sentiment et de la passion.

M. Noël Garnier se penche, lui, sur la misère et la douleur des hommes. Il en a pris sa part, avec cette sorte si émouvante de résignation à la fois patiente et indignée, cette acceptation comme provisoire du sacrifice, mais cette révolte intime du sentiment contre ceux dont la pusillanimité intellectuelle et la soumission à des formes sociales surannées ont imposé aux hommes la rigueur du sacrifice. **Le Don de Ma Mère**, la vie, dont il la remercie, il le courbe, puisqu'il le faut, aux servitudes de la guerre, il se penche vers les morts et les blessés, il écoute leurs plaintes douloureuses, leurs sanglots ; il se soutient par le rêve d'un futur plus accueillant, il recherche des amitiés qui fortifient sa pensée et élucident ses résolutions. Très simple, son cœur s'épanche en strophes aisées où s'embarrasse parfois, sans qu'il s'en soucie, la cadence ou la pureté du langage. N'importe ! Il exhale sa pitié, son amour, sa douleur, ses joies même, sans retenue et sans méfiance, et il a foi en ceux qui parlent comme lui et qui l'approuvent et qui peut-être entraîneront sa fièvre en des domaines étrangers sinon hostiles à la poésie. S'il n'était d'un goût désuet et ridicule de rappeler Hugo : « Ami, cache ta vie, et répands ton esprit »...

MM. Ernest Prévost et Charles Dornier classent en une anthologie très fournie **Le Livre épique** de la guerre. Ils y ont recueilli, sur la Mobilisation, l'Invasion, la bataille de la Marne, la Cathédrale, les Tranchées, les Armes, Verdun, les Alliés, les blessés, l'Arrière, l'Ame française, la Victoire et les Morts, ceux des poèmes qui leur ont paru le mieux caractériser le sentiment des

Français, des « Poilus », et exprimer le plus pieusement l'angoisse, la pitié, la reconnaissance, l'amour de tous. Les poètes morts pour la Patrie, les poètes combattants se mêlent à ceux de l'arrière ; tous les tons sont confondus ; et le seul reproche qu'on pourrait adresser à MM. Prévost et Dornier serait d'avoir accueilli des productions médiocres, banales ou même fâcheuses à côté d'autres dont la grave splendeur, dont la sensibilité émouvante s'imposent. Affaire de goût ? non pas uniquement, puisqu'on pourrait se demander le motif de plusieurs omissions, qu'elles soient volontaires ou d'ignorance, même parmi les poètes qui ont été au front. Ils sont innombrables ! Je l'admets ; il eût, me semble-t-il, été bon de les rechercher, fût-ce à l'exclusion des aînés et des femmes et de ceux qui sont demeurés chez eux.

Voici M. Jules Castier, de qui **les Heures Guerrières** n'auraient point démérité de figurer par quelque pièce choisie en ce *Livre Epique*. Déroulède l'inspire et soutient ses élans. Il a de la conviction, de la chaleur, une pensée héroïque et même du panache. Il est très bien. C'est un vrai livre de guerre.

M. Jacques Chanu et **la Gloire des Ames** qui ne lui est pas inférieure, plus ému, plus arrêté aux spectacles de la vie familière, voit davantage les grands ensembles, l'idée, les choses et les gens de l'arrière, le soldat durant sa permission.

Mme Lucy Provençal est, dans **les Heures sublimes**, toute élans, enthousiasmes ; elle chante le devoir, le départ, les Alliés, l'humanité. Fièvre et ardeur, offrant aux plus déshérités du monde le plus d'amour ; et ses poèmes d'autodidacte se tordent à la flamme de sa passion. Poésie spontanée, presque populaire, propre à entraîner qui la peut entendre, et souvent d'intimité pénétrante.

Vision d'un âge d'acier, M. Raymond Schwab, ce nouveau

> Thogorma dans ses yeux vit monter des murailles
> De fer, d'où s'enroulaient des spirales de tours
> Et de palais cerclés d'airain sur des blocs lourds ;
> Ruche énorme, géhenne aux lugubres entrailles
> Où s'engouffraient les Forts, princes des anciens jours...

Mais de *Qaïn* (ou de Leconte de Lisle) à M. Raymond Schwab le fer s'est trempé en acier, les tours, les palais sont devenus mobiles et même automobiles, « les chars armés de faux » qui por-

tent « des tranchants comme un buisson d'épines », et la ruche est vraiment devenue géhenne, où s'engouffrent les Forts, aux lugubres entrailles de la terre. Les vers exacts et traînés de M. Schwab naissent les uns des autres continûment, frappés à tour de rôle d'une image, et la guerre en ses éléments physiques s'évoque ainsi longuement.

Si, comme l'ont voulu Edgar Poe et Baudelaire, une part d'inattendu, de surprenant, d'étrange, ou seulement de nouveau est indispensable pour parfaire l'idée de la beauté, je crains que Mme Louise-Julie Michel ne puisse satisfaire qu'à un goût moins exigeant. A coup sûr les poèmes de **l'Heure Mauve et l'Heure Rouge** sont ce qu'ils veulent être, la prosodie y est observée, les sentiments qu'ils expriment par des images éprouvées sont méritoires. Ils ne manquent que de flamme et d'éclat.

Amours Rustiques de M. Charles-Paul Alibert présentent la structure d'apparence impromptue des poèmes faits pour être dits. L'évocation par tutoiement de Stéphane Mallarmé y suspend une seconde l'étonnement, tant y est peu perceptible le souci intellectuel.

Etre inspirée par les conférences patriotiques du R. P. Coubé, à Nice, n'empêche nullement le poète de **Sous la Cendre**, Mme A. Maury-Laroche, de confronter aux dogmes chrétiens la thèse théosophique. M. Maurice Heim exalte dans **les Flèches d'or** l'esprit de Dieu, l'âme universelle, qui, au dire des sages bouddhiques, est l'Amour. *Au fil des Heures* dans le loisir de la paix, durant la guerre, il aligne avec tranquillité le bon et valable travail de ses vers conformément aux traditions les plus respectables. Je lui souhaiterais quelque émoi, quelque obscure passion qui trouble sa nonchalance et lui enseigne à palpiter.

Les Visions et les songes où M. Loriot-Lecaudey évoque *les Reflets du Divin* ou suscite *les Beaux Décors* de ses voyages forment des poèmes imagés, réguliers, aimables à lire et d'un ton de distinction extrêmement juste. M. Léon-Valentin Bujeau, qui recueille **les Rêves morts** de sa jeunesse, s'honore du double titre de président-fondateur du « Tournoi de la Rose » et de mainteneur des Jeux Floraux du Languedoc. C'est plus que ne furent jamais Lamartine, Malherbe ou Charles d'Orléans. Du moins l'auteur reste-t-il, avec une immuable conviction, attaché aux vieilles règles de notre prosodie. Est-ce même lui qui a ré-

duit le sonnet à n'être qu'un quatrain seulement suivi des deux tercets ?

M. P. Maurice Chateau présente dans **le Premier livre des Idylles** une suite de petits tableaux agrestes et intimes dans la manière d'André Chénier, d'un Chénier dont la sensualité ne serait pas très éveillée, d'un Samain qui eût peint *Aux flancs du vase* des images précises, délicates, mais bien froidement parfaites.

De Georges Marteaux, pris par la mort à l'âge de vingt-six ans, les poèmes réunis sous le titre **Le Luth Brisé,** maladifs et sensibles, sont empreints d'un charme contenu et raffiné. Il aimait, le poète trop tôt interrompu, la douceur des confidences et la nostalgie du passé. N'est-il point fâcheux que sa plaquette soit si discrètement présentée : hors commerce 50 exemplaires dont aucun n'a été mis en vente, lorsqu'on voit, par contre, tirer sans vergogne et répandre tant de médiocres productions, dépourvues d'âme et d'accent ? Mais Georges Marteaux est de ces penseurs discrets qui songent :

> Le Souvenir a fait notre âme calme et lasse
> En ce soir calme et las où vivent les parfums...

qui sont épris de leur tendre mélancolie et ne poursuivent aucune ambition malsaine. La mort est venue ; il sied de placer ce jeune poète au nombre de ceux dont on se souvient avec douceur.

Flûtes et Buccins, par M. Ch. Boulley-Duparc, déterminent par leur titre un ensemble de poèmes discrets ou éclatants, souvent incertains, mais point maladroits ni désagréables.

Dans **la Moisson des Feuilles mortes,** M. Jean Dessaigne s'amuse à des portraits d'amour, de rêve ou de souvenir, à des contes un peu simples, à des tableaux de petite ville ou de village, d'un ton volontiers narquois, jamais forcé et toujours pittoresque. Un peu plus d'effort, de retour sur soi-même, de rêve contenu et de pensée hardie, et nous le verrons, lui aussi, s'enfuir un jour vers

> Quelque chose qui soit, vers quelque chose enfin !

De M. André Caramian les divisions de son volume, **les Feuilles de l'Arbre,** font songer à des titres de Sully-Prudhomme : *la Pensée et les Jours, l'Ame mélodieuse*... Le vers

et la nature du poème, la manière d'empreindre d'une nuance sentimentale la mélancolie un peu abstraite de sa pensée, le vers parnassien dont la plastique est moins nette et n'accueille un rayon mouvant qu'en des places choisies, le culte de la méditation philosophique dominant, éteignant quelquefois même toute sensibilité directe, cela ne provient-il pas de Sully-Prudhomme encore ? Tel morceau donne à penser que M. Caramian a séjourné à l'Ile Bourbon ou qu'il y est né : qu'il nous donne des bois de filaos et de la regorgeante nature tropicale une sensation faible en comparaison de Léon Dierx ou de Leconte de Lisle ! Du moins Parny a-t-il conservé dans ses vers quelque chose de la délicieuse indolence des créoles. M. Caramian se garde, dans un souci de correction, de rien donner de lui-même au delà. Son talent parnassien est indiscutable et jamais ne bronche. Il compose avec maîtrise des chants neutres, comme s'ils étaient d'un professeur ou d'un académicien. Ce qui n'empêche nullement que le vers bien fait cède parfois la place au vers ému, au vers réellement beau et inspiré :

C'était l'heure liquide où l'eau coule plus claire...

mais ces allitérations moelleuses elles-mêmes sont trop strictement distribuées, sentent la volonté préconçue, ne sont pas spontanées. O Virgile !

Le désordre que tolère dans ses compositions (si même il ne le recherche) M. Fagus contraste à cet art, absolument. Tout est issu d'une manière qui veut s'égaler à de l'improvisation ; un jet naturel du vers dans un rythme non concerté. **La Prière des Quarante Heures, ou les XIV Stations sous l'Horloge du Destin** avec ferveur célèbre familièrement la naissance joyeuse du bonheur, dans la famille, l'hyménée simple, la bonne entente, et puis aussi la maladie, l'anxiété, l'agonie, l'épouvante de la mort d'une épouse toujours jeune et toujours adorée, tandis que vient au monde, alleluia ! l'enfant d'amour, « le divin enfant », le fils « tout rose et blond, qui nous ressemble comme un frère ». L'intérêt réside dans l'émotion profonde et joyeuse ou grave tour à tour, dans l'entraînement magique de cette exaltation avec ses bondissements, fussent-ils un peu vulgaires, cette terreur, cette douleur, cette solennelle ivresse de se voir renaître, plus pur, meilleur, infiniment tendre et beau. Le moyen, la forme,

le poème, il est là, parce qu'on ne saurait s'en passer ; ce n'est pas à lui que le poète donne ses soins. Qu'il aille comme il voudra, pourvu qu'il se meuve en droit chemin, ouvre des ailes, quelles que puissent être la matière, la qualité, la couleur de ces ailes, et qu'elles battent l'air, que ce soit l'azur, le gris de nuages enfumés, ou sous le plafond bas de l'alcôve. Poète sans doute, M. Fagus l'est, mais d'exception, non par la hauteur, la docte expérience, le savoir farouche, ni par un raffinement d'intellectualité ou de culture. Qu'importe ? Ce n'est même pas l'oiseau qui marche et dont on sent qu'il a des ailes. Non : ses ailes le soutiennent, le portent, mais ses pieds n'ont pas quitté le sol ; ils laissent des traces dans la poussière.

Avec une belle fierté, toutefois, M. Fagus repousse les motifs d'émotion qui ne proviendraient de son art : « L'auteur rappelle que, nonobstant le ton personnel, tout ce qui précède est un poème et non une page de biographie. »

« Sur les quinze mystères du Rosaire » — *Ave Maria, gratia plena* — M. Henri Ghéon a composé, nous enseigne-t-il, les quinze petits poèmes, **le Miroir de Jésus**, écrit « devant le Bois des Loges au mois de victoire août MCMXVIII ». M. Maurice Denis les a illustrés de dessins pieux, gracieux et délicats. Ils se répartissent en trois sections : *Miroir de Joie*, cinq sonnets libertins en vers de sept syllabes ; *Miroir de Peine*, en vers de neuf : *Miroir de Gloire*, où éclate le vers de huit syllabes.

Petits poèmes d'ingénue et d'infinie effusion s'exhalant du cœur simple du croyant. On dirait de suaves, tendres et précieuses légendes à inscrire pieusement sous des images saintes, et ces images on les voudrait, outre les autres dessins d'un sens plus général gravés sur bois par Mlle Faure, de la main docte et persuasive de M. Maurice Denis : elles s'adapteraient si bien à ce texte délicat et frêlement naïf, mais à la fois si ferme, si pur.

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉATRE

THÉATRE MONCEY : *La Maternelle*, pièce sociale en 3 actes, de M. Léon Frapié (1er octobre). — THÉATRE ÉDOUARD VII : *Je t'aime*, comédie en 5 actes, de M. Sacha Guitry (12 octobre). — THÉATRE DU VIEUX-COLOMBIER : *Le Médecin malgré lui*, comédie en 3 actes, de Molière, avec un prologue et un intermède (15 octobre).

Encore une pièce grave, sérieuse, sur un sujet morose, dont il

faut que je rende compte avant de passer à mon arriéré. Une pièce sur les enfants, et quels enfants ! Les petits malheureux des milieux populaires. Que voulez-vous qu'on écrive là-dessus, quand on est, comme moi, un homme seul, qui s'est vu, enfant, nanti d'une famille des plus singulières, et pourtant bienfaisante à sa façon, et s'est bien gardé, pour son propre compte, d'en procréer une ? Tout ce que je puis en dire ne peut être amusant ni pour le lecteur, ni pour moi. M. Léon Frapié a écrit autrefois un roman : **La Maternelle** ; je ne l'ai pas lu, comme beaucoup de livres d'aujourd'hui. Il vient de tirer de ce roman une pièce avec le même titre. Je suis allé la voir. Elle a son intérêt. Mon Dieu ! oui, son intérêt, et même de quoi toucher. Si peu qu'on aime les enfants, on ne peut s'empêcher de plaindre ceux qu'il nous montre. Un dessinateur, M. Poulbot, devenu assommant à force d'abuser de son sujet, et un romancier, M. Alfred Machard, qui menace de produire le même effet, nous en ont, le premier, dessiné mille aspects, et le second raconté de nombreuses histoires. Ils ont pour milieu familial la basse prostitution, l'ivrognerie, la brutalité dans les mœurs et dans le langage, la pauvreté et la malpropreté. N'y eût-il que cela, qu'il faudrait les plaindre. Ces mauvais traitements, par-dessus le marché, qu'ils endurent encore révoltent justement. La maternelle est l'école où on les groupe dans chaque quartier. M. Léon Frapié voudrait que cette école ne soit pas seulement pour eux un lieu de garde. Il voudrait qu'ils y trouvent avant tout ce qu'ils n'ont pas dans leur famille : la douceur, l'affection, la bonté, qu'on leur apprenne là les agréments de la propreté et des rapports paisibles entre eux, bien des choses qui, peut-être, modifieraient ceux d'entre eux qui ne sont pas parfaits, et développeraient les bonnes qualités chez ceux qui les ont en germe. Il est bien certain que cela vaudrait mieux que de leur apprendre, déjà ! à marcher au pas et à chanter des chansons civiques. En tous cas, on ne peut qu'approuver tout ce qui serait réconfort, protection, distraction, gâteries même, pour de petits êtres faibles, souvent chétifs, souvent privés physiquement, souvent rudoyés abusivement en paroles et en gestes. On va se dire, en lisant cela : « Quel brave cœur ! Comme cet homme doit aimer les enfants ! » Mais non ! Pas du tout. J'ai simplement horreur de la brutalité, de la cruauté à l'égard d'êtres sans défense. Je compatis simplement à la souffrance où qu'elle se

trouve. J'ai même cette opinion qu'en général les enfants ne valent pas cher. Je ne suis plus jeune. J'en ai regardé quelques uns dans ma vie. Je les ai trouvés le plus souvent laids, bêtes, cruels, et, comme des êtres en formation, sans beaucoup d'intérêt. C'est pour moi un monde de voir des gens s'extasier sur un nouveau-né, ou sur un enfant de quelques mois, la chose la plus répugnante que je connaisse, et la plus laide. Je vous ai dit souvent que je suis un matérialiste enragé. En regardant ce nouveau-né, ou cet enfant, je songe d'où il vient, de quoi il est fait réellement, et l'extase en question m'apparaît d'un comique ! J'ai dans ma rue, dans une maison à quelque cent mètres de la mienne, un brave homme d'employé à l'Hôtel de Ville qui a huit enfants. Tous sont venus à des intervalles pareils. La différence de taille, entre chacun d'eux, de l'aîné au plus jeune, forme une inclinaison d'une régularité parfaite. Et tous lui ressemblent, tous ont absolument son visage, en plus jeune, ou un peu plus jeune, ou un peu plus jeune encore, ainsi de suite, du dernier au premier. C'est d'un grotesque ! Et cette femme, déjà laide de son naturel, déformée, flasque, abêtie, qui finit par ne plus être qu'une sorte de four dans lequel on met périodiquement à cuire un peu de semence ? Cela vous séduit ? Je comprends, certes, qu'on fasse l'amour. C'est la meilleure chose de la vie. Mais faire l'amour pour avoir des enfants ! C'est répugnant. Et ce n'est, d'ailleurs, pas faire l'amour. Tout cela, je le répète, n'empêche nullement la pitié à l'égard des enfants qui pâtissent d'une façon ou d'une autre, et ne m'a pas empêché de prendre souvent la défense de certains que je voyais brutaliser sauvagement par leurs propres parents. J'ai même eu là l'occasion de me rendre compte de ce qu'est souvent, en réalité, le sentiment paternel, le sentiment maternel, sur lesquels on dit encore tant de belles choses : une forme variable du sentiment de la propriété, soit autoritaire, soit brutale, voilà tout. Un enfant était frappé. Je m'interposais. La réponse que j'entendais ? Elle est bien simple : « De quoi vous mêlez-vous ? Cet enfant est à moi, je pense ? » Là, comme pour les brutalités à l'égard des bêtes sans défense, il faudrait être taillé en Hercule, et, quand les conseils amicaux ne donnent rien et ne vous attirent que des injures, pouvoir donner la leçon qui seule aurait de l'effet sur ces sauvages. Le dirai-je même ? Moi qui ai recueilli tant de bêtes errantes, il m'est arrivé quelquefois d'être

tout prêt de faire le même geste à l'égard de tel ou tel enfant... Je me rappelle, il y a quelques années, une nuit d'hiver, à la sortie du Théâtre Antoine, comme j'allais descendre dans le métropolitain, un gamin que je vis là, en loques, cinq ou six ans, un visage charmant, doux, fin, en train de vendre des journaux. Je le regardai un moment. Je me disais : Si c'était un chien, je l'emmènerais, je l'emmènerais bien, lui aussi ! Mais les moyens, mais les parents, mais la responsabilité, mais le droit de faire cela ?.. Je me sauvai, pour ne plus le voir dans sa misère, que, peut-être, d'ailleurs, il ne sentait pas. Je me garde bien, du reste, de tirer la moindre vanité du mouvement que j'eus ce soir-là. Je le dis tout de suite moi-même : j'étais séduit par un joli visage, expressif et intelligent. En réalité, le vrai, c'est plutôt que les enfants ne m'attirent pas et que je ne voudrais pour rien au monde en faire ma société. J'ai, par exemple, en ce moment que j'écris, dans un jardin voisin, un mioche qui souffle depuis le matin dans un sifflet. Il a commencé à huit heures, il est trois heures après midi, et certainement il ne s'arrêtera qu'à la nuit, quand on le rentrera. Croyez-vous que je ne le verrais pas avec plaisir faire dans un baquet une chute qui m'en débarrasserait ? Non pas seulement parce qu'il me dérange, mais surtout parce que je trouve cela stupide de s'amuser pendant toute une journée à un bruit pareil. Quand j'étais jeune, j'habitais à Paris dans une rue tranquille, dans laquelle une voiture ne passait jamais. Il n'y a pas comme ces rues pour être envahies par les enfants. Ma rue en était pleine, qui jouaient aux soldats, chantaient la *Marseillaise*, agitaient je ne sais quels torchons de couleur au bout de bâtons, braillaient et tapaient, en un mot faisaient à grand fracas leur apprentissage de citoyens. J'en étais réduit à ne rentrer chez moi, l'été, qu'à onze heures du soir, seule heure à laquelle je pouvais espérer pouvoir lire ou travailler ou même ne rien faire, en paix. J'ai alors envié bien souvent d'habiter un de ces heureux quartiers où une bonne épidémie de croup vient mettre la tranquillité pour quelque temps. Quand les enfants de cette sorte grandissent, on peut dire qu'on ne perd pas au change. Je prends le train tous les jours pour aller à Paris et pour rentrer chez moi. Je suis obligé, par mon défaut de richesse, de voyager en troisième. Le matin, cela va encore. Je suis à peu près tranquille. Je voyage avec des employés qui, pour rien au monde, ne liraient pas leur

journal, et par là j'ai la paix. Mais le soir ! On n'a pas idée de cette société. Je me trouve au milieu de gens qui crient, crachent, sont laids à faire peur, d'une laideur stupide, sentent mauvais, et tiennent des propos d'une ânerie inconcevable, alors qu'il leur serait si facile de se taire. Ou bien au milieu de gamins, les mêmes au moral et au physique que ces gens, et qui, par-dessus le marché, en se bousculant, sifflent et chantent, si on peut appeler cela chanter, et quelles choses ! à se rompre la gorge. Je le dirai comme je le pense. Je ne désire certes la mort de personne. Mais ces jeunes gens tomberaient par la portière et le train leur passerait dessus, que je ne ferais pas un mouvement pour les en tirer. Je ne vois même pas où serait la perte. Je vois trop quels hommes, en général, ils seront plus tard. Et qu'on ne vienne pas me dire qu'il y a dans tout cela une question d'éducation ! Je ne crois pas à ce point aux transformations de l'éducation ni de l'instruction. Un être grossier reste toujours un être grossier, comme un imbécile reste toujours un imbécile. J'exprime là des choses qui n'ont rien de neuf. Je n'entends pas non plus faire aucune différence de classe. Ce sont des préjugés que je n'ai pas. Ce n'est pas tant le milieu qui compte, à mon avis, que le caractère et le tempérament. Un enfant de chiffonnier peut être un modèle de douceur, de tranquillité, de qualités de toutes sortes, et le fils d'un bourgeois l'être le plus brutal et le plus grossier, tout comme il y a des ouvriers sans instruction qui sont fort intelligents et des gens cent fois diplômés qui restent pendant toute leur vie des imbéciles complets. Je sens que je deviens ennuyeux et je ne veux pas continuer sur ce sujet, qui m'est du reste fort indifférent, n'ayant aucun amour pour la morale, la pédagogie ni la sociologie. Je dirai pour terminer que je pensais un peu à tout cela en écoutant la pièce de M. Léon Frapié, avec son troupeau d'enfants assez ressemblants, pour l'aspect, avec la réalité. J'ai dit qu'elle a son intérêt et je le répète. Elle est fort bien jouée dans les rôles de grandes personnes. Pour les rôles d'enfants, c'est autre chose. A mon avis, les enfants ne sont jamais bons au théâtre. Ils ne savent et ne peuvent savoir jouer. Ils ne sont naturels ni dans leur débit ni dans leurs attitudes. C'est toujours, chez les uns et les autres, quelque rôle qu'on leur fasse jouer, le débit monotone, apprêté et criard d'un enfant qui récite une fable. J'ajouterai que M. Léon Frapié, dans un petit épisode de sa pièce, prétend nous

montrer ces enfants, en tant que petits Français, comme capables de sentiments de bonté plus et mieux que tous autres enfants d'autres pays. C'est là une partialité nationaliste un peu niaise. Il en est des enfants comme des hommes : des bons et des mauvais partout.

Voici maintenant une pièce charmante, délicieuse, d'une séduction à laquelle on ne peut résister, dans laquelle la fantaisie, l'esprit, la malice, l'observation la plus exacte et la sensibilité la plus juste font merveille. C'est la nouvelle comédie de M. Sacha Guitry : **Je t'aime** ! que vient de représenter le Théâtre Edouard VII. Est-ce une pièce, une pièce au sens dans lequel on l'entend couramment, une pièce avec une intrigue, une pièce qui prouve quelque chose ou du moins y prétend, une pièce qui a pour de bon un commencement et pour de bon un dénouement ? Non, et j'ajouterai tout de suite : heureusement. Je dirai même qu'il faut un bien autre talent pour écrire du théâtre de cette sorte, que pour combiner ces soi-disant grandes pièces dans lesquelles la prétention égale l'ennui et dont tout est faux et artificiel d'un bout à l'autre, les sentiments aussi bien que l'expression. Il faut même plus que du talent et ce qui vaut mieux : le sens du vrai, du juste et du naturel. *Je t'aime* n'est qu'une suite de scènes et de tableaux, mais ces scènes et ces tableaux sont la vie même. Si vous voulez, ils n'ont, en eux-mêmes, rien pour nous surprendre. Vous, moi, nous les avons tous vus. Deux jeunes gens qui s'aiment, un salon bourgeois où les maris ont des maîtresses et les femmes des amants, où l'envie, la bêtise et le dénigrement ne cessent pas et où on se distrait avec les plaisirs les plus plats et les plus grossiers, un paresseux ingénieux à vivre confortablement et à se faire garnir d'argent aux dépens des autres, enfin un ménage assorti et s'adorant allant cacher et préserver son bonheur dans l'éloignement et la solitude, tout cela n'a rien d'extraordinaire. Ne vous ai-je pas dit que ces scènes, ces tableaux sont la vie même ? Mais le grand, l'incomparable talent de M. Sacha Guitry, c'est de mettre la marque de son esprit, de sa grâce, de son amusement, de son observation sur tout ce qu'il touche. Il faut voir comme ces scènes et ces tableaux sont traités et conduits. Il faut regarder ces personnages si vrais dans leur comique. Il faut entendre ce dialogue rapide, aisé, net, fin, moqueur, naturel, juste, dans lequel s'exprime par instants l'émotion la plus vraie aussi. Sous

l'apparence la plus simple, il y a là un ensemble de dons remarquables. Je ne crois pas me tromper, je pense que M. Sacha Guitry doit avoir un grand plaisir à écrire de telles pièces. N'est-ce pas, au reste, la première condition pour bien écrire, dans un livre ou au théâtre, et pour intéresser son lecteur ou son spectateur, que d'écrire avant tout par plaisir ?

L'interprétation, M. Sacha Guitry et Mme Yvonne Printemps en tête, vaut la pièce.

Le Théâtre du Vieux-Colombier, dont le programme, pour cette année, est plein de promesses, a fait sa réouverture avec le **Médecin malgré lui**, excellemment présenté et interprété. Il faut dire la vérité surtout à ses amis, aux gens qu'on estime le plus. On devrait bien renoncer, au Vieux-Colombier, à ces prologues dont il semble qu'on veuille agrémenter certains spectacles. Celui qui nous a été offert avec le *Médecin malgré lui*, sans rapport avec la pièce, comme on eût pu le croire d'après le programme, a déconcerté par sa niaiserie. Sous prétexte de réclame — méritée — pour l'entreprise de M. Jacques Copeau, un acteur en habit noir, pendant une demi-heure, avec un accent méridional certainement bien imité, nous a ennuyés de sa faconde et de ses quiproquos sur les titres et les sujets de récents spectacles du théâtre. Il a fallu le supporter de nouveau à un entr'acte, surgissant du fond de la salle, mêlé aux spectateurs. Je ne sais quel en est l'auteur, mais ces Janoteries sont plutôt regrettables en un tel endroit.

MAURICE BOISSARD.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Stanislas Meunier : *Les Glaciers et les Montagnes*, Bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flammarion. — A. Berget : *Les Problèmes de l'Océan*, Bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flammarion.

En général, les géologues considèrent les phénomènes glaciaires comme indépendants des autres fonctions du globe. M. Stanislas Meunier, dans un récent livre, **les Glaciers et les Montagnes**, proteste. « De plus en plus, dit-il, on est contraint de reconnaître dans notre globe un véritable tout, dont chaque partie, considérée à part, est indispensable au bon fonctionnement de l'ensemble. » Il est impossible de comprendre l'évolution des glaciers si l'on ne tient pas compte des mouvements du sol, de la

formation des montagnes et des vallées. L'existence des glaciers exige en effet une déclivité de la surface du sol fortement accusée.

L'auteur, après avoir décrit la forme générale des glaciers, analyse longuement les « conditions des localités à glaciers ». A propos de l'activité dynamique des glaciers, il est conduit à considérer l'eau solidifiée comme une roche véritable. tout à fait comparable aux autres, à assimiler la pâte glaciaire à la pâte granitique ; l'une et l'autre sont le siège des mêmes actions mécaniques, et des mêmes effets.

Comme dans ses précédents ouvrages, M. Stanislas Meunier s'attaque à maints « préjugés scientifiques ».

En particulier, il discute les hypothèses d'*une* période glaciaire, de *plusieurs* époques glaciaires. C'est une « disposition psychologique » des géologues d'attribuer un même moment d'origine à des productions analogues ; c'est ainsi qu'ils ont admis une *époque de fossilisation des coquilles*, une époque du *phénomène métamorphique*, une époque *corallienne*,... une époque *glaciaire*.

La contemporanéité des manifestations glaciaires est certainement fausse.

On s'est fait aussi des idées inexactes sur la répartition des glaciers dans l'espace. Les traces laissées par les glaciers sont très fragiles, s'effacent facilement. D'autre part, les *galets striés* ne sont pas le signe infaillible de l'existence et du travail d'un ancien glacier. Les géologues se sont trompés à cet égard et se refusent encore à reconnaître leur erreur. M. Stanislas Meunier a montré, depuis 1877, que ces galets sont des produits de l'érosion pluviaire. Dans les éboulis à pierrailles de toutes grosseurs, le travail des eaux combiné à celui de friction entre fragments de roches de diverses duretés, fabrique les galets et burine leur surface.

Les galets striés ont été reproduits expérimentalement ; ils ne sont pas l'œuvre des glaciers ; les cartes géologiques établies sur leur témoignage sont à refaire.

Le professeur Stanislas Meunier, par ses leçons au Muséum, par les excursions géologiques qu'il a dirigées pendant de nombreuses années, par ses livres enfin, a réussi a créer de nombreu-

ses vocations de naturalistes. Il a toujours été un esprit philosophique, original et indépendant.

§

M. A. Berget, qui enseigne à l'Institut océanographique, est également un excellent professeur; ses livres sont des exposés très clairs; il sait retenir l'attention de son lecteur par le choix de faits impressionnants.

Dans son nouvel ouvrage, **les Problèmes de l'Océan**, je vais faire un choix de quelques-uns de ces faits.

Tout d'abord voici quelques chiffres; en général on accorde une valeur toute particulière aux chiffres.

Le volume global des eaux océaniques est de 1.330 millions de kilomètres cubes ; le volume total des sels contenus dans les mers serait de 21, 8 millions de kilomètres cubes ; étalés sur la surface entière du globe, ces sels y formeraient une couche de 47 m. d'épaisseur; avec eux, on pourrait construire 3 fois le continent européen, avec ses Alpes, ses Pyrénées, ses Balkans.

Les quantités d'or et d'argent renfermées dans les mers sont énormes. En ce qui concerne l'argent, la teneur moyenne de l'eau de mer est de 10 milligrammes par tonne. Si on extrayait l'argent des océans, et si on le distribuait aux habitants de la terre, chacun d'eux recevrait un bloc de métal d'une valeur de 1.800.000 francs.

Pour l'or, la teneur est de 50 milligrammes par tonne, ce qui, pour chaque citoyen du globe, représente une fortune de 138 millions, valeur d'avant guerre. De puissantes sociétés financières se sont constituées, en Angleterre notamment, pour extraire le *sea gold;* on a toujours trouvé la quantité d'or prévue, mais le prix de son extraction dépassait la valeur du métal obtenu.

§

Les physiciens classent l'eau parmi les liquides anormaux ; l'eau, en effet, présente des propriétés étranges : maximum de densité à $+4°$, glace plus légère que l'eau.... Tout ceci s'expliquerait si l'on considère que l'eau est formée de deux sortes de molécules *polymérisées* (c'est-à-dire plusieurs condensées en une) : des molécules $(H^2O)^m$ et des molécules $(H^2O)^p$; à chaque température, il y aurait un équilibre qui règle leur proportion relative dans le mélange; un polymère de l'eau $(H^2O)^m$ se formerait à basse température pour se désagréger aux températures éle-

vées ; ce polymère ne serait autre que la glace. L'eau serait ainsi une solution de glace dans *l'hydrol*, constitué par des molécules moins complexes $(H^2O)^p$, *p* étant plus petit que *m*.

§

Dans les mers, la pression due au poids des couches d'eau augmente, en moyenne, d'une atmosphère par chaque décamètre de profondeur ; partant de ce fait, on croyait autrefois que les gaz dissous dans l'eau des grandes profondeurs devaient y supporter des pressions énormes. Il n'en est rien : ces gaz se trouvent toujours à la pression atmosphérique, quelle que soit leur distance de la surface de l'eau. Dans une muraille faite de pierres poreuses, par les interstices l'air atmosphérique circule et a la même pression, aussi bien dans les assises inférieures qui supportent le poids des assises supérieures, que dans celles-ci.

Dans les abîmes, les gaz ne sont pas plus abondants que dans les couches superficielles ; ils restent en relation avec l'atmosphère par les intervalles qui séparent les molécules liquides.

Par suite de la pression, à 10.000 mètres, un litre d'eau de mer pèse environ 1.050 grammes. Si la compressibilité de l'eau disparaissait, — voici les chiffres qui reviennent, — le volume total des océans augmenterait de 11 millions de kilomètres cubes, le niveau de l'eau s'élèverait de 30 mètres ; la plupart des ports et des villes maritimes seraient submergés.

M. Berget admire la sagesse de la nature. « Ce n'est que grâce à la compressibilité de l'eau des océans que ces ports, ces villes, ces côtes, qui sans cela seraient sous l'eau, sont hors de l'eau. »

M. Berget fournit d'intéressants détails sur les jeux de la lumière à la surface de la mer ; la lumière réfléchie par cette surface est *polarisée*, c'est-à-dire que ses vibrations sont orientées d'une façon particulière. La mer clapoteuse est plus brillante que la mer plate, mais, en même temps, elle paraît absolument *opaque* à l'observateur qui la regarde du haut d'un avion...

§

Les chapitres sur la houle et les vagues, les marées, les courants marins sont très documentés ; et il y a encore beaucoup de chiffres. En voici un : la hauteur maxima des vagues serait, et seulement dans des conditions exceptionnelles, de 15 à 20 mètres.

Le problème de la forme de la terre, de la répartition des continents et des mers préoccupe beaucoup les astronomes, les géo-

logues, les géographes, et a donné lieu à des théories mathématiques, telles que la fameuse *théorie du tétraèdre.* On la trouvera exposée clairement dans le livre de M. Berget, ainsi que la récente et ingénieuse théorie cosmogonique de M. Belot, directeur des Manufactures de l'Etat.

Notre système solaire serait le résultat de la rencontre de deux nébuleuses, de deux tourbillons cosmiques ; un tube-tourbillon d'électrons ayant heurté une nébuleuse amorphe serait entré en vibration et aurait présenté, dès lors, comme un tube sonore, une succession de « ventres » et de « nœuds » (maxima et minima), et, aux ventres, les diverses planètes auraient pris naissance, par condensation bipolaire du tourbillon et projection en dehors de l'axe. La terre aurait ainsi pris la forme qui caractérise le solide de moindre résistance, plus ou moins celle d'un poisson, le gros bout en avant. Les continents massés dans l'hémisphère nord correspondraient à la tête du poisson ! Mais ce poisson aurait, à mon avis, 3 extrémités caudales, les pointes sud de l'Australie, de l'Amérique et de l'Afrique, pointes qui dévient toutes vers l'est, comme le montre nettement la figure 33 *bis* du livre de M. Berget ; l'hémisphère boréal ayant rencontré le premier la résistance de la nébuleuse heurtée, la rotation a dû, en effet, y être diminuée du fait du frottement, plus que dans l'hémisphère austral.

La théorie de M. Belot trouve naturellement des détracteurs et des adversaires acharnés. « C'est, dit M. Berget, le sort de toutes les idées nouvelles, qui obligent les savants, vieillis dans les habitudes d'une science, à réformer leurs idées et leurs méthodes. »

Dans sa dernière leçon sur les hypothèses cosmogoniques l'illustre Henri Poincaré a déclaré que la tentative d'Emile Belot mérite l'attention : « Il semble, disait-il, qu'il peut être utile de la faire connaître, parce qu'on pourra un jour trouver à y glaner d'intéressantes vérités. »

GEORGES BOHN.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES

L'Etat armateur. — L'Etat ne doute de rien. Pas un métier qu'il ne se croie capable d'exercer ; pas une entreprise de commerce ou d'industrie qu'il ne s'estime à même de gérer. Jusqu'ici, pourtant, il n'avait pas eu l'idée de se faire armateur. Le

politicien marseillais que la fantaisie de M. Clemenceau appela à la direction de la Marine marchande profita des circonstances pour réaliser son programme de flotte d'Etat. L'Etat, le plus froid des monstres froids, comme dit Nietzsche, s'échauffa à l'idée qu'il allait construire des paquebots ou gérer des cargos. Et le public attendit, bouche ouverte.

Les conjonctures étaient pourtant favorables. Tous les bateaux ayant été réquisitionnés (loi du 10 février 1918), les armateurs libres ne pouvaient venir faire concurrence à leur nouveau confrère. Et les frets étant montés à des hauteurs vertigineuses, le nouveau confrère pouvait hausser ses bénéfices à leur niveau. A sa place, que n'eussent pas empoché les armateurs, ces profiteurs de la guerre, comme les appelait M. Bouisson ! Rien n'arrêtait donc le nouveau maître de la mer, qui s'était fait donner comme viatique par le Parlement la coquette somme de 350 millions.

Des chiffres, il n'y a encore que cela pour voir clair dans une affaire de commerce ou d'industrie. Toute entreprise se solde en excédent ou en déficit. Et s'il y avait excédent, il faudrait s'incliner, même si restaient justes en théorie les critiques adressées à l'Etat industriel.

Or, l'Etat armateur a eu un fonds de roulement de 240 millions auxquels vinrent se joindre 110 millions pour l'affrètement des navires ex-allemands procurés par le gouvernement brésilien ; cela fait bien 350 millions d'entrée en matières (loi du 25 mars 1918).

En outre, il a eu les bénéfices de sa gestion. Dans les circonstances indiquées, pas de concurrence et des frets inouïs, ces bénéfices auraient dû être colossaux. Si, comme on le dit, les armateurs ont gagné plusieurs milliards pendant les premiers temps de la guerre, quand les frets étaient encore modérés, que n'aurait pas dû gagner l'Etat après leur hausse énorme ? Mais il est impossible de savoir à quel chiffre sont montés ces bénéfices. Une lettre du Commissaire à la Marine marchande du 7 septembre 1919 parlait, pour la situation arrêtée au 20 juin 1919, d'un bénéfice de 22 millions, ce qui est vraiment peu pour une gestion de plus d'un an roulant sur près de 600 millions. Une autre déclaration officielle, un peu plus tard, parlait de 109 millions. C'est un chiffre ; mais, comme le disait M. le député Rio, à la Chambre, le 10 juin, entre les 109 millions de bénéfices que vous enregis-

trez et les 2 à 3 milliards que vous devriez avoir, il y a un gouffre de 1.900.000 fr. ou de 2.900.000 fr.

Même y a-t-il un bénéfice de 109 millions ? C'est plus que douteux. Le rapport de la Commission nommée par le ministre des Finances et présidée par le procureur général de la Cour des comptes (que M. Bouisson injuria, mais qui ne s'en porte pas plus mal) s'est exprimé à ce sujet en ces termes : « Le Compte spécial des Transports maritimes, section A, accuse, au 30 décembre 1919, un bénéfice de 109 millions. Ce résultat ne doit pas induire les pouvoirs publics en erreur. Il n'y a qu'un bénéfice apparent, et l'établissement de la situation véritable fera ressortir un déficit considérable ».

Donc pas de bénéfices, ni de 109 millions, ni de 2 à 3 milliards, et un déficit gigantesque, certainement celui des 350 millions du fonds de roulement qui sont volatilisés, et peut-être d'autres, tel est le bilan de la gestion de l'Etat armateur.

Cette gestion serait d'ailleurs bien curieuse à connaître dans ses détails. Elle était menée par un personnel de fortune, vrai champignon de guerre, où ne figurait pas un seul fonctionnaire de carrière, mais où s'étaient embusqués force mobilisés pour lesquels on a eu à la Chambre des paroles assez dures : « Organiser ce nouveau service (de la flotte de commerce réquisitionnée) sans vouloir supprimer du jour au lendemain tout ce ramassis d'incompétences qui constituait le service des transits maritimes, c'était commettre la plus grave erreur, la plus grave imprudence. »

Ce ramassis d'incompétences ne manquait pas d'ailleurs d'habileté, et voulant prévenir d'indiscrètes curiosités au sujet de sa gestion, il s'y prit de la façon la plus décisive en faisant disparaître toute trace de comptabilité. Ici le même député, à qui sa qualité antérieure d'inspecteur de la navigation maritime donne quelque autorité, ne pouvait se retenir de poser coup sur coup des questions un peu fiévreuses : « Que sont devenus ces documents ? Où sont-ils ? Ils sont partis, ils ont été envoyés au pilon... Qui a donné l'ordre de les enlever ? Qui a donné l'ordre de les détruire ? »

Voilà pour l'Etat gérant de transports maritimes. L'Etat acheteur ou constructeur de bateaux n'est pas très différent.

On sait que le pays a fait un grand effort pour reconstituer,

dès le temps de guerre, sa flotte de commerce. Celle ci-était de 2.530.000 tonnes, jauge brute au moment de l'ouverture des hostilités, et pendant la guerre elle avait été réduite à 1.457.000 tonnes, ayant perdu 960.000 tonnes par faits de guerre et 136.000 par événements de mer. Or, il se trouve que, déjà, et sans parler des bateaux ennemis reçus ou à recevoir, le million de tonnes perdu est récupéré. Les armateurs ont construit en France 150.000 tonnes et acheté à l'étranger 328.000. Quant aux pouvoirs publics, le ministère du Commerce a reçu 180.000 tonnes de l'Angleterre sur les 500.000, résultat de l'accord Macklay-Clémentel, le ministère de la Marine militaire en a acheté 16.000 et le sous-secrétariat d'Etat de la Marine marchande en a acquis ou fait construire 256.000. Les deux apports ne sont pas très éloignés ; l'initiative privée a procuré 478.000 tonnes et l'action gouvernementale 452.000.

Oui, mais les 478.000 tonnes acquises par les armateurs ne nous ont rien coûté à nous contribuables, alors que les 452.000 tonnes de l'Etat ont entraîné une lourde charge pour le Trésor. A quel chiffre se monte cette charge ? Je n'ai sous les yeux que le prix des 256.000 tonnes acquises par le sous-secrétariat d'Etat : il est de 850 millions ; à ce taux, l'ensemble de l'apport gouvernemental doit aller dans les 1.500 millions au moins, et de ce fait la comparaison s'établit ainsi : les armateurs donnent au pays 478.000 tonnes de leur poche ; l'Etat, lui, donne 452.000 tonnes de notre poche à nous, 1.500 millions.

Encore, si ces 452.000 tonnes étaient de bonne qualité ! Mais nous savons que pour les bateaux tout au moins acquis par le sous-secrétariat d'Etat, nous n'en avons pas eu pour notre argent. Ceux qui ont été achetés en Amérique, qui forment le gros morceau, 326.000 tonnes de l'ensemble, sont sans valeur nautique ; les shooners en bois, notamment, construits en bois vert, qui joue avec entrain, ne pourraient pas prendre la mer sans danger; depuis qu'ils ont traversé l'Atlantique pour venir chez nous, ils restent prudemment au port.

Mais ce n'est pas tout. Les armateurs, en sus de ce qu'ils ont acquis, ont commandé, sans rien demander à personne, 1.238.533 tonnes, c'est-à-dire qu'à eux seuls, en achats, constructions ou commandes, ils ont donné à notre marine marchande près du double de ce qu'elle avait perdu par faits de guerre. L'Etat, lui,

n'a rien commandé du tout. Il est vrai qu'il ne peut le faire qu'après s'être fait allouer les crédits par le Parlement, et qu'il ne s'est pas fait faute de les demander ; deux ou trois milliards d'abord, réduits à 1.830 millions dans le projet de loi Bouisson et, finalement, à 1.080 dans le même projet amendé par la Commission de la marine marchande et voté par la Chambre le 19 octobre dernier. Mais qu'aurons-nous pour ces 1.080 millions? Tout au plus 500.000 tonnes. Là encore la comparaison n'est pas à l'avantage de l'Etat ; ces 500.000 tonnes nous coûteront le milliard quand les 1.200.000 tonnes des armateurs ne nous coûtent rien.

Pour se faire accorder par le Sénat, dont le vote reste à intervenir, ce milliard auquel il semble tenir beaucoup, l'Etat est prodigue de bonnes paroles : il ne s'offre à construire que parce que les armateurs, assure-t-il, ne construiraient pas ; s'il caresse l'idée d'une flotte à lui qui desservirait les colonies, c'est parce que les armateurs négligeraient ce trafic insuffisamment rémunérateur. Mais qu'en sait-il ? Les armateurs assurent de leur côté qu'ils sont tout prêts à donner pleine satisfaction à nos colonies. Que l'Etat les prenne au mot, qu'il organise de concert avec eux un plan de communications maritimes sur toutes les mers, et au lieu de passer lui-même les commandes, qu'il mette tout simplement son milliard à la disposition des armateurs ; ceux-ci lui serviront toujours l'intérêt légal, et le contribuable, ici du moins, ne sera pas volé. Quant à l'idée d'une flotte d'Etat propre au service des colonies, c'est une nouvelle folie à laquelle le Parlement devrait s'opposer ; le précédent des Transports maritimes suffit.

De toutes les industries, l'armement est celle qui requiert le plus de technicité et de flair commercial et dont l'Etat est le plus incapable ; même un service de navigation régulière, qui n'est pas du véritable armement, demande des qualités de souplesse et d'organisation qu'une bureaucratie officielle ne possédera pas. L'Etat industriel est d'ailleurs fatalement condamné à la non réussite de par l'absence d'intérêt pécuniaire qui est le grand moteur de toute entreprise et de par la conception même de notre comptabilité budgétaire ; pour qu'il puisse éviter la faillite, il faudrait qu'il organisât ses entreprises à lui sur le modèle des privées avec capital d'établissement, conseil d'administration élu par les fournisseurs de ce capital, et directeur général responsa-

ble devant ce conseil ; même avec tout ceci, il n'est pas dit qu'il évitât la faillite, et que le capital d'établissement ne fût pas vite volatilisé comme le fonds de roulement des Transports maritimes, section A du Compte spécial !

Ce n'est d'ailleurs pas que les armateurs aient toujours été à l'abri de tout reproche, qu'ils aient fait preuve avant la guerre d'une hardiesse soutenue, qu'ils aient montré grand flair professionnel pendant la guerre et que depuis la guerre ils aient eu un souci exclusif de l'intérêt général ; le contre-projet qu'ils ont opposé au projet de loi des 1.080 millions tire un peu trop la couverture budgétaire de leur côté, mais ce n'est pas le procès de l'armement que l'on fait ici, c'est celui de l'Etat armateur, et les critiques qu'on peut adresser au premier ne sont rien à côté de celles que provoque le second : 350 millions gaspillés par le service des Transports maritimes et 1 ou 2 ou 3 milliards de non-réalisés par lui qui auraient pu l'être ; 850 millions dépensés à construire des bateaux, dont la moitié ne peut pas prendre la mer, c'est assez, et il est vraiment inutile d'y ajouter 1.080 millions pour construire d'autres bateaux que les armateurs construiront mieux et pas à nos frais.

SAINT-ALBAN.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

Dr Edmond Locard : *L'Enquête criminelle et les méthodes scientifiques*, Flammarion.

« L'introduction récente et progressive des méthodes scientifiques dans l'enquête criminelle a pour résultat de substituer à la preuve testimoniale, trop faillible, et qui, jusqu'ici, jouait le premier rôle, la preuve indiciale ou technique. »

Ainsi parle M. le Dr Edmond Locard, directeur du laboratoire de police de Lyon, dans son livre récent : *L'Enquête criminelle et les méthodes scientifiques*, et c'est là sa préoccupation maîtresse. C'est là l'idée directrice et la vérité évidente dont ses trois cents pages ne sont que l'illustration.

Ce livre s'adresse au juriste et à l'homme de science, mais il n'est personne qui n'en puisse tirer profit. L'auteur étudie l'emploi, dans l'enquête judiciaire, des traces et des empreintes. Il montre le fonctionnement de cet organisme nouveau qu'est le laboratoire de police technique. Par des exemples concrets, il fait sentir com-

ment le plus faible indice, découvert à l'origine des recherches, peut conduire à la vérité : un fil tombé d'un vêtement, la trace d'un pas, quelques poussières servent de base à des inférences suffisantes pour arriver à la solution d'un problème posé. Et c'est encore dans le laboratoire de police que se déchiffrent les correspondances secrètes des malfaiteurs, que s'étudient les documents argués de faux. C'est là que l'on s'essaye à soumettre l'expertise en écriture à une technique rigoureuse.

Le chapitre le plus instructif du livre est celui qui concerne l'expertise des documents écrits. C'est, comme l'auteur en convient, la partie la plus difficile de la technique policière et la plus décriée, mais la méthode vaut et reprend avantage lorsqu'il s'agit de trouver la clef des correspondances cryptographiques. Là, nos experts déploient des trésors d'ingéniosité.

Ecoutez comment on vint à bout des dépêches chiffrées du duc d'Orléans, envoyées ou reçues par lui en 1898-1899.

La première des dépêches qui a été déchiffrée est celle du 7 janvier 1899 qui était en clair sauf la fin : 3620. 2924. 3626. D'après le tableau ces groupes de chiffres donnent ZTSNZP. *On a supposé que ce mot voulait dire secret. On avait alors :*

Cryptogramme :	ZTSNZP
Mot supposé :	secret
Clef :	RXUEDI

Cela mit sur la voie. Avec la clef SAMEDI *on avait le clair* THURET. *Comme le 7 janvier était un samedi, on était immédiatement fixé sur la manière dont on choisissait la clef. Cependant d'autres dépêches ne donnaient rien en appliquant comme clef le jour. Les tâtonnements successifs faits avec le nom de Déroulède, qu'on savait devoir figurer dans les dépêches, finit par faire découvrir pour trois cryptogrammes les clefs :*

Qui donc es-tu, visiteur solitaire,
Assis dans l'ombre ?...
Dis-moi pourquoi je te trouve sans cesse ?

On en conclut que la clef était un vers de la NUIT DE DÉCEMBRE, *qui changeait chaque jour en partant du premier vers au mois de janvier, en remontant à partir du dernier au mois de février, etc .. C'est ainsi qu'on put lire, en réponse à un chiffre dont le sens était : « Succès d'estime. Environ deux mille hommes, mais police et municipaux laissa pas passer. C'est à recommencer. Thuret », la réponse suivante du prétendant 3733. 3137. 15, qui, transformée en lettres, donne :*

Cryptogramme : AWAAE
Clef : Mardi
Clair : MERDE

Réponse bien surprenante pour une Altesse royale !

Tout ce qui concerne la méthodologie de la preuve indiciale est à lire et à méditer pour le policier novice et l'apprenti-magistrat.

Je suis plus à l'aise pour louer M. le Dr Locard dans ce livre où il se borne à nous exposer sa méthode et le fruit de son expérience que dans son opuscule précédent : *La Police, ce qu'elle est, ce qu'elle devrait être*, où il s'était laissé entraîner, par une ardeur de néophyte, ébloui de sa foi, sur un terrain étranger, à des considérations bien aventurées. C'était s'abuser que de vouloir ramener le problème complexe de la police à une simple opération de laboratoire.

Il faut se hâter de proclamer au surplus que cette méthode scientifique n'est pas une révélation, mais la simple codification de pratiques vieilles comme le monde. Il y a belle pièce que les Chinois emploient l'empreinte du pouce comme signe d'identité et ce n'est pas d'aujourd'hui que le simple examen d'une tache suspecte a suffi pour mettre les limiers de police sur la trace d'un criminel. Je n'ai jamais entendu nier l'excellence du service anthropométrique établi par M. Bertillon. Il y a là un réel progrès sur les pratiques antérieures. J'applaudis à l'installation des laboratoires de police, mais qu'on cesse de nous les représenter comme l'unique chance de salut. Les laboratoires, d'une utilité incontestable, ne sont qu'un détail dans l'ensemble, un rouage de la machine administrative et judiciaire et ne sauraient suffire à tout. Leur fonctionnement a aussi ses déboires et ses *aléas*. J'ai, comme magistrat, été appelé à constater un nombre infini de cambriolages où les experts techniques ont fonctionné sans résultat.

Il serait intéressant de consulter les statistiques pour savoir jusqu'à quel point l'intrusion des méthodes scientifiques a influé sur la vertu répressive et de combien elles ont diminué le pourcentage des crimes restés impunis. M. le Dr Locard se prévaut à bon droit de résultats impressionnants. Jurerait-il que le hasard, ce dieu des policiers, n'ait pas joué son rôle dans ses heureuses réussites ? Qu'il soit parvenu, un jour, à l'aide d'une réaction

chimique, à faire apparaître sur le bois d'une malle l'inscription d'une étiquette enlevée, est-ce autre chose qu'un coup de raccroc ? Nous a-t-il enregistré ses déconvenues ? Je veux bien que la science accomplisse des miracles, mais il ne faudrait pas qu'un excès de confiance en son pouvoir fût un prétexte aux enquêteurs de se relâcher de leur zèle. Le principal danger de cet appel à la science c'est de conférer à l'expert une sorte de diplôme d'infaillibilité et de multiplier les risques d'erreur. On discute avec un témoin ordinaire. La déclaration d'un expert intimide et paralyse la défense.

Et pourtant que valent la plupart du temps leurs affirmations ? Laissez-moi à ce propos vous conter une anecdote. Le poète Julien Leclercq était versé dans la Métaposcopie. Il était l'élève du célèbre maître ès sciences physiognomoniques Eugène Ledos. Il se flattait de lire sur le visage des gens leur caractère et leur destinée. Il avait tiré l'horoscope de ses plus notoires contemporains sur le seul vu de leur photographie et avait recueilli ses observations dans un livre : *La Physionomie*, publié à la librairie Larousse, qui fit, à l'époque, quelque bruit. Je le rencontrai un soir assis à la terrasse d'un café des boulevards. J'étais alors simple secrétaire de police. Il n'était bruit dans les journaux que d'une affaire criminelle assez banale (une prostituée trouvée étranglée dans son lit), mais dont les circonstances mystérieuses enfiévraient les esprits et piquaient étrangement la curiosité publique. Après s'être épuisée en vaines recherches, la Sûreté avait mis la main sur un pauvre diable de colporteur, client de mon commissariat, que je me refusais à croire capable d'un si noir forfait, et qu'elle dut d'ailleurs relâcher quelques jours après. Pour le moment elle s'imaginait tenir l'assassin. Comme je m'ouvrais de mes doutes à Julien Leclercq, il reprit sur la table le journal déposé à mon arrivée, journal où figuraient, côte à côte, le portrait du colporteur et celui du juge, chargé de l'affaire, puis il me dit : « Détrompez-vous ! Plus j'examine la figure de cet homme et plus je me persuade de sa culpabilité. C'est un criminel endurci. Je lis sur son front qu'il n'échappera pas à la mort ignominieuse qu'il a méritée ! » Et, pour mieux me convaincre, le doigt de mon interlocuteur allait et venait sur l'image, insistait sur l'inclinaison du front, la particularité du nez, le pli des lèvres, maints détails de configuration, typiques,

selon lui. Intrigué, je me penchai pour suivre sa leçon et je m'aperçus qu'il y avait maldonne. Une erreur d'impression, ou la distraction d'un prote, avait interverti l'ordre des légendes et mis le nom du magistrat sous le portrait de l'inculpé, de sorte que c'était sur les traits de l'honorable juge d'instruction que Julien Leclercq expérimentait. J'aurais voulu qu'il reprît à rebours la démonstration, mais j'eus le tort de le détromper trop vite et de ne pas réprimer une explosion de rire. Vexé, il rejeta le journal et me parla d'autre chose. Après cela, vous me direz qu'il est loisible à un magistrat d'avoir un masque décevant. On trouvait sur celui de Socrate la trace de tous les vices. Il le reconnaissait lui-même. « Seulement , ajoutait-il, j'ai le mérite d'en avoir étouffé les semences ». Mais il est au moins un point sur lequel la science, d'ailleurs réelle, de Julien Leclercq (ceux qui liront son livre publié depuis plus de vingt ans, et dont plus d'une prédiction s'est réalisée, pourront s'en convaincre), il est un point, dis-je, sur lequel sa science se trouvait en défaut. C'est que le juge, qu'il avait menacé de l'échafaud et d'une fin ignominieuse est mort tranquillement, dans son lit, entouré des siens, en pleine possession d'un haut renom d'intégrité et de la considération publique.

Que de condamnations injustes arrachées au jury par un médecin-légiste venant déclarer que l'inculpé a agi en toute connaissance de cause, alors que l'autopsie a démontré — trop tard, hélas ! — son irresponsabilité ! M. Bertillon nous a affirmé qu'il avait reconnu dans le fameux bordereau la main du capitaine Dreyfus, bien qu'il n'en fût rien. M. le Dr Locard nous parle dans son livre de l'assassinat du banquier Rémy, et loue M. Bertillon d'avoir, « par une expérimentation et un raisonnement qui sont des modèles », établi la culpabilité du valet de chambre Renard contre lequel il n'y avait que des charges insuffisantes. J'ai lu ce qu'il en rapporte, et qu'il me pardonne si je n'ai pu y trouver de quoi asseoir une conviction. Quand M. Bertillon aurait réussi à prouver que l'assassin Courtois n'a pu opérer seul, il ne s'ensuivait pas logiquement que Renard fût son complice, et il se peut, après tout, comme beaucoup de gens le pensent, que ce dernier soit innocent. Je m'étonne que M. Locard ait épousé si délibérément le raisonnement de M. Bertillon, échafaudé sur des apparences, alors qu'il reconnaît ailleurs que *l'indice n'est jamais*

une preuve absolue. Ici nous sommes parfaitement d'accord et j'offre à M. le Dr Locard mon suffrage sans réserve. Qu'on multiplie les laboratoires modèles, mais qu'on n'oublie pas que la perfection de l'outil n'entraîne pas forcément la perfection de l'ouvrier. M. le Dr Locard parle d'or quand il nous dit que l'expert doit posséder : la compétence, l'intelligence, l'expérience, la prudence, et surtout LA CONSCIENCE PROFESSIONNELLE. L'écueil, c'est l'état d'esprit que crée, en toute chose, la spécialisation. Un chimiste ne jure plus que par ses cornues.

Que le policier fasse un tour dans les laboratoires, mais qu'il n'y restreigne pas son horizon. Si l'on peut y forger la preuve irréfutable d'une inculpation, on n'y apprend guère à se saisir d'un malfaiteur en fuite, ni à faire tomber le gibier dans les filets. Et toute l'action préventive de la police reste en dehors de la discussion.

Qu'on répande, dans les commissariats et dans les prétoires, le livre de M. le Dr Locard, à merveille, mais il en est un autre que je voudrais voir concurremment entre les mains de tous nos magistrats, pour leur ouvrir la vue et aiguiser leur flair, mieux que ne pourraient faire tous les manuels professionnels, toutes les encyclopédies du monde, tous les traités des chimistes et des graphologues, toutes les expériences de laboratoire, c'est le livre de notre vieux Montaigne. A ses *Essais* revient la place d'honneur. Il n'y a pas de meilleur guide pour se diriger à travers les ténèbres et les périls de l'instruction judiciaire. Il n'y en a pas qui offre autant de garanties contre l'erreur. Dans le domaine judiciaire comme dans tous les autres c'est surtout du recrutement des fonctionnaires qu'il faut nous préoccuper, et M. le Dr Locard lui-même n'y contredira pas, qui, après nous avoir ébloui justement de ses prouesses d'opérateur, se voit obligé de revenir à son point de départ, en déclarant : « Tant vaut l'expert, tant vaut l'expertise ! » A la bonne heure !

ERNEST RAYNAUD.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

La conférence financière de Bruxelles. — D'une manière générale, la presse a saboté la conférence de Bruxelles. C'est une vérité de fait qu'il serait facile d'établir solidement et

qui s'explique par deux raisons principales, l'une de compétence et l'autre de sentiment.

Le *Matin* (10-9-20) dit : « Le contribuable français est deux fois plus chargé que l'allemand. » La même affirmation est reprise quelques jours plus tard (20-9-20) par un illustre académicien et homme d'Etat qui invoque l'autorité de la Société des Nations et conclut : « Les chiffres ne sont pas discutables, et ils sont édifiants. » Par malheur les chiffres sont très discutables, comme prend soin de l'indiquer le rapport auquel ils sont empruntés. C'est un des rapports publiés par le secrétariat en vue de la conférence. Il porte le n° 4 et ce titre : Finances publiques. Or, on lit à la page 12 de ce rapport :

Un impôt d'une quotité donnée, par tête, constitue évidemment une charge plus grande pour un pays pauvre que pour un pays riche, et il n'est possible d'arriver à une comparaison exacte qu'en comparant les chiffres donnés avec le revenu total des divers pays. L'évaluation de ce revenu était, avant la guerre, une tâche compliquée, qui a occupé l'attention des statisticiens durant plusieurs années, avec ce résultat que certains chiffres provisoires avaient été acceptés généralement. Essayer de calculer le revenu actuel des pays, en fonction d'une monnaie dépréciée et en l'absence des données les plus essentielles, c'est une tâche presque impossible...

Dans l'*Illustration* (2 et 9 octobre 1920) M. Tardieu tient compte, dans une certaine mesure, de ces prudentes réserves et dit : « Quand je cite des chiffres, je ne prétends pas en tirer des déductions absolues. » Cependant il affirme comme une vérité indiscutable que l'Allemagne pourra payer en 30 ou 40 ans la somme de 650 milliards de marks or : « Je dis que ces chiffres, rapprochés du rapport récent de la Société des Nations, qui montre l'Allemagne — en violation du traité — moins chargée fiscalement que la France, devraient être le bréviaire du gouvernement français et des citoyens français. »

Je me garderai de discuter les chiffres cités et de me prononcer sur le fond de la question, mais voici quelques observations. D'abord M. Tardieu défend son œuvre. On ne met pas en doute sa bonne foi, ni ses sentiments patriotiques, mais on est bien obligé de se rappeler qu'il fit partie d'un des gouvernements qui proclamèrent que l'Allemagne payerait. Certes, c'est le désir de tout le monde que l'Allemagne paye, mais combien ? quand ? et

comment ? A première vue, il faut que la thèse de M. Tardieu ne soit pas bien solide pour qu'il en soit réduit à accuser tous les gouvernements alliés, y compris le gouvernement français, d'avoir manqué, depuis le départ de M. Tardieu, à leur devoir. « Pour les gouvernements alliés, dit-il, le traité de Versailles n'existe pas. » Cette conclusion est bien difficile à admettre. Il doit y avoir autre chose. L'ardeur que M. Tardieu met à défendre son œuvre et à justifier ses promesses (qui peut-être ne pouvaient pas être différentes) lui fait trouver très facile une tâche que le rapport invoqué déclare « presque impossible ». Il paraît utile d'emprunter à ce rapport quelques remarques supplémentaires qui permettront au lecteur de contrôler certaines affirmations :

Le vrai fardeau de la dette, dit le rapport, ne peut toutefois être mesuré que si on tient compte de la richesse ou du revenu national.

Et plus loin :

Dans le cas de l'Allemagne... il faudra en définitive modifier les chiffres donnés... en y ajoutant les dettes des divers Etats qui constituent l'Allemagne.

Et enfin :

La diminution de valeur du capital est, bien entendu, supérieure à la diminution du revenu, par suite de la perte, pour l'Allemagne, de la marine marchande, de la dépréciation des stocks commerciaux et industriels, de la diminution des moyens de production en général, et de la perte pour l'Allemagne de ses titres déposés à l'étranger.

De tout cela il faut conclure que beaucoup de personnes, incapables de jongler avec deux oranges, jonglent prestigieusement avec les milliards et font bon marché des textes. Les chiffres impressionnants qui nous sont jetés à la tête sont sujets sinon à caution, du moins à interprétation. Le pauvre lecteur se demande si l'Allemagne est d'une « prospérité inouïe », ou « insolvable » et acculée à une faillite plus ou moins frauduleuse. A force de chiffres, contradictoirement « édifiants », le pauvre lecteur finit par être édifié surtout sur le compte des journalistes de métier ou d'occasion.

L'exemple de l'Amérique s'ajoute à celui de l'Allemagne et des neutres (qui sont censés avoir profité de la guerre) pour montrer la nécessité des distinctions et le danger du pêle-mêle. L'oncle Sam, pour l'opinion publique, représente simultanément le gou-

vernement américain et les citoyens des Etats-Unis. Et pour l'opinion publique, l'oncle Sam est milliardaire. *Le Journal des Débats* a exposé à diverses reprises la situation financière des Etats-Unis. Comme tous les gouvernements du monde, le Trésor du gouvernement américain est en déficit :

Il est donc aisé de comprendre que le gouvernement américain, en dépit de ses immenses ressources, est pauvre aujourd'hui. Il serait peu sage aux gouvernements étrangers, quels que soient leurs besoins, de compter sur lui actuellement et sans doute pour un assez long temps encore. En affaires comme ailleurs, les générosités sont défendues au débiteur... Si les Etats d'Europe, qui, l'un après l'autre, et à trop juste raison, viennent pleurer misère à Bruxelles, veulent vraiment trouver de l'argent, c'est aux grandes banques américaines, non au gouvernement américain, qu'ils doivent d'abord parler. (*Débats*, 30-9-1920.)

Cette situation du Trésor américain a exercé une grande influence sur la conférence internationale de Bruxelles. Pendant la guerre, les gouvernements avaient été amenés à contrôler et à gérer toute la vie nationale. La guerre finie, ils continuèrent par routine et dans certains cas par nécessité. Les pays en détresse, l'Autriche, la Hongrie, la Pologne, l'Arménie, firent appel aux gouvernements qui, isolément ou collectivement, vinrent à leur secours. A l'Organisation du Relèvement établie par M. Hoover en 1918 au nom des Puissances alliées et associées succéda la Commission internationale de Crédits de Relèvement, qui comprenait aussi quelques puissances neutres. D'autre part, la question du change gênait considérablement le commerce international et paralysait les exportations. Les gouvernements américains et anglais firent voter des lois pour favoriser et contrôler l'exportation. Le gounement français prit l'initiative de faire adopter par les Chambres le projet d'une banque nationale française du commerce étranger pour encourager le commerce d'exportation français en lui fournissant des crédits à longue échéance. Les gouvernements étaient sollicités de toutes parts. Ils édictèrent d'innombrables lois, décrets et règlements administratifs pour régler les opérations du change. Toutes les mesures ainsi prises tendaient à remplacer le libre jeu des lois économiques par des interventions arbitraires. Ce n'étaient que des expédients. Le 23 avril 1920, le gouvernement français adresse un rapport au président de la République pour lui déclarer que, « d'ores et déjà, une mesure s'impose impé-

rieusement, à savoir la restriction de nos importations ». Un mot résume toute cette politique financière à coups de décrets, qui ne faisait qu'aggraver la situation générale : étatisme. Le gouvernement américain fut le premier à y renoncer. Quand il vit grossir sa dette et se multiplier les appels à son concours, il fit volte-face. Il déclara (1) qu'il ne prêterait plus rien à l'Europe et que les exportateurs ne devaient plus compter sur son aide. Et quand on lui demanda de prendre part à une conférence financière internationale, il se déroba disant que les gouvernements devaient renoncer à s'occuper d'affaires de banque et de commerce. A partir de ce moment, la politique financière du monde prit une direction nouvelle.

De janvier à septembre ce fut une période de flottement et de ballons d'essai. Les gouvernements éprouvaient le besoin de s'entendre pour améliorer une situation préjudiciable à tous, mais quels seraient le caractère et le programme de la conférence reconnue nécessaire ? Pour chaque État les problèmes généraux de crédit et du change se présentaient différemment. Le problème des réparations était capital pour quelques-uns et tout à fait secondaire pour d'autres. Certains Etats invoquaient un traité qui leur conférait des droits spéciaux : est-ce que la conférence allait être un champ clos et une arène, un prolongement de la conférence de Versailles avec participation des vaincus et des neutres ?

Les principes proclamés non sans quelque brutalité par le gouvernement du pays le plus riche (puisqu'il détient les 4/9 du stock d'or mondial), firent du chemin pendant le printemps et l'été. Ils trouvèrent leur expression dans les rapports rédigés en vue de la conférence, à la demande du secrétariat de la Société des Nations. Après des tâtonnements, la conférence prenait un caractère technique et objectif. La cause en est dans la force du courant qui ramenait le monde aux lois économiques. Après des essais de résistance, les gouvernements cédèrent au courant : il était impossible de trouver un autre terrain d'entente.

Les rapports des experts font prévoir le fond des recommandations que formulera la conférence. Ils préconisent l'initiative privée, la liberté commerciale, le développement de la production, l'économie ; ils combattent l'étatisme sous toutes ses formes.

(1) Cf. *Mercure*, 1-8-20.

Ils disent ce que doit être l'impôt, dans quelles limites et dans quelles conditions doivent avoir lieu les emprunts. Ces conclusions émurent le sentiment national qui, par nature, est très chatouilleux. Cela explique le mauvais accueil qui fut fait aux rapports des experts dans certains des pays les plus atteints par la guerre : que devenait, par exemple, la question des réparations ? Est-ce que la conférence de Bruxelles allait dicter la loi aux gouvernements ? Pour résister aux conclusions de la conférence, les gouvernements alliés limitèrent les débats aux problèmes généraux, firent défense de parler des problèmes qui relevaient de l'exécution des traités, insistèrent sur le caractère exclusivement consultatif de la conférence et adjoignirent aux techniciens des fonctionnaires. Pour réserver les droits de la politique en face des exigences de la finance et de l'économique, il fallait un principe de ralliement. Les gouvernements proclamèrent le principe de la souveraineté des Etats. Ce n'était pas suffisant. Le terrain de la conférence défini par les rapports des experts étant en partie abandonné, pour parer aux inconvénients de la lutte politique entre Etats souverains et masquer les rivalités, on proclama le principe de la solidarité internationale, qui, dans son sens limité et positif, signifie interdépendance, mais qui, par surcroît, signifie tout ce qu'on veut, c'est-à-dire rien.

Ainsi les débats s'ouvrirent dans une atmosphère politico-financière. Ce double caractère, qui fit de chaque délégation une sorte de maître Jacques, tour à tour cocher et cuisinier, s'affirma pendant toute la durée de la conférence et dans ses recommandations finales. A lire les discours (très incomplètement rapportés par la presse), on croit assister à un conflit de doctrines dans un auditoire de Sorbonne. Mais les termes d'école expriment des antagonismes d'intérêt et de sentiment qui, dans des mouvements de séance et des propos de coulisse, percent l'enveloppe des discours académiques.

Les Etats défilèrent un à un pour exposer leur situation particulière. Les groupes d'alliés, de neutres, de vaincus, se confondirent. Une nouvelle classification naquit des doléances d'un monde désarticulé et meurtri par cinq ans de guerre : des riches et des pauvres. D'une manière générale, le retour immédiat aux lois économiques et aux principes financiers formulés par les rapports des experts fut recommandé par les riches, moins atteints

par la guerre. Quand les délégués anglais s'élevèrent avec force contre l'étatisme, les délégués français firent des réserves au nom de la souveraineté des Etats : s questions relatives aux divers systèmes fiscaux sont « des questions de politique intérieure ».

La discussion des questions des monnaies et des changes, celle du commerce international mirent aux prises les deux tendances qui divisaient la conférence. Les délégués anglais et quelques autres, dont le délégué américain, déclarèrent que les seuls remèdes à la situation étaient le travail, l'économie et le libre échange. On leur répondit qu'en principe ils avaient raison, mais que si ces remèdes valaient pour les Etats riches, ils n'étaient pas d'un grand secours pour les Etats pauvres. Une violente sortie d'un délégué italien, M. Quartieri, contre l'égoïsme de certaines nations, montra le point faible du libre échange préconisé par les détenteurs du charbon et des céréales.

En dernier lieu on aborda la question du crédit international, et, en réalité, c'est là qu'on voulait en venir. Les riches ont besoin d'exporter, mais comment se faire payer ? Les pauvres ont besoin de crédit, mais où en trouver ? Si les gouvernements renoncent à s'occuper de banque et de commerce, les prêteurs n'ont plus de garanties, car quelles garanties peuvent offrir les emprunteurs sans une intervention gouvernementale, qui risque de porter atteinte à la souveraineté de l'Etat?

Les recommandations de la conférence sont connues. Elles sont la résultante des deux tendances principales signalées. Les techniciens, s'inspirant des principes contenus dans les rapports préparatoires, ont formulé des lois économiques et financières. Les fonctionnaires qui leur ont été adjoints ont fait insérer des atténuations et des reserves. La conférence aboutit à un compromis entre la liberté et l'étatisme. Il n'en pouvait pas être autrement, et c'est ce qu'il y a d'inquiétant pour l'avenir. On peut imaginer plusieurs systèmes économiques : la liberté du commerce et de l'industrie, la saisie de tous les moyens de production par l'état, le syndicalisme, le bo chevisme. Chaque système a des avantages et des inconvénients. La combinaison de deux systèmes risque d'avoir surtout des inconvénients en laissant la porte ouverte à la fantaisie et à l'arbitraire.

Le mot remède a induit l'opinion publique en erreur. En médecine on absorbe une potion, qui quelquefois vous guérit. En

économique et en finance un remède est semblable à une courbe géométrique, dont l'asymptote se rapproche constamment sans jamais la rencontrer. Il est désirable que la production soit intensifiée et que les armements soient limités — mais les gouvernements sont amenés à prendre des mesures qui nuisent à la production et sont contraires à la limitation des armements. C'est une question d'équilibre, qui est toujours précaire.

Bien que les formules des recommandations soient savamment dosées, une volonté s'y affirme et il s'en dégage un avertissement qui comporte une sanction. Chaque État est maître chez soi, mais certains principes ont été solidement établis : les dépenses doivent se régler sur les recettes ; l'emprunt ne se justifie que pour couvrir des dépenses extraordinaires, etc. Il résulte de là qu'un État qui aura besoin du crédit étranger ne peut espérer en trouver que dans la mesure où il inspirera confiance, c'est-à-dire où il se sera conformé aux recommandations de la conférence. Autrement dit, le prêteur aura droit de regard sur les affaires de l'emprunteur. Pour ménager les susceptibilités nationales, et parce que tous les États ont des intérêts en commun, la conférence de Bruxelles recommande l'institution d'un organisme financier international qui viendra s'ajouter aux autres organismes de la Société des Nations. Il faut espérer que cet organisme pourra fonctionner sans retard dans cet esprit de « solidarité » dont on a tant parlé et qui signifie : pour les pauvres, qu'ils doivent s'aider s'ils veulent que Dieu (ou la Société des Nations) les aide — et pour les riches, qu'ils doivent tenir compte du principe de la souveraineté des Etats, même petits, s'ils veulent sauver leur mise, et les marrons du feu.

En ce qui concerne la question des réparations, le mot d'ordre était : y penser toujours, n'en parler jamais. Ayant à tenir tête à l'Allemagne et dans une certaine mesure à ses alliés, la France avait sujet de craindre pour la priorité de sa créance — tandis que l'Allemagne comptait bien apitoyer la conférence sur son sort et obtenir des concours pour la révision du traité. On peut dire que la France a remporté une victoire, puisqu'elle a fait déclarer par la conférence que « la restauration des régions dévastées est essentielle au rétablissement d'une situation économique normale ». Mais cette victoire politique est limitée par cette réserve économique : « Seules les dépenses particulièremen

urgentes devraient être entreprises immédiatement ». Il en résulte que la question des réparations, qui ne relevait que du traité, c'est-à-dire des Alliés, est devenue dans une certaine mesure une question internationale. Les créanciers futurs de l'Allemagne pourront ne pas permettre que la France soit remboursée la première pour *toutes* les dépenses faites dans les régions dévastées.

La Société des Nations a fait un pas de plus en avant. Déjà on ne voit plus comment on pourrait se passer d'elle. Les Alliés, qui l'ont créée, y ont encore voix prépondérante, mais son caractère tend à se modifier par l'admission des neutres, par la présence des vaincus et plus encore par l'effet des années qui passent. Il y a là un avertissement pour les Alliés : ils doivent se hâter d'exécuter le traité de paix, s'ils ne veulent pas que les fruits de la victoire soient des fruits de cendre. Une transformation de l'état social a commencé dont nul ne peut dire quel cours elle suivra. Le fleuve qui a l'air de sommeiller tout à coup se précipite en rapides et forme une cataracte.

La conférence de Bruxelles s'est prononcée en principe pour la liberté, mais elle a admis des accrocs et des entorses à ce principe au nom de l'Etat. Les journaux socialistes ont parlé d'un « prodigieux échec (1) ». C'est qu'ils sont médusés par le bolchévisme de Moscou. Par un singulier parallélisme, le congrès syndicaliste d'Orléans s'est prononcé pour la dictature du prolétariat, mais en principe seulement. Et il a fait des réserves, au nom de l'autonomie nationale et de la liberté.

FLORIAN DELHORBE.

LE MOUVEMENT FÉMINISTE

Les Citoyennes des Etats-Unis. — Le mouvement suffragiste aux Etats-Unis.

Les Citoyennes des Etats-Unis. — C'est maintenant un fait accompli : dès leur majorité, les femmes des Etats-Unis possèdent, de par la Constitution, les mêmes droits civils et politiques que les hommes. Le 19e amendement à la Constitution des Etats-Unis, qui vient d'être promulgué, déclare :

Le droit au vote des citoyens des Etats-Unis ne sera pas refusé ni

(1) Il s'est trouvé un grand écrivain français pour parler du « doux gâtisme » des financiers de Bruxelles. Ils ont mérité une bonne récompense, dit-il, savoir 30 coups de bâton sur la plante des pieds.

diminué par les Etats-Unis ou par aucun des Etats, en raison du sexe de ce citoyen.

Ces simples lignes émancipent environ 26.883,566 femmes qui pourront voter lors de la prochaine élection présidentielle. Les deux candidats à la présidence sont, paraît-il, satisfaits de ce résultat et le gouverneur Cox, candidat démocrate, se serait écrié en l'apprenant : « La civilisation du monde est sauvée. Les mères d'Amérique lieront les mains à la guerre... »

Acceptons-en l'augure.

La ratification de ce 19e amendement n'a pas été facile à obtenir ; jusqu'au dernier moment les suffragistes américaines eurent à lutter contre leurs adversaires : la veille même du jour où l'amendement devait être promulgué, ils tentèrent une dernière manœuvre, mais ils ne réussirent pas. Des femmes mêmes étaient hostiles à cette réforme et Mrs James S. Pinchard, présidente de la Ligue antisuffragiste des femmes du Sud, a déclaré « que la récente décision de la législature du Tennessee (c'est l'adhésion de cet Etat qui a fait adopter le 19e amendement) serait une page noire dans l'histoire de la politique de cet Etat ».

Il est vrai que, dans le Sud, la question féministe se complique des préjugés de races et que les citoyennes américaines de race blanche ne se réjouissent pas d'une égalité politique qui place sur le même pied qu'elles les descendantes des anciens esclaves. Il est probable que les Etats du Sud feront tous leurs efforts pour que les droits politiques accordés aux femmes de couleur soient lettre morte chez eux, et il est probable aussi que les électeurs et électrices de race noire se défendront.

Voici donc une autre lutte en perspective.

Le Mouvement suffragiste aux Etats-Unis. — Aussi étranger qu'on puisse être au mouvement féministe, on peut concevoir cependant que ce n'est que par une action continue et inlassable, par un dévouement de chaque jour et une coordination bien comprise des efforts que les femmes d'Amérique ont enfin abouti. Leurs revendications remontent loin : déjà, en 1647, Mrs Mary Brent, de l'Etat de Maryland, s'appuyant sur le fait qu'elle était propriétaire et que le droit de voter était donné aux propriétaires dans cet Etat, réclamait ses droits politiques.

En 1776, Mrs Abigail Adams disait que, sans l'égalité politique des sexes, les Etats-Unis n'étaient une république que de nom.

Elle écrivait encore : « Nous (les femmes) n'obéirons pas à des lois votées sans que nous soyons représentées ».

En 1826, Frances Wright, une jeune Ecossaise, vint aux Etats-Unis et publia un journal réclamant l'égalité des droits pour les femmes.

En 1840, la Convention universelle anti-esclavagiste de Londres, ayant refusé d'admettre les déléguées féminines des Etats-Unis, deux d'entre elles, Mrs Mott et Mrs Stanton, décidèrent d'organiser le mouvement pour l'obtention des droits de la femme. Mrs Stanton devait devenir un des chefs du féminisme.

En 1848, une déclaration sur la condition sociale, civile et politique de la femme fut signée par cent personnes, hommes et femmes ; parmi ces dernières se trouvait Susan B. Anthony. Susan B. Anthony est célèbre dans l'histoire du féminisme dont elle fut l'ardente apôtre, et le 19e amendement, qui consacre les efforts de toute sa vie, doit s'appeler Amendement Susan Anthony. Pendant 54 ans Miss Anthony travailla sans répit pour la cause qu'elle défendait. On la trouve dans toutes les grandes Associations féministes, au premier rang : Alliance internationale pour le suffrage, Conseil international des femmes, etc. Présidente de l'Association Nationale Américaine pour le suffrage en 1892, elle y reste jusqu'en 1900, mais son grand âge l'oblige à se retirer. Elle meurt en 1906, sans avoir vu le triomphe complet de cette cause qui lui était chère, mais pouvant du moins pressentir le succès, qu'annonçaient des succès partiels dans différents Etats. Mrs Carrie Chapman Catt succéda à Miss Anthony comme présidente de l'Association Nationale Américaine. C'est elle qui eut la joie de mener ses troupes à la victoire. Peut-être aurait-il fallu l'attendre longtemps encore, si, durant la guerre, les Américains, rendant justice aux services rendus par les Américaines, n'avaient enfin reconnu qu'elles étaient leurs égales et avaient bien mérité d'être traitées comme telles.

THÉRÈSE CASEVITZ.

LES REVUES

La Revue Hebdomadaire et *La Revue de Paris :* Gabriele d'Annunzio à Fiume, vu à travers ses discours, par M. Paul Rival et vu en personne par M. Marcel Boulenger ; le laconisme et le gouvernement des peuples. — *La Connaissance :* Les Banques et l'avenir social. — *Les Ecrits Nouveaux :* Poème de M. Jacques Perel. — *La Force Française :* P.-J. Toulet : son souvenir chez

M. Emile Henriot. — *Je sais tout* : Deux naïvetés du toréador Bombita. — Memento.

M. Paul Rival a donné à **la Revue hebdomadaire** (11 septembre) sous ce titre : « Un dictateur lyrique », un Gabriele d'Annunzio fort divertissant. L'auteur, avec un sens fin de l'ironie, termine son article par ces mots :

Tous ces détails sont empruntés à *le Testa di Ferro,* journal officieux de Fiume qui a pour devise : « Peu de paroles, beaucoup de faits. »

Ces « détails » remplissent environ 15 pages de la revue, des discours, harangues et proclamations du poète à ses braves *arditi* et aux Fiumains. L'admirable jactance, en vérité ! Le *Commandant* est sublime par le nombre et l'harmonie des mots, comme un chêne par la richesse de ses feuilles.

Le *Commandant* ne craint pas de paraître dans les lieux de débauche de Fiume. Dans une salle du *Commandement*, deux amantes du maître en viennent aux mains, et, s'il faut en croire les déclarations faites par M. Salvemini au Parlement italien, « elles roulent par terre avec de grands hurlements et en s'arrachant réciproquement les cheveux ».

Ce M. Salvemini lui-même ne manquerait de subir le charme des périodes annunziennes et il serait capable de prendre aux cheveux un auditeur assez peu sensible pour oser demander un peu de raison au tribun lyrique et militaire. Gabriele d'Annunzio parle au théâtre, en plein air, d'une loge, d'un balcon, partout, pour « créer de l'enthousiasme » :

Le 9 juillet, le 12, ses soldats font l'exercice sur le mont Preslop et ces simples manœuvres sont célébrées comme d'éclatantes victoires. Les journaux amis de d'Annunzio les racontent en trois colonnes. « Toute l'artillerie, écrit le *Popolo d'Italia,* a fait des prodiges. » D'Annunzio, entouré de ses officiers, surveille la manœuvre. Deux jeunes filles, que le canon n'effraie pas, s'approchent du dictateur et lui présentent un album. Et d'Annunzio écrit : « Pour Ida Pagani, petite Italienne rencontrée au feu du canon. Alala ! » Puis il se met en tête de la troupe qui revient de l'assaut, « une troupe, dit le *Popolo d'Italia,* qui, si elle n'a pas eu de morts, a passé toutefois à travers la mort lorsque le tir a effleuré ses premiers rangs ».

D'Annunzio, devant le peuple réuni, célèbre, quelques jours après, la gloire de cette manœuvre :

Ainsi, par un splendide jeu d'armes, fut célébré l'accomplissement

du dixième mois depuis la marche de Ronchi et depuis la délivrance de Fiume.

L'ennemi était absent.

On peut dire, sans décrier ni l'un ni l'autre, que, là, d'Annunzio égale en truculente fantaisie notre pauvre et cher Alfred Jarry. Le dictateur-poète a imaginé la célébration de « funérailles fictives d'un soldat disparu pendant la guerre ». L'office eut lieu à San Vito. Il y avait « une bière vide enveloppée d'un drapeau tricolore ». Le discours de d'Annunzio n'est pas moins vide ; mais il est paré merveilleusement pour séduire un auditoire italien. A celui-ci et à son Orphée l'allégorie est un élément, comme l'air en est un. Cependant, d'Annunzio parlant de soi dépasse sa propre éloquence :

Maintenant je suis votre chef, Flammes de Fiume, Flammes d'Italie. Et vous ne devez rien écouter que ma voix.

Je suis votre chef par élection, mais aussi par droit.

Je ne me vante pas. Je parle franc, je parle net, car, sur l'affiloir de Fiume, j'ai, moi aussi, bien réaffilé le double tranchant de mon poignard de Caposile et bien réaiguisé sa pointe. Vous le savez bien.

J'ai toujours vécu et œuvré hardiment, depuis l'enfance. Parce qu'un jour, à table, ma mère me refusait un fruit qui me faisait envie, d'un geste brusque je m'enfonçai le couteau dans la cuisse ; et, versant du sang, je ne versai pas une larme. Ma mère me le rappelait non sans fierté, elle qui savait, seule, de quelle façon je ferais la guerre. Les choses coupantes ou explosives ne m'ont jamais intimidé au sens propre comme au figuré.

Et quand le nombre de mes années s'accrut, mon audace grandit. A l'âge des pantoufles et du fauteuil, j'ai choisi le siège étroit et la courroie de la carlingue. Et là où il fallut oser l'inosable, je fus. Je regardai fixement la mort avec un seul œil comme je l'avais regardée avec deux. Je fus le premier à Pola, le premier à Cattaro, le premier à Vienne. J'étais au Velichi, au Faïti, au Timavo. J'ai servi sur la mer et sous la mer. La nuit de Buccari, je me jurai à moi-même que je sauverais Fiume et la nuit de Ronchi je tins mon serment. Je partirai d'ici pour accomplir un vœu plus âpre.

Je ne me vante pas. Je dis que ma parole est lourde justement parce que je n'ai jamais donné à ma vie aucun poids.

Et ma plus belle parole, je l'ai dite un soir aux recrues de la classe 1919, après Caporetto. La voici ; elle est pure de vanité, elle est nue comme l'âme dans la prière. Je me souviens que les tout jeunes hommes qui m'écoutaient devinrent pâles de ferveur, comme je devais être pâle moi-même à ce moment.

Si, blessé comme tout autre combattant, avec mon œil éteint qui ne se souvient plus d'avoir joui d'un privilège en regardant le monde et ne s'estime pas plus précieux que l'œil du premier soldat paysan, si je souffre d'avoir donné si peu, si je mets ma tunique de peau, ma coiffe de cuir, si je monte dans ma carlingue avec mes compagnons, si je vais mitrailler de près l'ennemi et tirer mes dernières cartouches sans avoir un instant la pensée que mon cerveau vaut plus que celui de mon pilote et que ma vie à la proue vaut plus que celle du petit soldat dressé à la poupe, si je m'anéantis dans le courage sans nom, si je fais l'abnégation de tout moi-même dans la volonté de la bataille, si je m'humilie dans la patrie et je m'exalte dans la patrie, ayant perdu ma mémoire, devenu ignorant, je suis un fils de l'Italie nouvelle, je prends la croix de l'Italie nouvelle, je sers la cause de mon âme vraie. C'est pour cela que je suis digne de me tenir debout devant vous et de vous regarder en face, jeune moi aussi.

Si alors, devant cette jeunesse armée, cette parole m'a convenu, elle me convient maintenant encore ; elle me convient mieux, maintenant, puisque je donne plus, puisque j'ai réussi à donner plus et à oser plus.

Je suis donc votre chef, par élection et par droit, Flammes de Fiume, Flammes d'Italie. —

Quelques jours plus tard, le Commandant, parlant à sa légion, rappelle qu'en septembre 1918, descendant avec son avion « sur une colline de l'Aisne », il a vu des Italiens combattre au milieu des Français. Alors, que dit-il à ses *arditi* :

Quelle allure, mon Dieu ! Un coup de poing dans l'œil. A côté d'eux les fantassins français, même ceux à deux et à trois poils, paraissaient flasques. Sur la crête de la légère colline, sous un ciel voilé, les « gris-verts » se dressaient...

Il n'y a pas au monde un être mieux frappé ; il n'en est pas d'égal.

Le vieux dieu forgeron, celui qui porte un nom de feu dans les livres des mythes, fabriquait dans ses forges des outils de toutes sortes et sans nombre. Mais, un jour, il lui vint subitement une pensée glorieuse ; parmi tant de formes usuelles et grossières, l'envie lui vint de faire une statue. Il la fit. Il la réussit très belle. Et il la plaça au milieu de ses fournaises.

Ainsi la Grande Guerre, — celle qui a fait alterner toutes les atrocités avec toutes les ignominies, l'impudence sénile avec la stupidité bestiale ; celle qui a avili l'héroïsme, abattu les cathédrales, brûlé les sièges de la science, bouleversé les traits du Christ, déchiré le sein de la mère de Dieu ; celle qui a détruit la fleur de tous les arts et inventé l'horreur des engins monstrueux, — la Grande Guerre, dans un mo-

ment d'inspiration dionysiaque, a fait, elle aussi, une statue ; une seule statue, une seule forme d'humanité héroïque, telle qu'elle n'est surpassée par aucun des simulacres offerts au temple de Delphes à la gloire des athlètes chantés par Pindare ; une seule : l'*Ardito* d'Italie.

Nos fantassins en pleine action n'ont certainement pas « paru flasques » à d'Annunzio. C'est une vision rétrospective, — fiumaine, pour mettre les choses au point exact, — politique aussi, car les légionnaires ont besoin de flatterie. Il parle plus rudement au peuple. Il est sybillin, pour qu'ensuite sa caresse verbale excite l'orgueil populaire.

C'est au *Fenice*, le théâtre de Fiume. Ecoutez Gabriele, l'archange terrestre :

Regardez-moi. Ce soir, je ne suis pas un homme; je n'ai pas mon vieux visage d'écrivain public. Ce soir je suis et je ne veux être et je ne peux être que le courage. Ce qui parle, c'est le courage...

En vérité, cela est infiniment vénérable, que ce soit un peu ou beaucoup du pathos. « Je demande à la ville de vie un acte de vie », clame d'Annunzio. On le supplie de commander. Alors... alors... Mais lisez, je vous en prie :

C'est l'esprit qui commande. Et jamais il n'a été si impérieux...

Nous nous sommes levés seuls contre le pouvoir immense, constitué et fortifié, des voleurs, des usuriers et des faussaires.

Respirons notre orgueil.

Par Dieu, respirons à pleins poumons notre orgueil.

Vous êtes tous debout. Tenez votre orgueil debout. Tenez-le droit et dressé.

Je vous le dis. Vous dépassez de tout le front les autres hommes.

Le savez-vous ? Oui ou non ?

Ne vous sentez-vous pas beaucoup plus hauts que toute cette canaille privilégiée européenne et transatlantique qui ne renonce pas à vous traiter comme un butin sans âme ?

Je vous enseigne l'orgueil. A partir d'aujourd'hui, Fiumains, je ne veux exciter que votre orgueil.

A l'heure du crépuscule, je suis allé à cheval jusqu'à Stefani pour trouver une compagnie du second bataillon fiumain qui est placée sous le vocable de saint Modeste.

J'ai dit à ces jeunes hommes ardents et impatients de nouveautés : « Je ne veux plus vous appeler compagnie de saint Modeste. Je vous appellerai : compagnie de saint Orgueil. »

Le souvenir d'un Charles Péguy aura hanté probablement

quelques lecteurs de l'article documentaire de M. Paul Rival. Je me reprocherais de n'en point rapprocher le « Gabriele d'Annunzio dans Fiume » de M. Marcel Boulenger, dont la première partie vient de paraître (1er octobre) dans **la Revue de Paris**. L'historiographe nous avertit : « Il est personnellement difficile à l'auteur de ces lignes de parler de Gabriele d'Annunzio sans une émotion profonde. » L'intelligence et l'amitié de M. Marcel Boulenger apportent l'élément raisonnable que nous avons la faiblesse de demander, même au lyrisme et même à la politique. Toutefois M. Boulenger subit le charme d'annunzien au point d'écrire sur ce ton italien, lui, d'ordinaire, tellement mesuré : « L'italianité de Fiume est devenue maintenant virulente et terrible ». C'est un véritable Mérimée que nos Lettres devraient députer auprès du poète-chef d'Etat. Celui-là n'aurait pas mis en note, à l'écart de son texte, comme en pénitence, que la constitution donnée par le dictateur à sa ville « prie les Provisori de conférer entre eux *usando nel dibattito il modo laconico* ». Cette autre note est aussi de M. Marcel Boulenger : « La Constitution du Carnero déclare en toutes lettres que les *Ottimi* (députés élus pour 3 ans) se réuniront une fois l'an, avec une éclatante brièveté. Nos législateurs ne pourraient-ils s'inspirer de cette innovation ? » Voilà une suggestion qui prête à sourire. A Fiume, d'Annunzio se réserve le privilège de parler son saoul. A autrui, le laconisme. Nous avons en France plusieurs orateurs qui parlent quelquefois pour dire quelque chose et nos affaires nationales valent de larges débats. M. Marcel Boulenger et moi citerions probablement les mêmes noms. Aussi bien, invité à assister au théâtre de Fiume à une conférence faite par un officier aveugle, M. Boulenger d'écrire avec fougue :

Sur quoi le vieux nous intima l'ordre de nous lever immédiatement, et de le suivre au théâtre, où un officier aveugle allait faire une conféreuce, à laquelle assisterait le Comandante, et certainement celui-ci parlerait... A ces mots, nous étions déjà dans la rue !

Et quel auditeur merveilleusement sensible a eu là Gabriele d'Annunzio !

Une fois achevée la péroraison de l'aveugle, et éteints les derniers applaudissements, le silence se fit : le Comandante était debout. Il parla.

Nous n'avons jamais entendu parler ainsi. Il ne tient aux doigts ni

une note, ni le moindre papier, n'a rien préparé, rien appris par cœur : comment cela lui serait-il possible, alors qu'il parle à chaque instant (*sic*), à l'improviste, et jusqu'à dix fois par jour (*sic*), quand il le faut, les jours de fête solennelle, par exemple ?

Il ne fait pas un seul geste. Sa main gantée à la taille, il est là, tout droit, face au public, et paraît arracher du sol sa voix extraordinairement nette, presque effrayante d'énergie. A moins que parfois un mouvement de colère ou d'enthousiasme ne le saisisse, il s'exprime avec une extrême lenteur, mot après mot, la période martelée et trempée comme l'acier suivant la période : autant dire éclair sur éclair, balle sur balle, image sur image, la poésie jaillissant ainsi qu'une cascade infatigable, et la foi, lave bouillante, torrent d'or en fusion, la foi irrésistible emportant tout !

On devine ce que devint le délire du public lorsque son Comandante, de cette manière éblouissante et dominatrice dont il a le secret, rendit hommage à l'aveugle, et à son tour prêcha le devoir italien et la grande cause nationale, non sans mêler à son discours toute une politique aussi élevée que bien aiguisée.

Nous ne pouvons analyser les discours du Comandante, vu qu'ils sont innombrables...

Sur ces mots, quittons d'Annunzio et M. Marcel Boulenger qui recommandent le laconisme comme une vertu parlementaire.

§

Dans **la Connaissance** (septembre), M. Marc Dubu traite des « Banques et l'Expansion économique ». Il commence par cette profession nette :

Il n'est personne, maintenant, qui ne sache que l'ère est passée des Grands Capitaines partant en conquêtes et rapportant à leur Patrie gloire et profits. Désormais, ce sont les *marchands* qui vont pacifiquement s'emparer du monde moderne, y établir leurs comptoirs et trouver des débouchés pour les industries de leur pays. Et si, hélas, il survient encore des guerres, elles ne sont, le plus souvent, que le résultat de conflits entre marchands de nations différentes : *L'Armée ne précède plus le Commerce ; elle le suit* et *l'appuie*.

La guerre de 1914 a été provoquée par l'internationale des financiers et des marchands, c'est un fait indiscutable aujourd'hui. Cette internationale, partout couverte par les lois nationales, a déchaîné le fléau. Il est probable que l'internationale des masses dominera, pour un temps au moins, financiers et marchands, pour empêcher la guerre où, spécifiquement et proportionnellement, marchands et financiers paient moins de leur

personne que les travailleurs manuels et leurs camarades intellectuels.

M. Marc Dubu rappelle « l'essor économique » de « l'Allemagne entre 1890 et 1914 ». Essor fictif, exagéré par la spéculation, il a poussé les Allemands, qui l'ont produit à une guerre qu'ils voulaient terrible et courte, qu'ils croyaient victorieuse et qui, pour eux, devait tout arranger.

... Combien il serait aisé de faire de la France le premier pays du monde, si ceux qui ont la charge de répartir les capitaux consentaient à envisager les problèmes qui se posent à eux dans toute leur étendue, au lieu de ne les considérer qu'au point de vue de leur intérêt personnel, et à leur donner des solutions hardies, *modernes* plutôt que d'appliquer craintivement des méthodes administratives et anticommerciales, dont le moins que l'on puisse dire est qu'elles sont la cause primordiale de notre infériorité économique.

M. Dubu souhaite que les banques *s'associent* à leurs clients par un intérêt actif à leurs affaires et servent celles-ci par la publicité dont « l'Allemagne et l'Amérique ont compris la toute-puissance ». Encore l'exemple de l'Allemagne ! Elle a pourtant mal réussi, en fin de compte et toute question de haute morale exceptée !

Et voici la méthode de M. Dubu :

Songez à ce qui se produirait si, un jour, une banque avait assez d'audace pour dire à un client qui solliciterait une ouverture de crédit :

— Nous avons étudié votre affaire. Vous fabriquez un produit excellent, de consommation courante. Mais votre organisation commerciale est désuète. Cependant nous acceptons de vous ouvrir le crédit de 100.000 francs que vous nous demandez, à condition que vous acceptiez une ouverture de crédit supplémentaire de 100.000 francs.

Les premiers 010.000 francs serviront à votre exploitation. Les 100.000 francs supplémentaires seront destinés *à la publicité*. Nous allons rénover votre système d'exploitation — organiser votre vente — et faire connaître votre firme en France et dans le monde entier.

Cette conception de la banque qui n'a rien d'utopique — les Américains, les Allemands, les Suisses la mettent en pratique constamment, — amènerait en notre pays une véritable révolution économique.

La révolution économique est en cours, — et autrement. C'est un nouveau monde qui se forme. On dira bientôt : vérité en deçà de 1914, erreur au delà. Tout évolue, et à une vitesse telle que des

gens, pas sots pourtant, peuvent croire à la stabilité de certaines mœurs et à la puissance des traditions.

M. Marc Dubu termine ainsi son article limité aux banques et au commerce :

Oui... mais nous sommes en France... et jamais personne n'osera !

En général, c'est en France qu'on osa ; — et tout le monde *y osera !*

§

Les Ecrits nouveaux (septembre) apportent à ceux des admirateurs de Réjane qui ont eu l'honneur d'être de ses amis la cause d'une grande émotion, par la lecture d'un poème de M. Jacques Porel, « Ma mère », qui fut écrit en décembre 1919. En voici un extrait ; mais c'est le poème entier qu'il faut connaître :

De moins en moins, je te ntais dans mon dos ;
Mes allures prenaient quelque chose de libre
Et d'assuré
A quoi tu t'accoutumais.
Déjà, je commençais à savoir me souvenir
Au cours de cette promenade interminable que nous faisions
L'un près de l'autre,
Toi, le dos tourné vers l'Avenir,
Et moi, bien de face.

Des caps furent doublés. Les temps des froids, des châles
Et de la toux
Sont venus.

. . . .

Un jour, dans les yeux d'un autre, j'ai compris.
Soudain, ton visage minuscule m'a fait peur,
Et j'ai mis au monde ma maturité et mon remords.
J'ai crié : « Reste — je veux vieillir — ma mère, mon enfant... »
Le bruit des choses qui montent est venu pour réponse,
Et j'ai senti sur moi le vent de ton absence !

Il me semble déjà te voir quand tu ne seras plus,
Calme, longue, sage,
Plus rien qu'une attitude
Et la nécessité incroyable pour toi de demeurer.

§

D'un « Souvenir de P.-J. Toulet », délicatement fixé par M. Emile Henriot, dans **La Force française** (24 septembre) :

Là (dans la petite salle du Bar de la Paix et vers 1910), Toulet, qu'on ne voyait que peu souvent ailleurs, Toulet était chez lui. Juché sur le haut tabouret d'acajou, long, mince, un peu voûté, sa belle tête à la Greco terminée d'une barbe blonde et pointue, telle qu'on en voit la pareille au buste de Ronsard, la bouche ironique et de biais, comme si, de mâcher ses mots, il en conservait longtemps un goût d'amertume ; ou bien, sur le velours des banquettes dans la petite salle au fond du bar, enroulant une jambe après l'autre, le corps de travers, la tête inclinée, grand seigneur vaguement perclus, avec on ne sait quel rouage interne qui ne fonctionnait guère, comme brisé, ou par défaut d'huile, nous recueillions avec délices ses propos aigus, ses idées hardies, au tour inattendu, sur toutes choses. Il s'entendait excellemment à celles de l'art et du style, plus particulièrement de la grammaire, volontiers spécialisé dans les questions de second plan, moins en lumière que les autres, par là plus amusantes à éclairer : une affaire de philologie, quelque miniature à authentiquer, ou de savoir si l'art des jardins fut donné par la France à l'Italie, à moins que ce soit le contraire. Et puis, il y avait la vie, le flot mouvant des êtres et des jours, les femmes, le goût qu'on a d'elles. Et là, parfois, d'un trait venu de loin, acéré, longuement macéré dans le venin le plus corrosif, Toulet jetait quelque maxime empoisonnée du tour le plus damasquiné, telle que dans ses papiers sans doute, et dans ses lettres, autant que dans les morceaux qu'en a déjà publiés *le Divan*, on en retrouvera un choix parfait, digne de Chamfort, mais avec plus de dentelures.

Vers 1912, ou 13, Toulet nous quitta. Il avait une santé mauvaise, la vie difficile. Nous le vîmes avec regret partir pour la Gascogne ; de là s'installer à Guéthary, sur la côte basque, qu'il aimait, où il est mort dernièrement, inopinément, si l'on peut dire à son propos, car les nouvelles que l'on recevait de sa santé devenaient pires chaque fois. Sa fin fut brusque, toutefois. Et bien qu'il ait dit sans doute ce qu'il avait à dire, et qu'il n'y eût plus rien ajouté, nous demeurerons toujours tristes de sa disparition, car le pauvre homme sera mort sans avoir eu la seule joie qui comptât sûrement pour lui, de voir paraître enfin ses vers.

§

Je Sais Tout (15 septembre) imprime « les souvenirs du grand toréador Bombita ». On y lit d'excellentes choses. Par exemple :

Les coups de cornes ! Voilà le grave inconvénient de la profession au cours de laquelle apparaît si souvent, au milieu des acclamations, des battements des blanches mains des femmes, des allégresses du triomphe, l'horrible grimace de la mort.

Ailleurs, Bombita, évoquant son début à Madrid, se rappelle :

Je tuai deux taureaux : le premier, un animal aux longues cornes; le second, noir et nerveux, était presque aveugle, ce qui augmentait les difficultés du combat.

Pour le « noble animal » aussi, peut-être ?

Memento. — *Le Monde illustré* (25 septembre) : « La Champagne 1918-1920 », tome premier d'une collection consacrée à « La reconstitution des régions libérées ».

Floréal (25 septembre) : Fascicule consacré à l'anniversaire de la mort d'Emile Zola, rédigé notamment par MM. J. Paul-Boncour, de Bouhélier, V. Margueritte, V. Basch, R. Régis, M. Castaing, Victor Snell, Ernest-Charles, R. Dunan.

Le Correspondant (10 septembre) : Lettres du cardinal Mathieu à Brunetière.—(25 septembre) : Mlle S. Littré: « La conversion et le baptême de Littré, — avec des notes inédites de l'abbé Huvelin et de Mme Littré ». — « Mireille aux Saintes-Maries-de-la-Mer », par M. A. Praviel.

Revue bleue (4 et 18 septembre) : M. G. Renard : « L'Ecole normale supérieure (1867-70) ». — (16 octobre) : Auguste Strindberg : « Le Fils de la servante », fragment d'autobiographie. — Xavier de Courville : « Jules Lemaître parodiste ». — Gaston Rageot : « Un grand poète dramatique belge : Paul Spaak ». — Elissa Rhaïs : « Les deux Amis ».

Revue des Deux Mondes (15 septembre) : « Mérimée nouvelliste », un bien bel article de M. Paul Bourget. — (1er octobre) : Mme Gérard d'Houville : « On ne saurait penser à tout », un charmant proverbe. — Dans ces deux numéros, « l'Épisode de Dixmude », par M. le Vice-Amiral Ronarc'h.

Les Saisons (automne) : Poèmes de Mme C. Bruno, M. Ch. Daniélou.

Poésia reparaît à Milan, en italien, en anglais et en français, avec la collaboration de d'Annunzio, MM. A. Mercereau, F. Divoire, Bowles, Buzzi, Costa, Curcio, P. Reverdy, C. Dinati, etc.

La Vie (1er octobre) : « La riche Indo-Chine », par M. H. Gourdon, MM. A. Sarrault, Daguerches, Ricquebourg, Crayssac, J. Star. J. Marquet, Brenier, Mme J. Louvab, etc. — (15 octobre) : « L'activité intellectuelle en Indo-Chine », par M. H. Gourdon, MM. Marius-Ary Leblond, Albert Sarraut (les tombeaux de Hué), Matgiang, Jean Ajalbert (les ruines d'Angkor), José Melila (éducation du peuple annamite).

L'Action nationale (25 septembre) : M. V. Pareto : « Une campagne antifrançaise ». — M. H.-D. Davray : « Les rapports franco-britanniques et l'opinion » . — « Ense et cruce », par M. Max Rabusson.

La Revue contemporaine (septembre) : M. A. Jounet : « Le pouvoir initiatique et la Société des Nations ». — M. du Plessys : « Dimanche romantique ». — M. Ph. de Puyfontaine , « Le socle sans statue ». — M. V. Pankine : « Lettre ouverte à M. Lloyd George ».

Le Monde nouveau (septembre) : M. J. Ernest-Charles : « Paul-Boncour ». — M. A. de Montherlant : « Quant aux jeux olympiques ».

La Revue hebdomadaire (2 octobre) commence « La fin d'un beau jour », nouveau roman de M. Edmond Jaloux. — M. A. Chuquet : « Mérimée et l'Italie de 1859 ».

La Revue mondiale (1er octobre) : fin du « Message vital » de Sir A. Conan Doyle.

La Nouvelle revue (1er octobre) : *** : « L'Administration générale de la Marine française. »

L'Opinion (2 octobre) : M. Jacques Boulanger : « L'Art d'être stendhalien ». — M. J. Latreille : « Trouvailles dans le jardin de Bérénice ».

Le Feu (15 septembre) : numéro consacré à l'Algérie.

La Renaissance (25 septembre) : « Les chercheurs d'or », par M. Pierre Hamp. — « Le Paysan après l'Epreuve », par MM. F. Vitry. — « Romantisme », réponse de M. R. de la Tailhède à M. Ch. Maurras. — (2 octobre) : « Histoires lues et racontées », de M. E. Henriot. — « Le Problème de l'extrémisme politique », par M. Maxime Leroy.

L'Europe nouvelle (3 octobre) : « L'Irlande devant l'impôt », par M. H. Cox. — « Sainte Russie », par Mme Marcelle Tinayre.

L'Amour de l'Art (septembre) : « Notes sur la naissance de la Renaissance en France », par M. P.-L. Duchartre. — « Niobé », poème de M. A. Erlande. — Un bon « Gaston Chérau », par M. Gabriel Mourey. — « Ch. Guérin », par M. Tristan Klingsor. — « Chronique de l'art allemand », par M. Paul Colin. — « Beethoven », par M. P. Hermant.

La Revue Universelle (1er octobre) : « Victor Hugo ou la Légende d'un Siècle », par M. Léon Daudet. Dans ces 26 pages de dénigrement, un fort joli mot forgé par Alphonse Daudet, pour exprimer l'état de maladie du mégalomane : *moitrinaire*. — M. Louis Bertrand : « Nous autres Lorrains : la légende de notre mauvais caractère ». — Poèmes de M. Lucien Dubech.

Les Marges (15 octobre) : « Charles Péguy », par M. Michel Puy. — Poèmes de MM. E. Leluc, Paul Souchon, E. Tisserand. — « Chant de cigale », une fort jolie page signée Aimienne Ancelle. — « Sur la jeunesse de Stendhal », par M. P. Leguay. — « L'autre côté des grilles », par M. G. Picard. — « Impressions sur Ségovie », par M. C. Pitollet.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ARCHÉOLOGIE

Camille Enlart : *Villes Mortes du moyen âge*, E. de Boccard. — *Les visites d'Art*, Amédée Boinet *Verdun et Saint-Mihiel, Saint-Quentin*; Marcel Aubart : *Noyon et ses environs*. — Memento.

M. Camille Enlart, dont on connaît les recherches et curieux

travaux d'archéologie a publié sur les **Villes Mortes du moyen âge** et à propos des destructions allemandes dont Reims, Arras, Soissons, Noyon, etc., ont récemment souffert, un intéressant recueil d'études qui promènent le lecteur dans le Nord de la France, sur la Méditerranée, en Corse et en Italie, dans la Baltique ou à l'île de Chypre. Le choix des endroits qu'il présente, sans doute, est un peu arbitraire et superficiel, car, sans même quitter la France, on pourrait indiquer la matière de plus d'un ouvrage sur le sujet. Mais M. Camille Enlart n'a voulu en donner probablement qu'un aperçu et doit se réserver d'y revenir.

On peut le suivre avec intérêt, en attendant, dans ses promenades, et il nous conduit d'abord à Hesdin, qui fut détruit avec Thérouanne par les Impériaux en 1553 pour venger l'échec de Metz. On rebâtit ensuite le Nouvel Hesdin à trois lieues. La vieille ville possédait un très beau château, dont on a décrit la chapelle, des salles magnifiques, des chambres fastueusement décorées où avait résidé la cour de Bourgogne, le parc immense et des galeries où se trouvaient des jeux divers. On sait que la ville possédait quatre églises, un Hôtel-Dieu, des couvents de Franciscains et de Clarisses. — Thérouanne était un évêché, avec une cathédrale superbe, près de laquelle se dressaient un palais épiscopal et une salle synodale ; on y trouvait des églises paroissiales comme Saint-Nicolas ; un château au Nord-Ouest de la ville que défendaient des tours et remparts. — Les fouilles exécutées au Vieil Hesdin ont donné relativement peu, si l'on y a retrouvé des substructions, un double étage de souterrains, les restes d'une collégiale Saint-Martin, — à côté de l'église du lieu (xve siècle) qui renferme de belles boiseries de la Renaissance. Mais à Thérouanne on a mis à découvert l'abside de la cathédrale, — qui se trouvait à cheval, comme il arrive souvent, sur la muraille d'enceinte primitive. L'édifice comprenait d'ailleurs des parties de construction romaine. On a pu établir le plan du chœur et indiquer les dispositions de l'entrée principale, avec un très beau portail ouvrant au sud, sur le transept. Le groupe du Christ jugeant, avec saint Jean et la Vierge, qu'on peut voir à Notre-Dame de Saint-Omer, provient de la cathédrale de Thérouanne. M. Camille Enlart, qui a donné divers détails encore sur l'édifice et la ville, a reproduit divers fragments retrouvés, et l'on possède même une vue cavalière de l'édifice avec le plan de la ville, qui se trouve aux Archives du Pas-de-Calais.

De Maguelone, près de Montpellier, qui fut détruite par les Francs de Charles-Martel, puis rebâtie et devint également le siège d'un évêché, la cathédrale du XIIIe siècle, sans être un monument remarquable, offre des parties curieuses, — un beau portail, des tours fortifiées, — et son aspect autrefois était à peu près celui de la cathédrale d'Agde. Des mâchicoulis encore la défendaient ainsi qu'un fossé. L'enceinte canoniale constituait une véritable place d'armes, et l'on n'y pénétrait que par un pont-levis. D'autres églises de Maguelone ont disparu ; la vie s'est retirée du lieu pour se reporter à Montpellier, à Narbonne, et Richelieu enfin fit raser la ville, tant que la cathédrale est le seul vestige qui en subsiste.

M. Camille Enlart nous mène ensuite en Corse où il montre les ruines d'Aléria, de Mariana, de Nebbio ; ensuite il étudie les villes défuntes de la campagne romaine : Porto, Ninfa, Galera, ou les restes admirables du moyen âge que possède Chypre, à Paphos et Famagouste (1). — Mais de préférence on s'arrêtera à l'ancienne Wisby, dans l'île de Gotland, sur la Baltique, dont les remparts rappellent ceux d'Aigues-Mortes et qui se trouvait autrefois en relations avec des pays fort éloignés, comme l'attestent les monnaies même arabes qu'on rencontre dans les fouilles. Les moines de Citeaux y eurent une de leurs colonies et apportèrent la civilisation d'Occident. Wisby se rattachait à la Ligue Hanséatique ; prise, pillée, ravagée par les Danois en 1361, elle ne devait jamais se relever complètement. Certains quartiers n'y ont même pas laissé de traces, d'autant qu'en 1526 ce fut une nouvelle agression des Lusbekois, et Wisby se trouva encore pillée, incendiée, tant qu'aujourd'hui c'est le spectre d'une ville morte, au milieu de laquelle s'en est construite une autre. Il y reste une grande partie du mur d'enceinte, au large de la cité actuelle ; quelques maisons curieuses comme celle de l' « apothicaire » ; d'autres avec pignon de briques ornementé ; de nombreuses églises, la plupart ruinées, et l'une même, Notre-Dame (XIIIe et XIVe s.), possédant au-dessus de la nef centrale une salle qui fut le siège du consulat de Lubeck. Le cimetière même a gardé sa porte gothique, — comme en France celui de Montfort-l'Amaury, — et un dernier vestige curieux, peut-être unique, même, est celui du gibet.

(1) On peut renvoyer à propos de Famagouste à une publication en somme récente : Comte Jean de Kergorlay, *Chypres et Rhodes*, Paris, 1912.

Le volume de M. Camille Enlart est illustré de photographies nombreuses. C'est une étude en somme intéressante et une précieuse contribution à l'étude des villes du passé qu'ébauchait autrefois M. Ch. Lenthérie dans son ouvrage sur les *Villes mortes du golfe du Lion*.

§

La série des « Visites d'art » de la librairie Laurens s'est enrichie de trois publications nouvelles. C'est d'abord **Verdun et Saint-Mihiel**, que présente M. Amédée Boinet. Après un court historique de la ville, il décrit la cathédrale de *Verdun*, bien transformée au cours des âges et qui ne conserve que de rares vestiges des grandes époques de sa construction. Le cloître délicieux qui se trouvait voisin de l'édifice a été saccagé par l'artillerie allemande ; mais on retrouve encore la crypte de l'église des Bénédictins, une tour romane de l'abbaye de Sainte-Vanne, dans la citadelle, une partie de la chapelle de l'hôpital Sainte-Catherine, enfin la porte Châtel et la porte Chaussée,— près de laquelle se réunissaient les remparts de la ville haute et de la ville basse, ainsi que de vieux immeubles, comme la Princerie (1525), la maison dite du pape Jules II, place de la Madeleine, la vieille abbaye de Saint-Paul (XVIe siècle), devenue le Palais de Justice, etc. — Saint-Mihiel est l'ancienne capitale du Barrois « non mouvant », vieille petite ville qui doit son existance à une abbaye de Bénédictins. Le bourg, qui était le siège d'une prévôté, et l'abbaye eurent chacun leur enceinte particulière ; au XIIIe siècle une colonie de tisserands s'y installa et le quartier de la Halle eut également sa muraille. — On montre aujourd'hui, à Saint-Mihiel, l'église et les bâtiments du monastère ; l'église Saint-Etienne, quelques maisons curieuses et diverses sculptures des Richier, dont certaines, d'ailleurs, sont justement célèbres.

Saint-Quentin, que présente encore M. Amédée Boinet, a beaucoup plus souffert de l'occupation. Sa collégiale est en ruine comme presque toute la cité, si son délicieux hôtel de ville par hasard est resté intact. On sait qu'à côté de ces deux édifices,— et des souvenirs, — Saint-Quentin avait aussi l'intérêt de posséder, au musée Lécuyer une très belle collection de pastels de La Tour, qui furent d'ailleurs exposés dernièrement au Louvre. M. Amédée Boinet en parle assez longuement et donne ce détail curieux que, en 1812, on essaya de les vendre ; la ville en envoya

onze à Paris, mais qui n'atteignirent aux enchères que la somme plutôt médiocre de 564 fr. 84. Un portrait de Rousseau fut adjugé 3 francs !

La notice écrite sur **Noyon** par M. Marcel Aubert apporte sur cette vieille ville des indications précieuses qui concernent la cathédrale et ses annexes, salle capitulaire, cloître, librairie, trésor, chapelle épiscopale et restes de l'évêché, — ainsi que sur l'Hôtel de Ville, de vieilles maisons qui se trouvaient subsister, sur l'histoire et les vicissitudes du lieu. La brochure de M. Marcel Aubert est complétée par quelques détails sur les endroits curieux de la région qui ont également souffert de la guerre allemande : Ourscamp, Tracy-le-Val, Moulin-sous-Touvent, Thourette, le Plessis-de-Roye, etc.

Chacune de ces notices a été rédigée pour accompagner un recueil de reproductions photographiques, — malheureusement avec des clichés d'une valeur inégale, — donnant les principaux monuments et œuvres d'art des endroits désignés.

Memento. — Les derniers numéros du *Moyen âge* ont inséré des articles sur l'*Esthétique au moyen âge ;* un document relatif aux *Juifs de Troyes ; la sculpture romane en Lombardie ;* des comptes rendus, le sommaire des périodiques d'histoire et d'archéologie, une bibliographie nombreuse. — Dans l'*Intermédiaire*, on trouvera de curieuses communications sur *les limites de la Beauce ; le monument de Du Bellay à la cathédrale du Mans ;* le *prieuré* fortifié *de Saint-Leu d'Esserent ;* sur la bizarrerie des redevances féodales, etc... Il y a même des indications sur un vieil usage, — et qui dura jusqu'au XVIIIe siècle, — *la baignade des adultères.*

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Themiseul de Saint-Hyacinthe, « fils de Bossuet ». — Dans le *Temps*, du 31 août 1920, M. Emile Henriot, trouvant dans les fêtes de Dijon une occasion convenable, s'est arrêté « sur un point de la vie de Bossuet, sur lequel on ne s'entend guère, ce qui est d'autant plus amusant : c'est à savoir si l'évêque de Meaux a été marié ».

La question a été, en effet, souvent posée depuis 1712, date à laquelle le sieur J.-B. Denis, « ci-devant secrétaire de l'évêque de Meaux », relata pour la première fois l'anecdote scandaleuse du

mariage clandestin contracté, assurait-il, en bonne et due forme, par Bossuet. Denis ajoutait que cette union avait été heureuse et que

Themiseul de Saint-Hyacinthe (Hyacinthe Cordonnier), l'auteur du *Chef d'œuvre d'un inconnu*, était l'un des fils de Bossuet.

D'après M. Emile Henriot,

il semble bien, en réalité, que le contrat sur lequel se fondent les partisans du mariage n'ait été qu'un cautionnement accordé par Bossuet à Mlle de Mauléon pour un prêt qui lui fut consenti par un certain Pajot (*sic*). A la mort de M. de Meaux, ses héritiers voulurent ôter à la vieille fille le bien qu'elle avait acheté avec l'argent ainsi prêté. D'où les bruits, envenimés par les adversaires (car il en avait) du fougueux prélat...

Plus loin, M. Emile Henriot cite Philibert de La Marre et note que

Bossuet avait été fort épris de cette charmante Henriette d'Angleterre, dont il devait un jour prononcer l'oraison funèbre avec une si chaude éloquence.

Et il ajoute que « les grands hommes ont parfois de ces faiblesses ignorées ». Faut-il croire que, malgré tout le respect qu'il porte à la personne et à l'œuvre de Bossuet, il fait encore confiance à la légende ? Il est évident qu'un doute subsiste dans l'esprit de notre érudit confrère. Selon lui

la question reste d'ailleurs posée et, bien qu'elle *semble* avoir été plus d'une fois résolue par la négative, il est probable qu'elle restera posée de tous temps, pour le divertissement des curieux comme bien d'autres énigmes historiques et littéraires.

Deux documents que nous avons sous les yeux : l'acte de baptême de Themiseul de Saint-Hyacinthe et une lettre extraite de la correspondance inédite de ce pseudo-fils ou bâtard de Bossuet, selon J.-B. Denis, prêtre apostat, Voltaire, d'Alembert et d'autres, vont peut-être nous permettre de lever tous les doutes.

§

Il semble que l'on ait pris plaisir, dès le premier jour, à faire de l'Orléanais Hyacinthe Cordonnier l' « enfant du mystère ». Le prêtre qui le baptisa ayant écrit : « fils de Jean-Jacques cordonnier » (avec un c minuscule), on en a conclu que le père de Hyacinthe était un disciple de saint Crespin ! Un annaliste orléanais, d'ailleurs fort suspect, Vergnaud Romagnési, consacra cette

erreur dans son *Histoire d'Orléans*, publiée en 1830. On lit à la page 669 de son ouvrage :

Themiseul de Saint-Hyacinthe ou, plutôt *Hyacinthe*, cordonnier de Bel-Air, né à Orléans en 1684, mort en 1746, commentateur et critique.

En outre, la table alphabétique annexée au registre de la paroisse Saint-Victor d'Orléans porte : Hyacinthe Cordonnier, sieur de Virelais (1). Il n'est pas douteux que le nom de Belair, mal orthographié, ainsi qu'on vient de le voir, a été déformé par le rédacteur de la table alphabétique du registre établie à la fin du XVIII[e] siècle, à l'époque où l'église de Saint-Victor, désaffectée et à moitié ruinée, fut convertie en fabrique de poterie. Mais qu'il fût sieur de Belair ou sieur de Virelais, Jean-Jacques Cordonnier, qui était écuyer porte-manteau de Gaston de France, duc d'Orléans, n'en reste pas moins le père légitime de notre Themiseul de Saint-Hyacinthe. C'est un fait dont on ne peut nier aujourd'hui l'évidence, sans faire preuve de mauvaise foi. Il reste maintenant à savoir quand et comment on a fait de Hyacinthe Cordonnier le fils de Bossuet. Ces quelques lignes biographiques suffiront, espérons-le, à renseigner et convaincre tout à fait les partisans du mariage secret de l'aigle de Meaux — s'il s'en trouve encore.

Jean-Jacques Cordonnier mourut en 1701 — à Orléans, croit-on — laissant ses affaires en fort mauvais état. Sa veuve se rendit à Troyes, sa ville natale, où elle dut donner des leçons de guitare pour vivre. Des relations de famille lui permirent de présenter son fils, alors âgé de dix-sept ans, à Mgr Bossuet, neveu du grand prélat, évêque du diocèse. Celui-ci s'intéressa à ce jeune homme intelligent, instruit, distingué, pour qui le latin et le grec — voire l'italien — n'avaient déjà plus de secret. Il l'admit à sa table et le pensionna. Cela parut étrange aux envieux de l'endroit. Une fortune si soudaine ne pouvait, à leurs yeux, s'expli-

(1) Voici la copie de l'acte de baptême de Hyacinthe Cordonnier, *alias* Themiseul de Saint-Hyacinthe, de Belair ou encore de Saint-Gelais : « Ce mardy vingt sixième de septembre mil six quatre vingt quatre, Hyacinthe né de dimanche dernier 24 dudit mois fils de Jean Jacques cordonnier sieur de Beleair (*sic*) et de demoiselle Anne Marie Mathé sa femme a esté baptisé par moy Pierre Fraize, prebtre soussigné, et a eu pour parrain Anthoine de Rouët, fils de défunt Anthoine de Rouët et de demoiselle Antoinette Cordonnier de la paroisse de Saint Lyphard et pour marraine Marie Cordonnier de cette paroisse. » (Archives de l'Hôtel de Ville d'Orléans).

quer que par un scandale. Or, le « scandale » existait ; il avait été dénoncé, assurait-on, par certain arrêt du Parlement de Paris le 18 mai 1706, dans lequel il était question d'un contrat de mariage entre Bossuet et une demoiselle de Mauléon. On ne chercha même pas à savoir si l'évêque de Meaux avait connu Anne-Marie Mathé, mère légitime de Hyacinthe Cordonnier ; on se contenta de confronter la date du pseudo-contrat de mariage, passé le 16 mars 1682, avec l'âge de notre Orléanais... et l'on crut avoir l'explication des bontés de l'évêque de Troyes ! La légende était née ! La chronique raconte que Mgr Bossuet fut bien mal récompensé de ses largesses. A l'abbaye de Notre-Dame, où il l'avait placé pour y donner des leçons d'italien, il fit « tant conjuguer le verbe *amo* à l'une de ses élèves que des choses fâcheuses s'ensuivirent et qu'il dut quitter la ville ». Il s'engagea. Officier de cavalerie à dix-neuf ans, il fut fait prisonnier à la bataille d'Hochstedt et conduit en Hollande. Il profita de sa captivité pour apprendre l'anglais, le hollandais, l'espagnol et se perfectionner dans l'étude des langues mortes. Il revint en France, puis se rendit à Londres, où il apostasia et se maria avec Mlle de Marconay, fille d'un gentilhomme poitevin refugié en Hollande pour cause de religion (1). De retour en Hollande, il s'y installa définitivement et mourut à Genecken, près de Breda, en 1746.

La légende avait suivi Hyacinthe Cordonnier comme une ombre, et il est prouvé que l'ex-protégé de Mgr Bossuet en avait vécu. Dans ses *Mémoires de littérature*, Palissot assure qu'il ne chercha pas à détruire le soupçon répandu sur sa naissance tant de fois exploité par Voltaire (2). De son côté, Pierre Grosley (3) affirme qu'il s'en prévalait dans les pays étrangers. A l'article « Saint-Hyacinthe » les auteurs du *Nouveau dictionnaire historique*, L.-M. Chaudon et F.-A. Delandine, écrivent :

Il s'occupait peu à détromper le public sur l'opinion ridicule qui lui donnait le grand Bossuet pour père ; opinion qu'autorisaient ses liaisons

(1) Après la mort de sa mère, la fille de Hyacinthe Cordonnier vint s'établir à Troyes sous le nom de Mlle de Marconay, avec une pension à titre de nouvelle catholique.

(2) Ce n'est que plus tard, après la mort de Hyacinthe Cordonnier, que Voltaire, dans son Catalogue des Écrivains du Siècle de Louis XIV, déclara ce bruit complètement faux.

(3) Notice sur Saint-Hyacinthe. *Journal encyclopédique*, 1780, t. III, p. 128.

avec le prélat neveu de ce grand homme, et la multitude de noms sous lesquels il masquait le sien.

Vainement, en 1807, P.-X. Leschevin, biographe et panégyriste de Hyacinthe Cordonnier, tenta de disculper l'imposteur. A l'en croire,

Hyacinthe n'avait appris que vers la fin de sa vie tous les bruits semés par la calomnie et son étonnement avait égalé sa douleur.

Est-ce bien vraisemblable ? « La rumeur infâme », propagée dès 1721 par J.-B. Denis, circulait dans tous les cercles littéraires et philosophiques que fréquentait l'auteur du *Chef-d'Œuvre d'un inconnu* (1). D'ailleurs cette lettre, qu'il écrivit quelques mois avant sa mort, prouve que Hyacinthe Cordonnier, qui n'avait rien ignoré, eut des remords :

Si mon amour pour la vérité, mon trop de délicatesse sur les faussetés du commerce de la vie ont nuit (*sic*) à ma fortune, *il faut avouer aussi que mes imprudences* en sont la principale cause et *que je mérite très bien d'être puni* (1).

Il méritait, en effet, d'être puni. Mais la punition fut terrible. Lisez cette nouvelle lettre extraite de sa correspondance inédite :

La crainte qu'on a eue des Français a fait faire une inondation dans le pays où est ma métairie, dont toutes les terres sont dans l'eau de la mer. J'y perds au moins quatre ans de revenus. Ainsi, je me trouve au commencement de l'hiver sans pain, sans argent, sans savoir où en trouver, sans savoir quoi faire et, qui pis est, maladif et sans force et chargé de deux enfants à qui tout manque aussi bien qu'à moi ; ma fille est un ange et mon fils me donne assez de satisfaction pour en augurer très bien (3).

Mais revenons à la légende. Bien qu'elle eût été réduite à néant par les auteurs que nous venons de citer, la question était à nouveau posée, le 10 avril 1866, dans l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*. C'était toujours le même vieux cliché :

L'abbé Legendre, dans ses Mémoires, raconte que quelques jours après la mort de Bossuet une demoiselle Desvieux de Mauléon, sa vieille amie, demanda, se disant sa veuve, son douaire et ses conventions. On ordonna à ses héritiers d'apaiser le scandale et à la demoiselle de se

(1) Le 18 février 1768, d'Alembert écrivait à Voltaire qu'il avait assisté à un dîner où se trouvait le sieur Saint-Hyacinthe, fils ou bâtard de Bossuet.

(2) Cf. les *Hommes illustres de l'Orléanais*. Orléans, 1852. Les manuscrits de Dom Gérou, à la bibliothèque d'Orléans.

(3) *Ibid.*

taire. Pourrait-on me donner quelques détails sur ce mariage de l'aigle de Meaux ? S. R.

Plusieurs réponses parvinrent à l'*Intermédiaire*, celle-ci, envoyée d'Alençon et signée L. de La Sicotière, les résume toutes :

La fable ridicule du mariage de Bossuet avec Mlle Desvieux de Mauléon, plus jeune que lui de 27 ans, a été solidement réfutée par M. de Beausset (le cardinal de Beausset) dans les pièces justificatives de son *Histoire de Bossuet*, t. I, et surtout par M. Floquet (*Etudes sur la vie de Bossuet*, t. I, p. 555). M. Floquet établit catégoriquement que le prétendu contrat du mariage entre Bossuet et Mlle de Mauléon n'était qu'un contrat de cautionnement du 23 mars 1682 ; cette dame ayant eu besoin d'emprunter de René Pagneau une somme de 45.000 livres pour subvenir aux frais de plusieurs procès dispendieux et Bossuet, ami de sa famille, ayant consenti à la cautionner vis-à-vis du prêteur, un arrêt du parlement de Paris intervint le 18 mai 1706 ; cet arrêt contenait le règlement définitif entre la débitrice, les héritiers du prêteur et ceux de Bossuet.

Le questionneur se déclara satisfait, mais la légende subsista. On l'exploita et on l'exploite encore dans certains milieux, timidement, en se réclamant de Voltaire et de d'Alembert. En présence de l'acte de baptême du soi-disant fils ou bâtard de Bossuet, de sa confession *in extremis*, est-il possible, à cette heure, de maintenir la fable absurde imaginée par J.-B. Denis, prêtre apostat, et accréditée par Hyacinthe Cordonnier, imposteur et renégat ?

Quelques notes, maintenant, sur l'écrivain. Hyacinthe Cordonnier, qui signait Saint-Hyacinthe, Themiseul de Saint-Hyacinthe, de Belair, de Saint-Jelais ou Hemiseul tout court, doit, on le sait, sa réputation à sa fameuse critique des commentateurs, qui, à l'époque, étalaient partout une ennuyeuse érudition. Nous possédons un curieux exemplaire de la première édition de son « Chef-d'Œuvre d'un inconnu (*sic*), poëme heureusement découvert et mises (*sic*) au jour avec des remarques savantes et recherchées par M. le docteur Chrisostome Matanasius ». L'ouvrage contient, en outre, « une lettre à Mgr le Duc D... ; une Dissertation sur Homère et Chapelain avec trois tables très amples par ordre alphabétique » et une notice manuscrite sur l'auteur. Le prétendu poème est une chanson bête et grivoise relatant les amours du berger Colin et de Cathos, sa bergère. Hyacinthe Cordonnier commente chaque mot, chaque rime, déployant à dessein la plus vaste érudition et

accumulant tout un volume d'annotations, avec des pièces de vers grecs, latins, français et hollandais. Il raille agréablement ces novateurs qui, déjà, voulaient libérer les poètes de la rime, « de ces minuties qui ont tant fait suer les Boileaux ou tant d'autres gens », et il ajoute :

On a cité l'exemple des Anglois qui ont délivré leur Poësie de cet esclavage. Quoi donc n'y a-t-il que l'Angleterre où la liberté ait droit de perfectionner toutes choses ! Il est vrai que les plus grands hommes de notre siècle ont bien senti que la Poësie françoise étoit plus propre à des écoliers qu'à des gens raisonnables. C'est pourquoi ils ont mieux aimé ou prendre le parti de ne point faire de Vers ou celui d'imiter le stile de Marot.

Il reproche aux nouveaux riches de son temps de renier leurs origines — lui qui reniait les siennes ! Il écrit : « On quitte le nom de ses pères, on se *Monseigneurise*, on appelle sa femme *Madame*, on se fait traiter par ses enfants de *Monsieur*, comme s'il y avoit quelques noms plus respectables et plus doux, que celui de *Père* et d'*Epouse* ». Mais sa pensée n'est pas toujours aussi saine ; il est parfois impie ou obscène ; il vous a un langage familier qui vous tape sur les cuisses, selon la vigoureuse expression de Jules Lemaître. C'est ainsi qu'il donne cette définition malhonnête de l' « honnête femme » : « L'on appelle une honnête femme, une femme qui souvent est une diabſesse qui désespérerait Belphegar même, comme Boccace nous le rapporte de Madame Honesta. » D'ailleurs, il cite souvent La Fontaine (le La Fontaine des *Contes*) et Boccace. Il cite aussi Jehan de Meung, son compatriote, dont on connaît la satire sur les femmes :

Vous estes, serez ou fustes,
De faict ou de volunté...... !

Nous reconnaissons avec un biographe (1) que l'œuvre de Hyacinthe Cordonnier est remplie d'ingénieux aperçus et de détails piquants, mais nous n'irons pas jusqu'à dire avec lui que son « chef-d'œuvre » est un livre que les bibliophiles commentateurs devraient toujours placer sur la table entre la plume et l'encrier. Son érudition est, en effet, par endroits, suspecte. C'est ainsi qu'il fait « tester » Villon... sous François Ier ! N'empêche que le *Chef-d'œuvre d'un inconnu* obtint un succès prodigieux. Voltaire fut le premier à apporter à l'auteur son tribût d'éloges. Il devait le

(1) Cf. *Les Hommes illustres de l'Orléanais*.

regretter amèrement plus tard. Un jour, Saint-Hyacinthe relata une aventure fâcheuse pour lui : Un officier, nommé Beauregard, avait fait à l'auteur de *Mérope* une grave injure : il l'avait frappé de sa canne. Voltaire se fâcha. Il traita Saint-Hyacinthe de fourbe et de canaille (*sic*) et il écrivit au comte d'Argental : « A l'égard de Saint-Hyacinthe, je veux réparation. *La mort est préférable à un état si ignominieux*... Et vous réitère mes instantes prières sur Saint Hyacinthe si vous voulez que je reste en France (1) ». Saint-Hyacinthe s'amusa de la colère de son irascible confrère ; il multiplia ses attaques, frappant toujours à l'endroit sensible. Voici, d'ailleurs, ce qu'il dit de cette inimitié dans une lettre inédite :

On m'avait dit que l'amitié du roi de Prusse et de Voltaire était rompue. Si j'avais su le contraire, je n'aurais point dédié mes *Recherches* au Roi, bien persuadé que ce qui est ami de Voltaire n'est point propre à l'être de Saint-Hyacinthe. Il a fait mettre dans le *Mercure* que M. de Sallengre (2) était l'auteur de Matanasius (*le Chef-d'œuvre d'un inconnu*) et non pas moi ; que j'étais un de ces mauvais Français qui vont dans les pays étrangers déshonorer leur nation et les lettres. Je lui ai répondu qu'en Belgique on appelait les *cannes fortes* des *Voltaire* et qu'au lieu de dire : *donner des coups de bâton*, on disait *voltairiser* et j'ai fait publier ma réponse dans le volume XI de la *Bibliothèque française*.

L'esprit, on le voit, ne manquait pas à Saint-Hyacinthe. Il le répandait à profusion dans son *Journal littéraire* publié en Hollande, dans les articles qu'il envoyait à l'*Europe savante* et dans ses romans dont la lecture n'est plus guère aujourd'hui supportable ; mais, quelque estimables que soient les qualités d'un auteur, elles perdent beaucoup de leur prix lorsque ses mœurs et ses sentiments sont en contradiction avec elles. C'est le jugement que le savant jurisconsulte orléanais Jousse a cru devoir porter sur Saint-Hyacinthe qui, « par la beauté de son génie, ne le cède à aucun de ses contemporains, mais qui, par une conduite déréglée, flétrit tous les talents que l'on remarque en lui ».

ÉMILE GEORGES.

(1) Voltaire ne pardonna jamais à Saint-Hyacinthe. Il le poursuivit de sa haine jusqu'à sa mort et fit de lui ce portrait : « Moine, soldat, libraire, marchand de café, joueur de biribi, mendiant et voleur ! »

(2) Saint-Hyacinthe avait connu de Sallengre en Hollande. C'est en collaboration avec cet écrivain, Prosper Marchand, S'Gravesand et quelques autres qu'il rédigea le *Journal littéraire* dont il avait conçu le plan.

NOTES ET DOCUMENTS SCIENTIFIQUES

Le « Vol à Voile ». — A la suite de la publication de l'article du lieutenant de Belleville sur *l'Enigme du vol à voile* (1), nous avons reçu les deux communications suivantes :

Mon cher Vallette,

Je viens de lire dans le *Mercure* l'intéressante étude sur le « Vol à Voile » de M. Robert Harpedanne de Belleville, où l'auteur a bien voulu rappeler ce que j'écrivais ici en 1909, sous le titre : « L'aéroplane mène à une impasse ».

Permettez moi d'ajouter à ce sujet que c'est seulement depuis peu de temps que l'on se préoccupe de sortir de cette « impasse », et d'une façon, d'ailleurs, fort élégante : en prenant de la hauteur.

Réussira-t-on ?

Nous le saurons bientôt, puisque actuellement un de nos grands constructeurs met au point l'avion à cabine étanche susceptible de voler à une altitude où la résistance de l'air sera suffisamment diminuée par la raréfaction pour ne plus constituer l'obstacle menaçant que je signalais en 1909.

Pour en revenir au « vol à voile », M. Robert Harpedanne de Belleville écrit :

« Le cerf-volant utilise la force du vent, mais ne peut l'utiliser qu'en raison du point d'appui qu'il prend sur son câble. Coupez son câble, il sera entraîné par le vent, et, n'ayant plus de vitesse *par rapport à l'air environnant*, tombera ».

Toutefois, si l'on attache au câble, *au moyen d'un ressort à boudin*, un poids — que, naturellement, le cerf-volant puisse enlever facilement — et qu'ensuite on abandonne le tout, les oscillations du poids, suspendu au ressort, suffisent pour que le cerf-volant continue à s'élever. Il s'agit là d'une application de ce principe d'inertie que M. Robert Harpedanne de Belleville a si bien mis en lumière dans le cas de l'oiseau :

« Supposons un coup de vent, d'une vitesse de 10 kilomètres à l'heure, par exemple, prenant de face un oiseau aux ailes déployées. L'oiseau ne tardera pas à être entraîné par le courant, *mais non point immédiatement*, en raison de sa force d'inertie. Quelques secondes se seront écoulées, au cours desquelles il aura possédé une certaine vitesse par rapport à l'air extérieur, et donc, pu gagner un peu de hauteur. »

Quant à « acquérir un peu de hauteur par ses propres forces », je regrette d'avoir ici à contredire M. Robert Harpedanne de Belleville, mais « la force musculaire de l'homme » paraît amplement suffisante.

(1) *Mercure* du 15 juillet 1920.

Chaque fois que, muni d'une valise, nous montons un escalier, ne déployons-nous pas une force musculaire suffisante pour élever plus que notre propre poids à plusieurs mètres de hauteur ? Et les ascensions en montagne ?

La question du point d'appui que nous prenons sur le sol ne change en rien les données du problème, puisqu'il s'agit seulement de savoir si « la force musculaire de l'homme » est suffisante pour lui permettre d'élever son propre poids à une certaine hauteur. A ce point de vue, la démonstration est faite depuis longtemps.

Il y a plus. Une expérience très simple prouve que nous pouvons — précisément pour « acquérir un peu de hauteur », et probablement comme doit le faire l'oiseau — prendre un point d'appui ailleurs que sur le sol.

Il suffit de s'asseoir sur une chaise, munie de barreaux à sa partie inférieure, de placer les pieds sur ces barreaux et les mains sous le siège. Après quelques essais, on parvient très facilement à se soulever de terre avec la chaise, pendant quelques fractions de seconde. Etant donnée cette disposition des pieds et des mains, dont théoriquement les efforts opposés devraient s'annuler, le point d'appui ne peut être le sol, même par l'intermédiaire de la chaise.

De même que dans la fameuse expérience du chat qui, lâché les pattes en l'air se retourne dans le vide, et retombe d'aplomb sur le sol, il faut admettre ici que le point d'appui est pris par nos muscles sur l'inertie de la partie osseuse de notre propre masse.

J'avais donc pensé — en 1912 — qu'on pouvait réaliser, par vent suffisant et au moyen de surfaces portantes appropriées, le cerf-volant « à secousses humaines » auto-moteur.

Mais... par temps calme ?

A cette époque, frappé déjà de l'insuffisance de l'hélice comme propulseur d'aviette (1), j'avais construit et essayé une aviette à rames. Elle se composait d'un léger fuselage monté sur roues, muni de deux plans porteurs en tandem, celui d'arrière, mobile, devant servir de gouvernail de profondeur au départ. Les pelles des « rames » étaient constituées par des ailes, semblables à celles des avions et pouvant, en vol, servir de plans porteurs par vent suffisant ; les manches étaient engagés dans des rames spéciales, c'est-à-dire, retenant la « rame » lorsqu'elle se soulevait.

Or, avec des ailes assez grandes pour donner un déplacement sensible, les manches, même très épais, trop lourds, peu maniables, cassaient net, dès les premiers coups de rame ; et en diminuant, soit la force du coup de rame, soit — ce que fis ensuite — la longueur des

(1) De multiples tentatives, dont plusieurs toutes récentes en vue de gagner le Prix Peugeot, ont, depuis, confirmé amplement cette insuffisance.

ailes, j'arrivai à ne plus rien casser, mais... n'obtins plus la moindre propulsion.

Peut-être eût-il fallu savoir à ce moment ce que M. Robert Harpedanne de Belleville prétend avoir constaté, et admettre avec lui « qu'au voisinage de la terre, l'air n'est *jamais ni absolument calme ni balayé par un vent régulier* ». Dans ce cas, le cerf-volant « à secousses humaines » et à grandes surfaces portantes peut-être eût suffi.

Quoi qu'il en soit, je m'associe très volontiers aux conclusions de M. Robert Harpedanne de Belleville, avec un peu plus de foi, et demeure persuadé que le « vol à voile » non seulement « n'est pas mathématiquement irréalisable », mais encore qu'il est susceptible de recevoir une solution pratique. Des études comme la sienne ne peuvent d'ailleurs que hâter l'approche du moment où ce « beau rêve » deviendrait une réalité solide.

Croyez-moi, etc...

GASTON DANVILLE.

§

Mon cher camarade,

J'ai lu avec grand intérêt, dans le *Mercure* du 15 juillet, votre article consacré au problème non encore résolu du *vol à voile*, et je veux vous dire les quelques réflexions qu'il m'a suggérées, me servant de l'expérience que j'ai pu acquérir durant quatre années d'aviation sur le front.

Je ne suis pas partisan très convaincu du *vol à voile intégral* produit par la seule force humaine, car bien que l'homme soit un roseau, le fait d'être un roseau pensant ne me paraît pas, dans cet ordre d'idées, la condition principale.

Quelle disproportion entre le poids d'un oiseau, d'une part, *son poids utile* et sa puissance motrice, d'autre part ! Je n'eus jamais l'occasion de voir, sauf sur les images d'Epinal, des aigles emporter dans leurs serres des enfants ou des moutons, mais j'ai souvent remarqué dans mon jeune âge — et admiré depuis — des éperviers emportant des poulets, et non les moins gras.

Sans être *vol à voiliste*, je crois cependant que l'on pourrait très utilement employer la force des coups de vent comme force ascensionnelle et, laissant de côté les visions rares de quelques oiseaux qui peuvent monter dans les nues sans donner un coup d'aile, je regarderai voler l'épervier.

Au *décollage*, il part par grands coups d'ailes, et, autant qu'une observation aussi difficile a pu me renseigner, il ne cherche pas tant à se servir de toute sa surface portante disponible qu'à utiliser toute sa force motrice ; il agit surtout par vigoureux coups d'ailes, sans déploiement de toutes ses plumes, jusqu'à ce qu'ayant atteint sa hauteur, il

annule sa force motrice par la fixité de ses ailes, et, se servant de toute sa voilure, l'aile largement déployée, il *vole à voile.*

Ce *vol à voile,* vous l'avez, à mon sens, justement exposé ; je crois, comme vous, qu'il faut chercher la force ascensionnelle dans l'utilisation par l'oiseau de son inertie par rapport au coup de vent. Un vent n'est jamais, à proprement parler, régulier ; il est la sommation de déplacements d'air, où toutes les parties de la somme ne sont pas d'égale valeur.

Un oiseau dans le milieu « *air* » peut recevoir d'un coup de vent une « *percussion* » identique à celle que reçoit, d'un marteau, une pointe tenue légèrement entre les doigts, en supposant que, par suite de la vitesse moyenne du vent l'oiseau ait calculé — instinctivement j'entends ! — son incidence pour que la force de pression de l'air sur la partie inférieure de son aile soit égale et opposée à sa force de pesanteur et de façon que son centre de pression et son centre de gravité coïncident.

Mais pourquoi voulez-vous attribuer à l'oiseau un sens spécial qui nous ferait défaut — vous savez pourtant que l'homme est, et tient à rester le plus parfait des animaux — quand, il me semble, une explication plus simple pourrait être donnée ? J'ai personnellement corrigé *des coups de tabac,* avant qu'ils n'aient eu lieu, et senti le *frémissement précurseur de l'aile* ; mais le coup de tabac est produit par une dépression locale ou une suppression d'air, qui n'est jamais absolument limitée dans l'espace, et qui produit autour d'elle ce que l'on pourrait appeler une zone d'influence. Pour un pilote, un peu habitué à l'air, cette zone d'influence, nettement perçue par l'aile de l'avion, peut être facilement interprétée : il *sent* son appareil.

Partant de ces données d'observation et d'expérience, par conséquent, je l'avoue, plus ou moins sujettes à caution, je comprends le *vol à voile.*

Il sera effectué sur un appareil à surface portante variable, et variable dans une très large mesure, soit par repliement de nervures et de portions d'ailes, à la façon d'un pied d'appareil photographique, soit à la façon d'un éventail, construction très délicate, étant donnée l'influence qu'un faible déréglage peut avoir sur l'équilibre des machines volantes ; et cet appareil sera muni d'un moteur puissant et léger, ce qui n'est pas absolument incompatible, étant donnée la perfection déjà atteinte par les constructeurs sur les derniers types d'avions.

Au *décollage,* cet avion part avec sa plus petite surface portante et sa plus grande force motrice, par conséquent part avec toutes les chances d'une ascension rapide. Dès qu'il a atteint sa hauteur, tout comme l'épervier, il prend vent *debout,* coupe le moteur et déploie toute sa surface portante.

Vous ne m'en voudrez pas si, à ce moment, mon cher camarade, j'aban-

donne le pilote en lui disant : débrouille-toi, fais comme l'épervier. Si tu perds un peu de hauteur, réduis ta voilure, redonne du moteur, remonte et replane, et (vous faisant une concession) : fais l'éducation de ton sixième sens, que nous devons avoir, je le suppose du moins, à l'état embryonnaire ; imitant en cela tout bon moniteur d'Ecole qui se respecte : donnant simplement des conseils.

E. JANSEN,
Capitaine-aviateur,
Ingénieur des Arts et Manufactures.

LETTRES ALLEMANDES

Otto Soyka : *Der Seelenschmied* ; Berlin, Rudolf Mosse. — Memento.

Elias Reklin est doué de facultés exceptionnelles : il lit dans l'âme de son prochain et devine les secrètes pensées des hommes. Ce n'est pas qu'il ait fait de solides études de psychologie et de psychiatrie. Cette capacité anormale, dont il souffre plus qu'il n'en tire profit, il la possède depuis son enfance, elle lui est naturelle, comme il marche et comme il respire ; mieux encore : il lui est plus facile de discerner les mouvements de l'âme que de mouvoir son corps, de telle sorte que ses gestes sont lents et embarrassés, alors que ses diagnostics ne lui causent aucun embarras.

Pour expliquer ces particularités Elias Reklin a donné quelques précisions :

Je vois dans le jeu des physionomies, dans le regard, l'attitude et les mouvements des hommes des signes déterminés et infaillibles de leurs pensées, de leur caractère et des événements de leur vie... Cette faculté de lire dans les âmes m'a rendu très solitaire. Je n'ai pas d'amis, je n'ai pu conserver personne qui me soit proche, je n'ai que des auditeurs. Certains buts sont pour moi faciles à atteindre, qui aux autres hommes paraissent difficiles ou impossibles. C'est ainsi qu'il m'a toujours été facile de me procurer de l'argent... Mon activité n'a jamais été une affaire, au sens habituel du mot. Ce fut simplement une activité qui répondait à mes aspirations, parce qu'elle créait pour moi un lien avec la vie.

L'« activité » dont il prétendait se justifier avait été la création, dans une grande ville d'Allemagne, d'un bureau dont il fit connaître l'existence par les moyens de publicité habituels, en faisant insérer dans les journaux cette simple note : « Elias Reklin, conseil et aide dans toutes les circonstances humaines. »

Comment cette annonce fut-elle accueillie et quels furent les

résultats des interventions de Reklin, c'est ce que nous raconte dans les plus grands détails M. Otto Soyka. Il convient d'ajouter que ce personnage mystérieux et quasi surnaturel est une création de ce jeune auteur et qu'il en a fait le héros d'un roman qui s'intitule **Der Seelenschmied**. Laissons un moment les livres de guerre, les romans d'amour, et voyons comment l'écrivain allemand a traité cette fantaisie qui tient à la fois du roman policier et du genre qu'Edgar Poe a inauguré dans ses « Histoires extraordinaires ». Chaque nation se servira de moyens différents pour présenter un sujet au public. Le *cas* d'Elias Reklin eût fourni à nos romanciers psychologues l'occasion d'étudier de subtils conflits moraux. Un Anglo-saxon s'en serait servi pour mettre en valeur des types sociaux et pour dégager de l'humour des péripéties qu'il eût imaginées. Aux yeux d'un Allemand, l'exceptionnel ne peut avoir d'autre conséquence que de mettre la police en mouvement.

Le *Polizei-Staat* ne saurait tolérer qu'un de ses sujets se comportât autrement que le commun des mortels, qui paye régulièrement ses impôts, prend la droite du trottoir et va se coucher quand sonne l'heure réglementaire de la fermeture des cafés. Transportez Reklin sous un autre climat, et toutes les combinaisons imaginées par M. Otto Soyka s'évanouissent d'elles-mêmes... Mais il faut voir de près tous les ravages qu'occasionne l'intervention du « forgeron des âmes ». Tout d'abord les annonces de ce conseiller bénévole, lequel demande une pièce de 20 marks pour chacune de ses consultations, n'obtiennent aucun succès. On ne fait que rire de cette réclame habile qui semble cacher une affaire. Reklin a loué une villa dans les faubourgs. Il vit très solitaire et ne fréquente qu'un certain Erhard Wesner, autre original qui n'a jamais rien fait dans sa vie que de s'instruire au gré de sa fantaisie. Un soir, cependant, tandis que Reklin et Wesner sont installés dans un café, une bande d'étudiants s'approche d'eux, sans autre but que de leur « monter un bateau ». L'un de ces jeunes gens explique son cas : il s'adonne à l'ivrognerie pour oublier un amour malheureux que son père contrarie et il est couvert de dettes. Reklin, impassible devant le rire des étudiants, dépose son cigare, tire de sa poche les quelques billets de mille dont son interlocuteur prétend avoir besoin et le renvoie chez lui pour lui faire la leçon. Excellente réclame ! s'exclame-t-on dans

tout l'établissement, Mais le même soir Reklin obtient l'aveu d'un cambrioleur et se voit supplier de prodiguer son « aide » à un riche financier M. Edouard Frank.

Dès lors le bureau de consultations pour les « affaires humaines » est lancé, Mais, dans le même moment, une série d'événements insolites se produisent dans la ville, dont on attribue la paternité à Elias Reklin. Sous l'influence de ce charlatan qui prétend scruter les âmes, la vie des hommes prend une autre tournure et de terribles drames de famille émeuvent l'opinion publique. Un beau jour, un tramway se met à suivre en plein midi, alors que l'affluence est la plus grande, un autre itinéraire que celui qui était prescrit par le règlement. C'est simplement parce que le watman, se sachant trompé par sa femme, a voulu faire passer sa voiture devant sa demeure, pour pouvoir vérifier son infortune. Une autre fois les pompiers de la ville sont alarmés, parce qu'il y a le feu à l'Hôtel de Ville. La façade de l'édifice est copieusement arrosée, et les pompes rentrent ensuite dans leur hangar, sans que personne ait remarqué la moindre trace d'incendie. C'est le conseiller municipal Hermann, personnage de marque, honoré et respecté dans toute la ville, qui a donné l'alarme, parce que Reklin, a qui il se plaignait de la monotomie de son existence de rond de cuir, lui avait conseillé de faire une fois quelque chose d'insolite qui laissât une marque dans sa carrière. Son esprit borné n'avait rien trouvé de mieux que cette gaminerie qui, dans la suite, lui fit perdre toutes ses prébendes. Mais du moins la façade de l'Hôtel de Ville fut-elle nettoyée, comme elle ne l'avait jamais été.

On pourrait citer d'autres affaires qui firent une brèche dans l'agencement merveilleux de la vie moderne, comme par exemple ce vol formidable à la Caisse principale, au cours duquel les cambrioleurs firent preuve d'une intelligence qu'on avait ignorée jusque-là. Cependant, tous ces incidents, qui sont relatés avec les détails les plus circonstanciés, ne suffisent pas à démontrer le pouvoir surnaturel de Reklin. Il y autre chose qui affole l'opinion publique et qui fournit aux journaux le prétexte à des articles sensationnels. Depuis quelque temps des personnes connues dans la ville disparaissent sans que la police soit parvenue à retrouver leur trace. C'est ainsi que le journaliste Pernell, dans la bouche duquel l'auteur met le récit de toutes ces bizarres aven-

tures, devant rencontrer un soir sa fiancée, Mlle Erna Jolant, se trouve seul au rendez-vous. Il avertit la police ; mais, par ses investigations personnelles, il s'efforce de son côté de rechercher la disparue, car il se doute bien que Reklin est pour quelque chose dans tous ces enlèvements. Il voit tout d'abord le « forgeron des âmes » dont le cabinet est encombré de malheureux qui ont recours à son aide, et, par une lettre d'introduction il obtient accès auprès d'Edouard Frank. Ici le récit bifurque ; le personnage de Reklin s'efface à l'arrière-plan et nous nous trouvons en présence de Wesner, l'ami et le confident de celui-ci. Wesner, dans la villa de l'ancien banquier Edouard Frank, vaste bâtiment isolé, entouré d'un grand jardin, joue le plus singulier rôle. Il « prépare » les âmes. Dans quel dessein ? Pour édifier le bonheur de Frank, tout en faisant des expériences dont Reklin tirera profit. Comment ces préparations se font-elles ? Par la suggestion à l'état de veille. C'est ainsi que le valet de chambre de la maison n'est autre que le baron Ellemberg, ancien viveur, qui ne s'occupait que de courses et de femmes, et qui est si bien entré dans la peau du personnage qu'il ne se souvient plus de son existence antérieure. Frank donne l'impression d'un époux parfait. Cependant, celle qu'il fait passer pour sa femme est la veuve d'un officier qui cherchait une place de gouvernante et qui a été attirée dans la villa. Sa fille est une orpheline qui a tout oublié de son passé. Dans le parc se trouvent des pavillons qui, chacun, renferment une âme en état de préparation. Cette charmante jeune femme en grande toilette attend un amant, parce que Wesner lui a suggéré qu'elle allait trouver le bonheur. Ces jeunes filles qui jouent à des jeux innocents, à quels mystérieux usage les destine-t-on ? Mais il y a là une séquestrée qui se rebelle, parce que Frank veut la conquérir de sa propre autorité et qu'il a empêché Wesner d'exercer sur elle son pouvoir. C'est sa pupille Hella Wilfried, veuve désirable et courtisée par toute la ville, dont les aventures ne se comptent plus, mais qui pour Frank, spleenitique et désabusé, malgré les « préparations » de son complice, représente la jeunesse et le bonheur parfait. Erna Jolant, la fiancée du journaliste Pernell, est là parce qu'elle est l'amie de Hella et qu'elle veut l'appuyer dans sa résistance.

L'auteur n'a fait que glisser sur tous ces épisodes un peu scabreux. Il a hâte d'arriver au dénouement, et ce dénouement est un

dénouement à l'allemande : l'intervention de la police. La présence du journaliste Perneil, qui, pour faire une enquête fructueuse, se livre naturellement aux pires indiscrétions, jette le désordre dans le travail de Wesner. Après avoir dérangé tous ces cerveaux qui ne demandaient qu'à se subordonner, il va dénoncer chez le commissaire du quartier les sombres manigances qui se trament à la villa Frank. Il y a là encore quelques scènes des mieux réussies. Les policiers, envoyés pour arrêter toute la bande, se trouvent eux-mêmes au pouvoir du suggestionneur qui leur intime l'ordre de rester à la villa comme les domestiques. Enfin, après de multiples péripéties et un procès monstre, dont toute la ville s'occupe, Elias Reklin se trouve seul au banc des accusés et Wesner emploie son pouvoir une dernière fois en suggérant au jury de l'acquitter.

On aurait pu tirer mieux d'un aussi beau sujet. Il faut croire que M. Otto Soyka, après en avoir imaginé les données, a reculé devant les perspectives qui s'ouvraient à son esprit. Ce jeune homme au nom slave — d'après le portrait qu'a donné de lui le *Berliner Tageblatt*, c'est encore presque un enfant — a eu l'heureuse fortune de débuter par un récit « merveilleux » qui ne manquera pas d'émouvoir et qui passionnera tous les lecteurs avides de mystère.

Memento. — La *Revue germanique*, qui avait cessé de paraître pendant la guerre, et pour cause, car elle s'édite à Lille, a publié au commencement de l'année son dernier fascicule de 1914. Depuis lors elle reparaît régulièrement tous les trimestres. Ses analyses d'œuvres étrangères, considérées dans leur ensemble, sont toujours utiles à lire. C'est ainsi que M. A. Fournier (dans le fascicule d'avril à juin) étudie le roman allemand. M. J. Dresch parle de Sophie Laroche et de sa famille, en manière d'introduction à la publication de lettres inédites de celle qui fut la grand'mère de Clemens et de Bettina Brentano, publication qui commencera dans le prochain fascicule de la Revue.

HENRI ALBERT.

LETTRES YOUGO-SLAVES

La culture serbo-croate. — Milan Rakitch. — Le Néo-Romantisme dynamiste. — M. Boyitch : *Pesmé Bola i Ponossa* ; Cviyanovitch, Belgrade. — Bojidar Pouritch : *Pesmé o Nama* ; Cviyanovitch, Belgrade. — Milan Voukassovitch : *Sto Bassana* ; Getsé Kon, Belgrade. — Miloche Tsrniauski : *Lirika Itake* ; Cviyanovitch, Belgrade. — S. Militchitch : *Knyiga Radosti* ; Getsé Kon, Belgrade. — Memento.

Quand il ne subsistait plus que la seule espérance, aux som-

bres heures de l'exil, une revue, la *Patrie Serbe*, remplacée depuis par la *Revue Yougoslave*, prit à tâche de nous renseigner sur les modestes trésors de l'intellectualité serbe, sur les caractéristiques essentielles de son art et de sa poésie, sur les traditions et l'histoire de la race. Nous apprîmes ainsi bien des choses que l'on fit trop longtemps profession d'ignorer ; nous apprîmes qu'il existe bien une **Culture serbo-croate** autonome, entée, il est vrai, sur le sauvageon vigoureux des chants populaires traditionnels, mais perméable à toutes les influences intellectuelles de l'Occident, et même avide de s'en imprégner pour mieux affirmer sa vitalité propre. Un peuple, au surplus, qui possède dans son passé l'admirable floraison littéraire de Raguse, ne saurait être traité en inférieur. Particulièrement cruelles aux Yougoslaves, les péripéties de leur histoire se reflètent nettement dans leur art, dans leur poésie.

Ainsi se manifeste un phénomène parallèle à celui qui marque le réveil de l'hellénisme. A l'instar des chants klephtiques, les *pesmés* traditionnelles de Kossovo, de Marko Kralyévitch ont été le tabernacle sacré de l'Idée nationale. Leur génial collecteur et commentateur Vouk Stefanovitch Karadjitch favorisa ainsi dans sa patrie l'éclosion du romantisme ; car c'est sur le canevas des légendes épiques nationales que la poésie savante broda les plus inspirées de ses variations patriotiques.

Un instant amortis par les décevantes expériences politiques de 1876, de 1878, de 1885, les appels enfiévrés à la revanche de Kossovo prirent un accent plus décidé à partir de 1903, et l'annexion de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche-Hongrie fit courir un tel frisson à travers tous les pays yougoslaves, libres ou soumis, que les poètes les plus tendres, les plus élégiaques, durent ajuster à leur lyre la corde d'acier. C'est l'époque où **Milan Rakitch**, poète formé à l'école de la France, et particulièrement épris de perfection verbale, abandonne le pessimisme fataliste de ses premiers vers (*Pesmé*-1903), pour entonner l'hymne prophétique *A Gazimestan*. Il proclame bien haut le serment de sa génération :

On nous dit aujourd'hui à nous, fils de ce siècle,
Que nous ne sommes plus dignes de notre histoire,
Que le flot d'Occident a déferlé sur nous
Et que notre âme a l'épouvante du danger :

Ma bonne mère, on ment...............

. . . .

Aujourd'hui comme hier, quand le combat suprême
Viendra, ô ma patrie, je n'aurai pas besoin
De l'antique auréole ; je donnerai ma vie,
Sachant ce que je donne et pourquoi je le donne.

De son côté, un poète de l'Herzégovine, M. Aleksa Chantitch, chantre de la terre nourricière, échange la flûte idyllique et rustique pour le fifre guerrier, et interprète stoïquement la résolution de tout un peuple :

Nous savons notre sort, tout ce qui nous attend ;
Mais l'épouvante ne saurait glacer nos cœurs

s'écrie-t-il.

Ceux-là mêmes qui subissaient de plus près l'influence des modes viennoises, tel M. Milan Tchourtchine, poète moderniste et quelque peu sceptique, sentent passer sur la race l'haleine brûlante des Destins :

Nous voici, ô Nation, prêts à tout,
Et notre volonté croît avec nos misères ;
Ainsi nous nous sentons plus forts que ciel et terre ;
Crois en la force de tes fils, ô Nation !

Ainsi s'exprimait M. Tchourtchine et, dès les premières victoires balkaniques de 1912, le maître du Symbolisme serbe, M. Yovan Doutchitch, parfait joaillier du verbe, quitte sa tour d'ivoire pour ouvrir l'éblouissante galerie de ses *Sonnets Impériaux*. Psychologue subtil et raffiné, magicien du mot et de l'idée, il se laisse séduire, lui aussi, par ce **Néo-romantisme dynamiste**, dont le critique Skerlitch s'était fait l'annonciateur et qui est fait de foi en la vie, de religion de l'effort. Toute une école littéraire, en effet, s'était constituée à la veille des guerres balkaniques, qui avait pris Skerlitch pour chef, et qui cherchait, au sein de directives empruntées à la France ou à l'Italie, à joindre étroitement l'idée de beauté à l'idée d'action.

Dès Koumanovo, Miloutine Boyitch, précoce dramaturge, évocateur chatoyant du passé serbe, devait tirer de cette formule d'art d'insoupçonnables effets.

Poète de la joie de vivre et de vaincre, c'est pourtant dans l'expression de la douleur pantelante qu'il devait, avant sa mort pré-

maturée, trouver le secret des accents qui sans doute sont appelés à l'immortaliser. Ses **Poèmes de la Douleur et de l'Orgueil**, parus à Salonique durant la guerre, et récemment réédités, avec une pénétrante préface de M. Miodrag Ibrovats, ont une grandeur dantesque. Ils évoquent les destinées du peuple serbe, la longue suite d'angoisses et de gloires dont son histoire est ourdie, et parfois il semble que le poète, à force de se griser de visions d'épopée, s'illusionne sur les âpres réalités de la guerre. Ainsi, *La Vision du jour de Saint-Pierre*, *le Baptême de l'Eternité* ne nous offrent des images de détresse que pour mieux magnifier l'espoir qui triomphe de toutes les fatalités.

Le Poète excelle aux symphonies majestueuses, aux symboles saisissants, aux images hardies. Néanmoins, les meilleures pièces du livre sont, à coup sûr, celles où il se contente d'être humain, de laisser parler son cœur. J'aime la nostalgie qui s'éplore aux strophes du poème intitulé : *Le Temple* :

> Pardonne-moi, Seigneur, l'heure où j'aspirais la gloire ;
> Car à pareil moment j'entendis murmurer
> Pins et genévriers qui peuplent mes montagnes,
> La supplication des vieux bois ravagés.

J'aime surtout l'accent douloureux et meurtri des *Pensées inexprimées :*

> Ne permets pas aux fils de renier leurs pères ;
>
> . . . .
>
> Ah ! laisse-moi, du fond de ma peine, croire en toi !

Et cette prière palpitante de désespoir, proférée aux jours les plus sombres, semble avoir ouvert la voie à une poésie nouvelle, plus directe, moins volontairement tendue vers l'action, plus simplement et instinctivement humaine en un mot.

Le néo-byronisme concis et vigoureux de M. Bojidar Pouritch s'imprègne lui-même de cette atmosphère inédite, née d'infernales épreuves, et son récent recueil, **Poèmes à propos de nous**, contient des vers que la rigidité toute parnassienne de la forme n'empêche point de frémir des plus secrètes vibrations de l'âme. Je citerai seulement à côté de ce cri de fierté : *Zrinski et Frankopaa*, cette touchante pièce, *Requiem*. Et déjà l'on sent que les enseignements de Jean Skerlitch, qui restera le grand historien de la littérature serbe, sont dépassés. Nous dirons plus

tard quel fut le rayonnement de ses idées en pays croates, mais nous devons faire remarquer tout de suite que son école avait rencontré des dissidents. Amoureux d'un lyrisme plus intérieur, ou plus philosophique, plus natif, si l'on veut, MM. Sima Pandourovitch, Dis-Petkovitch, Milan Voukassovitch s'étaient tenus à l'écart ; ce qui n'avait point empêché leur talent très personnel de s'affirmer hautement par des œuvres à la fois senties et pensées.

M. Dis-Petkovitch, enlevé trop tôt par la mort, lui aussi, avait célébré les premiers triomphes balkaniques par son recueil très remarqué, *Nous attendons le Tsar*, et M. Voukassovitch avait conquis de haute lutte une réputation de penseur et de styliste avec ses **Fables** et contes symboliques, d'une observation psychologique suraiguë et d'un art achevé. M. Sima Pandourovitch, auteur applaudi de ce poème évocateur et attendri qui s'intitule le *Songe de la Nation*, est devenu le directeur de la vaillante revue *Missao* (*La Pensée*), qui groupe autour d'elle aujourd'hui les meilleurs efforts de rénovation intellectuelle.

La forme affectionnée par M. Pandourovitch reste très régulière. Il convient de remarquer, au surplus, que le vers libre commence seulement de se répandre dans la poésie yougoslave.

Dans un recueil qui fait quelque bruit à Belgrade, **La Poésie d'Ithaque**, M. Miloche Tsrnianski s'y essaie non sans bonheur. Rompant délibérément avec le passé romantique, avec les visions de gloire et de légende, M. Tsrnianski se fait l'interprète de la colère des foules sacrifiées, de la révolte et de l'angoisse des humbles. Un souffle révolutionnaire passe sur ces vers frémissants, qu'imprègne par endroits un certain panthéisme, qu'anime une sensibilité fraîche, que décorent des images neuves et parfois téméraires ; mais l'ardent amour du sol natal y persiste et, après s'être écrié :

Mon peuple n'est pas la bannière impériale qui flotte,
Mais la peine et la misère et la haine qui couve
Dans la honte de ceux qui ont tout perdu,

le poète, dans la pièce *A l'Adriatique*, sent remonter en lui le vieux levain :

Ecoute, dit-il,
Comme gronde la voix dure de notre chant,
Qui jamais n'a fléchi :

Le plus beau, ce n'est pas l'Amour ;
C'est, pour un rais de soleil,
De tuer et de mourir tôt.

Dans le **Livre de la joie,** M. Militchitch entonne une chanson plus sereine. Nous avons retrouvé ici la ferveur simple et religieuse de vivre, et c'est une puissante symphonie lyrique qui s'entrelace de la terre au ciel.

M. Militchitch est un merveilleux rythmicien, une âme mystique ; il sait que la communion étroite avec la nature est une rédemption pour l'esprit, et nous ne pouvons résister au plaisir de citer ici, en manière de conclusion, quelques phrases de sa préface :

Le plaisir est une invention de l'ennui ; la joie est l'expression de la vie pleine et saine ; c'est pourquoi elle est morale.

Le plaisir est immoral. La joie élève l'âme, l'illumine de bonté et d'amour. Le plaisir est égoïste.

Lorsque, par un jour de soleil, je gravis un sommet élevé, si je regarde au-dessus et au-dessous de moi l'espace, toute conscience de moi-même semble s'évanouir ; je sens qu'une même grande loi de la nature agit en moi et tout autour de moi, et ce sentiment emplit de joie mon âme. S'il y a vie après la mort, c'est bien cette joie-là qui sera nôtre ; car, pour que nous vivions complètement en joie, la matière est un obstacle.

Et celui-là est parfait qui est parvenu à la joie suprême ; car il a vaincu la matière : il s'est détaché d'elle ; il est devenu libre, joyeux...

M. Militchitch apporte, comme on voit, une pensée chargée d'effluves orientaux ; mais la culture yougoslave ne doit-elle pas trouver son originalité dans la fusion harmonieuse de l'Orient et de l'Occident ?

Memento. — Nous rendrons compte ultérieurement du mouvement intellectuel en pays croates et aussi des ouvrages suivants : *Antologiya Noviyé srpke liriké*, par M. Bogdan Popovitch, *Pod chatorskim krilima,* par M. Miloche Boritch, *Sa ouskih Staza*, par Yela Spiridonovitch-Savitch, *Imperatrix,* mystère, par Ivo Voinovitch, etc.

LIOUBO SOKOLOVITCH.

LETTRES YIDISCH

Leib Neidus : *Intimé N'guinim*, Poèmes, Grodno, 1918. — A. Zak : *A kordeu*, Poèmes, Biélostok, 1918 ; *Regs fu'n Troïm*, Poèmes, Varsovie 1919. — M. Broderson : *A Chasenke*, pièce, Lodz, 1920. — Tunkeler : *Der Goldener Aéro-*

plane, satire, Varsovie 1914 ; *Der Kramer Schpiguel*, Varsovie 1914. — Nomberg : *A Literarischer Dor*, Varsovie 1919. — « Renaissance », revue mensuelle, Londres 1920.

La mort est venue enlever prématurément à la jeune poésie yidisch ce chantre maladif et nourri de culture occidentale que fut Leib Neidus. Il mourut pendant la guerre âgé de 35 ans à peine. Et c'est à ses fidèles amis que nous devons la publication de cette jolie plaquette de **Chants Intimes** très baudelairiens. D'autre part, nous apprenons que le Comité Leib Neidus pousse activement l'édition des Œuvres Complètes du regretté poète. En effet, on nous annonce la prochaine parution de quatre volumes de vers. Puis viendront des traductions de Pouchkine, Lermontoff, *Les Fleurs du Mal* et une *Anthologie des Lyriques Français*.

C'est un poète grave et austère, aux idées trancendantes. Ses alexandrins aux rythmes puissants sont parfaits de forme ; sa langue est châtiée et musicale comme celle de Verlaine. Qu'il chante sa brune maîtresse, les marais de son pays natal ou qu'il évoque, mélancolique, la pluie automnale, le poète reste toujours profond et harmonieux. Son vers aura révélé aux liseurs de yidisch qu'il est possible de réaliser de purs chefs-d'œuvre lyriques en leur langue.

C'est encore un jeune poète que M. A. Zak. Ses deux plaquettes joliment éditées, **Accords** et **Instants de Rêve**, sont une preuve indubitable de son talent de versificateur. Les poètes de la génération présente ne s'inspirent plus, comme leurs prédécesseurs, des lyriques allemands, de Heine et Lenau, précisément. Les écrivains yidisch de nos jours ont définitivement abandonné la défroque romantique qui les déparait encore au début de ce siècle vingtième.

Les jeunes littérateurs juifs s'affranchissent enfin du joug oppresseur que fut pour leurs devanciers immédiats le *hassidisme*. Eux tentent d'entrer de plain-pied dans la vie moderne, où ils puisent forces et inspiration adéquates à leurs tempéraments. Si le rabbinisme est encore susceptible de tenter de nos jours quelque mystique, il a néanmoins cessé de représenter un aspect vital de la juiverie.

Accords, de M. Zak, contient une quarantaine de pièces lyriques d'un charme mélancolique irrésistible, habiles de rime et de

langue sûre. On y trouve des pièces octosyllabiques tout à fait remarquables, des *Elégies* imprégnées d'une tendresse ineffable.

Dans *Instants de Rêve*, l'auteur se révèle un poète aux images somptueuses ; plus qu'ailleurs on l'y sent disciple des Symbolistes français. Décidément les poètes de *Vers et Proses* sont en vogue chez les jeunes lyriques yidisch.

Voici M. Broderson avec **Petit Mariage**. Belle plaquette gainée de bleu et dont la page de garde s'adorne d'un dessin dû au crayon de Marc Schvartz, bien mieux connu à Montparnasse qu'à Lodz en Pologne. Cette œuvrette délicieusement écrite est une arlequinade. Fantaisie spirituelle d'un faire adroit ; le vers y est coloré, aisé, nombreux. Enfin il ressort que la littérature yidisch s'affranchit chaque jour un peu plus de la tutelle du seul passé, et c'est un signe des temps.

L'Aéroplane Doré et le **Miroir Biais** sont deux œuvres où la verve abonde. La première nommée est une violente satire contre le pullulement des mauvais romans. Cette jeune littérature fut à un moment d'un esprit endiablé. Les fléchettes acérées lancées par lui si adroitement ne manquent pas leur but. C'est là de la bonne besogne d'épuration littéraire. Les auteurs ainsi que les lecteurs de ces ouvrages médiocres sont tour à tour fustigés. Point de doute possible, ce livre porte déjà des fruits. Sans se vanter d'avoir produit un chef-d'œuvre comme *Don Quichotte*, l'auteur peut être fier d'avoir aussi pleinement atteint son but que Cervantès. Le lecteur s'amuse à lire ce livre éminemment utile aux lettres. Son second volume est simplement une savoureuse critique à la manière de Charles Muller et M. Paul Reboux. L'auteur n'y a omis personne, de Mendelé à Raizin, en passant par D. Frischman. Les critiques, comme les poètes, les conteurs et les journalistes, tous sont pastichés avec infiniment de goût et de mesure. Leurs manies littéraires ainsi que les caractéristiques de chacun d'eux sont lumineusement mises en relief. C'est là de l'excellente critique littéraire.

M. Nomberg, bien connu dans les milieux juifs pour ses contes, son théâtre et surtout comme journaliste, vient de réunir en une mince brochure, à Varsovie, les quelques articles qu'il avait publiés dans les journaux sur I.-L. Péretz. **A Literarischer Dor** — une génération littéraire — est composé de souvenirs

littéraires et forme en raccourci vingt années de vie littéraire juive en Pologne.

On ne pourra pas ignorer cet opuscule, lorsque l'on voudra traiter de l'histoire littéraire juive. C'est un document de premier ordre et dont Péretz est la base, le point de départ et le rayonnement tout à la fois. Il est incontestable que de Péretz émanait tant de lumière intellectuelle qu'il fut, durant 30 ans, le phare lumineux des écrivains yidisch, ce fut le « père de la famille littéraire ». Père spirituel des jeunes, il était le guide le plus sûr, le conseiller le plus précieux. Le recul du temps fait apparaître plus irréparable encore la perte douloureuse que fut pour la littérature yidisch la mort de J.-L. Péretz.

Cette fois-ci, la tentative semble réussir d'une grande revue mensuelle en occident. Certes, les recueils périodiques fourmillent à Vilno et à Varsovie. Quant aux Etats-Unis, les belles revues littéraires yidisch sont nombreuses, bien présentées et contiennent plus de 200 pages de texte. Mais Londres avait déjà échoué plus d'une fois, avant et depuis la guerre, et l'essai était plutôt scabreux. Paris aussi avait eu sa revue yidisch. En effet, en 1913, le célèbre fondateur de revues A. Raizin lança une feuille littéraire bimensuelle, mais elle ne devait pas vivre longtemps. Encore ces temps-ci, un jeune homme crut le moment propice et il publia le premier numéro d'une revue mensuelle, en juillet 1920. Mais ce premier numéro reste aussi le dernier. *Ad memoriam.*

Tel ne semble point être le sort de **Renaissance**. La revue mensuelle qu'un groupe de jeunes écrivains publie à Londres depuis janvier 1920 est appelée à vivre longtemps, et elle le mérite, aussi. C'est un périodique vraiment intéressant, et qui deviendra petit à petit la revue préférée de tous les lecteurs yidisch d'Europe. Bien présentée, de composition technique parfaite, *Renaissance* reproduit, dans chacun de ses numéros, des œuvres d'art.

Publiée sous la direction éclairée de M. Léo Kenig, critique d'art et essayiste, ce périodique s'est acquis une brillante collaboration dans tous les domaines intellectuels. Beaucoup d'écrivains anglais publient à *Renaissance*. Notons parmi les plus assidus : Louis Golding et Israël Zangwill. Nous avons remarqué une nouvelle puissante que M. Golding a rapportée de Salonique, où il a servi comme officier de l'armée anglaise. Le célèbre poète Bia-

lik donne une courte, mais admirable pièce de vers. Le peintre Rilichovski parle de son confrère Gottlieb; on remarque aussi un judicieux article sur Léon Bakst. M. Lucien Pissarro étudie l'Art d'imprimer. L'érudit docteur Zalkind entreprend une longue étude fouillée, d'une documentation de première main, sur l'histoire de l'Imprimerie. Dorénavant on ne pourra pas se passer de recourir à ce magistral travail, chaque fois qu'il s'agira de traiter de ces matières. Disons, entre parenthèses, que le Dr Zalkind commence la publication du Talmud par lui traduit en yidisch.

De bonnes et substantielles rubriques mensuelles, comme : *Les Juifs dans les Périodiques anglais ; Lettres sur la Littérature hébraïque*, etc.

Bref, une belle revue de Littérature d'art en relations avec les pays Scandinaves, les Etats-Unis, la Pologne et Paris.

L. BLUMENFELD.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Marcel Bernfeld : *Le Sionisme*, étude de Droit international public, Jouve. — Norman Angell : *Le Chaos Européen*, Bernard Grasset. — Baron Beyens : *L'avenir des petits Etats*, Van Oest. — Gabriel Louis-Jaray : *Les Albanais*, Alcan. — Anonyme : *La terreur rouge en Irlande*, Délégation de la République Irlandaise, 2, rue Scribe. — Aly El. Ghaïaty : *L'Egypte après l'armistice*, Bureaux de la Bibliothèque universelle, Lausanne.

Quoi qu'on en veuille penser, la question juive, du fait des circonstances et des événements, prend de jour en jour une importance plus grande et se classe parmi les grands problèmes, à la fois intérieurs et internationaux, qui réclament d'urgence une solution.

Pour résoudre ce problème, deux thèses sont en présence : celle des « assimilateurs » qui soutiennent que le judaïsme n'est qu'une religion, qui a droit à la tolérance dont bénéficient toutes les autres, et qui proclame que le devoir des Juifs est de s'assimiler intégralement aux citoyens des pays dont ils sont actuellement les ressortissants, ces pays ayant à charge de leur côté de prendre toutes mesures tendant à favoriser l'assimilation ; celle des sionistes qui affirme que les Juifs sont une nation au premier chef, dont il s'agit de reconstituer les cadres territoriaux.

Le grand ouvrage de M. Marcel Bernfeld sur **le Sionisme**

est un plaidoyer très savant, très complet et souvent très courageux en faveur de la nation juive et de la reconstitution de l'Etat juif en Palestine.

Nous ne saurions, dans les limites d'un compte rendu forcément assez bref, passer en revue tous les arguments invoqués en faveur de sa thèse patriotique par ce fervent avocat, mais, avant de nous attacher à quelques points particuliers, nous tenons à dire que par la force de sa conviction il a su nous rendre cette thèse sympathique, et nous persuader que la solution qu'il préconise a bien des chances d'être la meilleure.

Nous reprendrons cependant dès l'abord M. Bernfeld sur un point, lorsqu'il affirme que seules *les nations* sont responsables des persécutions dont les Juifs se plaignent d'avoir été victimes au cours de dix huit siècles d'histoire. Sans entrer plus avant dans la discussion, nous opposerons à l'affirmation de M. Bernfeld les conclusions de l'étude qu'a faite de ce sujet, avec une incontestable largeur d'esprit, l'éminent historien, le maître écrivain qu'est M. Bouché-Leclercq, qui établit que les Juifs, s'ils ont eu par la suite lieu de se plaindre de l'intolérance qu'on a montrée à leur égard, sont, au premier chef, les inventeurs de l'intolérance.

... Le Dieu d'Israël se refusait à toute alliance avec les autres dieux, comme son peuple élu avec tout autre nationalité. Partout où allait le Juif, il emportait avec lui sa religion et sa patrie, c'est-à-dire la barrière qui le séparait du reste de l'humanité. De là des haines réciproques, qui passaient souvent du mépris à l'injure, de l'insulte aux pires violences. Hors de chez eux, dispersés et partout les plus faibles, les Juifs n'ont pu qu'opposer une résistance passive à l'intolérance *dont la cause première gisait en eux-mêmes et qu'ils avaient déchaînée contre eux.*

En voulant rejeter tous les torts sur les non-Juifs, les sionistes, et dans le cas particulier M. Bernfeld, leur porte-parole, ne peuvent qu'affaiblir la thèse qu'ils soutiennent. Ils sont mieux avisés, lorsqu'au prix d'une contradiction que je viens de noter, et s'appuyant sur une expérience plusieurs fois séculaire, ils affirment et démontrent que, à quelques exceptions près, qui confirment la règle, les Juifs sont inassimilables aux autres nations.

Le problème national juif se trouve ainsi posé dans toute son ampleur et acquiert une force pressante et nouvelle lorsqu'il vient s'appuyer sur le mouvement universel du réveil des nationalités.

M. Bernfeld nous paraît être dans la vérité quand il soutient que jusqu'à la fin du XVIIIe siècle le peuple juif fut effectivement une nation parmi les nations. Je ne puis m'empêcher de citer ici quelques lignes de M. Bernfeld qui viennent confirmer, en quelque manière, contre lui, la citation de M. Bouché-Leclercq, que j'ai donnée plus haut.

Hors de la Palestine, le Juif ne pouvait se garder qu'en s'isolant du reste de la société ambiante, demeurant un perpétuel étranger. C'est le Talmud qui se chargea de cette besogne ; par ses multiples prescriptions il éleva autour de lui « une double et triple cuirasse, une enceinte extérieure pour le protéger contre les influences dissolvantes du dehors ». Le Juif ne pouvait s'asseoir à la table d'un non-Juif, car il était obligé d'observer les règles rituelles... Autant peut-être que toutes ces barrières légales, un élément psychologique : le sentiment de sa supériorité et la conscience de hautes destinées, détermineront *cette résolution du Juif de ne jamais se fondre dans les autres peuples.*

A la fin du XVIIIe siècle, deux atteintes furent portées à l'intégrité de l'idée nationale juive. La première par Moïse Mendelssohn, qui, en s'efforçant de faire rentrer les Juifs dans le siècle, fut le père des *assimilateurs* futurs ; la deuxième, par la Révolution française qui, sous couleur de libéralisme, exigea que les Juifs cessassent de faire partie d'une autre nation pour n'être plus que des citoyens français d'un culte autre que celui de la majorité des Français.

L'émancipation, écrit M. Bernfeld, fut un tombeau non seulement pour la nationalité, mais aussi pour la religion.

Mais une action se produisit bientôt et la fin du XIXe siècle vit s'accomplir un « formidable événement » dans les immenses juiveries de l'Europe orientale : *la résurrection nationale du peuple juif.*

Dès l'instant qu'on se convainc, conformément à l'enseignement séculaire de l'histoire, de la persistance tenace du nationalisme juif et de l'impossibilité générale de l'assimilation, on ne peut que se rallier en principe au programme du sionisme, tel qu'il s'est élaboré sous l'inspiration de son grand fondateur, le dernier des prophètes d'Israël, Theodor Herzl.

On ne peut évidemment nier qu'il existe un grand nombre de difficultés dans les questions de politique extérieure que soulève

la réalisation pratique du sionisme, il faudra évidemment tenir compte des droits acquis en Palestine depuis dix-huit siècles ; néanmoins, ces difficultés devront être surmontées, eu égard à l'importance capitale du problème juif sous toutes ses formes, dans toute l'humanité civilisée.

Plus encore qu'une question de justice historique, c'est une question touchant à l'ordre mondial qui se pose. Il est d'une nécessité vitale que cette question soit résolue ; les sionistes apportent leur solution qui ne laisse pas d'être séduisante et qui mérite d'être étudiée de près et sans vain parti-pris, malgré les objections auxquelles elle se heurte.

C'est pourquoi nous sommes persuadé que les hommes de bonne foi, que ces graves problèmes préoccupent à juste titre, liront avec vif intérêt l'important ouvrage de M. Bernfeld.

GEORGES BATAULT.

§

A toutes les époques de transformation religieuse et sociale, des *Apocalypses* ont surgi. De notre temps, et depuis la dernière guerre, ces écrits lèvent comme champignons après la pluie, mais, au lieu des révélations de jadis, superbes, vêtues de manteaux éclatants, projetant sur l'avenir des clartés mystérieuses et impérieuses, c'est sur la science et la technique industrielle, le droit géométrique, etc., qu'elles prétendent s'appuyer. M. André Pierre vient de nous donner la traduction d'un petit ouvrage qui rentre bien dans le genre précité : **le Chaos Européen**, de M. Norman Angell, écrivain anglais dont un ouvrage, paru en 1911, la *Grande illusion*, fit beaucoup de bruit. Comme tous les réformateurs, M. Norman Angell commence par critiquer ; et il critique avec amertume, disons quelquefois avec justice, à propos de la paix de Versailles. Certes, ce traité est fort imparfait, mais, pour en parler impartialement, il faut se rappeler le rôle néfaste joué par le président Wilson et la position que prirent alors à sa suite tous nos alliés. La France fut la victime de ces *parlotes* interminables et quelquefois invraisemblables. Toutefois, en examinant certaines conditions du traité, M. Norman Angell ne va-t-il pas jusqu'à écrire, par exemple, que les mineurs allemands ne travailleront pas volontiers à « enrichir » la France en nous livrant du charbon. « Enrichir » peut sembler excessif. Nous arrivons cependant à la partie positive, si l'on peut ainsi dire, du

Chaos Européen, partie intitulée : *Ce qu'il faut faire.* L'auteur, après avoir indiqué les révisions indispensables, selon lui, au traité de Versailles, préconise l'emploi d'un nouveau *Code économique du Monde.* Il s'agit, en l'espèce, tout simplement, d'une législation internationale nécessitant, bien entendu, la réunion de délégués de tous les pays, chargés de fixer, de codifier les droits des divers peuples et races, consacrant les dispositions jugées utiles à tous les hommes dans notre vie moderne. Sans doute on pourra régler, et du mieux possible, par des accords internationaux, quelques-unes des graves questions soulevées par le développement intensif de la grande industrie ; mais une législation planétaire, toujours modifiable, et une superstructure des Etats absorbant toute souveraineté particulière, et cela dès demain, qu'en faut-il penser ? On peut y voir, et surtout, l'occasion de nombreux discours, et peut-être l'éclosion de nouveaux conflits qui faciliteraient singulièrement une rageuse marée des soviets, détruisant ou essayant de détruire toutes les forces séculaires de notre civilisation occidentale.

Sur **l'Avenir des Petits Etats** M. le baron Beyens, diplomate belge, a écrit un petit volume de discussion qui examine l'état social et politique de la Roumanie, de la Serbie, de la Bulgarie et de la Belgique. Mais la Hollande, la Suisse, la Grèce, le Portugal, qu'on penserait voir intervenir dans ce classement, se trouvent en dehors de la discussion ou ont déjà fait l'objet d'autres travaux. Après un chapitre préliminaire sur l'utilité et l'importance des petits Etats, qui servent souvent de tampons et empêchent bien des conflits, M. Beyens passe en revue leur situation et parle de leurs destinées possibles, pour terminer par une dissertation sur le moyen de garantir l'indépendance des dits Etats qu'il verrait volontiers se constituer en une « ligne démocratique » dans le but de maintenir la paix. Il y a déjà un groupement ou ligue de ce genre, si nous avons bonne mémoire, mais qui intéresse surtout des peuples de l'Europe orientale. C'est la Petite Entente, qui a réuni la Roumanie, la Tchéco-Slovaquie, la Pologne, la Yougo-Slavie et la Grèce.

Chez Alcan, M. Gabriel-Louis Jaray publie une intéressante et consciencieuse étude sur **l'Albanie** et les projets de répartition du territoire qu'il appelle le « partage d'une nouvelle Pologne ». La Serbie, qui devait en avoir un morceau, se hâta de dé-

cliner la proposition, ce qui n'empêche qu'on mentionnait récemment encore (2 septembre) des combats au sud de Kastrati et au cours du mois d'août la capture par les Albanais de 1.140 hommes de l'armée serbe, 60 officiers, 18 canons et 112 mitrailleuses. C'est que l'Albanie constitue un territoire fortement individualisé et qu'habite un peuple en somme irréductible. Le pays a survécu à la conquête turque, qui a toujours eu pour sa population des égards, ou de la méfiance. Abdul Hamid en avait fait le gendarme de la Macédoine, et récemment encore on pouvait constater l'expansion des Albanais en Serbie, en Bulgarie, en Epire. Le pays a sa langue, son type physique, son individualité fortement accentuée ; vivace, batailleur, jaloux de son indépendance, l'Albanais est peu disposé à se laisser absorber par le voisin et continue à vivre en armes dans ses montagnes, dédaigneux des « bienfaits de la civilisation » dont il n'a cure. Le travail de M. Gabriel-Louis Jaray apporte sur cette curieuse région des indications nombreuses qui concernent l'état physique, la situation présente, les ressources, etc. Mais on n'est pas forcé d'agréer ses conclusions.

Malgré toutes les sympathies que nous pouvons avoir pour l'Irlande, dont nul n'ignore les souffrances et les tristesses au cours des siècles, nous pouvons difficilement prendre parti dans le conflit actuel. Au cours des guerres civiles, les partis se reprochent en général les mêmes dévastations, les mêmes crimes, des atrocités aussi diverses que nombreuses. La brochure intitulée : **la Terreur rouge en Irlande** donne *un chapitre des massacres de Dublin* et tend à prouver que les Irlandais se battent avec courtoisie et leurs adversaires comme des sauvages. Toutefois il faut voir exactement les choses. L'Angleterre, même si elle y était absolument disposée, ne pouvait donner à l'Irlande l'indépendance que réclament les plus excessifs de ses nationaux. Non seulement elle aurait ainsi sacrifié des territoires qui certainement lui feraient faute, mais, avec les intrigues allemandes toujours prêtes à se réveiller, elle se trouverait avoir installé l'ennemi à sa porte. C'est le fait net, brutal, devant lequel s'efface toute considération humanitaire, et à propos de quoi, on peut le penser, il n'y a pas d'arrangement possible.

CHARLES MERKI.

§

Aly El-Ghaïaty, qui publie en tirage à part son article de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, qui a pour titre **L'Egypte après l'armistice**, est un de ces Egyptiens dont la sincérité, la haute moralité, la dignité de vie plaident mieux en faveur de leur pays que les articles et brochures qu'on peut lui consacrer. La campagne qu'il mène depuis de longs mois, non contre l'Angleterre, mais, pour la libération de sa patrie contre les impérialistes, est d'autant moins suspecte que, durant les quatre années de la guerre, son loyalisme anti-allemand a été absolu.

Sa brochure est pleine de faits, de documents et de chiffres. Elle serait fort utile à la cause de l'indépendance de l'Egypte, si cette cause n'était pas déjà gagnée devant l'opinion universelle et même devant la partie de l'opinion anglaise qui échappe à l'influence des bureaux ministériels. Il reste à faire l'expérience de l'indépendance. L'ancien empire des Pharaons, quand il possédait la liberté, ou presque, s'est jeté jadis dans des difficultés qui ont été la source de tous ses malheurs. Ceux-ci l'ont-ils mûri ? Economiquement, surtout, possède-t-il les hommes nécessaires pour le conduire vers ses complètes réalisations ? Toute la question est là. Souhaitons, en tous cas, avec Aly El-Ghaïaty, que ce beau pays soit bientôt mis en situation de prouver au monde ce qu'il peut faire, c'est-à-dire qu'il soit libre.

M. R.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919

*** : *Le Plan XVII*, Payot. — Liman von Sanders : *Fünf Jahre in Türkei*, Berlin, A. Scherl.

On serait tenté de s'excuser d'avoir à revenir sur les premières opérations de nos armées en 1914. Le sujet, pour beaucoup, doit paraître épuisé. Je ne demanderais pas mieux, pour ma part, qu'il le fût tout à fait ; malheureusement, au lieu de se tarir, la discussion se fait plus passionnée. Il devait fatalement en être ainsi. Les attaques contre le Grand Quartier Général et les directives lancées par lui entre le 2 et le 24 août auraient été moins vives et moins persistantes, si vraiment on avait, en haut lieu, donné au moins un semblant de sanction à des faits qui tombent sous l'évidence. On se serait volontiers résigné à l'oubli,

en attendant le moment des études purement objectives. Mais à quel spectacle assistons-nous depuis la paix? Officiellement, à la consolidation de toutes les fausses valeurs, qui nous ont maintenus si longtemps au bord du gouffre ; et cette consécration n'a pu avoir lieu sans le maintien des injustices les plus irritantes. Ceux qui se trouvent hissés sur le pavois peuvent estimer que ces disputes sont stériles. Pour d'autres, qui ne peuvent oublier, ces discussions, si pénibles qu'elles soient, sont utiles pour l'édification d'un meilleur avenir. L'erreur n'est instructive que si elle est loyalement reconnue. Nous n'en sommes point là.

Un anonyme publie une étude sur **le Plan XVII**, qui, sans en avoir l'air, est la réponse au *Plan 17* de M. Morizet, paru il y a plusieurs mois. L'anonyme prétend justifier le généralissime de 1914; il s'attache à nous montrer ses états d'âme successifs du 2 au 24 août (états d'âme, en réalité, qui se résument en un seul : cerveau buté dans un entêtement opiniâtre); enfin il s'essaie à nous démontrer l'excellence de son plan. Cette défense, habile par endroits, d'une puérilité désarmante en d'autres, serait assez anodine, si elle n'avait pour conclusion, *in cauda venenum*, une attaque passionnée contre le général Lanrezac, commandant de la 5e armée. Celui-ci aurait été le maître de changer la tournure des événements, si, au lieu de dérober son armée à l'emprise de l'ennemi, il avait accepté la bataille à Charleroi et l'avait poussée à fond. Dans cette conclusion apparaît ce que j'appellerai le second visage de l'anonyme. Mais pourquoi cet anonymat, lorsqu'il s'agit de défendre le généralissime? Est-ce une chose devenue si délicate? En réalité, l'anonyme a voulu se donner les apparences, en découvrant à chaque instant la pensée (*ne varietur*) du généralissime, d'avoir vécu au Grand Quartier Général, dans la confiance du grand chef. Il n'en est rien, croyons-nous ; nous avons de bonnes raisons de croire que l'anonyme masque la personnalité d'un officier général, certes très distingué, qui appartient au cadre de réserve depuis de longues années et qui n'a jamais mis les pieds au Grand Quartier Général. Mais, dans son réquisitoire contre le général Lanrezac, son ardeur refroidie a fait place à la passion qui animait les Jeunes-Turcs de l'entourage du généralissime, et l'un d'eux l'a certainement aidé dans cette tâche. C'est ce que je viens d'appeler son second visage. J'y reviendrai tout à l'heure. « Débarrassez-moi, mon Dieu, de mes amis, disait je ne sais

plus qui ; quant à mes ennemis, je m'en charge ! » Cette spirituelle boutade vous vient à la mémoire en lisant le plaidoyer de l'anonyme. On n'avait encore rien écrit de plus probant contre le généralissime, et l'on ne l'avait pas encore mis en posture plus délicate. Car, somme toute, le Plan XVII reste hors de cause ; il n'était pas plus mauvais qu'un autre, *à priori*. Il n'y a pas de mauvais plans, en principe. Tout devait dépendre de la manière dont il serait mis en œuvre. L'idée était excellente de prendre l'initiative des opérations ; il était aussi excellent que toute notre armée fût animée d'un esprit offensif aussi développé que possible ; il était raisonnable de chercher à exploiter dans la mesure la plus grande cet esprit offensif ; il était bon de chercher à imposer sa volonté à l'adversaire plutôt que de subir la sienne. Mais il fallait mettre les actes d'accord avec la doctrine. C'était un singulier paradoxe de confier le soin de réaliser cet accord à un homme qui pouvait avoir ses qualités propres, mais dont le tempérament bien connu était à l'opposé de l'esprit de la doctrine. Qu'on suppose, au contraire, un Foch à la tête de nos armées en 1914 ; même avec l'obligation de se conformer aux grandes lignes du Plan XVII, il aurait donné un autre tour aux événements. Je ne voudrais pas cependant déprécier cet ingénieux plaidoyer ; si le sujet n'était pas si triste pour nous, je dirais que je m'y suis diverti. On n'en finirait pas d'en citer des traits. Un seul suffira. Le 23 août, la bataille de Charleroi en est à sa troisième journée ; l'instant est critique. L'anonyme écrit : « A son tour, qu'a fait Joffre dans cette journée du 23 août, si fertile en événements décisifs? Son rôle se réduit à presque rien : renforcement du barrage d'Amade entre Arras et Valenciennes avec deux divisions de réserve de la Défense de Paris »... Il bouche des trous. Ne semble-t-il pas répondre ainsi au portrait que traçait le général Berthaut, dans une étude publiée pendant la guerre (1) : « Le général qui peut dire : il y avait ici un pont, je l'ai gardé; plus loin, un village, j'y ai mis un bataillon ; plus loin encore, une station de chemin de fer, je l'ai défendue, etc..., ce général a tout sauvegardé ; il n'a rien omis, rien oublié ; on ne peut lui reprocher aucune négligence ni l'accuser de quoi que ce soit ; partout où l'ennemi se présentera, il trouvera à qui parler ! Ce général est un brave et digne homme ; mais il a pris les meil-

(1) *La Guerre actuelle.*

leures dispositions pour être battu, et, en fait de stratégie, c'est un ignorant. » N'insistons pas.

J'en viens à l'attaque virulente, qui termine ce plaidoyer, contre le général Lanrezac. A la vérité, cette attaque n'est pas inédite; ce qui est nouveau, c'est la passion apportée dans l'attaque. « C'est à une carence de volonté plus qu'à aucune autre cause qu'est dû l'échec de la manœuvre de Charleroi. La meilleure preuve ne réside-t-elle pas dans ce fait, qu'en définitive, il y eut bien une manœuvre, mais point *bataille*, au sens absolu du mot? » Ce dernier trait est exact, mais le général Lanrezac l'a voulu ainsi. Il n'a jamais cherché à donner le change à ce sujet.

« Seule, continue l'anonyme, l'imagination populaire, aidée par les efforts de la propagande allemande criant au monde entier sa victoire, a pu donner naissance à cette légende de la *bataille de Charleroi*, qui resta dans son ensemble une série d'engagements partiels, de prises de contact extrêmement brutales, parce que les Allemands en *voulaient*, mais qui n'eut point d'ordonnance méthodique, rien d'un drame complet coordonné en ses divers actes par une autorité dirigeante. » Il est exact que la bataille de Charleroi apparaît ainsi à celui qui l'étudie.

Il y a un accent de sincérité dans cette diatribe passionnée, qui impressionne et qui donne à réfléchir. Celui qui l'a écrite ou dictée aurait voulu que le général Lanrezac sautât à la gorge de son adversaire, dont l'armée n'était pas plus nombreuse que la sienne, et qu'il poussât la lutte à fond, sans réserve. Qu'en serait-il résulté? La mise hors de cause momentanée des deux armées von Bülow et Lanrezac, soit. Restait l'armée de von Kluck, avec ses cinq corps, devant laquelle seule s'opposait la petite armée anglaise. Voici en tout cas le champ ouvert à de nouvelles conjectures.

JEAN NOREL.

§

Le 15 juin 1913, le Cabinet militaire de Guillaume II offrit à Liman von Sanders (qui commandait alors la 22e division à Cassel) la place de « général directeur de l'armée turque » pour laquelle le grand-vizir venait de solliciter un Allemand. « Les généraux et l'état-major turcs ayant particulièrement été au-dessous de leur tâche pendant la dernière guerre », il demandait un

général spécialement apte à diriger des voyages d'état-major. La connaissance du turc n'était pas nécessaire.

Liman, quoique ne connaissant rien de la Turquie, accepta. Après des mois de négociations, le contrat de sa mission fut signé en novembre. Il devait emmener avec lui 42 officiers. Dans une audience fin novembre, Guillaume lui dit :

Il doit vous être indifférent si les Jeunes-Turcs ou les Vieux-Turcs gouvernent. Bannissez la politique du corps des officiers turcs... Vous rencontrerez à Constantinople l'amiral Limpus, qui est à la tête de la mission politique anglaise. Entretenez de bons rapports avec lui.

L'Empereur me chargea de saluer de sa part le prince impérial turc et me recommanda de l'inviter aux manœuvres ,afin qu'il s'intéressât à l'armée et acquît par là de l'influence sur son peuple. S. M. ne savait pas que ce prince (qui a fini plus tard si malheureusement) n'avait déjà plus de volonté propre.

Arrivé à Constantinople le 14 décembre, Liman fut nommé commandant du Ier corps d'armée (Constantinople, et les détroits), ce qui provoqua l'opposition de la Russie. Jagow, le secrétaire d'Etat allemand des Affaires étrangères, essaya alors de persuader à Liman de se contenter du 2e corps (Andrinople), mais celui-ci refusa. Finalement, pour arranger les choses, Guillaume nomma Liman général de cavalerie. Comme son contrat lui assurait dans l'armée turque un rang supérieur à celui qu'il avait dans l'armée allemande, il fut promu en conséquence maréchal turc et inspecteur de l'armée turque, mais dut renoncer au commandement du Ier corps.

Quand Liman arriva à Constantinople, le « prudent » et loyal Izzet Pacha était ministre de la Guerre. En janvier, le Comité jeune-turc (*à l'insu du Sultan*, qui ne l'apprit *qu'en lisant le journal*) le remplaça par Enver Pacha.

Le Comité, dit Liman, est resté pour moi un mystère. Je n'ai jamais pu apprendre de combien de membres il se composait, et (à l'exception de quelques personnages connus de tous) quels étaient ses membres. J'ai plus tard éprouvé que vouloir agir contre un officier appartenant au Comité était un effort stérile.

Enver ne se contenta pas de licencier, en janvier, 1.100 officiers turcs, qu'il considérait comme des adversaires politiques (il en fit même enfermer un certain nombre dans les caves du ministère), il se montra jaloux de la situation de Liman et chercha à la di-

minuer. Liman reconnaît d'ailleurs qu'Enver, parmi les réformes qu'il lui proposa, soutint énergiquement toutes celles qu'il considérait comme utiles. Elles visèrent surtout à exiger plus de propreté des soldats et à familiariser les officiers avec les manœuvres.

Liman n'eut pas à se plaindre que d'Enver : les représentants de l'Allemagne à Constantinople étaient divisés, et les attachés militaires, en particulier, n'étant pas les subordonnés de Liman, rendaient compte et agissaient souvent en contradiction avec lui. De plus, Enver, s'étant nommé lui-même chef d'état-major général, avait pris comme collaborateur le colonel de Bronsart, ce qui était encore un moyen de diminuer l'influence de Liman.

Fixé par le contrat de la mission à 42, le nombre des officiers allemands dans l'armée turque s'éleva finalement à 70. L'occupation par eux de beaucoup de places élevées conduisit d'ailleurs à des frottements et à des résistances passives favorisées par le fait que la plupart d'entre eux ignoraient le turc.

Un des premiers jours d'août 1914, Liman fut prié de venir à l'ambassade d'Allemagne. Il y trouva l'ambassadeur von Wangenheim et Enver. « Ils avaient devant eux, comme ils me le dirent, écrit Liman, un *projet* de traité secret entre l'Allemagne et la Turquie. Ils désiraient mon avis au sujet de l'emploi de la mission militaire pour le cas où la Turquie prendrait part à la guerre mondiale. » Liman y fit insérer un article donnant à la mission militaire une « influence effective sur la conduite générale de l'armée ». Il ne lui fut d'ailleurs donné *aucune connaissance* du reste du projet de traité et, le 27 septembre suivant, il lui fut même télégraphié : « C'est l'ordre exprès de S. M. que V. E., même si elle a des vues différentes de l'ambassadeur, les subordonne à la politique de celui-ci, car il a l'approbation de S. M. ».

Dès le commencement d'août, la mobilisation turque avait été décrétée. « Elle s'accomplit sans frottements notables... des principes généraux ayant seuls été posés, sans entrer dans des détails dont la fixation, étant donné la diversité des rapports dans le grand empire turc, n'aurait conduit qu'à de la confusion. »

Dans la seconde moitié d'août, après l'arrivée du *Gœben* et du *Breslau*, une délibération eut lieu chez Enver au sujet du plan de campagne. Liman y préconisa un débarquement entre Odessa et Ackermann pour secourir les Austro-Allemands (sous condition, bien entendu, que la flotte russe serait battue auparavant, ce que

l'amiral Souchon disait qu'on pouvait espérer). Il fut seul de son avis, tous les autres étant convaincus de la grande efficacité d'une campagne à effectuer le plus tôt possible en Egypte. La réussite en était impossible d'après Liman, 7 jours de désert où il fallait tout transporter à dos de chameau séparant l'Egypte de la Palestine ; même si, grâce à une surprise, on obtenait des succés au commencement, on succomberait finalement, les Anglais pouvant amener des troupes par mer en quantité.

Enver s'était nommé vice-généralissime et, sur le refus de Liman de devenir chef de l'état-major, l'avait nommé chef de la 1re armée dont le siège était à Constantinople; les troupes qui la composeraient, disloquées de la Thrace à Alep, étaient bizarrement enchevêtrées dans celles de la 2e armée. Fin octobre, Liman apprit par l'attaché militaire allemand que la guerre était commencée, des vaisseaux russes ayant attaqué le *Gœben* et le *Breslau*, qu'accompagnaient des vaisseaux turcs. Au milieu de novembre, la guerre sainte fut proclamée, ce qui n'avait aucun sens, la Turquie, les Turcs le voyaient, agissant comme alliée de chrétiens. « Elle pourrait maintenant, écrivait Liman en novembre 1919, avoir une importance plus grave et conduire à un massacre de chrétiens si l'Entente tend les rênes trop fort en Turquie. »

Les Russes ayant pris l'offensive en Arménie, la troisième armée turque, commandée par Hassan Izzet, les arrêta. Ce début satisfaisant décida Enver le 6 décembre à aller en prendre le commandement. Déléguant ses fonctions de ministre à l'intendant général Ismail Hakki et au ministre de l'Intérieur Talaat Bey (« jamais les Allemands ne furent appelés, même par représentation, à jeter un coup d'œil dans le mécanisme intérieur du gouvernement turc »), il s'embarqua le soir même sur un navire de guerre qui le mena à Trébizonde. Il avait expliqué à Liman qu'il voulait occuper les Russes de front avec le 11e corps sur la route principale et les tourner sur la gauche par la montagne avec le 9e et le 10e pour les attaquer en flanc et en queue près de Sarikamisch, après quoi il prendrait Kars, et par l'Afghanistan marcherait sur l'Inde. Liman l'avait mis en vain en garde contre les difficultés de cette marche de flanc. Elle surprit, il est vrai, vers Olti les troupes russes avancées, mais les terribles difficultés du terrain et de l'hiver russe décimèrent les troupes poussées par Enver à marches forcées. De faibles détachements parvinrent seuls jus-

qu'à Sarikamisch. Battus le 4 janvier, ils durent rétrograder, poursuivis par les Russes. Le IIe corps, après avoir lutté plusieurs jours pour faciliter leur retraite par Hassankale, dut reculer aussi. D'une armée de 90.000 hommes il n'en échappa que 12.000, que le typhus décima à son tour.

Dès que la catastrophe se fut produite, Enver revint à Constantinople, laissant le commandement à l'un de ses rivaux, le « rusé » Havis Hakki Pacha.

Avant son départ du Caucase, Enver prescrivit d'envoyer à Trébizonde le 5e corps qui se trouvait à Scutari, à portée de défendre les détroits. Liman, « soutenu cette fois par l'ambassade », s'y opposa et obtint gain de cause.

Dès novembre, Djemal Pacha, nommé commandant de la 4e armée en Syrie, avait confié au colonel von Kress, « officier d'un mérite solide et supérieur », le soin de préparer l'attaque contre le canal de Suez, entreprise qui ne pouvait réussir, « car on ne pouvait conquérir l'Egypte avec 16.000 hommes ». Kress trouva cependant moyen de leur faire traverser le désert en 7 jours, les amenant ainsi à la rive orientale du canal, eux et le matériel pour le traverser. Les Anglais ne s'aperçurent de rien, les troupes turques ayant marché la nuit et s'étant reposées le jour. Dans la nuit du 2 au 3 février, la traversée du canal commença ; mais, à peine deux compagnies eurent-elles passé, que les Anglais s'en aperçurent et ouvrirent le feu. Des Arabes du corps expéditionnaire prirent peur et, abandonnant les bateaux qu'ils portaient, s'enfuirent. Le gros des troupes tint jusqu'au soir du 3, exposé au feu de trains blindés et de 5 navires de guerre qui, du lac Timsah, le prenaient en flanc. Les Anglais ne poursuivirent pas.

Au commencement de 1915, la défense des Dardanelles avait été partagée entre quatre autorités. Liman, qui était l'une d'elles, n'avait guère pu organiser que la défense de Constantinople pour le cas où la flotte alliée serait parvenue à franchir le détroit. Il croit que les mesures prises par lui eussent suffi dans ce cas à rendre la situation de cette flotte intenable, « tant que tout le rivage des Dardanelles n'aurait pas été occupé par des forces ennemies considérables ». Fin février 1915, on craignait cependant au Quartier Général turc que les flottes ne réussissent à percer et des préparatifs furent faits pour évacuer le sultan, le trésor et les autorités. Le 20 février, Enver avait divisé la défense des dé-

troits entre le Ier et le IIe corps, attribuant au Ier la côte nord et au IIe la côte sud ; il renonçait à défendre la côte extérieure de la presqu'île de Gallipoli et la côte asiatique au sud de l'entrée du détroit des Dardanelles. Le 1er mars, il aggrava cette décision en ordonnant le retrait du IIe corps d'Andrinople à Tchataldja et du IVe de Panderma à Ismid, ce qui les éloignait des points vulnérables des Dardanelles. Les protestations de Liman empêchèrent d'exécuter cet ordre.

Du milieu de février au 18 mars 1915, les Alliés tentèrent de forcer les Dardanelles uniquement à l'aide des navires. La perte de trois cuirassés, le 18 mars, mit fin à cette tentative. On sait par l'ambassadeur Morgenthau qu'au moment où elle fut abandonnée, les Turcs allaient manquer d'obus pour leurs grosses pièces. En fait, les cuirassés coulés l'avaient été par des mines flottantes. Liman révèle que ce n'est que quelques jours avant le 18 mars que le barrage par des mines fixes avait été posé dans la baie Erenkœi, le point où s'arrêta l'attaque par mer.

Vers cette époque, les Turcs apprirent qu'un grand corps expéditionnaire commençait à être rassemblé devant les Dardanelles. Alors, finalement, le 24 mars, Enver se décida à ordonner la formation de la 5e armée pour les défendre. Elle comprenait 5 divisions (environ 60.000 hommes); Liman en fut nommé le chef. Les Alliés, au lieu d'attaquer de suite, lui laissèrent quatre semaines (« le temps suffisant ») pour préparer la défense.

Le 25 avril, les Alliés débarquèrent. Liman craignait surtout pour l'isthme de Boulaïr, sa perte entraînant inévitablement celle du reste de la presqu'île. Le 26, il commença cependant à le dégarnir de troupes pour secourir les points attaqués et, le 27, il en retira le reste. Si les Alliés avaient eu *une division de plus* et l'avaient, le 28, débarquée à Boulaïr, ils triomphaient. Mais Joffre et Kitchener, qui avaient en France, en Angleterre et en Egypte des troupes dont ils pouvaient se passer, n'avaient eu garde de la donner. Son transport, à ce moment-là, eût été facile, mais, à partir du 25 mai, l'arrivée de sous-marins allemands vint rendre fort difficiles les opérations avec de gros vaisseaux. Grâce à l'acquisition de nombreux petits bateaux, les Anglais purent cependant tenter, le 6 août au soir, un nouveau débarquement à Suvla. Il n'améliora point leur situation par suite des fautes commises. Liman dit :

Nous eûmes tous le sentiment que les chefs anglais sont restés trop longtemps sur le rivage après les débarquements du 6 août au lieu de s'avancer sans hésitation... Pour ne nommer qu'un point extrêmement vulnérable qui, pendant *les deux premiers jours*, pouvait sûrement tomber entre les mains des Anglais, on doit mentionner le Kireshtepe (montagne au nord du cap Suvla). Son éloignement empêchait les Turcs d'y envoyer des renforts notables le soir du 6 et le 7. Leurs vaisseaux de transport, protégés par ceux de guerre, donnaient aux Anglais les moyens d'un mouvement de ce genre *sur l'aile la plus extérieure*, mais ils commencèrent par l'aile intérieure. Nous ne pûmes d'ailleurs faire échec au débarquement à Suvla qu'en y dirigeant toutes nos forces disponibles. Boulaïr fut complètement dégarni de troupes pour la seconde fois et nous ne laissâmes sur la côte asiatique que trois bataillons et quelques batteries...

Or, la perte de Boulaïr et de la côte asiatique eût entraîné celle des Dardanelles. Il eût donc suffi d'une ou deux divisions de plus pour vaincre. Etant donné que Joffre, Kitchener et French sacrifieront au moins 200.000 hommes à leur offensive du 25 septembre suivant, ils eussent pu sans inconvénient prêter deux divisions : leur incapacité et leur égoïsme sauva les Turcs, car la perte des Dardanelles, dit Liman, « eût rétabli les communications des Alliés avec la Russie et séparé definitivement la Turquie des Puissances centrales en empêchant la Bulgarie de s'allier à elles » et par suite en sauvant la Serbie.

Des journaux anglais ont dit que les combats d'août avaient coûté aux Alliés 15.000 tués et 45.000 blessés. Les Turcs, du 22 au 26 août, durent transporter 26.000 blessés.

La Serbie ayant succombé, le 15 novembre une batterie autrichienne de 24 cm. à moteurs arriva comme premier renfort pour les Turcs. Les Alliés n'avaient pu tenir jusqu'alors dans leurs étroites positions que parce que les Turcs n'avaient que peu d'artillerie (et en général de systèmes anciens), *peu de munitions et de mauvaise qualité*. L'évacuation s'imposait : elle était terminée le 9 janvier 1916.

Pendant la fin de 1915, le typhus continua à dévorer les troupes turques en Arménie et les Russes y restèrent à peu près immobiles, mais, le 7 décembre 1915, le général Townshend s'étant laissé bloquer dans Kut-el-Amara, le grand-duc Nicolas, pour faire une diversion, s'avança sur Erzeroum et la prit le 15 fé-

vrier 1916. Trébizonde eut le même sort en avril. Le plan fut alors conçu de pousser de la ligne Van-Mouch-Kigi vers Erzeroum et vers l'est la 2e armée turque dans le flanc et le dos des Russes. En juin 1916, pendant que l'on formait et concentrait cette 2e armée, le Grand Quartier Général turc, estimant que les Russes retiraient des troupes d'Arménie, ordonna à la 3e de prendre l'offensive contre Trébizonde et Erzeroum. Elle fut battue et les Russes occupèrent Baïbourt et Ersingian. En novembre, les Russes retirèrent leurs troupes à une distance de 12 à 30 kilomètres des lignes turques pour faciliter leur approvisionnement dans ces pays dont le massacre des Arméniens avait fait un désert. Les Turcs ayant pris trop tard la même précaution, leurs troupes *moururent de la faim* ou des maladies qu'elle engendre (42 médecins turcs moururent du typhus).

Après la chute de Kut-el-Amara, le XIIIe corps d'armée turc fut envoyé en Perse pour y travailler à la réalisation des rêves panislamiques. Il était trop loin pour soutenir le XVIIIe, quand les Anglais, le 9 janvier 1917, prirent l'offensive sur l'Euphrate ; le 25 février, Enver rappela enfin le XIIIe corps, mais il arriva trop tard pour sauver Bagdad, qui fut évacuée dans la nuit du 10 au 11 mars 1917.

En même temps, en Arménie, le grand-duc Nicolas faisait prolonger jusqu'à Malasgert le chemin de fer russe. Liman ne dit pas ce qu'il en conclut des plans du grand-duc, mais il est évident qu'il voulait, par une offensive sur Diarbekir et ensuite sur Alexandrette, couper les communications des armées turques de Mésopotamie et de Palestine, ce qui eût amené leur capitulation et probablement la chute de la Turquie dès la fin de 1917. La révolution russe arrêta l'action russe en Arménie.

En août 1916, les Turcs avaient de nouveau, et en vain, attaqué le canal de Suez : un tiers des 18.000 hommes du corps expéditionnaire y périt. Les Anglais les suivirent et attaquèrent la Palestine. Le 19 février 1918, Liman accepta le commandement des faibles forces qui la défendaient. La Turquie en était arrivée à manquer d'hommes à un point stupéfiant. Non seulement les combats, et surtout la disette et les maladies, avaient causé des pertes énormes, mais il y avait en outre 300.000 déserteurs. Sur le front de Palestine, les Anglais étaient trois fois supérieurs en nombre aux Turcs. Liman réussit cependant à faire échouer les

tentatives des Anglais à l'est du Jourdain le 26 mars et le 30 avril 1918. Les troupes turques s'étaient battues admirablement dans ces deux occasions. Elles se montrèrent au contraire très molles dans une offensive ordonnée par Liman en juin et qui, par suite, échoua. Lors d'une nouvelle attaque anglaise, le 19 septembre, *elles ne se défendirent même pas :* l'écroulement du front turc de Palestine eut pour cause principale *la lassitude des troupes qui le composaient.*

ÉMILE LALOY.

A L'ÉTRANGER

Pologne.

La lutte engagée il y a bientôt deux ans par les Bolcheviks contre la Pologne s'est terminée par une écrasante victoire des armées du maréchal Pilsudski. Plus de deux cent mille prisonniers, près de 500 canons et un millier de mitrailleuses, le front dix fois rompu, les services de l'arrière désorganisés, l'armature de l'armée rouge brisée, le moral des troupes complètement anéanti — enfin les vastes plaines de Moscovie ouvertes à toute entreprise militaire — tel est le résultat de ce choc dramatique auquel l'Europe entière a assisté avec un intérêt passionné mêlé d'angoisse et d'espoir...

Profitant sagement des expériences récentes, et cédant peut-être aussi aux conseils très amicaux de la diplomatie française, la Pologne ne s'est pas laissée griser par le succès. Les résultats de la Conférence de Riga en font la preuve décisive. Ce qui caractérise en effet l'attitude polonaise, c'est la grande modération des dispositions territoriales des préliminaires de paix signés à Riga. Si les données dont nous disposons actuellement sont exactes, la frontière russo-polonaise semble réunir de très précieux avantages tant au point de vue du droit strict qu'à celui de la stabilité de la paix européenne. Son tracé signifie d'abord que la Pologne abandonne résolument la thèse des frontières territoriales de 1772. Elle abandonne aussi celle de l'Etat tampon blanc-ruthène. C'est ainsi que d'immenses territoires, qui ont appartenu jadis à la République de Pologne, et dont la population n'est pourtant pas russe, mais blanc-ruthène polonaise et israélite, vont être cédés à la Russie. En effet, la ligne frontière, qui commence

dans les marais de Dwinsk (Dunabourg), longe la Dwina, embrasse la région lacustre de Dryswiaty et de Narotch, traverse par son milieu l'immense marais de Pinsk, laisse à la Pologne le plateau lacustre de Krzemieniec et descend par l'ancienne frontière russo-autrichienne vers le Dniester : elle embrasse en même temps l'importante ligne de chemin de fer Lida-Baranowicze-Luniniec, laissant à la Russie celle de Orcha-Zlobin-Mozyr-Zytomir-Berditchev. La ligne tracée ainsi représente une excellente frontière défensive *dans les deux sens*, celui de l'Est et de l'Ouest. Du même coup elle indique clairement les véritables dispositions de la politique de Varsovie à la conférence de Riga. La Pologne affirme ainsi sa volonté de demeurer en paix permanente et en bons rapports avec la Russie. Le maximum de sécurité réciproque, le minimum de facilité d'invasion, tant du côté russe que du côté polonais — tel est le caractère essentiel de la nouvelle frontière. Tracée non sans suggestions amicales des puissances de l'Entente (et surtout de la France), cette ligne réalise en même temps le postulat de modération dans la victoire et de justice nationale. Elle rattache à la Pologne un minimum de la population non polonaise tout en laissant d'ailleurs du côté russe environ un million et demi de Polonais. En réalité, le territoire polonais n'englobera pas à proprement parler de Russes, mais uniquement des éléments blancs ruthènes, tartares et israélites qui constituent, par contre, la majorité dans la partie de l'ancienne République de Pologne cédée à la Russie.

Ainsi, tout en répondant au besoin immédiat et lointain de sécurité militaire, la nouvelle frontière coïncide en quelque sorte avec la ligne de *moindre tension* entre la Russie et la Pologne.

Les péripéties dramatiques de la lutte bolcheviko-polonaise ont profondément influencé la situation intérieure de la Pologne. L'opinion publique s'est habituée d'abord aux triomphes faciles des jeunes armées polonaises sur les confins orientaux. Au printemps, la marche rapide sur Kiev semblait devoir clore heureusement la période des combats. La politique du maréchal Pilsudski, inspirée par la belle tradition de l'ancienne Pologne, allait être couronnée d'un succès éclatant. Or, le front trop étendu, le manque de cavalerie, et surtout peut-être de graves fautes commises par quelques officiers supérieurs changèrent du tout au

tout la situation militaire. Seule, l'armée du général Sikorski occupant les marais de Polésie résista efficacement. Au début du mois d'août, la bataille gronde à la porte même de la capitale. L'opinion, d'abord surprise et dispersée, se ressaisit brusquement et la nation tout entière s'enflamme d'une ardeur mystique de combat. Enfin, le 15 août, un revirement décisif se produit. Quelques jours déjà avant cette date, on aurait pu observer une stabilisation relative des forces adverses. Mais pour les armées bolchevistes la stabilisation était presque impossible. Loin de leurs bases, mal approvisionnées, et vivant sur le pays, elles devaient pousser en avant ou reculer. Un des correspondants français les mieux avertis notait déjà vers le 10 août : « Les bolcheviks jouent double ou quitte ». C'est la deuxième alternative qui se réalisa de la façon la plus complète, et le « miracle de la Vistule » répondit comme un écho lointain au « miracle de la Marne ».

Le mot « miracle » signifie dans les deux cas une intensification subite de la puissance morale, un embrasement simultané des volontés individuelles tendues vers le salut de la Patrie. A la lueur de cette « haute flamme », la Pologne de 1920 comme la France de 1914 a pu contempler un instant le visage de son destin. La nation polonaise a vu encore une fois que l'histoire lui imposait ce devoir : *être héroïque ou succomber ;* car le danger permanent semble appeler la permanence de l'effort et du sacrifice. Mais, d'autre part, dans cet effort même de la volonté collective se laissent observer quelques « dangereuses qualités » du génie du passé : la crainte d'une contrainte, la confiance trop grande dans l'efficacité du sacrifice individuel et du mouvement spontané (les armées des volontaires), enfin la dispersion de l'autorité et des responsabilités (le Conseil de la Défense parallèle au Conseil des ministres et à la Diète).

En même temps, l'autre face de la destinée polonaise s'est profilée nettement au moment du danger. La République de Pologne a pu discerner en effet sa vraie situation internationale, reconnaître ses amis, ses ennemis et ses « neutres ». Elle a vu ainsi plus clairement encore le caractère éminemment « catastrophique » du danger de l'Est, impétueux, intermittent, sauvage, et l'éternelle constance dans la haine du côté de l'Allemagne. Après une théorie interminable des « neutres » sympathiques (la Hongrie), indifférents (la Roumanie), ou complices de l'ennemi, les sil-

honettes des grandes puissances défilèrent dans ce cortège des spectateurs du drame oriental.

L'Angleterre, mal informée, et tiède dans ses sympathies, semblait se préoccuper uniquement des avantages immédiats à tirer d'une catastrophe proche et « irrévocable ». Elle arracha aux Polonais, à Spa, quelques concessions essentielles en promettant de les payer par une aide morale et matérielle. Cette promesse ne fut pas tenue. L'Italie, déjà en relations quasi avouées avec les soviets, demeura à l'écart avec une ironie distante et mélancolique. Les Etats-Unis témoignèrent une dose importante de réelle bonne volonté : la rapidité des événements ne leur permit pas de la prouver par des actes. Seule, la France, mieux informée et de longue date en relations suivies avec la nation polonaise, apporta cette amitié active, prompte et efficace que le général Weygand représenta à Varsovie avec tant de fermeté et de noble modestie.

Du résultat de cette collaboration se dégage un enseignement immédiat : depuis la grande guerre l'interdépendance des événements européens tant économiques que politiques s'est sensiblement accrue ; la solidarité de la vie des nations est une nécessité. Aucune puissance ne peut plus se désintéresser de la situation de l'Est européen et la « splendid isolation », même pour les plus forts, est une chimère.

Au moment de la récente élection présidentielle à Versailles, qui coïncida avec la victoire de Varsovie, on a remarqué non sans raison que le soldat polonais, vainqueur du bolchevisme, fut un des plus puissants électeurs de M. Millerand. Cette « immistion » involontaire de la Pologne dans les affaires françaises ne nuira, certes, pas aux bons rapports des deux nations. Elle a été en tout cas plus discrète que certaines suggestions de l'ancienne rue de Grenelle avant la grande guerre...

En tout cas, si la Pologne trouve enfin la paix à l'Est, elle pourra concentrer son attention sur des tâches plus urgentes et d'une importance capitale pour son propre avenir et pour celui de la paix européenne : Dantzig et la Haute-Silésie. L'affaire de la nouvelle Ville libre, sous son aspect diplomatique, et celle de la Haute-Silésie, sous son apparence plébiscitaire, résument aujourd'hui cette lutte tenace engagée par l'Allemagne pour « renverser toutes les valeurs » de la victoire des Alliés, fausser son sens et son esprit.

R. DE BROU.

§

Russie.

Pour la journée des morts. — Ce numéro du *Mercure* verra sa parution la veille du 2 novembre, c'est-à-dire la veille du Jour des Morts. Le peuple de France ira aux cimetières porter des fleurs sur les tombes de ses aïeux et de ses enfants ; des millions et des millions de femmes y verseront les perles de leurs yeux...

Chez nous, en Russie, on ne célèbre pas la journée des Morts en automne, mais au printemps. Le premier dimanche après Pâques y est en effet consacré. Lorsque, à l'époque d'avant-guerre, si proche et si lointaine, les paysans et les citadins accomplissaient le pieux rite de cette visite aux morts, ils disaient : Nous allons aux tombes du père et de la mère ! La vie en Russie était lente et calme et les pères et les mères descendaient dans la terre comme des travailleurs fatigués laissent leur place à d'autres qui pourront continuer le travail.

La mortalité était toujours grande en Russie. Mais, jusqu'à ces dernières années, elle était la conséquence d'une existence généralement précaire, et celle-ci n'avait rien de remarquable : on naissait et on vivait une vie plus ou moins longue, comme des plantes et des animaux, pour s'en aller de la vie sans plaintes inutiles et sans protestation contre l'implacabilité du triste sort des mortels.

La bonne nature récompensait les bonnes gens pour leur résignation tranquille et se chargeait de réparer les pertes que la mort occasionnait : la natalité était en Russie toujours plus considérable que la mortalité.

La grande guerre et la révolution qui l'a suivie ébranlèrent la Russie d'une secousse brusque et profonde et la firent sortir de ses ornières séculaires, où elle ne rentrera probablement jamais plus. Le choc que la Russie a dû supporter dans sa lutte contre l'Allemagne fut beaucoup plus pénible que celui soutenu par des alliés mieux armés à tous les points de vue : armement, science technique et politique, expérience historique.

La pénurie d'outillage militaire coûta cher au peuple russe : 7 millions de tués et de blessés, — beaucoup de ces derniers sont passés depuis au nombre des morts, — tel est le chiffre minimum des pertes russes en vies humaines sur les champs de bataille et

sur les lits des hôpitaux militaires, dans les camps des prisonniers en Allemagne et en Autriche.

Le génie de destruction qui a couvert de tombes russes les monts du Caucase et des Carpathes, qui a inondé du sang russe les champs de la Prusse et de la Galicie, ne s'en tint point là. « Les dieux ont soif. » Et la guerre extérieure perdue, une guerre intérieure s'empara de notre pays, pour ne plus le quitter jusqu'à ce jour ; tous les malheurs que l'humanité a supportés aux plus terribles heures de sa pauvre histoire ou qui ont été enregistrés dans ses plus lugubres prophéties et dans ses plus cruelles légendes se sont rués sur la Russie pour donner par elle une « leçon salutaire » à tous les autres pays du monde qui sauront l'entendre dans leurs générations futures.

La guerre civile avec la terreur, la famine, les épidémies ! Personne ne pourrait dire précisément combien ces terribles fléaux ont déjà fait de victimes et combien ils en feront encore avant que le malheureux pays ait retrouvé un peu de repos et de bien-être. Mais ce dont on a la certitude, c'est que le nombre des morts se compte déjà par dizaines de millions. Un de nos plus compétents spécialistes en statistique affirme que la guerre et la révolution ainsi que leurs funestes conséquences ont coûté à la Russie jusqu'à 25 millions d'hommes. Même pour un pays de 150 millions d'habitants un pareil chiffre peut sembler vraiment formidable, mais malheureusement il n'est pas exagéré. Il y a quelques jours seulement j'ai lu dans un journal russe une « note statisticale » composée par le professeur Antzyferoff, bon connaisseur en la question. Il cite la statistique officielle du gouvernement bolcheviste, d'après laquelle, à l'inverse de ce qu'il en était dans la Russie d'autrefois, la mortalité dépasse de beaucoup la natalité : pendant l'année 1919 le nombre des nouveau-nés fut de 13 pour mille habitants et celui des nouveau-morts de 79 pour mille. La différence est donc de 66 pour mille au profit de la mort et, par conséquent, l'année 1919 diminua à elle seule la population de la Russie de 6,6 millions d'habitants. D'ailleurs ce sont des chiffres officiels, qui sont certainement inférieurs à la réalité. Ayant constaté que la supériorité des chiffres de la mortalité constituait une progression toujours croissante sur ceux de la natalité, le professeur Antzyferoff fit cette déduction : que si cette gravitation de la Russie vers la Mort continuait, et « si le régime des

Soviets durait encore cinq ans, au bout de ce temps-là plus de la moitié de la population totale y serait morte, au bout de dix ans dans toute la Russie il resterait moins de 20 millions d'habitants, au bout de 15 ans, moins de 2 millions et enfin au bout de 17 ans, seulement quelques centaines de mille ».

... Il y aura des morts à pleurer, mais il n'y aura pas assez de vivants pour le faire...

Les sombres perspectives que la logique d'un mathématicien dessine ne me paraissent pas invraisemblables, à moi qui ai passé une année et demie en Russie bolcheviste. J'ai pu constater de mes propres yeux le dépeuplement des villes, ainsi que celui de Petrograd, où, avant la révolution communiste, il y avait jusqu'à 3 millions d'habitants et où il n'en reste actuellement que six ou sept cent mille.

Jamais je n'oublierai cette impression lugubre que Petrograd a produite sur moi en mai 1919 : ses rues, même toutes proches de la grande voie de Nevsky, étaient tellement désertes qu'en plein jour vous auriez pu entendre la résonance de vos pas sur les dalles des trottoirs.

A Moscou, j'habitais une rue qui conduisait au grand cimetière de Vagankovo. Et il y avait des jours où des dizaines de « processions funèbres » passaient devant ma fenêtre : de petits enfants transportant le corps de leur mère sans cercueil, enveloppé simplement d'un sale lambeau sur de petits traîneaux dont on se servait auparavant pour le transport des marchandises du marché... Une femme portant son bébé mort dans les bras, sans cercueil, et marchant d'un pas chancelant et pénible dans la neige qui couvrait la chaussée.

La mortalité était si dense à Moscou qu'il s'y produisit une crise de cercueils : de nombreux morts furent enterrés sans cercueils ou bien on était forcé de prendre des cercueils à location. Il y avait de véritables stationnements de cadavres dans les cimetières ; et les morts trop nombreux attendaient chacun leur tour pour être enterrés, — le temps et la main-d'œuvre y faisant défaut...

Mais les familles de ceux qui sont morts d'une « mort naturelle », soit d'un manque de nourriture ou d'une épidémie, ne sont pas les plus malheureuses : elles peuvent se consoler par cette pensée que c'est la Nature même, cette force majeure et invincible, qui leur a enlevé ceux qui leur étaient chers.

Mais ceux dont les proches ont été tués pendant la guerre civile, dans la lutte fratricide, victimes de la terreur, n'auront même pas cette consolation-là. Pour eux le sang de leurs morts criera toujours vers le ciel comme le sang d'un Abel assassiné par son frère.

Il se trouve des gens qui prétendent défendre la terreur rouge de la Russie en invoquant les événements de l'histoire et particulièrement celui de la Grande Révolution française. Mais ce n'est pas la même chose. Pendant la Révolution, en France, la Terreur avait gardé jusque dans ses manifestations les plus cruelles un caractère populaire : les révolutionnaires avaient le courage de promener les condamnés sur des chars à travers toutes les rues pleines de monde et ils les exécutaient ensuite sous les yeux de la populace. Ce furent des Français qui tuèrent d'autres Français. En Russie bolcheviste, un détachement de mercenaires étrangers, Lettons ou Chinois, se présente à la cellule où les prisonniers politiques sont détenus, ou bien à un domicile privé, emmène sa victime et l'abat comme un chien dans un coin désert, aux environs de la ville. Et on nivelle la terre, après l'enterrement de l'exécuté, pour que personne ne puisse jamais retrouver sa tombe.

La veuve et les enfants ne sauront même pas où ils devront porter les larmes de leurs fleurs et les fleurs de leurs larmes, au Jour des Morts...

G. ALEXINSKY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Alexis Forel : *Voyages aux pays des sculpteurs romans*, croquis de route à travers la France, illustrée par Emmeline Forel. Tome II ; Champion. » »

Jules de Lahondès : *Les Monuments de Toulouse*. Avec 320 photogravures, dessins et plans ; Privat. Toulouse. » »

Esotérisme

Camille Marx-Lange : *Science et prescience*. Préface d'Edouard Schuré ; Perrin. 3 50

P. Saintyves : *Les Origines de la Médecine* ; Nourry. » »

Histoire

Henri Carré : *La noblesse de France et l'opinion publique au* XVIII*e siècle* ; Champion. 20 »

Augustin Filon : *Souvenirs sur l'Impératrice Eugénie*. Préface de Ernest Lavisse ; Calmann-Lévy. 6 75

Henri Sée : *Les idées politiques en France au* XVIII*e siècle* ; Hachette. 12 »

Linguistique

Edouard Bonnaffé : *Dictionnaire des anglicismes.* Préface de M. Ferdinand Brunet ; Delagrave. 13 »

Littérature

Paul Abram : *La faiblesse de l'homme* ; Amitiés françaises. 5 »

Ad. van Bever : *Anthologie littéraire de l'Alsace et de la Lorraine du XIIe au XXe siècle* ; Delagrave. » »

J. Calvet : *Morceaux choisis des auteurs français du Xe au XXe siècle* ; Gigord. » »

Henri Chamard : *Les Origines de la poésie française de la Renaissance* ; Boccard. » »

Léon Deffoux et Emile Zavie : *Le Groupe de Médan*, suivi de Deux Essais sur le Naturalisme. 6 reprod. d'autographes, lettres inédites, notes et documents nouveaux ; Payot. 9 »

Auguste Dupouy : *Pêcheurs bretons*; Boccard. 6 »

Luc Durtain : *Georges Duhamel.* Avec un portrait par P. E. Bécat ; Cahiers des Amis des Livres, n° 4 ; Monnier. 6 »

Ch. Théophile Féret, Raymond Postal et divers : *Anthologie critique des poètes normands de 1900 à 1920*, avec introduction, notices et analyse ; Garnier. » »

Berthe Kollbrunner : *Son petit enfant* ; Crès. » »

Paul Lafitte : *Jéroboam ou la finance sans méningite* ; la Sirène. 6 »

Jules Laforgue : *Chronique parisienne, ennuis non rimés.* Textes inédits. I. Avec un frontispice de l'auteur ; la Connaissance. » »

Quatorze extraits du Bestiaire d'Hortensius ; Coll. Pamphila, Bruxelles. » »

Gonzague de Reynold : *Charles Baudelaire* ; Crès. 14 »

Romain Rolland : *Clérambault, histoire d'une conscience libre pendant la guerre* ; Ollendorff. 8 »

Musique

Romain Rolland : *Voyage musical au pays du passé* ; Hachette. 12 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Charles Benoist : *L'Europe en feu.* 3e partie : 1er janvier-15 juin 1917 ; Perrin. 7 »

Célestin Freinet : *Touch* Maison franç. art et édition. 3 »

Louis Madelin : *Le Chemin de la victoire* ; Plon. 3 »

Pédagogie

Mlle J.-F. Renauld : *Manuel de morale* ; Alcan. 6 »

Poésie

Fagus : *Le Jeu Parti*, vers contraints sous le roman de M. François Bernouard ; La Belle Edition. » »

Luis de Gongora : *Fable de Polyphème et Galatée*, traduite de l'espagnol et précédée d'une ode à Gongora par Marius André. Texte espagnol en regard ; Garnier. » »

Louis Gratias : *Les renouveaux.* Avec des bois gravés de Fernand Olié ; Images de Paris. 3 50

Mussy-Roncey : *Dans le bleu des Vosges* ; Imp. Massuet, Châtillon-sur-Seine. 4 »

Shri-Shridhara Nehru : *Le bouquet d'Ophélie* ; les Helyandes. » »

V. Palat-Phélizon : *Les étapes du rêve* ; Maison franç. art et édition. 2 »

Aurèle Patorni : *L'amour c'est être deux* ; Maison franç. art et édition. 7 »

André Rançon : *Les Algues et les Mousses.* Préface de M. Henri Dodivaux ; Maison franç. art et édition. 2 »

René Riche : *La chanson de Lolita* ; Messein. 4 50

Jacques Robert France : *Les poèmes dans la maison triste* ; décorés de bois dessinés et gravés par Jean Paul Dubray ; Le Livre et l'Image. » »

Francis Thompson : *Une antienne de la terre*, poème traduit de l'anglais et annoté par Auguste Morel et précédé d'une notice biographique sur Francis Thompson par Mr. Wilfrid Meynelt ; Cahiers des Amis des livres, n° 3 ; Monnier. 6 »

Emile Tourlac : *En marge du bon La Fontaine* ; Maison franç. art et édition. » »

Politique

Julien Rovère : *La Bavière et l'empire allemand* ; Nouv. libr. nationale. 12 50

Publications d'art

André Salmon : *L'Art vivant* Avec 12 phototypies ; Crès. 9 »

Questions coloniales

Erique Guilloteaux : *La Réunion et l'Ile Maurice, Nossi-Bé et les Comores, leur rôle et leur avenir* ; Perrin. 7 »

Questions militaires

Emile Magnin : *Devant le mystère de la névrose* ; Vuibert. 3 »

Roman

Avesnes : *La Vocation* ; Plon. 3 »

André Beaunier : *L'amour et le secret* ; Flammarion. 7 50

Johan Bojer : *La Grande faim*. Traduit du norvégien par P. G. La Chesnais ; Calmann-Lévy. 6 75

Paul Bourget : *Anomalies* ; Plon. 7 50

Lucie Delarue-Mardrus : *Les trois Lys* ; Ferenczi. 1 50

Odette Dulac : *Faut-il...?* Calmann-Lévy. 4 90

Jean d'Esme : *Thi-Ba, fille d'Annam* ; Renaissance du livre. 6 »

Charles Foley : *Françaises tragiques* Ferenczi. 1 50

Jeanne Leuba : *L'Aile de feu* ; Plon. 7 »

Pierre Mille ; *Histoires exotiques et merveilleuses* ; Ferenczi 1 50

André Obey : *L'enfant inquiet* ; Libr. des Lettres. 5 »

Edouard Quet : *Musée de campagne* 2e galerie ; Livre mensuel. 5 »

Jean Richepin : *La Glu*. Illustr. de G. Fraipont ; Flammarion. 7 »

Marcelle Tinayre : *Perséphone* ; Calmann-Lévy. 6 75

Sociologie

Jules Chaveneau : *Comment payer les impôts nouveaux* ; Hachette, 6 »

René Favareille : *La dotation syndicale* ; Berger-Levrault. 3 »

Sport

P. Armand-Delille et Ph. Wapter : *L'école de plein-air et l'école au soleil*. Préface du Dr H. Méry ; Maloine, » »

Théâtre

Jean Aicard : *Forbin de Solliès ou le testament du Roi René*, pièce en 2 actes, un épilogue et en vers ; Flammarion. 6 75

Roland Charmy : *Revivre*, pièce en 4 actes ; Figuière. 2 50

Xavier de Courville : *Le rêve de Cinyras*, fantaisie dialoguée mêlée d'ariettes en 3 actes et 5 tableaux, avec une préface : *En lisant Homère sur le front* ; Stock. » »

Varia

Jean Azaïs : *Annuaire des gens de lettres, compositeurs de musique et artistes*. Edition de 1920 ; Narbonne. » »

Paul Mégnin : *Le berger d'Alsace* ; Editions de l'Eleveur. 5 »

Voyages

Jean Denaigue. *L'aventure aux lumières* ; Grasset. 6 75

MERCVRE.

ÉCHOS

Le Centenaire de Fromentin. — Huysmans fonctionnaire. — Le bilan poétique de Raoul Ponchon. — La vérité sur les crimes allemands. — Sur les cadres du Louvre. — A propos d'une phrase d'Hérodote. — Un sonnet de Jacques-Amédée Guibert.— Poésie du Congrès politique.

Le Centenaire de Fromentin. — Il a été célébré le 24 octobre dernier à la Rochelle et à Paris.

A Paris, le programme, qui comprenait un déjeuner, une séance littéraire, comportait aussi une visite au musée du Louvre où sont exposées quelques-unes des toiles de l'auteur de *Dominique*.

La presse et les revues n'ont pas manqué de consacrer des articles à l'écrivain et au peintre.

La critique s'est emparée depuis longtemps déjà d'Eugène Fromentin. A son habitude elle a fouillé sa vie, elle a arraché leurs masques aux divers personnages de *Dominique*, et nous n'ignorons pas aujourd'hui que Dominique, c'est Fromentin lui-même ; Madeleine : Jenny-Caroline-Léocadie Ch...,morte à Paris le 4 juillet 1844, à l'âge de 28 ans,et qui avait épousé M. Emile B..., d'abord surnuméraire des contributions, plus tard agent de change à La Rochelle, mis en scène sous le nom de comte Alfred de Nièvres.

Il n'est pas jusqu'à Olivier d'Orsel, dont nous ne sachions qu'il s'appelait en réalité Léon Mouliade.

Mais ce que nous ignorions et que M. Edmond Pilon nous apprend en nous racontant le pèlerinage qu'il vient de faire au vieux logis des *Trembles*, c'est que la demeure de Dominique a disparu « dans une sorte de grand cataclysme niveleur et désastreux ». La dévastation de l'industrie a passé par là... Ainsi le pressoir, « ce pressoir, dont Fromentin, au début de son ouvrage, a parlé comme d'un être vivant, composé de « charpentes, de madriers, de cabestans, de roues, de treuils gémissant dans la moiteur des raisins pressés, la chaude exhalaison des vins qui fermentent », nous apprendrons tout à l'heure qu'il s'en est allé, lui aussi, de la maison de Saint-Maurice, « pièce à pièce et morceau à morceau, avec les souvenirs ».

§

Huysmans fonctionnaire.

Paris, 18 octobre 1920.

Monsieur le Directeur,

Dans le *Mercure* du 15 septembre 1920 (p. 771), M. Charles-Henry Hirsch a reproduit une page du « Journal d'un parlementaire », où le feu sénateur Ed. Millaud (et non Milhaud) porte une appréciation sévère sur l'activité administrative de J.-K. Huysmans.

J'ai la bonne fortune de pouvoir vous mettre à même de rétablir la vérité à ce sujet. M. E. Ogier, ministre des Régions libérées, grand administrateur et fin lettré, sous les yeux de qui j'ai fait passer la page de Millaud, a bien voulu en effet me remettre la note suivante :

Arthur Meyer a intitulé ses mémoires : « Ce que mes yeux ont vu ».

L'excellent Ed. Millaud, que j'ai bien connu, pourrait mettre en exergue de ses souvenirs : « Ce que mon imagination me suggère ».

Huysmans fut un employé rigoureusement consciencieux, non seulement par sa ponctualité et son assiduité au bureau, mais aussi par la conscience qu'il apportait à exécuter le service qui lui était confié. A dire le vrai, ce ser-

vice n'était pas très compliqué et n'exigeait pas un grand effort d'intelligence. C'était des expulsions d'étrangers que s'occupait Huysmans. Il y fallait simplement de la méthode et de l'ordre, et jamais le service ne marcha mieux qu'à l'époque où Huysmans s'en occupa.

Il eût pu y rester plus longtemps. Mais, depuis quelque temps déjà, il était atteint d'une sorte d'instabilité morale et d'une phobie de Paris et du monde. J'en avais eu la sensation nette dans les entretiens que j'avais eus avec lui. Dès que je fus chargé du personnel (par intérim), il vint me trouver et me demanda comme un service personnel de lui faire liquider sa retraite. Ce fut fait, en plein accord, et je garde dans l'exemplaire que je possède de « la Cathédrale » sa lettre de remerciements.

Donc, Huysmans ne fut pas un fonctionnaire amateur. Il fit très honnêtement la besogne dont il avait charge. Le ministère de l'Intérieur a compté et compte encore des fonctionnaires qui peuvent à la fois faire un travail administratif et de la littérature. E. OGIER.

Veuillez agréer, etc.

ÉMILE BARGEON.

§

Le bilan poétique de Raoul Ponchon.

Beauvais, 14 octobre.

Mon cher Directeur,

Deux mots sur Ponchon, voulez-vous ? en attendant mieux.

M. Emile Henriot, qui a su faire du *Temps*, pour notre avantage à tous, le moniteur parfaitement informé de l'actualité littéraire... même en devenir,

(Et devant qu'ils fussent éclos
Les annonçait aux matelots)

... vient de nous promettre à deux reprises l'imminente parution de la *Muse au Cabaret*.

Voici 34 ans que le *Courrier Français* où Ponchon commençait d'écrire annonçait la même nouvelle.

Certes, une anthologie ponchonienne est aujourd'hui un peu moins commode à rassembler qu'il y a 34 ans, et si cette *Muse au Cabaret* se pique de contenir l'essentiel de cette verve prodigieuse, elle demandera plusieurs volumes.

Car ce Ponchon, qu'il faut tenir pour une des douze merveilles — et sinon la plus belle, peut-être la plus étonnante après Hugo — de la poésie française, cet écrivain du premier ordre et cet écrivain resté livresquement parlant à l'état d'inédit, se trouve être de beaucoup le plus abondant des maîtres, Hugo compris.

Il en serait autrement si l'œuvre hugolienne dépassait 150.000 vers, chiffre auquel j'évalue le bilan de Raoul Ponchon qui est à ma connaissance.

Hugo a-t-il pondu plus de 150.000 vers, et sinon quel est son chiffre ?

Voilà ce que j'aimerais qu'un des lecteurs du *Mercure* puisse me dire.

Quant au chiffre que j'attribue à Ponchon, qu'on réfléchisse avant de croire que j'exagère (comme il paraît que j'aurais fait touchant la taille du cyprès de Moréas) — qu'au cours de sa collaboration de vingt et un ans au *Courrier Français*, Ponchon n'est pas descendu (à moins que ce ne soit l'une des quelques années qui me restent à compter) au-dessous de 3.300 vers et qu'il a des années, 1891 et 1893 par exemple, de 4.476 et 4.392 rimes.

Prenons 3700 de moyenne, qu'est-ce que ça fait multiplié par 21 ?

Or, il y a sa collaboration au *Journal*, commencée en 1897, qui, continue, hélas ! de façon maintenant bien intermittente, mais qui au bas mot revient à avoir écrit pendant vingt ans 50 *gazettes rimées* par an à 60 vers chacune...

C'est le 23 mai 1886 que Ponchon débute au *Courrier*. Il frise alors, sur le menton tout au moins, car le bon poète a cessé d'être chevelu, la quarantaine. Sa réputation est déjà acquise. Avec quoi, et dans quelles feuilles s'est-il publié ? Je vois en 1887 le *Courrier* annoncer comme sous presse un volume de lui intitulé *Fleurs*... Toutes ces fleurs, l'œuvre ponchonienne en contient de véritables parterres, ont-elles été révélées ? Voilà une autre question que je pose.

150.000 vers, donc ! 15 fois 100.000, c'est-à-dire quinze fois plus, je crois, qu'on produit ensemble Villon et Baudelaire. 150.000 vers parmi lesquels il y a du supérieur, du meilleur et de l'ordinaire, comme pour le vin. Mais un ordinaire qu'on ne trouvera jamais plat si l'on ne manque pas de gosier. 150.000 vers où il n'y a pas une fausse note.

Du moins au point de vue de la métrique et de la syntaxe, au point de vue de la forme, car, pour le fond même, il est permis, pour peu qu'on soit anglais, académicien, ennemi des boissons alcooliques, juif, protestant, curé, parlementaire, monarque, pape, magistrat, propriétaire, membre de la ligue contre la licence des rues, point fou de poésie, médaillé du salon, femme (comme il dit) « sans tétons ni fesses », — il est permis de trouver parfois la verve de Ponchon choquante.

Ce n'est pas mon cas, encore que j'appartienne à plus d'une des catégories susdites... Mais revenons à la *Muse au Cabaret*, en tant qu'édition prochaine, et souhaitons qu'il ne lui arrive pas à cette édition princeps l'aventure de celle de l'*Aiglon* que le gazettier, à l'époque, relata.

Or pendant des mois, des années,
De Belleville aux Pyrénées,
De Paris jusques à Pékin
Gens de tout poil, toute paroisse
Attendaient, avec quelle angoisse !
Que parût l'*Aiglon* en bouquin.

Pourquoi tardait-il à paraître ? De quel droit échappait-il à l'amateur ? L'historien nous le dit, mais les bonnes raisons échappent aux impatients. C'est pourquoi.

Il fallait voir ces caravanes
De bibliophiles et manes
Se ruer du matin au soir
Chez le brave éditeur Fasquelle !
Même ils l'appelaient Fastenquelle.
Pourquoi ? l'on ne peut pas savoir.

(surtout si l'on ignore la cynique façon dont notre barde sait cheviller) — mais ils avaient beau dire et faire, l'*Aiglon* demeurait dans son aire et ne s'envolait toujours pas.

De plus en plus cette aventure
Prenait la mauvaise tournure ;
Quand un soir, chez Flammarion,
Sous la ginistique demeure,
Parut devers la sixième heure
Un exemplaire de l'*Aiglon !*

Oui ! je dis bien, un exemplaire,
Un seul ! Vous pensez la colère
Des clients qui tant attendaient
L'apparition du volume !
Renonce à le dire, ma plume...
Ils en bavaient, ils en rotaient.

Le premier qui le vit en somme
Le prit, paya la forte somme ;
Un second veulut lui choper...
Puis un troisième, un quatrième
Mirent en loques le poème.
Ils finirent par s'écharper.

Et bientôt sous la galerie
Générale fut la tuerie :
Jamais vous n'avez vu cela !
Flammarion ferma boutique...
A l'heure où j'écris ma chronique
Les cadavres sont encor là.

Veuillez agréer, etc.

MARCEL COULON

§

« La vérité sur les crimes de guerre allemands ». — Les lecteurs du *Mercure* y ont trouvé, dans le numéro du 15 septembre, p. 822, la belle réplique de Mme Rachilde aux offres du sieur Kurt Wolff, de l'*Hyperion-Verlag* munichois. Du moins, cet éditeur avisé déclarait-

il — sincèrement ? nous en doutons — « haïr l'esprit qui détruisit Louvain ». Et le gros public français n'a-t-il pas vu apparaître, presque simultanément, les *pro domo* des Ludendorff, Tirpitz, Jagow, Bethmann-Hollwg ; les plaidoyers des Hindenburg et des von Kluck ? Ainsi, avec un ensemble touchant, les dirigeants de l'Allemagne impériale prétendent-ils se justifier. En pleine guerre, il s'est trouvé un valet de plume — dûment stigmatisé par l'ex-ambassadeur des Etats-Unis à Berlin dans son livre populaire, traduit en notre langue — pour entreprendre de laver l'Allemagne des crimes commis en Belgique, dans une brochure illustrée de pièces photographiques odieusement truquées. Et voici qu'aujourd'hui M. Otto von Stuelpnagel publie au *Staatspolitische Verlag*, à Berlin, un volume, documenté à des sources gouvernementales, qu'il intitule : *Die Wahrheit ueber die deutschen Kriegsverbrechen*. Nous avons lu ce factum sans stupeur, connaissant, de longue date, la sophistique prussienne. Et, à titre de *confirmatur*, nous donnerons la *note* que publie sur cette première tentative semi-officielle de réhabilitation la *Kœlnische Zeitung*, feuille contrôlée, dans son *Supplément Littéraire*, nº 823, correspondant au dimanche 26 septembre dernier :

Dans le *Traité de Paix* de Versailles l'Allemagne est représentée comme un vulgaire criminel, en conformité parfaite avec l'opinion qu'a su répandre systématiquement sur l'Allemagne la presse des ex-pays ennemis. On ne saurait nier qu'au cours de la longue et dure guerre mondiale des troupes allemandes aient aussi (*sic !*) commis plus d'un acte, explicable certes, mais non justifiable. Mais si, du simple point de vue de la plus élémentaire vraisemblance, il est illogique qu'il faille ne chercher l'ombre que du côté allemand, tandis que toute la lumière irait à l'ennemi, la meilleure preuve de la fausseté d'une telle conception est fournie par l'immense matériel recueilli par le Commandement Suprême des Armées et que le gouvernement n'a, malheureusement, point encore publié...

En attendant cette publication vengeresse, méditons, nous, des livres comme celui du Président de la *Chambre de Commerce* de Cambrai, M. Jules Hélot, maire de Noyelles : *l'Occupation allemande à Cambrai et dans le Cambrésis : cinquante mois sous le joug allemand* (Paris, 1919, 594 pp. in-8º). Ce sera une excellente préparation.

C. P.

§

Sur les cadres du Louvre.

Mon cher ami,

Je lis en souriant l'écho du *Mercure* du 1er octobre pp. 283-284. Laissons de côté la discussion sur les diverses écoles italiennes où, s'il n'a fichtre pas toujours raison, j'avoue que votre colloborateur anonyme n'a pas toujours tort. L'inscription *Lionardo* da Vinci, sur les

tableaux du Louvre, est un archaïsme où je consens à voir une marque d'innocente pédanterie, si l'on veut : tout le contraire d'un trait d'ignorance. Ce n'est pas du tout « comme si on disait *Ugène* Delacroix », mais comme si l'on disait *Jehan* Perréal ou (au fait, nous le disons encore !...) *Polekin* de Limbourg. Mais oui, au temps de Léonard on écrivait *Lionardo*, j'en atteste pêle-mêle tout ce qui me revient à la mémoire : le *Cicerone* de Burkhardt, les *Vite* de Vasari, le *della pittura italiana* de Morelli, et cette épigraphe :

O Lionardo, perchè tanto penate ?

placée en tête des *Frammenti letterari e filosofici* de Léonard publiés par E. Solmi.

De même pour la Jocoude. Ce n'est pas *Monna* mais *Mona* qu'inscrit, dans ses *Florentine painters of the Renaissance* le maître incontesté de l'érudition léonardesque : M. Berenson ; et il a raison, car il vaut mieux laisser à un tableau son titre authentique. Je pense qu'en Italie on ne dit plus guère *Monna* pour *Signora* (Madame). Du moins quand on s'y risque, donne-t-on à ce mot les deux *n*, en effet. Et il importe de les bien faire vibrer, *per Bacco !* Car si *Lionardo* n'a rien de commun avec *Ugène*, *Mona* signifie à présent « péronnelle ».

Mais quoi ! *garse* ne fut-il pas un mot noble, jadis, pour désigner en français une jeune fille ?

ARSÈNE MAULOGIS.

§

A propos d'une phrase d'Hérodote.

Monsieur,

Me permettrez-vous de signaler, en réponse à l'écho paru dans le *Mercure* du 15 septembre, que l'interprétation que j'ai donnée de la phrase d'Hérodote τὸν δὲ τύπτονται, οὔ μοι ὅσιον ἐστὶ λέγειν (II, 61) dans le numéro du 1er juillet, ne m'est pas personnelle, mais est celle qui est adoptée par tous les commentateurs récents d'Hérodote. Voir, entre autres, A. Wiedemann *Herodotes zweites Buch* (1890), p. 256-258, ou, plus simplement, le dictionnaire Bailly, 5e édit., au mot τύπτω, p. 1976, col. II, l. 43, qui cite précisément ce passage. Comparer surtout le chapitre 41 *ad fin.* qui présente un clair exemple de τύπτειν dans le sens de « se lamenter » ou « se frapper la poitrine en signe de deuil » avec l'accusatif de la personne ou de la chose que l'on regrette.

Veuillez excuser la sécheresse de ces explications et agréer, etc.

G. MÉAUTIS.

§

Un Sonnet de Jacques-Amédée Guibert.

Monsieur,

Dans la Revue de la Quinzaine (*Mercure*, 1-x-20, p. 225) on lit que M. Valéry Larbaud présente ainsi aux lecteurs de la revue *les Ecrits*

nouveaux (août) des traductions de chansons populaires japonaises par Amédée Guibert :

Jacques-Amédée Guibert... son œuvre personnelle, dont le sonnet cité dans *les Poètes maudits* est un bon échantillon.

Mais dans le livre du pauvre Lélian (édition Léon Vanier, 1884 et 1888), il n'y a que sept sonnets : un « sonnet endiablé », *Heures*, de Tristan Corbière ; deux de Rimbaud, *Voyelles*, et *Oraison du Soir* : et quatre de Mallarmé ; *Placet*, *Don du Poème*, *Cette Nuit* et *Le Tombeau d'Edgar Poe*.

Veuillez agréer, etc. J. E. DEALY.

§

Poésie de congrès politique. — On nous écrit de Strasbourg :

Monsieur le Directeur,

Ci-joint j'ai l'honneur de vous envoyer la poésie lue par M. Couyba, ancien ministre, au Congrès radical-socialiste, qui vient d'avoir lieu à Strasbourg dans le courant de la semaine.

Peut-être jugerez-vous à propos de publier ce poème dans les « Échos » du *Mercure* pour l'édification de vos lecteurs.

Il est vraiment regrettable que, précisément à Strasbourg, on produise en public un pareil échantillon de poésie française.

N'est-ce pas fausser le goût des Alsaciens que de leur servir, lors d'un congrès politique, des vers de mirliton, auréolés par les fonctions qu'occupait l'auteur, tandis que, d'autre part, tant d'admirables poèmes, même d'auteurs contemporains, leur sont inconnus ?

Espérons que M. Couyba ne deviendra jamais ministre des Beaux-Arts !

Si vous deviez publier cette lettre, veuillez ne pas y mettre mon nom.

Le fait d'avoir osé critiquer, ne fût-ce que le talent poétique d'un ancien et peut-être futur gouvernant, suffirait ici pour m'attirer le reproche de bochisant.

Recevez, etc.

Voici les vers :

LES TROIS GRANDS JOURS D'ALSACE-LORRAINE

Récit d'un vieil Alsacien

I

Mes chers amis, j'ai vécu des années
Sous la férule, au silence réduit !
Mais j'ai connu les Trois grandes Journées ;
C'était décembre, en mil neuf cent dix-huit !
Le huit, à Metz, j'ai vu sur l'esplanade
Le défilé des régiments français !
Trois maréchaux se donnaient l'accolade
Et la Lorraine acclamait leurs succès !

Salut, grands jours d'Alsace et de Lorraine,
Où nous fêtions nos chers libérateurs !
France, à jamais sois notre souveraine !
A toi nos chants, Patrie, à toi nos cœurs !

II

Le lendemain, Strasbourg tressaillait d'aise ;
La liberté dans nos murs triomphait !
On entendait partout la Marseillaise ;
Le plébiscite en nos cœurs était fait !
L'on ne verra jamais pareilles fêtes,
Tant de drapeaux mêler leurs trois couleurs,
Tant de rubans flotter sur tant de têtes,
Tant de beautés chanter sous tant de fleurs !

Salut, grands jours d'Alsace et de Lorraine,
Où nous fêtions nos chers libérateurs !
France, à jamais sois notre souveraine !
A toi nos chants, Patrie, à toi nos cœurs !

III

Le lendemain, Colmar et puis Mulhouse
Voyaient enfin leurs vœux réalisés !
On aurait dit que l'Alsace jalouse
Pour les Français gardait tous ses baisers !
Après ces jours, qu'importent les années !
Oubliant tout ce que j'ai dû souffrir,
Je suis heureux ! J'ai vu vos trois journées !
Vive la France ! Amis, je peux mourir !

Salut, grands jours d'Alsace et de Lorraine,
Où nous fêtions nos chers libérateurs !
France, à jamais sois notre souveraine !
A toi nos chants, Patrie, à toi nos cœurs !

CH.-M. COUYBA.

Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que M. Couyba, ancien ministre du Commerce et peut-être, en effet, futur ministre des Beaux-Arts, est également connu sous le nom du chansonnier Maurice Boukay.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve 5.75

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin .... 6 »

Aurel
Jean Dolent 1.50
La Semaine d'Amour 5.75

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre 1 50

J. Barbey d'Aurevilly
Lettres à Léon Bloy 5.75

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy 5 75

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre .... 10 »

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale 5.75
Rome et l'Italie Méridionale. 5.75
La Suisse 5.75

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar 5.75

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud 6.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud 5.75

Albert de Bersaucourt
Études et Recherches 5.75
Les Pamphlets contre Victor Hugo 5.75

Louis Bertrand
Gustave Flaubert 5.75

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol.... 14 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens, I, II, chaque vol 6.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon 6.50
Au seuil de l'Apocalypse... 7 »
Dans les Ténèbres 6.50
Les Dernières Colonnes de l'Eglise 5.75
Exégèse des Lieux Communs, I, II, chaque volume 6.50
L'Invendable 6 50
Méditations d'un Solitaire en 1916 .... 6.50
Le Mendiant ingrat .... manq.
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant ingrat*)... 7 »
Pages choisies .... 7 »
Le Pèlerin de l'Absolu .... 7 »
La Porte des Humbles .... 8 »
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne .... 7 »
Au Seuil de l'Apocalypse.. 7 »
Le Vieux de la Montagne.. 6.50

Léon Bocquet
Albert Samain 6.50

Wacyf Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs 5.75

Georges Brandès
Essais choisis 5.75

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Émile Verhaeren 1.50

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie .... 7 »

Gaston Capon
Les Vestris 5.75

Louis Cario et Ch. Régismanset
L'Exotisme 5 75

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle 5.75

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère 5.75
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol 11.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I, II, III, chaque volume .... 7 »

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies.. 7 »

Fernand Caussy
Laclos 5.75

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine .... manq.

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre 5.75

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort .... 6 »

Paul Claudel
Connaissance de l'Est 6.50
Art poétique 6.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine 5.75

Charles Collé
Journal historique inédit... 10 »

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.... 3 »

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes.... 5.75

Marcel Coulon
Témoignages, I, II, III, chaque volume 5.75

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac .... 6 »

Eugène Defrance
Catherine de Médicis 5.75
Charlotte Corday et la Mort de Marat 5.75
La Conversion d'un Sans-Culotte 5.75
La Maison de Madame Gourdan 5.75

Paul Delior
Remy de Gourmont et son Œuvre 1.50

Eugène Demolder
L'Espagne en auto 5.75

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol.. 11.50

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*) 5.75

Diderot
Les plus belles pages de Diderot .... 6 »

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans... 5.75

Georges Duhamel
Civilisation, 1914-1917 .... 6.50
Entretiens dans le Tumulte. 6.50
Paul Claudel 6.50
Les Poètes et la Poésie.... 6.50
La Possession du Monde... 6.50
Vie des Martyrs, 1914-1916. 6.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien 5.75

Louis Dumur
Les Enfants et la religion. 6.50

Envoi franco du Catalogue.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Georges Eekhoud
Les Libertins d'Anvers.... 5.75

M. Esch
L'Œuvre de Maurice Maeterlinck.................. 1.50

Paul Escoube
Préférences.............. 5.75

Gauthier Ferrières
François Coppée et son œuvre.......... ...... 1 50

André Fontainas
Histoire de la Peinture française au XIXe siècle..... 7 »
La Vie d'Edgar A. Poe.... 7 »

Paul Frémeaux
Dans la chambre de Napoléon mourant.......... 5 75

Ernest Gaubert et Jules Véran
Anthologie de l'Amour Provençal......... ...... 5.75

André Gide
Oscar Wilde.............. 3 »
Prétextes, *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale*... 6.50
Nouveaux Prétextes....... 6.50

A. Gilbert de Voisins
Sentiments............... 5.75

Edmund Gosse
Père et Fils............. 5.75

Jean de Gourmont
Henri de Régnier et son œuvre................. 1 50
Muses d'Aujourd'hui...... 6 50

Remy de Gourmont
Le Chemin de Velours, *Nouvelles Dissociations d'idées*.................. 6.50
La Culture des Idées...... 6.50
Dante, Beatrice et la Poésie amoureuse.............. 1.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie*, I, II, III, IV (*Dialogues des Amateurs*), V (Nouveaux Dialogues des Amateurs), VI, chaque volume............ 6.50
Esthétique de la langue française..... .... 6.50
Lettres à l'Amazone....... 6.50
Lettres d'un Satyre....... 6 »
Le Livre des Masques, *Portraits symbolistes*, I, II, chaque volume.......... 6.50
Pendant la Guerre........ 6.50
Pendant l'Orage.......... 3 »
Le Problème du Style...... 6 50

Promenades littéraires, I, II, III, IV, V, chaque volume............. .. 6.50

Ch.-M. Des Granges
La Presse littéraire sous la Restauration............ 10 »

Maurice de Guérin
Les plus belles pages de Maurice de Guérin...... 4.50

Frédéric Harrison
John Ruskin.............. 5.75

Lafcadio Hearn
Le Japon................. 7 »

Henri Heine
Les plus belles pages de Henri Heine............ 6 »

A.-Ferdinand Herold
Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie................... 10 »

Alexandre Herzen
Pages choisies........... 5.75

Albert Heumann
Le Mouvement littéraire Belge.................. 5 75

Robert d'Humières
L'Ile et l'Empire de Grande-Bretagne............. 5.75

Francis Jammes
Feuilles dans le vent....... 7 »
Ma Fille Bernadette....... 6 50

Virgile Josz
Fragonard, *Mœurs du XVIIIe siècle*.......... 5 75
Watteau, *Mœurs du XVIIIe siècle*............... 5.75

Rudyard Kipling
Lettres du Japon.......... 6 50

Laclos
Lettres inédites........... 5.75

Madame Lafarge
Correspondance, 2 vol..... 11.50

Paul Lafond
L'Aube Romantique....... 5 75

Jules Laforgue
Mélanges posthumes...... 6. »

Edmond Lepelletier
Histoire de la Commune de 1871. I, II, III, chaque volume............ ..... 10 »
Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre................ 1[illegible]
Émile Zola, sa Vie, son Œuvre.................... 7 »

Loyson-Bridet
Mœurs des Diurnales. *Traité de Journalisme*...... 6.50

Jean Lucas-Dubreton
La Disgrâce de Nicolas Machiavel............. 5.75

Émile Magne
L'Esthétique des Villes.. . 5.75
Madame de Chatillon...... 5.75
Madame de la Suze........ 5.75
Madame de Villedieu...... 5.75
Le Plaisant Abbé de Boisrobert................. 5.75
Scarron et son milieu...... 5.75
Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet.. 5.75
Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet................ 5.75

Henri Malo
Les Corsaires............. 5.75
Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart, I, II, chaque volume................ 5.75

Ferdinand de Martino
Anthologie de l'amour arabe manq.

Henri Massis
La Pensée de Maurice Barrès 1.50

Masson-Forestier
Autour d'un Racine ignoré. 10 »

Édouard Maynial
Casanova et son temps.... 6.50
La Jeunesse de Flaubert... 5.75
La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant........... 7 »

Henri Mazel
Ce qu'il faut lire dans sa vie. 7 »

Jean Mélia
Les Idées de Stendhal..... 5.75
Stendhal et ses commentateurs................. 5.75
La Vie amoureuse de Stendhal................. 5.75

Adrien Mithouard
Le Tourment de l'Unité.... 5.75

Jean Moréas
Esquisses et Souvenirs.... 5.75
Réflexions sur quelques Poètes.................... 5.75
Variations sur la Vie et les Livres....... .... 5.75

Eugène Morel
Bibliothèques, 2 vol. in-8° 20 »

Charles Morice
Eugène Carrière.......... 5.75

Envoi franco du Catalogue.

EXTRAIT DU CATALOGUE
DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Gabriel Mourey
Le Village dans la Pinède. 5.75

Alfred de Musset
Correspondance........... 5 75
Les plus belles pages d'Alfred de Musset.......... 6 »
Lettres d'amour à Aimée d'Alton................ 5 75
Œuvres complémentaires. 5.75

Gérard de Nerval
Correspondance.......... 5.75
Les plus belles pages de Gérard de Nerval.......... 6 »

Alfredo Niceforo
Le Génie de l'Argot....... 5.75

Charles Oulmont
La Poésie française du Moyen-âge................ 7 »

Léon Paschal
Esthétique nouvelle fondée sur la psychologie du génie 10 »

Peladan
Les Idées et les Formes.... 5.75

Hubert Pernot
Anthologie populaire de la Grèce moderne......... 5.75

Edmond Pilon
Francis Jammes et le Sentiment de la Nature...... 4.50
Muses et Bourgeoises de jadis 5.75
Portraits de Sentiment..... 5.75
Portraits tendres et pathétiques................. 5.75

Camille Piton
Paris sous Louis XV (I, II, III, IV, V). Chaque vol.. 5.75

Pierre-Paul Plan
Jean-Jacques Rousseau raconté par les gazettes de son temps............. 5.75

Georges Polti
Les trente-six situations dramatiques............ 6.50

André M. de Poncheville
Verhaeren en Hainaut..... 4 »

J.-G. Prodhomme
Ecrits de Musiciens....... 5.75

Rachilde
Dans le Puits............. 6.50

Arthur Ransonne
Oscar Wilde 5.75

Ernest Raynaud
Baudelaire et la religion du Dandysme 4 50

Henri de Régnier
Discours de Réception à l'Académie française....... 4 50
Esquisses vénitiennes..... 5 »
Figures et Caractères...... 6.50
Portraits et Souvenirs..... 6.50
Sujets et Paysages........ 6.50

Rétif de la Bretagne
Les plus belles pages de Rétif de la Bretonne....... 6 »

Cardinal de Retz
Les plus belles pages du Cardinal de Retz. ...... 6 »

Arthur Rimbaud
Lettres de Jean-Arthur Rimbaud................. 6.50
Une Saison en Enfer...... 3 »

William Ritter
Etudes d'Art étranger..... 5.75

Rivarol
Les plus belles pages de Rivarol................. 6 »

E. de Rougemont
Villiers de l'Isle-Adam..... 5.75

André Rouveyre
Exécution secrète d'un peintre par ses confrères. 4.50
Visages des Contemporains. 5.75

John Ruskin
La Bible d'Amiens........ 6.50
Sésame et les Lys......... 6.50

Saadi
Le Jardin des Fruits 5.75

Jules Sageret
Les Grands Convertis...... 5.75

Saint-Amant
Les plus belles pages de Saint-Amant............. 4.50

Saint-Evremond
Les plus belles pages de Saint-Evremond........ 6 »

Saint-Simon
Les plus belles pages de Saint-Simon............ 6 »

Sainte-Beuve
Lettres inédites à M. et Mme Juste Olivier........ 5.75

P. Saintyves
Les Reliques et les Images légendaires............ 6 »

Léon Séché
Alfred de Musset. I. L'Homme et l'Œuvre, les Camarades; II. Les Femmes. 2 vol.................. 11.50
Alfred de Vigny, I: La Vie littéraire, politique et religieuse; II: La Vie amoureuse. 2 vol............ 11.50
Les Amitiés de Lamartine. 5.75
Le Cénacle de Joseph Delorme, 2 vol............ 11.50
Le Cénacle de la Muse Française................... 5.75
Delphine Gay............. 5.75
Hortense Allart de Méritens 5.75
La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe 5.75
Lamartine (1816-1830)..... 5.75
Madame d'Arbouville...... 5.75
Sainte-Beuve. I. Son Esprit, ses Idées; II. Ses Mœurs. 2. vol................. 11.50

Alphonse Séché et Jules Bertaut
L'Évolution du Théâtre contemporain............. 5.75

Octave Séré
Musiciens français d'aujourd'hui................ 7 »

Nahum Slousch
La Poésie lyrique hébraïque contemporaine.......... 5.75

Joseph de Smet
Lafcadio Hearn........... 5.75

Georges Soulié
Essai sur la littérature Chinoise............... 5.75

Robert de Souza
La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental..... 5.75

André Spire
Quelques Juifs........... 7 »

Stendhal
Les plus belles pages de Stendhal .... 6 »

Casimir Stryienski
Soirées du Stendhal-Club.. 5.75

Casimir Stryienski et Paul Arbelet
Soirées du Stendhal-Club (*2e série*)............. 5.75

Tallemant des Réaux
Les plus belles pages de Tallemant des Réaux.... 6 »

Archag Tchobanian
Les Trouvères arméniens.. 5.75

Tei-San
Notes sur l'Art japonais: La Sculpture et la Ciselure.. 5.75

Adolphe Thalasso
Anthologie de l'Amour asiatique................ 5.75
Le Théâtre Libre.......... 5.75

Théophile
Les plus belles pages de Théophile.............. 4.50

Tolstoï
Vie et Œuvre, Mémoires, 3 vol.................. 17.25

Tristan L'Hermite
Les plus belles pages de Tristan L'Hermite....... 4.50

Jules Troubat
Sainte-Beuve et Champfleury 5.75
La Salle à manger de Sainte-Beuve.. .... 5.75

Octave Uzanne
Le Célibat et l'Amour..... 7 »
Parisiennes de ce temps... 10 »

A. Van Gennep
La Question d'Homère..... 4.50

Jean Variot
L'Œuvre d'Elémir Bourges. 4.50

Alfred de Vigny
Les plus belles pages d'Alfred de Vigny.......... 6 »

Léonard de Vinci
Textes choisis............. 7 »

Tancrède de Visan
L'Attitude du Lyrisme contemporain............. 5.75

Oscar Wilde
De Profundis, précédé de Lettres écrites de la prison et suivi de la Ballade de la Geôle de Reading... ... 5.75
Les Origines de la Critique historique.............. 5.75

A. Zéréga Fombona
Le Symbolisme français et la poésie espagnole..... 4.50

Stefan Zweig
Emile Verhaeren, sa Vie, son Œuvre............ 5.75

Envoi franco du Catalogue.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Collection de Romans

Claire Albane
L'Amour tout simple..... 5.75

Aurel
Les Jeux de la Flamme.... 5.75

Marcel Batilliat
La Beauté................ 5 75
Chair mystique........... 5 75
La Joie.................. 5 75
La Vendée-aux-Genêts..... 5 75
Versailles-aux-Fantômes ... 5.75

Maurice Beaubourg
Dieu ou pas Dieu......... 5 75
La rue Amoureuse......... 5.75

Aloysius Bertrand
Gaspard de la Nuit....... 5 75

Alia Berzeff
Tamara................... 5.75

J.-W. Bienstock et Dr A. Skarvan
Au Pied de l'Echafaud..... 5.75

Léon Bloy
Le Désespéré............. 7 »
La Femme pauvre.......... 7 »

R.-Gaston Charles
La Danseuse nue.......... 5.75

Judith Cladel
Confessions d'une Amante. 5.75

Mrs W.-K. Clifford
Lettres d'amour d'une Femme du monde........... 5.75

Joseph Conrad
L'Agent secret........... 5.75
Le Nègre du « Narcisse ».. 5.75

J.-A. Coulangheon
Le Béguin de Gô.......... 5 75
L'Inversion sentimentale... 5.75
Les Jeux de la Préfecture.. 5.75

Stephen Crane
La Conquête du Courage... 5.75

Gaston Danville
L'Amour Magicien......... 5.75
Le Parfum de volupté..... 5.75
Les Reflets du Miroir...... 5 75

Jacques Daurelle
La Troisième Héloïse..... 5.75

Albert Delacour
L'Evangile de Jacques Clément................... 5 75
Le Pape rouge............ 5 75
Le Roy................... 5 75

Louis Delattre
La Loi de Péché.......... 5.75

Grazia Deledda
Les Tentations........... 5.75

Eugène Demolder
L'Arche de M. Cheunus... 3 »
Le Jardinier de la Pompadour................... 5 75
Les Patins de la Reine de Hollande 5 75
La Route d'Emeraude..... 6 50

Charles Derennes
L'Amour fessé............ 5.75
Le Peuple du Pôle........ 5.75

Dostoïevski
Carnet d'un Inconnu...... 6 50
Le Double................ 5.75

Georges Duhamel
Confession de Minuit...... 7 »

Edouard Dujardin
L'Initiation au Péché et à l'Amour................ 5 75
Les Lauriers sont coupés... 5.75

Louis Dumur
Le Centenaire de Jean-Jacques................... 5.75
Un Coco de génie......... 5 75
L'Ecole du Dimanche...... 5 75
Pauline ou la liberté de l'amour.............. 5.75
Les trois demoiselles du père Maire............ 5.75

Georges Eekhoud
L'Autre Vue.............. 5.75
Escal-Vigor.............. 5 75
La Faneuse d'amour....... 5.75
La Nouvelle Carthage..... 5.75

Albert Erlande
Jolie Personne........... 5.75
Le Paradis des Vierges sages................... 5.75

Laurent Evrard
Le Danger................ 5.75
Une Leçon de Vie......... 5.75

Gabriel Faure
La Dernière Journée de Sapphô.................. 5.75

André Fontainas
Les Etangs Noirs......... 5 75
L'Indécis................ 5 75
L'Ornement de la Solitude. 3 »

André Gide
L'Immoraliste............ 6 50
La Porte étroite......... 6.50

A. Gilbert de Voisins
La Petite Angoisse........ 5.75

Maxime Gorki
L'Angoisse............... 5.75
L'Annonciateur de la Tempête.................... 5.75
Les Déchus............... 7 »
Les Vagabonds............ 7 »
Varenka Olessova......... 6.50

Jean de Gourmont
La Toison d'Or........... 5 75

Remy de Gourmont
Les Chevaux de Diomède.. 6.50
Un Cœur virginal......... 6.50
Couleurs................. 6.50
Histoires magiques....... 6.50
Une Nuit au Luxembourg.. 6.50
D'un Pays lointain....... 6.50
Le Pèlerin du Silence..... 6.50
Sixtine.................. 6.50
Le Songe d'une femme.... 6.50

Thomas Hardy
Barbara.................. 5.75

Frank Harris
Montès le Matador........ 5.75

Lafcadio Hearn
Chita.................... 6.50
Fantômes de Chine........ 6.50
Feuilles éparses de littératures étranges.......... 6.50
Kotto.................... 6.50
Kwaidan.................. 6.50
La Lumière vient de l'Orient.................. 6.50

A.-Ferdinand Herold
L'Abbaye de Sainte-Aphrodise.................. 3 »
Les Contes du Vampire.... 5.75

Maurice Hewlett
Amours charmantes et cruelles................... 5.75
En plein air............. 5 75

Charles-Henry Hirsch
La Possession............ 5.75
La Vierge aux tulipes..... 5.75

Edmond Jaloux
L'Agonie de l'Amour...... 5.75
L'Ecole des Mariages...... 5.75
Le Jeune Homme au Masque 5.75
Les Sangsues............. 5.75

Francis Jammes
Monsieur le Curé d'Ozeron. 6.50
Le Roman du Lièvre...... 6.50
Le Rosaire au Soleil...... 6.50

Lucien Jean
Parmi les Hommes......... 5.75

Albert Juhellé
La Crise virile........... 5.75

Gustave Kahn
Le Conte de l'Or et du Silence.................. 5.75

Rudyard Kipling
Actions et Réactions...... 6.50
Les Bâtisseurs de Ponts... 6.50
Le Chat Maltais.......... 6.50
L'Histoire des Gadsby..... 6.50
L'Homme qui voulut être roi 6.50
Kim...................... 7 »
Le Livre de la Jungle...... 7 »
Le Second Livre de la Jungle.................... 7 »
La plus belle Histoire du monde.................. 6.50
Le Retour d'Imray........ 6.50
Stalky et Cie............ 6.50
Sur le Mur de la Ville.... 7 »

Hubert Krains
Amours rustiques......... 5.75
Le Pain noir............. 5.75

Marie Krysinska
La Force du Désir........ 5.75

Laclos
Les Liaisons dangereuses (édition collationnée sur le manuscrit)........... 6.50

Envoi franco du Catalogue.

EXTRAIT DU CATALOGUE
DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Jules Laforgue
Moralités légendaires, suivies des *Deux Pigeons*. 6 50

Enrique Larreta
La Gloire de don Ramire .. 7 »

Paul Leautaud
Le Petit Ami............ 5.75

Georges Le Cardonnel
Les Soutiens de l'Ordre... 5 75

Camille Lemonnier
La Petite Femme de la Mer 5 75

William Lindsey
Le Manteau parti 5.75

Henri Malo
Ces Messieurs du Cabinet. 5.75
Les Dauphins du jour.... 5 75
Les Surprises du Bachelier Petruccio.............. 5.75

Raymond Marival
Chair d'Ambre.......... 5.75
Le Çof, *Mœurs kabyles*... 5 75

Charles Merki
Margot d'Eté............ 5.75

Albert Mockel
Contes pour les Enfants d'hier 5.75

Jean Moréas
Contes de la Vieille France. 6.50

Eugène Morel
Les Boers............... 3 »

Alain Morsang et Jean Beslière
La Mouette............... 5.75

Marie et Jacques Nervat
Célina Landrot........... 5.75

Novalis
Henri d'Ofterdingen....... 5.75

Julien Ochsé
D'Ile en Ile.............. 5.75

Walter Pater
Portraits Imaginaires...... 5.75

Péladan
La Licorne.............. 5.75
Modestie et Vanité......... 5.75
Le Nimbe noir............ 5.75
Pérégrine et Pérégrin...... 5.75

J.-L. Péretz
Bontché le Silencieux..... 5.75

Louis Pergaud
De Goupil à Margot 6.50
La Guerre des Boutons.... 6.50
La Revanche du Corbeau.. 6.50
Le Roman de Miraut..... 6.50

Edgar Poe
Histoires étranges et merveilleuses.............. 6.50

Pierre de Querlon
La Boule de Vermeil...... 5.75
Céline, fille des champs... 5.75
Les Joues d'Hélène........ 5.75
La Liaison fâcheuse........ 5.75
La Maison de la Petite Livia 5.75

Pierre de Querlon et Charles Verrier
Les Amours de Leucippe et de Clitophon........... 5.75

Pierre Quillard
Les Mimes d'Hérondas... . 3 »

Thomas de Quincey
De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts 5,75

Rachilde
Contes et Nouvelles....... 6 50
Le Dessous............... 6.50
L'Heure sexuelle.......... 6.50
Les Hors nature.......... 6.50
L'Imitation de la Mort..... 6.50
La Jongleuse............. 6.50
Le Meneur de Louves..... 6 50
La Sanglante Ironie....... 6.50
Son Printemps............ 6.50
La Tour d'Amour......... 6.50

Hugues Rebell
Le Diable est à table...... 5.75

Henri de Régnier
Les Amants Singuliers.... 6.50
L'Amphisbène .... 7 »
Le Bon Plaisir............ 6.50
La Canne de Jaspe....... 7 »
Couleur du Temps......... 6.50
La Double Maîtresse....... 7 »
La Flambée............... 7 »
Histoires incertaines...... 6 »
L'Illusion héroïque de Tito Bassi 6.50
Le Mariage de Minuit...... 6.50
Le Passé vivant.......... 7 »
La Pécheresse............ 7 »
La Peur de l'Amour....... 6 50
Le Plateau de Laque..... 6.50
Les Rencontres de M. de Bréot................. 6.50
Romaine Mirmault........ 7 »
Les Vacances d'un Jeune Homme sage........... 6 50

Jules Renard
Le Vigneron dans sa Vigne. 6.50

William Ritter
Fillette slovaque......... 5.75
Leurs Lys et leurs Roses... 5.75
La Passante des Quatre Saisons................. 5.75

Jean Rodes
Adolescents.............. 5.75

Lucien Rolmer
Madame Fornoul et ses Héritiers................ 3 »

J.-H. Rosny
Les Xipéhuz.............. 3 »

Eugène Rouart
La Villa sans Maître...... 5.75

Saint-Pol-Roux
De la Colombe au Corbeau par le Paon........... 5.75
Les Féeries intérieures..... 5.75
La Rose et les Epines du Chemin............... 5.75

Albert Samain
Contes.................. 5 75

Robert Scheffer
Les Frissonnantes......... 5.75
Les Loisirs de Berthe Livoire 5.75
Le Péché mutuel.......... 5.75

Marcel Schwob
La Lampe de Psyché...... 6.50

Emile Sicard
Les Marchands........... 5 75

R.-L. Stevenson
La Flèche noire........... 5.75

Ivan Strannik
L'Appel de l'Eau......... 5.75

Jean de Tinan
L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse......... 5.75

Mark Twain
Le Capitaine Tempête...... 6 50
Contes choisis............ 6.50
Exploits de Tom Sawyer détective............... 6.50
Le Legs de 30000 dollars. 6.50
Un Pari de Milliardaires... 6.50
Les Peterkins............ 6.50
Plus fort que Sherlock Holmès................... 6.50
Le Prétendant américain... 6.50

Arnold Van Gennep
Les Demi-Savants....... 5.75

Villiers de l'Isle-Adam
Contes cruels............ 10 »
Derniers Contes.......... 7 »
L'Eve future............ 10 »

Jean Viollis
Petit Cœur.............. 3 »

H.-G. Wells
L'Amour et M. Lewisham.. 6 50
Anne Véronique.......... 6.50
Au Temps de la Comète.... 7 »
La Burlesque Equipée du Cycliste................ 6.50
Douze Histoires et un Rêve. 6.50
Effrois et Fantasmagories.. 6.50
La Guerre dans les airs... 7 »
La Guerre des Mondes..... 7 »
L'Histoire de M. Polly..... 6.50
Une Histoire des Temps à venir.................. 6.50
L'Ile du Docteur Moreau.. 6.50
La Machine à explorer le Temps................. 6.50
La Merveilleuse Visite..... 6.50
Miss Waters.............. 6.50
Le Pays des Aveugles..... 6.50
Les Pirates de la Mer..... 6.50
Place aux Géants....... . 7 »
Les Premiers Hommes dans la Lune................ 7 »
Quand le dormeur s'éveillera 7 »

Willy et Colette Willy
Claudine en ménage....... 7 »

Colette Willy
La Retraite sentimentale... 7 »
Sept Dialogues de Bêtes.. 7 »

Envoi franco du Catalogue.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Philosophie — Science — Sociologie

Edmond Barthèlemy
Thomas Carlyle........... 5.75

Julien Benda
Le Bergsonisme.......... 3 »
Sur le succès du Bergsonisme.................. 5 75

Georges Bohn
Alfred Giard et son Œuvre..................... 1 50

H.-B. Brewster
L'Ame païenne........... 5 75

Thomas Carlyle
Essais choisis de Critique et de Morale.............. 5.75
Nouveaux Essais choisis de Critique et de Morale.... 5.75
Pamphlets du Dernier Jour. 5.75
Sartor Resartus........... 6.50

Frédéric Charpin
La Question religieuse..... 5.75

Christian Cornélissen
Le Salaire, ses formes, ses lois................... 1.50

Lucien Corpechot
René Quinton............. 1.50

Gaston Danville
Magnétisme et Spiritisme... 1.50

Joseph Desaymard
La Pensée d'Henri Bergson. 1.50

J.-A. Dulaure
Des Divinités génératrices (*Le Culte du Phallus*). 6.50

Jules de Gaultier
Le Bovarysme............. 6.50
Comment naissent les dogmes.................. 6.50
La Dépendance de la Morale et l'Indépendance des Mœurs................. 6.50
La Fiction universelle..... 6.50
Le Génie de Flaubert...... 6.50
De Kant à Nietzsche....... 6.50
Nietzsche et la Réforme philosophique........... 6.50
Les Raisons de l'Idéalisme. 6.50

Remy de Gourmont
Physique de l'amour. *Essai sur l'instinct sexuel*.... 7 »
Promenades Philosophiques, I, II, III, chaque volume. 6.50

Havelock Ellis
La Pudeur. La Périodicité sexuelle. L'Auto-érotisme 10 »
L'Impulsion sexuelle...... 10 »
L'Inversion sexuelle....... 10 »
Le Monde des Rêves...... 5 75
La Sélection sexuelle...... 10 »

Helvétius
Les plus belles pages d'Helvétius.................. 6 »

P.-G. La Chesnais
La Révolution russe et ses résultats................ 1 50

Dr Gustave Le Bon
La Naissance et l'Evanouissement de la Matière.... 1.50

Jacques Loeb
La Fécondation chimique.. 8 »

Percival Lowel
Mars et ses Canaux....... 8 »

Louis Maeterlinck
Péchés primitifs.......... 5.75

Maurice Maeterlinck
La Sagesse et la Destinée. 12 »
Le Trésor des Humbles.... 7 »

Georges Matisse
L'Intelligence et le Cerveau. 1.50
Les Ruines de l'Idée de Dieu................ 1.50

D. Mérejkowsky
Le Tsar et la Révolution... 5.75

Raymond Meunier
Le Végétarisme........... 1.50

Stanislas Meunier
Les Harmonies de l'Evolution terrestre........... 1.50

Frédéric Nietzsche
Ainsi parlait Zarathoustra.. 6.50
Aurore.................. 6.50
Le Cas Wagner........... 1 50
Considérations inactuelles.. 6.50
Le Crépuscule des Idoles, le Cas Wagner, Nietzsche contre Wagner, l'Antéchrist................ 6.50
Ecce Homo.............. 6.50
Le Gai savoir............. 6.50
La Généalogie de la Morale. 6.50
Humain, trop Humain (1re partie)................ 6.50
L'Origine de la Tragédie... 6.50
Pages choisies............ 6.50
Par delà le bien et le mal.. 6.50
La Volonté de Puissance, 2 volumes............. 13 »
Le Voyageur et son Ombre (*Humain, trop Humain*, 2e partie)............... 6.50

Georges Palante
La Philosophie du Bovarysme................ 1.50

Péladan
Supplique à S. S. le Pape Pie X pour la réforme des canons en matière de divorce................. 1 50

Edmond Picard
Gustave Le Bon et son Œuvre................... 1 50

Etienne Rabaud
Le Génie et les théories de M. Lombroso........... 1.50

Marcel Réja
L'Art chez les fous........ 5 75

Claire Richter
Nietzsche et les Théories biologiques contemporaines.................. 5.75

G. de Rougemont
La Graphologie.......... 1.50

Jules Sageret
Henri Poincaré........... 1.50
Paradis laïques........... 5.75

Sénancour
De l'Amour.............. 4.50

Carl Siger
Essai sur la Colonisation... 5.75

Léon Tolstoï
Dernières Paroles......... 5.75

L.-L. Trouessart
Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire................ 1.50

A. Van Gennep
En Algérie.............. 5.75
La Question d'Homère..... 1.50
Religions, Mœurs et Légende, I, II, III, IV, V, chaque volume......... 5 75

H.-G. Wells
Anticipations............ 7 »
La Découverte de l'Avenir et le Grand Etat........ 6.50
Une Utopie moderne....... 7 »

Envoi franco du Catalogue.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

***Ces annonces sont exclusivement reçues* par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.**

A adj., 26 nov. 20, 4 h. Et. PLIVARD, not. Clermont (Oise) **MAISONS** de rapport à **PARIS** 1° 77, r. Vieille-du-Temple; 2° r. Servan, 40. Cces 387m. et 416m. Rev. br. 10.540 f. et 15.890 f. M. à p.: **130.000** f., **200.000** f., C. 19.000 f. et 27.500 f. S. Perrain, Arch., 3, r. Huysmans, Paris, et PLIVARD, not. Clermont.

MAISON 34, r. du **DRAGON** Cont. 324m. R. br.: 14.378 fr. M. à p.: 120.000 f. Adj. Ch. not. 16 nov. S'ad. Me LEJEUNE, not., 242, b. Saint-Germain.

MAISON (3e) 57, rue de **TURENNE** Cce 314m.72. R. **18.520** f. M. à p.: 150.000 f. Adj. ch. not. Paris, 9 nov. S'ad. PÈRE, not., 9, pl. P.-Pères.

VENTE au Palais, Paris, 17 novembre 1920, 3 h., **4 lots**
1° MAISON A VINCENNES, 16, rue Besquel
Contce: 116 mq. *Louée* M. à Pr.: **25.000 fr.**
2° PROPRIÉTÉ A MONTGERON (S.-&-O.)
Rue de Senlis, près gare. *Louée.* M. à pr.: **15.000** fr.
3° TERRAIN 456 mq à **MAISONS-ALFORT**
Non loué. M. à Pr.: **5.000 fr.**—4° **Nue-Propriété d'**
UNE MAISON A VINCENNES, 27, rue du Bois
Contce 202 m. q. 98. M. à Pr.: **25.000 fr.** S'ad. BEAUGÉ, Avoué et FOUCHET, not. à Nogent-sur-Marne.

VENTE au Palais, le 3 novembre 1920, à 3 heures.
MAISON A PARIS 85, RUE D'ABOUKIR
Rev. br.: 22.165 fr. Mise à pr. **200.000 francs.**
S'ad. à BERTHOUT, 16, r. Chauveau-Lagarde, Dulud, avoués, Ploix, Lanquest, notaires.

Vente au Palais de Justice à Paris, le 6 novembre, à 3 heures. Vaste **HOTEL** avec **Gd JARDIN** à Paris **15, AV. GEORGE-V** (Anc. av. de l'Alma) et **AV. MARCEAU** Surf. 3.932 m. environ. Libre de location. — Entrée en jouissance immédiate. Mise à prix: **5.000.000 fr.** S'ad. MMes DUPLAND, Milhaud, Béguin, avoués, Panhard, Salle, Thion de la Chaume, not, et Lecouturier, adm. jud. à Paris.

TOURAINE CHATEAU RENAISSANCE, parc, eaux, bois, **10 hect.** — **Ferme 78 hect.** chasse. Adj. 1 ou 2 lots au gré des amat. 10 nov. 1920. Etude Me CHÉRY, notaire, Montrichard (Loir-et-Cher). *Faculté acquérir autre ferme.*

VENTE au Palais, à Paris, le 4 nov. 1920, à 3 h. sur surenchère du 6e **PROPRIÉTÉ** sise au **DÉLUGE (OISE)** Mise à Prix: **44.334** fr. S'ad. CAZIER, HAQUIN, MAURICE VERNIER, BÉGUIN, GARNIER, avoués à Paris, CHARPENTIER et HUSSENOT-DESENONGES, notaires à Paris.

2 Maisons à Paris R. D'OUESSANT 5, Angle Square Motte-Picquet 20 et 18, Cce tot. 433m Mise à prix: **200.000 fr.,** et **100.000 fr., Mais. Rosny-s-Bois,** rue **Barbaudière** Cce 350m. M. à p.: **10.000 fr.** Adj. ch. not. 9 nov. S'ad. Me COTTENET, not., 25, Boul. Bonne-Nouvelle.

BULLETIN FINANCIER

Le volume des affaires traitées sur notre place est toujours restreint, il apparaît toutefois que les dispositions générales ont une tendance à l'amélioration, à s'en référer à des achats discrets qui se sont portés sur d'excellentes valeurs qui furent par trop dépréciées ces derniers temps.

Nos Rentes sont calmes, les fonds russes indécis, le Turc et l'Extérieure espagnole en hausse de deux points.

Nos grandes banques sont fermes, notamment le Comptoir d'Escompte, la Banque de Paris et la Société Générale. Aux banques étrangères, la Banque Ottomane s'inscrit à 708 fr. Nos chemins de fer et les valeurs de transports restent sans grande activité, on recherche à nouveau les valeurs de sucre et de produits chimiques. Les charbonnages sont hésitants et différentes firmes métallurgiques en légère amélioration. Parmi les valeurs de cuivre, le Rio se maintient aux environs de 1500 francs.

Sur le marché en Banque, les pétrolifères restent en faveur ; l'Eagle cote 621, la Royal, la Shell font l'objet d'un bon courant de demandes. Les diamantifères et les mines d'or sont soutenues ainsi que la plupart des industrielles russes.

EMPRUNT NATIONAL 6 0/0. — L'émission de cet emprunt a été autorisée par la loi du 2 août 1920 et la souscription publique commencée depuis le 20 octobre se terminera le 30 novembre prochain ; voici quelles en sont les principales conditions : Cet Emprunt est émis au pair, soit à 100 francs par 6 fr. de Rente. L'Etat s'interdit toute conversion jusqu'au 1er janvier 1931. Les intérêts et le remboursement du capital sont *exempts d'impôts.*

Les coupons et arrérages seront payables semestriellement les 16 juin et 16 décembre de chaque année, et pour la première fois le 16 juin 1921.

Les souscriptions seront reçues pour 6 francs de Rente et pour tout multiple de 3 supérieur à 6 francs de Rente ; elles pourront être libérées immédiatement ou en quatre termes, comme il est dit ci-après : Les Souscriptions entièrement libérées pourront être acquittées :

a) Pour tout ou partie : En Numéraire, Bons du Trésor, Bons et Obligations de la Défense Nationale émis avant le 20 octobre 1920 et Rente 3 1/2 0/0 amortissable 1914 ;

b) A concurrence de 50 0/0 du montant de la Souscription : en Rentes 4 0/0 et 5 0/0 (émissions de 1915 à 1920).

Les souscriptions non libérées seront payables en quatre termes, exigibles aux époques suivantes :

1er terme :	en souscrivant........................	Fr.	25.	»
2e —	du 16 au 25 janvier 1921..............	»	25.	»
3e —	du 1er au 10 mars 1921................	»	25.	»
4e —	du 16 au 25 avril 1921................	»	26	15

Le versement du premier terme des souscriptions non libérées peut être acquitté en totalité, au moyen des rentes ou autres valeurs énumérées ci-contre. Les trois autres termes seront payables exclusivement en espèces.

Les conditions de reprise des titres admis à la souscription sont fixées sur la base de leur valeur nominale ou de leur prix d'émission, en tenant compte, suivant les cas, des intérêts courus ou à courir, ainsi que de la portion acquise de la prime d'amortissement.

Société Standard Franco-Américaine. — Les négociations entre la Standard Oil et la Banque de Paris et des Pays-Bas ont abouti à des accords importants à la suite desquels une Société Française vient d'être constituée sous le nom de Standard Franco-Américaine, dont le capital est fourni par les deux parties contractantes dans la proportion de 49 0/0 Standard Oil, 51 0/0 Banque de Paris et des Pays-Bas.

Les administrateurs américains représentant la Standard Oil sont MM. A. C. Bedford, président de la Standard Oil ; H. E. Bedford, directeur de la Standard Oil pour l'Europe ; W. Oswald et P. Hurll.

Les représentants du groupe français sont : MM. Jules Cambon, Ambassadeur ; Horace Finaly, directeur général, et Jules Rein, directeur de la Banque de Paris et des Pays-Bas, Holtz et Boudonneau. Le président est M. Jules Cambon ; le vice-président M. A. C. Bedford.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires et une Table par Noms d'Auteurs.

Sa liberté d'esprit lui conférerait déjà un caractère assez exceptionnel; sa « Revue de la Quinzaine » lui assigne dans la presse universelle une place unique. Cette partie de la revue appartient tout entière à l'actualité : c'est, si l'on veut, du journalisme « criblé », débarrassé de ce qui est par trop éphémère. La « Revue de la Quinzaine » est d'une variété sans limite, car aux chroniques fondamentales et de roulement régulier se joignent, éventuelles, toutes les rubriques que commandent les circonstances. Elle constitue ainsi un organe d'une extrême souplesse. Et comme elle est attentive à tout ce qui se passe, à l'étranger aussi bien qu'en France, dans presque tous les domaines, et ne laisse échapper aucun événement de quelque importance, elle présente un caractère encyclopédique de premier ordre.

On voit combien le *Mercure de France* s'éloigne de la conception habituelle des revues, et que mieux que toute autre revue, cependant, il est la chose que signifie ce mot. En outre, alors que l'intérêt des autres périodiques est momentané, puisque la totalité de leurs matières paraît en volumes à bref delai, il garde une évidente valeur documentaire, les deux tiers de ce qu'il publie ne devant jamais être réimprimés.

Complété de tables méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE			ETRANGER		
Un an	60	fr.	Un an	68	fr.
Six mois	32	»	Six mois	36	»
Trois mois	17	»	Trois mois	19	»

Les abonnements sont reçus en mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Tous les numéros antérieurs à juillet 1920 se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

Les avis de changements d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 50 centimes, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne adresse.

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers — Imp. du Mercure de France, Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo.